L'EAU QUI DORT

I.

On voyait en 18.. à Paris, dans la rue Miromesnil, un vieil hôtel que de récentes constructions ont fait disparaître, et qui, depuis plus de vingt ans, semblait menacer ruine; mais tel qu'il était, solidement bâti en fortes pierres de taille noircies par les pluies de cent hivers, il aurait bravé les efforts du temps, si un matin la spéculation ne l'avait jeté par terre. Cet hôtel, élevé jadis par un président à mortier du parlement, se composait alors d'un grand bâtiment à toits mansardés, précédé en retour de deux ailes moins hautes, dont le rez-de-chaussée, disposé pour les écuries et les remises, encadrait une vaste cour où l'herbe verdissait entre les pavés. Un jardin où s'allongeaient deux allées de tilleuls taillés en forme de charmilles, entre lesquelles s'étalaient carrément quelques plates-bandes fermées par du buis, s'étendait derrière l'hôtel. Tout alentour de ce jardin monotone montait pesamment un grand mur tapissé de lierre, dont les épais rameaux étouffaient à demi une vigne énorme qui donnait encore, malgré son grand âge, quelques pampres, et çà et là en automne une douzaine de grappes de gros raisins que des bandes de moineaux se disputaient. La cour allait si bien à l'hôtel et l'hôtel au jardin, qu'ils avaient comme un air de ressemblance et de parenté. On ne concevait pas que l'un n'appartînt pas à l'autre, et tous trois ensemble, également vieux, également tristes, également solennels, se complétaient, comme la perruque, le rabat et la canne à bec-de-corbin complétaient jadis la toilette d'un magistrat. Ils avaient cette harmonie que donne le temps. Une série d'appartemens hauts, larges, incommodes, magni-

fiquement décorés, dont rien n'avait pu éteindre les dorures, en occupait l'intérieur; un perron de cinq marches, flanqué de vieux éteignoirs de tôle plantés dans la muraille, à droite et à gauche, conduisait de la cour au rez-de-chaussée, où d'immenses salons, disposés en enfilade, ouvraient leurs portes-fenêtres sur le jardin, qui était de plain-pied avec l'hôtel. Les chambres à coucher étaient au-dessus. On y arrivait par un large escalier de pierre à rampe de fer ouvragé, dont la cage aurait pu servir de cadre à une maison. Le bruit des pas y réveillait de longs échos qui grondaient sous les plafonds. Le propriétaire de l'hôtel avait conservé les ferrures dorées des fenêtres, les antiques portes de bois à riches moulures, les corniches, les trumeaux, les voussures, les grandes glaces coupées en deux morceaux et encadrées de superbes boiseries sculptées avec un art curieux; mais le mobilier rappelait un peu toutes les époques et toutes les modes. A côté d'un boudoir où une marquise de la cour de Sceaux n'aurait pas dédaigné de promener ses mules, un salon offrait un spécimen des formes inventées par le directoire. On pouvait voir dans la pièce voisine les cols de cygne, les sphinx et les griffes de lion chers aux tapissiers de l'empire, et plus loin des sofas, des fauteuils, des tabourets du plus pur style Louis XVI, garnissaient un réduit qui semblait dérobé aux appartemens de Trianon. Mme de Châteauroux, la princesse de Lamballe, Barras, le général Augereau et Cambacérès auraient pu se rencontrer dans ce singulier hôtel sans en être surpris. Certaines chambres présentaient plus particulièrement encore le spectacle de cette variété. L'acajou, le bois de rose, le palissandre, le citronnier s'y coudoyaient, fraternellement recouverts, ici de lampas et là d'étoffe de Perse; des rideaux de taffetas accompagnaient des tapisseries de haute lisse. Le tout ensemble néanmoins avait grand air; on parlait bas malgré soi en traversant ces grandes pièces, qui inspiraient le respect, et où l'on sentait la durée et la tradition.

A l'époque où commence ce récit, l'hôtel de la rue Miromesnil était occupé par M. Des Tournels, un riche maître de forges, sa femme et deux filles, Berthe et Lucile. Depuis quelques années déjà, le maître de forges avait quitté ses vastes établissemens et ses belles forêts de la Bourgogne pour se consacrer exclusivement à l'éducation de ses filles, qu'il n'avait jamais voulu mettre dans un couvent. Il avait à cet égard des principes arrêtés, et croyait que l'excellence et le nombre des professeurs, l'émulation qui naît de l'agglomération des élèves, la règle et l'uniformité dans l'enseignement, ne sauraient remplacer ce qu'on gagne en bons exemples, en saine morale, au contact tendre et quotidien de la mère et de la famille. Mme Des Tournels partageait de tous points les opinions de son mari, et on peut dire

que depuis le jour de leur naissance Berthe et Lucile n'avaient jamais passé plus d'une heure loin des yeux de cette excellente femme. Sa vie se résumait dans ses deux enfans. On ne pouvait voir M. et Mme Des Tournels sans être étonné de la grande différence qui existait physiquement et moralement entre deux personnes si profondément unies par la plus étroite et la plus absolue affection. Le maître de forges, grand, vigoureux, solide, armé de bras robustes et de jambes infatigables, intrépide chasseur autrefois, avait sous un front large et puissant des yeux noirs et fermes dont il était presque impossible de soutenir le regard. Tout dans cette physionomie ouverte et rude indiquait l'excessive énergie du caractère, servie par des organes que la maladie n'avait jamais effleurés, comme si elle eût craint de se briser dans une lutte inutile contre un homme dont les membres semblaient avoir été taillés dans le cœur d'un chêne. Au contraire Mme Des Tournels, petite, mince, blonde, avec des attaches fines, un corsage grêle, la voix douce, le regard timide, quelque chose de plaintif dans l'apparence, silencieuse et comme recueillie en elle-même, disparaissait tout entière dans l'ombre de son mari. En posant un peu durement sa large main sur cette épaule délicate, on pouvait craindre qu'il n'anéantît d'un seul coup la frêle créature qu'il avait à son côté; mais pour elle ce taureau avait des soins, une mansuétude, des prévenances, en quelque sorte des caresses de petit chien et des câlineries d'enfant qui touchaient par la constance et la douceur de leurs témoignages. Les plus vieux amis de la maison ne se rappelaient pas qu'il y eût eu par hasard un nuage entre eux. Il faut dire aussi que Mme Des Tournels, heureuse et reconnaissante, s'appliquait en toutes choses à plaire à son mari. Elle y avait peu de mérite, l'aimant de tout son cœur, disait-elle, et sachant aussi qu'elle était avec ses filles sa seule pensée et son unique préoccupation : peut-être même passait-elle avant Berthe et Lucile dans les affections de M. Des Tournels; mais c'était une nuance dont seule elle avait conscience, et que, par un sentiment indéfinissable, elle cherchait à ne pas voir. Elle n'aimait pas davantage à faire étalage de l'empire qu'elle avait sur son mari, et mettait autant de soins à le cacher que d'autres à montrer leur petite influence; cependant, douée d'un sens très droit et d'un sentiment exquis du juste et de l'injuste, il lui était arrivé de s'en servir deux ou trois fois dans des circonstances où sa voix avait été obéie avec la plus entière et la plus aimable promptitude.

A ce moment de sa vie, riche, entourée de l'estime et de l'affection, non-seulement des siens, mais encore de tous ceux qui l'approchaient, et comblée de tous les biens qu'elle pouvait souhaiter, Mme Des Tournels succombait sous le poids d'un chagrin qui la

minait sourdement. Elle avait perdu un fils, son premier-né, à l'âge de vingt-six ans, au moment où il venait de recevoir ses épaulettes de capitaine. Atteint par la balle d'un Arabe, la blessure qui l'avait emporté saignait encore au cœur de la mère et tarissait les sources mêmes de la vie goutte à goutte, comme s'épuise une fontaine brûlée par les ardeurs trop longues de l'été. Ce fils était son Benjamin, l'élu de ses entrailles; mais les révélations soudaines qu'elle avait eues de cette préférence, à la suite d'une maladie pendant laquelle l'enfant avait failli mourir, l'avaient attristée, en quelque sorte même froissée dans la partie la plus intime de son être, et la femme selon l'Évangile s'en était punie en témoignant d'abord à son fils une tendresse plus avare et en consentant ensuite à son éloignement. A la mort de Jean, elle se raidit contre son désespoir pour qu'on n'en devinât pas l'effroyable profondeur; cette douleur constante était encore accrue par cette pensée, que si elle avait moins aimé ce fils, elle ne se serait pas condamnée à lui voir embrasser une carrière qui, en le séparant d'elle, le faisait courir au-devant de mille dangers. Il ne fallait pas non plus que M. Des Tournels, frappé dans son orgueil de père, ne trouvât plus sous sa main le cœur simple, bon, dévoué, dans lequel il était accoutumé à puiser ses meilleures consolations. Elle se releva donc pour le soutenir; mais la plaie était vivante en elle, et la violence de l'effort hâta sa course vers le tombeau. Quand elle expira, il y avait déjà dix années que M. Des Tournels habitait Paris, et ses deux filles étaient également en âge d'être mariées.

L'aînée, Lucile, avait près de vingt ans; Berthe, un peu plus de dix-huit. Lucile était brune, Berthe d'un châtain clair tournant au blond avec des reflets couleur d'or près des tempes. Elles étaient grandes et sveltes l'une et l'autre; mais c'était là le seul point de ressemblance qu'on remarquât entre elles. Leur existence à toutes deux, séparées qu'elles étaient par un petit nombre de mois, quinze ou dix-huit, avait été pareille à deux ruisseaux qui, partis du même horizon, traversent les mêmes campagnes. La même tendresse les avait abritées, et il n'était pas jusqu'alors un chagrin, une distraction, une surprise, un voyage, un plaisir, un travail, qu'elles n'eussent partagés. Entre ses deux filles, Mme Des Tournels avait tenu dans un juste équilibre les deux plateaux de la balance; mais si Lucile le croyait, Berthe allait plus au fond et le savait. Elle savait aussi que la pensée de sa mère regardait au-delà dans le passé, et qu'il y avait dans un coin de son cœur une déchirure sur laquelle la cicatrice ne se ferait jamais. Un jour Mme Des Tournels surprit Lucile dans un coin, les yeux rouges. La jeune fille boudait, parce que sa sœur venait de recevoir une belle montre d'or de son parrain et qu'elle en désirait une semblable. Mme Des Tournels l'attira sur

ses genoux. — Tu en auras une, dit-elle; tu sais bien que je t'aime autant que Berthe.

— C'est vrai, dit Berthe avec une certaine amertume; Jean n'est plus là.

Mme Des Tournels tressaillit et devint pâle. Sa fille cadette se jeta dans ses bras. — Ah! reprit-elle, je donnerais tout mon sang pour qu'il pût t'embrasser encore! — La mère la serra sur son cœur. — Cruelle enfant, ne parle plus ainsi, murmura-t-elle avec des larmes dans les yeux. Berthe le jura et tint parole; mais ces quelques mots avaient suffi pour que la pauvre femme comprît qu'elle n'était plus seule à posséder son secret.

Cette perspicacité profonde, qui se montrait par éclairs vifs et inattendus, n'était pas le seul trait singulier d'un caractère où tout semblait en désordre et confusément mêlé, le bien comme le mal, la passion comme l'indifférence, la résolution aussi bien que l'apathie, l'emportement ainsi que la patience. Personne n'y voyait bien clair au fond, pas plus les professeurs de Berthe que son père. La seule chose qui faisait nettement saillie était une sorte d'entêtement obstiné qui la rendait tout à coup pareille à la pierre, et que rien ne pouvait vaincre, si ce n'est parfois un flot de tendresse faisant irruption tout à coup; mais le flot ne venait pas toujours, et on ne savait jamais quelle parole, quel hasard ou quelle baguette en ferait jaillir la source mystérieuse. M. Des Tournels, qui combattait cette tendance de toutes ses forces, ne la signalait point cependant sans un secret plaisir; c'était pour lui comme le germe d'une persévérance et d'une fermeté qui, bien dirigées, et sous l'empire de certaines circonstances, pouvaient porter de beaux fruits. Ce qu'il aimait moins, c'était le perpétuel contraste qu'on remarquait dans l'humeur de Berthe : un jour gaie et le lendemain triste, paresseuse à l'excès ou plus active qu'une abeille, tapageuse et remuante comme une toupie d'Allemagne qui ronfle et court partout, et l'heure d'après immobile et rêveuse comme une nonne en contemplation; un matin bonne, soumise et prompte à l'obéissance, prodigue, vidant ses poches et ne sachant à qui donner; le jour suivant âpre, revêche, quinteuse, prête à fermer sa main comme son cœur. Certains accès de violence et d'emportement inexplicables duraient parfois plus d'une semaine sans que rien pût en modifier les témoignages; elle était acerbe et malfaisante comme un fruit vert; le regard était aigre, la parole acide. La semaine écoulée, Berthe tombait dans de longs silences et de grands accablemens qui n'avaient pas moins de durée, et dont elle sortait bizarrement par des réveils soudains.

Pourquoi M. Des Tournels, qui l'observait sans cesse et s'appliquait avec suite à la corriger, avait-il pour Berthe un peu de cette

préférence que sa femme avait eue pour Jean? Peut-être l'inquiétait-elle plus que sa sœur, peut-être prévoyait-il pour l'une des luttes et des épreuves qu'il ne redoutait pas pour Lucile. Quand il voyait Berthe dans ses phases, — dans ses lunes, disait-il gaiement, — de silence et de calme, il avait coutume de menacer du doigt en riant quiconque essayait de l'en tirer par des agaceries ou des supplications. — Ne réveillez pas l'eau qui dort! répétait-il — De cette locution familière, on avait fait un surnom qui était resté à Berthe. Lorsqu'en rentrant le maître de forges demandait ce que faisait sa fille cadette, il n'était pas rare d'entendre Mme Des Tournels ou Lucile répondre un jour : « l'Eau-qui-dort travaille, » et le lendemain : « l'Eau-qui-dort joue. »

Avec ce caractère variable et farouche, Berthe n'aurait pas inspiré beaucoup d'affection, si par intervalles elle n'eût éprouvé des mouvemens impétueux d'une tendresse chaude qui se répandaient sur tous ceux qui l'entouraient avec une grâce, une abondance, une vivacité qui la rendaient irrésistible : l'inquiète, la mobile, l'impérieuse, la violente Berthe avait disparu; c'était une aimable fille dont le cœur se fondait, et qui trouvait pour les siens, comme pour les serviteurs de la famille, des paroles et des caresses d'une douceur et d'une onction que rien n'égalait. Elle pouvait changer avec le vent, le souvenir ne s'en effaçait pas, et si plus tard elle rudoyait sa gouvernante ou sa sœur, un domestique ou un ami, on lui pardonnait quand même. Berthe avait auprès d'elle une vieille bonne qui avait été sa nourrice, qui la gâtait à plaisir, et qu'elle tourmentait de son mieux. Quelquefois, à bout de patience, la pauvre créature se mettait à pleurer. — Dieu du ciel! disait-elle, faut-il que vous soyez méchante pour vous faire détester ainsi! — Alors Berthe la secouait par les épaules. — Eh! non! répondait-elle, il faut au contraire que je sois bien bonne pour que tu ne puisses pas t'empêcher de m'aimer!

— Ça, c'est vrai, reprenait l'excellente femme en s'essuyant les yeux.

Lorsqu'on interrogeait Berthe sur les motifs de ces révoltes si fréquentes succédant sans transition à des heures de soumission absolue, elle répondait naïvement qu'elle n'en connaissait pas l'origine, que c'était comme un feu qui était en elle, qu'elle en sentait les bouillonnemens intérieurs, et qu'il fallait que l'explosion se fît. Elle n'en pouvait que retarder le moment, et encore à grand'peine.

Les maîtres de toute espèce ne manquèrent pas à Lucile et à Berthe : elles en profitèrent également, à cette différence près que celle-ci faisait en quelques semaines le travail de plusieurs mois; l'une avait la patience et la continuité, l'autre l'élan et le feu; à la fin

de l'année, au point de vue du résultat, leurs études se valaient. Musique, langues, dessin, histoire, géographie, elles savaient un peu de tout et suffisamment pour bien comprendre qu'elles ne savaient rien, ce qui témoignait en faveur de leur intelligence et de leur bonne foi. Cette éducation brillante qui, depuis l'âge de huit ans, leur avait fait parcourir le cercle entier des connaissances qui sont du domaine des femmes, n'empêchait pas que les deux sœurs ne fussent pliées pendant de longues heures à des travaux d'aiguille où leur mère les dirigeait. Les amis de la maison, qui connaissaient la fortune de M. Des Tournels, ne comprenaient pas bien l'importance qu'il attachait à ces occupations manuelles, auxquelles Lucile et Berthe ne devaient pas manquer de renoncer aussitôt qu'elles seraient mariées; mais le père tenait bon, estimant qu'une fille qui sait ourler prestement une douzaine de mouchoirs peut exécuter une sonate aussi brillamment que celle qui s'oublie devant un miroir ou s'endort un journal de modes à la main. En toutes choses, il semblait conduit par cette pensée, qu'un jour les deux héritières pouvaient être privées de tout. Elles faisaient leurs lits et taillaient leurs robes. Dès leur quinzième année, Mme Des Tournels, guidée par les mêmes principes, les mit tour à tour à la tête de la maison. Elles comptaient avec les fournisseurs, ordonnaient la dépense, réglaient le menu des repas, et les domestiques avaient ordre de s'adresser à elles seules pour tout ce qui regardait la direction et l'économie du ménage. Chacune d'elles l'administrait pendant trois mois. On remarquait que la dépense était plus considérable pendant l'administration de Berthe. On n'épargnait pas les observations à l'enfant prodigue, qui n'y prenait pas garde; une fois néanmoins, impatientée, elle demanda à son père si elle avait dépassé le chiffre de leurs revenus. — Non, certes! répondit le maître de forges.

— Alors pourquoi tant économiser? répliqua-t-elle.

Quand on connaissait les deux sœurs, on ne comprenait pas qu'elles fussent du même sang, qu'elles eussent reçu la même éducation. L'humeur égale et sereine de Lucile ne se démentait pas une minute en six mois; telle on la retrouvait en automne après l'avoir vue au printemps, fraîche, souriante et gaie comme une matinée d'avril. Elle était prompte, diligente et complaisante; sa voix, sa démarche aisée et rapide, son sourire, la bienveillance aimable de son accueil, quelque chose d'expansif, tout donnait l'idée d'une personne heureuse de vivre, et ce qu'on voyait d'elle ne démentait pas cette première impression. Elle était bonne à tous et à toute heure : elle avait cet art singulier de découvrir sans effort le bon côté de toutes choses et de s'accommoder des plus désagréables; encore n'était-ce pas de l'art chez elle, c'était la nature qui

parlait et qui agissait. Son père disait de Lucile qu'elle était fille à tirer du miel d'un rameau de ciguë. La seule chose qu'un observateur intéressé à l'étudier eût reprochée à cet ensemble de qualités charmantes, c'était peut-être un peu de banalité, et par ce côté-là encore elle s'écartait pleinement de sa sœur. Il ne fallait pas faire grand fonds sur l'amitié que Lucile témoignait aux personnes qu'elle recevait avec le plus d'effusion. La porte fermée, elle n'y pensait peut-être plus beaucoup : les gens partis, elle les oubliait. Ce n'est pas qu'elle ne fût tout à fait sincère dans l'expression de ses sentimens; mais les impressions qui la dominaient étaient fugitives, et laissaient si peu de traces dans son cœur et son esprit, qu'il lui fallait un grand effort de mémoire pour qu'elle parvînt, après une absence d'un an ou deux, à se souvenir de ceux qu'elle avait aimés le plus. Tout glissait sur cette rieuse et belle fille comme la pluie sur la fleur blanche et veloutée d'un beau lis. Un vieux chimiste qui allait en visite chez le maître de forges disait de Lucile, en langage scientifique, qu'elle était réfractaire au malheur. Le fait est qu'on ne l'avait jamais vue pleurer plus de cinq minutes : au plus fort de ses chagrins d'enfant, elle se frottait tout à coup les yeux et partait en courant, laissant après elle le frais retentissement d'un éclat de rire plus vif et plus joyeux que le chant du pinson.

Le seul être pour lequel elle éprouvât une tendresse entière et constante était Berthe. Berthe pouvait la tourmenter, Lucile le trouvait bon. Il ne fallait même pas qu'on s'avisât de prendre sa défense; Lucile alors se cabrait d'importance, renouvelant au profit de sa sœur, et sans le savoir, la fameuse scène de Martine et du voisin. Berthe, il est vrai, l'adorait, et, tout en ne lui épargnant ni les rebuffades ni les caprices, ne souffrait pas qu'une autre qu'elle la molestât; mais, plus exclusive et concentrée en elle-même, quelquefois Berthe abandonnait sans motif apparent les jeux où Lucile s'égarait avec ses petites compagnes, et se retirait dans un coin sombre du jardin. Si Lucile, étonnée, tentait de l'y suivre au bout d'un quart d'heure et de l'interroger, Berthe la repoussait durement. — Que t'importe de jouer avec moi, si tu peux t'amuser sans moi? disait-elle.

Bien que l'éducation des deux sœurs eût été de tous points pareille, dirigée par les mêmes professeurs, elles étaient loin de pouvoir lire les mêmes livres et d'en tirer les mêmes fruits. Certaines lectures, qui n'avaient produit sur l'esprit de Lucile qu'une impression fugitive de tristesse, évaporée un soir en quelques larmes, avaient laissé dans celui de Berthe des traces qu'on reconnaissait encore après de longs intervalles. C'était comme le soc de la charrue dans une terre forte : le sillon restait creux. Elle se passionnait pour les événemens de l'histoire aussi bien que pour les personnages

de la fiction. Que de pleurs lui coûtèrent les infortunes et la mort romanesques d'Edgar de Ravenswood! Que de frémissemens de colère et d'insomnies lui causèrent les malheurs augustes et le trépas épique de Marie-Antoinette! Elle avait le cœur gros et le sang en feu. Rien ne glissait, tout pénétrait. Il fallut, après des nuits de fièvre, que M[me] Des Tournels fît un choix sévère parmi les livres que Berthe fut autorisée à ouvrir. Lucile, étonnée de ces grands ressentimens, se moquait d'elle souvent. — Mais ne pleure donc plus et ne te fâche pas, disait-elle : ils sont morts! — Oui, mais ils ont vécu! répondait Berthe.

Que rêvait-elle dans ces momens d'excitation? quels trésors de tendresse, de courage, d'énergie, ne dépensait-elle pas au milieu de ce trouble et de cette angoisse inexprimables! Elle les enfouissait en tremblant dans les replis les plus secrets de son cœur.

L'hôtel de la rue Miromesnil, qui était ouvert à beaucoup de monde dès les premiers temps qui suivirent l'arrivée de M. Des Tournels à Paris, le fut bien davantage encore après que Lucile et Berthe eurent dépassé l'adolescence. M. Des Tournels aimait à recevoir; il avait un grand train de maison. Quelques personnes bien choisies dînaient fréquemment chez lui; on y dansait trois ou quatre fois pendant l'hiver. Ses filles, dès qu'elles eurent seize ans, l'accompagnèrent une fois par semaine aux Italiens et à l'Opéra, quelquefois dans d'autres théâtres. Appelées par leur fortune à vivre dans le monde le plus brillant, il voulait qu'elles apprissent de bonne heure à le connaître, pour n'en être pas éblouies plus tard. Toutes les libertés compatibles avec les exigences des mœurs parisiennes, il les leur permit, afin, disait-il, de les plier tout doucement aux habitudes de la réflexion et aux enseignemens de l'expérience. Par ce côté, leur éducation eut une physionomie anglaise qui donna au caractère des deux sœurs plus de relief et de contour; mais tandis que Lucile apportait dans cette vie facile, bien que réglée, un entrain et une gaieté qui ne laissaient pas de doute sur le plaisir qu'elle éprouvait à en savourer les douceurs, on ne savait pas si Berthe s'y plaisait ou s'y soumettait. Il lui arrivait souvent de ne pas quitter la danse pendant toute une nuit, et souvent aussi de traverser un bal avec la pâleur d'Iphigénie sur le front. Aux heures où il y avait le plus de monde à l'hôtel, et quand la conversation était le plus animée, il n'était pas rare de la surprendre au fond du jardin, assise sur un banc, les mains croisées sur les genoux et les yeux dans l'espace. La veille, personne n'avait causé avec plus d'abandon et de vivacité. Chose singulière! cette jeune fille, dont le caractère était souvent en lutte avec celui de M. Des Tournels, pour qui elle était un sujet d'examen et une cause de trouble, était précisément celle qu'on chargeait des de-

mandes épineuses et des négociations difficiles. Lorsqu'un subalterne avait une faute à se faire pardonner ou une permission à obtenir, quand Lucile elle-même était sous le coup d'une fantaisie qui ne lui semblait pas tout à fait raisonnable, on envoyait Berthe en ambassade auprès du maître de forges, et jamais Berthe n'hésitait. Si d'aventure M. Des Tournels grondait un peu, Berthe insistait hardiment, et il cédait, tandis que Lucile se mourait de peur derrière la porte. Cette même personne, qui bravait en face un homme devant qui tout tremblait, devenait livide pour chanter une romance au piano devant des imbéciles; mais sur ce chapitre, le maître de forges avait une volonté bien arrêtée : il fallait chanter, dût-on pleurer avant et s'évanouir après, et la raison était qu'il fallait faire simplement les choses simples. La timidité n'était pas un motif de s'abstenir; excessive, elle avait un faux air de pruderie et de prétention dont il était bon de se corriger.

On était quelquefois surpris de la trace profonde qu'avaient laissée dans cet esprit libre et violent des événemens d'une importance médiocre en apparence, et sur lesquels de nombreuses années s'étaient accumulées lentement. Alors que Lucile, six semaines après, avait complétement oublié les choses qui l'avaient le plus charmée ou le plus attristée, on voyait Berthe tressaillir encore à de longues distances au souvenir de certains faits que sa mémoire implacable lui rappelait tout à coup; la cicatrice faite, le ressentiment de la blessure était le même. Berthe donnait chaque année, le 17 octobre, un exemple remarquable de cette malheureuse fidélité. On la voyait dès le matin inquiète, agitée; rien ne la distrayait plus; elle évitait toute conversation, et fuyait tout travail; certaines lueurs fauves que sa mère connaissait bien passaient dans ses yeux; elle se retirait à l'écart, au fond du jardin, sous un vieil ormeau, à l'ombre duquel elle négligeait d'ouvrir le livre qu'elle avait emporté. Cet état durait jusqu'au soir : les paroles tombaient une à une de sa bouche; le sourire était contraint, le son de la voix sec et bref, le geste anguleux et dur. Irascible et intraitable, elle semblait couver des orages dans son silence. Un jour qu'il était question d'une soirée à passer au théâtre, elle secoua la tête. Mme Des Tournels lui demanda si elle se sentait indisposée.

— Non, répondit Berthe; mais je le serai certainement avant une heure, si on veut me contraindre à sortir.

— Tu as donc la maladie et la santé à tes ordres? répliqua sa mère gaiement.

Berthe prit sur la table une paire de ciseaux. — Croyez-vous donc, dit-elle, qu'il soit très difficile de me déchirer le bras avec ce bout de fer? On dira que c'est un accident, et je resterai.

Mme des Tournels effrayée lui arracha les ciseaux des mains. — Es-tu folle? reprit-elle.

Berthe posa froidement son ongle sur la page d'un journal en tête de laquelle on lisait la date du 17 octobre. Mme Des Tournels tressaillit, et sans répondre appuya doucement la main sur l'épaule de Berthe; ses yeux étaient devenus tout humides. Berthe émue s'agenouilla auprès d'elle; la mère l'entoura de ses bras. — Encore? murmura-t-elle à demi-voix.

— Toujours, malgré moi! répondit Berthe tout bas.

Quelques mots sont nécessaires pour expliquer l'influence prolongée de cette date. Un jour, à l'âge de douze ans et à propos d'un travail que son père lui avait imposé, Berthe se montra si revêche, si acerbe, si cassante, que M. Des Tournels, pris tout à coup d'un mouvement de colère irrésistible, leva la main et la frappa au visage. Berthe poussa un cri et tomba par terre inanimée. Son visage était vert. Quand elle se réveilla d'un long anéantissement et brisée par la violence de spasmes convulsifs, son premier regard rencontra son père debout au pied du lit, tout pâle et décomposé. Elle lui tendit les deux bras. M. Des Tournels l'embrassa en pleurant, et sortit pour qu'on ne le vît pas éclater en sanglots. Berthe le suivit des yeux. Aussitôt que la porte se fut refermée : — Ah! dit-elle en se tournant vers sa mère, qui la soutenait sur l'oreiller, quel bonheur que j'aie eu tort! Sans cela, jamais je ne lui aurais pardonné.

II.

Mme Des Tournels ne vit pas plus de cinq ou six fois le retour de cette date terrible. Peu de jours avant d'expirer, elle avait fait approcher Lucile de son lit, et lui montrant Berthe debout contre la fenêtre : — Prends garde à l'Eau-qui-dort, dit-elle; il y a quelque chose en elle qui se dégagera,... je ne sais quoi;... aime-la bien!

Cette recommandation, où l'accent de l'inquiétude se mêlait à la prière, fut la dernière parole qu'elle échangea avec Lucile. Elle ne pensa plus qu'à Berthe, que ses regards incertains suivaient partout. Que deviendrait-elle quand elle ne serait plus là? Vers quelle destinée la pousserait ce caractère indéfinissable dont il était impossible de rien augurer? Le mal extrême ne pourrait-il pas en sortir comme le bien? Quel problème s'agitait dans cette âme fermée qui s'ignorait? La pauvre mère se reprochait quelquefois cette constante préoccupation qui donnait tout à l'une au détriment de l'autre; alors elle prenait la main de Lucile. — Ne m'en veuille pas, disait-elle, tu ne me fais pas peur, toi! — Lucile, qui fondait en larmes, embrassait Berthe, qui ne pleurait pas, mais qui étouffait.

Un soir Mme Des Tournels, qui n'avait pas quitté sa fille cadette des yeux depuis plusieurs heures, laissa voir sur son visage une expression de joie dont le rayonnement l'illumina tout à coup. Elle fit de la main signe à Berthe de s'approcher. — Écoute bien, dit-elle, je te recommande ton père;... il va se trouver seul... Lucile l'aime bien;... mais l'heure présente est tout pour elle, et puis ta sœur est l'aînée, elle se mariera bientôt... Si tu fais comme elle plus tard, ne le quitte jamais... Remplace-moi. — Elle tenait les deux mains de Berthe entre les siennes. — Me comprends-tu bien? reprit-elle, ce sera difficile dans les commencemens; mais si tu sens quelque fatigue, pense à moi,... et petit à petit ton caractère se pliera à le rendre heureux; me le promets-tu?

Berthe baisa la main de Mme Des Tournels. — Va, mon enfant, à présent je suis plus tranquille, reprit la mère.

La pauvre femme était plus tranquille en effet : elle venait d'imposer le frein du sacrifice à ce caractère indomptable; ce don de seconde vue qui illumine parfois l'esprit des mourans lui avait fait comprendre que l'accomplissement et les fatigues d'un devoir étaient les seules barrières capables de maintenir Berthe dans la règle et la soumission. Il fallait qu'elle usât ses forces dans la poursuite d'un but, et lui montrer le plus difficile, en intéressant son cœur au résultat, pour qu'elle y trouvât l'ancre de salut.

Le lendemain, Mme Des Tournels partagea ses bijoux également entre ses deux filles, et mourut sans bruit, simplement, comme elle avait vécu.

L'hôtel de la rue Miromesnil resta fermé pendant dix-huit mois. M. Des Tournels y vécut profondément retiré, loin du monde, n'admettant entre ses filles et lui qu'un très petit nombre d'amis qui respectaient sa douleur. Elle était immense. Dès ce jour, il adopta un vêtement de deuil qu'il ne quitta plus. Aucun des objets qui avaient servi à Mme Des Tournels ne fut changé de place; tout dans l'appartement où il continua de vivre demeura dans l'état où elle l'avait laissé. Il s'imprégnait de son souvenir, il respirait dans son air. Dès lors on vit combien avait été vif et profond cet éclair de divination qui avait entraîné la mourante à soumettre sa fille à la discipline du dévouement. Le chagrin sans bornes de M. Des Tournels en fut adouci; mais la plus grande somme de bien profita à Berthe elle-même. Dans la pratique quotidienne de cette tâche qu'elle avait acceptée, elle éprouva une sorte d'apaisement intérieur qui l'étonna d'abord. Ce n'est pas qu'elle n'eût très souvent encore des révoltes et comme des réveils terribles de cet esprit rebelle qui grondait et s'agitait au fond de son être; mais elle en était plus maîtresse et le domptait avec des efforts moins vifs et moins douloureux. Elle avait

promis de se consacrer à cette œuvre de salut, elle s'y acharnait, et les plus dures aspérités de son caractère s'effaçaient lentement, une à une, sous le travail persévérant de sa volonté, comme les nœuds d'une planche de chêne sous le passage actif du rabot. Elle ne devinait pas encore ce doux mensonge de Mme Des Tournels, cette ruse pieuse qui lui montrait un père à consoler alors qu'il s'agissait d'une fille à sauver. Plus clairvoyante, Berthe eût été moins prompte à s'observer; elle eût plus facilement lâché la bride à la fougue et à l'intempérance de ses instincts.

Cependant, si large que fût le changement qu'on remarquait en elle, il n'était pas tel encore que l'Eau-qui-dort eût mérité de perdre son surnom. Que d'heures passées sous l'ombre du vieil ormeau, seule avec elle-même et les agitations qu'elle ne voulait plus subir et qui la tourmentaient par momens! Elle combattait les emportemens de son caractère par le silence, et voulait le dominer par la concentration. Elle avait alors conscience de son indiscipline, et ne concevait pas bien qu'on en eût toléré si longtemps les violences. Ce qui était excusable à douze ou quinze ans, dans toute l'ardeur bouillante d'un sang qui coulait comme une eau vive, et dans lequel son père se reconnaissait tout entier, devenait impossible à dix-huit. Elle était résolue à se vaincre elle-même. Le bonheur d'un père ne lui avait-il pas été confié, et faillir à cette tâche n'était-ce pas le fait d'un cœur lâche et d'un esprit timide? L'honneur, la tendresse filiale, le respect d'elle-même, tout lui faisait un devoir sacré de tenir sa promesse. A cette époque de sa vie, on la voyait errer au milieu des grandes pièces de l'hôtel et passer des salons déserts au jardin solitaire, fuyant sa sœur, silencieuse comme une ombre qui cherche les lieux où elle a vécu et souffert. — Étrange fille! disait le père. Pauvre âme! avait dit la mère. — Et l'Eau-qui-dort, perdue dans de longues méditations et de cruels efforts, demandait parfois à Lucile le secret de sa tranquillité. — Que tu es heureuse! disait-elle alors, tu descends le fleuve... Quelque chose me pousse toujours à le remonter!

Un jour, après une de ces crises qui devenaient de plus en plus rares, et dont Berthe sortait par un de ces mouvemens soudains qu'elle ne prévoyait pas plus qu'elle n'y échappait, M. Des Tournels, fasciné en quelque sorte par la chaleur et l'impétuosité franche de son élan, la prit dans ses bras, et, saisissant sa tête à deux mains : — Ah! si jamais quelqu'un t'aime, dit-il, ce quelqu'un t'aimera bien!

— Je l'espère, répondit Berthe.

Quelque temps avant la mort de Mme Des Tournels, bon nombre de personnes, grands parens ou amis officieux, s'étaient présentés à

l'hôtel de la rue Miromesnil dans des intentions faciles à deviner. Le maître de forges, qui ne voulait pas marier ses filles avant leur vingtième année, avait écarté toutes les demandes. Quand il eut rouvert ses salons, on y vit reparaître en foule toutes les mères qui avaient des fils à pourvoir et l'escadron volant des chercheurs de belles dots. L'heure était venue de faire un choix; mais sans abdiquer, tant s'en faut, l'autorité d'un père, M. Des Tournels voulut que ses filles eussent toute liberté d'apprécier les mérites des candidats qui leur venaient des quatre coins de Paris. Après les bals où il les avait conduites, volontiers il mettait l'entretien sur le chapitre des jeunes gens qui avaient dansé avec Lucile après avoir dansé avec Berthe. On les passait au laminoir de la critique, la réflexion de l'une venait en aide à l'observation de l'autre, et l'entretien fini, le plus souvent il ne restait plus rien des beaux messieurs qui aspiraient au mariage par le chemin de la valse et de la polka. On avait saisi les papillons par les ailes, et leurs riches couleurs avaient disparu.

Un nom cependant n'avait jamais été prononcé dans ces confidences familières, auxquelles Berthe ne se mêlait pas sans une certaine contrainte, et où elle apportait plus d'amertume et plus d'ironie que sa sœur. C'était celui de Francis d'Auberive, qu'un ami de province avait présenté à M. Des Tournels. Francis était un jeune homme de Dijon qui avait quelques terres dans le voisinage des forges si longtemps exploitées par M. Des Tournels, et qui habitait Paris les trois quarts de l'année. La connaissance faite, on avait chassé de compagnie dans les mêmes bois, et une certaine intimité avait été le résultat des relations continuées dans le laisser-aller de la campagne. Avec ses trente ans et quelque aisance, Francis se comportait alors comme un reître en pays conquis. Chaque nouvel an devait amener la réforme, mais les années s'écoulaient, et la fortune s'en allait à la dérive. Ce qui lui en restait était placé dans une entreprise de charbonnage au fond de laquelle on ne voyait pas bien clair. On assurait en outre que le peu de terres qu'il possédait encore était grevé d'hypothèques nombreuses. Le meilleur de son avoir était alors représenté par une tante, qui l'aimait beaucoup et qui passait pour fort riche; mais la bonne dame, qui vivait retirée au fond de sa petite ville, était fort sujette à des lubies. Tout son bien pouvait s'engloutir dans des fondations pieuses ou être partagé entre vingt collatéraux qui l'assiégeaient. Francis n'était pas un méchant garçon et ne manquait pas d'esprit; néanmoins on aurait vainement battu la province avant de trouver un notaire qui l'eût accepté pour gendre. Ses bonnes qualités sautaient aux yeux de tout le monde; par malheur un ménage ne vit pas seulement de gaieté, de fran-

chise, de courage et de facile humeur. A trente ans, Francis regrettait la vie décousue qu'il avait menée; mais il continuait par habitude et désœuvrement. Il s'estimait trop vieux pour en changer. Personne ne savait comment il finirait.

Il eut occasion de voir fréquemment Lucile et Berthe pendant les séjours plus longs qu'elles firent à la campagne après la mort de leur mère. Il était leur voisin, et son cheval, quand il lui lâchait la bride, s'en allait tout droit à la Marelle; c'était ainsi qu'on appelait l'habitation de M. Des Tournels. Francis était sûr d'y recevoir bon accueil. Seule Berthe ne lui parlait pas beaucoup; mais on la connaissait, et il ne s'y arrêtait pas. Quant au maître de forges, il lui serrait cordialement la main et vaquait à ses affaires. La visite faite, Francis était libre de rester à dîner ou de revenir dans la soirée prendre le thé. Dans les premiers temps, la présence assidue de M. d'Auberive à la Marelle avait aiguisé les caquets de la province; on n'avait pas manqué d'y voir l'indice d'un projet de mariage. Si les fortunes n'étaient pas égales, Francis était d'une bonne noblesse du Morvan; ses ancêtres avaient figuré dans le parlement de Dijon et dans les armées du roi; l'un d'eux avait péri à la bataille de Morat : le blason pouvait donc corriger le défaut de richesse. Malheureusement la conduite du jeune gentilhomme donna un prompt démenti aux faiseurs de projets. On ne le vit jamais rechercher la présence de Lucile ou de Berthe et causer dans les petits coins; il ne flattait guère M. Des Tournels, et le combattait même quand leurs opinions ne se rencontraient pas. Le galant ne se montrait en rien; il ne cachait pas ses défauts et parlait de ses folies en homme qui n'en sait pas le nombre. Lucile était avec Francis sur le pied d'une familiarité aimable, telle qu'elle peut exister entre des jeunes gens qui en temps de chasse ont déjeuné sur l'herbe et dansé le soir au piano avec sept ou huit voisins de bonne humeur. Berthe était plus réservée. Quand elle entendait Francis rire avec sa sœur, elle s'écartait. Les conversations qu'ils échangeaient avaient un air de gêne dont la cause échappait à Francis; s'il voulait badiner, elle se taisait. M. d'Auberive pensait qu'il était la victime d'une antipathie innée; sans en perdre le sommeil, il en était chagrin, l'Eau-qui-dort ayant en elle quelque chose qui l'attirait.

Un jour qu'il regagnait à pied son petit château, il rencontra Berthe, qui marchait le long d'un ruisseau bordé de saules. Elle l'aperçut et prit à travers le pré. Il hâta le pas et l'atteignit bientôt. — Pourquoi m'évitez-vous, lui dit-il, et que vous ai-je fait? S'il vous déplaît de me rencontrer chez vous, malgré la cordialité que me font voir M. Des Tournels et M[lle] Lucile, je renoncerai à des relations où je trouvais un grand charme. Je suis comme l'oiseau

sur la branche, demain je serai parti... Mais dites-moi pourquoi vous me répondez par de grands saluts quand je vous tends la main.

Berthe reprit tranquillement le chemin du ruisseau. — Vous voulez le savoir? répliqua-t-elle nettement. Eh bien! c'est parce qu'il m'est désagréable de voir un homme de votre âge gaspiller sa vie et ne faire rien qui vaille.

Francis ne put réprimer un geste de surprise. — Bonté du ciel! vous n'y allez pas de main morte! dit-il en riant; mais j'aime mieux cela, au moins sait-on à quoi s'en tenir. Donc, à votre avis, je pourrais employer mon temps plus utilement?

Berthe lui montra les ouvriers d'une ferme voisine qui travaillaient aux champs. — Vous seriez vigneron ou bouvier, reprit-elle, que cela vaudrait mieux.

— On n'est pas toujours le maître! répondit Francis avec l'accent de la tristesse.

— N'avez-vous pas trente ans? n'êtes-vous pas orphelin? dit-elle d'une voix impérieuse, où perçait le sentiment de l'indignation.

— Oh! trente ans, je les ai depuis quelques mois; orphelin, je le suis certainement, et c'est peut-être à cela que j'ai dû de n'être pas libre.

Berthe regarda son interlocuteur d'un air d'étonnement.

— Vous ne m'entendez pas, reprit-il; mais comment vous faire comprendre cela?... Ce n'est guère aisé!

— Essayez toujours..... On n'est pas si petite fille qu'on en a l'air.

— Cela se devine assez... Diable! il me semble que je suis comme un écolier devant son professeur le jour où la leçon n'a pas été apprise suffisamment.

— Expliquez-vous alors, poursuivit Berthe, qui ne put s'empêcher de rire.

— Eh bien! me comprendrez-vous si je vous dis que dans la vie les liens, qui sont des chaînes quelquefois, sont des barrières aussi? Ce qui nous gêne nous protége. Faute d'avoir un frein naturel, on arrive à s'embarrasser dans mille difficultés qui ne permettent plus de faire un pas librement; aucune voix familière, aucune main prudente et ferme ne vous a poussé dans le droit chemin. Que penseriez-vous d'un homme qui, au lieu de marcher sur le sentier battu, prendrait à travers champs, sous prétexte de courir à sa guise? N'aurait-il pas la chance de s'empêtrer dans des fondrières et des halliers d'où il ne pourrait se tirer qu'au prix de mille efforts? Heureux encore s'il n'y laisse pas la moitié de ses vêtemens et un peu de sa chair! Eh bien! j'ai fait comme cet imprudent. Je voyais bien le but à atteindre, comme le voyageur voit le clocher de la ville

où le repos l'attend; mais j'étais perdu dans une route folle où chaque effort et chaque nouveau pas ne pouvaient que m'égarer davantage. On arrive bientôt à ne plus rien poursuivre. On marche, et c'est tout. Encore comment marche-t-on? Vous me direz peut-être qu'il y a la raison, et qu'elle n'a pas été donnée à l'homme pour être jetée dans un coin comme un outil brisé ou quelque instrument inutile... J'en avais ma petite dose comme tout le monde, et certainement la raison a sa part d'influence dans les affaires d'ici-bas; mais il y a la jeunesse, et l'exemple, et l'entraînement, et la vanité, et la faiblesse, et le long cortége des mauvaises occasions qu'on se garde bien de laisser échapper! Je suis entré dans la vie sans garde-fou, et voilà pourquoi je n'ai pas toujours été le maître.

Tout cela fut dit avec un accent de bonhomie et de franchise où l'on sentait une pointe de mélancolie. Berthe se rapprocha de Francis; il lui prit familièrement le bras. — Çà, ajouta-t-il, à présent que ma confession est faite, me donnerez-vous la main?

— Cela dépend, répondit-elle; j'y suis disposée, mais il faut que vous rebroussiez chemin.

Francis se mit franchement à rire. — Oh! la singulière personne que vous êtes! dit-il. Vous parlez des choses les plus difficiles comme de croquer des groseilles. Songez donc que j'ai trente ans... Vous saurez un jour ce que c'est,... très tard sans doute;... mais enfin vous le saurez.

— L'âge n'y fait rien;... il suffit de vouloir, répliqua-t-elle brusquement.

La pluie vint à tomber; ils entrèrent dans une méchante hutte bâtie par un garde au bord d'un bois. Assis côte à côte sur une large pierre plate et les pieds dans la mousse, ils regardaient devant eux. Un troupeau de brebis paissait dans une lande; le berger, roulé dans sa cape, mangeait un morceau de pain sous un arbre. Le paysage n'avait pas d'étendue; M. d'Auberive le trouvait charmant, bien qu'il regardât sa voisine plus que la campagne. La jeune fille avait les narines gonflées, et cassait des brindilles de bois sec entre ses doigts par un petit mouvement nerveux. — Vouloir! reprit Francis, c'est bientôt dit; mais ce n'est déjà pas si aisé.

Un pli se creusa entre les sourcils de Berthe. — Et qu'importe que ce soit aisé si on le peut? dit-elle.

M. d'Auberive étendit la main dans la direction du berger, qu'on voyait debout contre le tronc d'un vieux frêne.

— Voyez cet arbre, reprit-il : le vent l'a courbé lentement; comment fera-t-il pour se relever?

Berthe lui désigna du doigt un plant de vignes qu'on apercevait à l'autre bout de la lande.—Voyez ces pampres, dit-elle à son tour;

n'étaient-ils pas couchés par terre? Une main a planté des échalas, et ils sont debout!

— Oui, mais une main est venue! répondit Francis.

— C'est vrai, dit Berthe naïvement.

Il y eut un silence. Francis considérait avec un mélange de joie et de curiosité cette jeune fille qui lui parlait si résolûment un langage qu'il n'avait pas entendu de son ami le plus intime. Berthe n'était pas jolie, et tout le monde s'accordait pour trouver à Lucile de plus beaux yeux, un teint plus frais, une bouche mieux dessinée, un front plus régulier; cependant c'était Berthe qu'on regardait avec une attention mieux soutenue. Elle avait un charme particulier qui naissait de sa physionomie : jamais visage ne fut plus mobile, jamais sourire plus fier ou plus fin, jamais regard plus vif ou plus doux, jamais gaieté plus expansive ou tristesse plus pénétrante. On pouvait ne pas la remarquer silencieuse; elle captivait émue : c'était, selon l'expression d'un ami de la famille, la plus jolie laide qui se pût voir. Tandis que Francis la regardait, Berthe continuait de briser entre ses doigts des bouts de branches mortes qu'elle tirait de la mousse.

— La voilà convaincue; bonsoir l'homélie! se dit le jeune homme.

La pluie cessa de tomber. Ils se levèrent et prirent par le bord du ruisseau, bras dessus, bras dessous. Berthe s'était armée d'une baguette et battait les saules, d'où tombaient mille gouttes d'eau. On fit quelques pas sans parler. — Où diable voyage-t-elle en esprit? pensa de nouveau Francis.

— Vous êtes donc tout seul, tout à fait seul? lui demanda Berthe.

— Non pas, dit Francis gaiement; j'ai dix cousins qui me détestent et une tante confite en dévotion qui me gronde six fois l'an.

— Pauvre garçon! murmura Berthe. L'accent de cette voix étouffée était si bon, le léger mouvement des épaules qui l'accompagna si amical, le pli des lèvres si sympathique et si vrai, que Francis en fut ému.

— Çà, dit-il, vous ne pouvez plus me refuser votre main; vous venez de gagner mon amitié d'un seul coup.

— Donnez-moi la vôtre, reprit Berthe; la mienne ne vous manquera jamais.

Leurs deux mains unies, une certaine émotion gagna Francis; il sentait que Berthe avait raison, et il éprouvait un embarras réel à le confesser. Il fit un effort pour en sortir en donnant à l'entretien un tour plus gai.

— A présent que me voilà rassuré, reprit-il, expliquez-moi pourquoi vous m'évitiez toujours, car cela me frappe maintenant, et

pourquoi surtout vous m'avez querellé aussitôt que vous avez daigné causer avec moi?

— Eh! précisément parce que mon amitié vous était tout acquise dès les premiers jours... Le vieux notaire du pays disait tant de mal de vous! et j'enrageais de voir que vous en méritiez bien la moitié!

Berthe n'était timide que devant un piano. En face d'un jeune homme au menton duquel elle touchait par le front, elle avait toute son assurance. Elle parla de la sotte vie que menait M. d'Auberive avec une véhémence pleine de feu, mêlant la réprimande au conseil et la raillerie à la prière. — Où cela le conduirait-il de marcher toujours dans la même voie? La ruine était bien quelque chose; d'ailleurs le ridicule était au bout, et c'était pis. N'avait-il pas honte de manger en parties de plaisir ennuyeuses le bien amassé par ses pères et de traîner dans mille sottises un nom qui avait eu de l'éclat? Il ne l'avait pas encore compromis, grâce à Dieu et à un reste de bon sens; mais qui oserait répondre de l'avenir? Si les temps n'étaient plus où il pouvait porter la robe fourrée d'hermine du conseiller ou la cotte de mailles de l'homme d'armes, il y avait encore dix carrières où son intelligence trouverait librement à se mouvoir. Le fusil d'un soldat valait mieux que la cravache d'un dandy. La première loi du siècle était le travail; y manquer, c'était déserter. Que les femmes fussent condamnées, dans une certaine mesure, à rester oisives, c'était un malheur; mais un homme! Que parlait-il d'habitude? la volonté vient à bout de tout; l'effort est presque déjà la guérison. N'était-il pas las, à trente ans, d'user ses bottes sur l'asphalte du boulevard et de compter les arbres du bois de Boulogne dans mille courses mille fois renouvelées? Elle estimait qu'un homme qui pouvait trouver son contentement dans une existence si plate n'était ni digne d'une affection sérieuse, ni capable d'en ressentir aucune.

— Bon! frappez toujours, mon petit philosophe! dit Francis.

— Prouvez-moi que j'ai tort, et ma philosophie se taira, répliqua Berthe.

M. d'Auberive changea tout à coup de visage et de ton. — Merci, reprit-il en serrant fortement la main de Berthe; vous êtes la première personne qui, par sa colère et sa généreuse indignation, m'ait donné la pensée que je valais quelque chose.

Une petite paysanne vint à passer et leur présenta un bouquet de violettes. M. d'Auberive l'offrit à Berthe. — Acceptez-le, dit-il d'une voix grave; ce sera entre nous le gage de la réconciliation.

— Et de la réforme? ajouta Berthe.

Francis soupira. — J'essaierai, reprit-il.

Ils firent encore une centaine de pas et aperçurent les toits de la Marelle au détour du sentier. — A demain! dit Berthe, qui sentait son cœur battre sans savoir pourquoi, et qui aurait été désespérée si quelqu'un l'avait surprise en ce moment. Elle s'éloigna en courant; mais à l'instant où elle allait disparaître derrière un massif d'arbres : — N'oubliez rien! cria-t-elle à M. d'Auberive en se retournant.

Vingt pas plus loin, elle porta vivement le bouquet de violettes à ses lèvres, sans penser à ce qu'elle faisait.

Francis resta quelque temps sous l'impression de cette rencontre et de l'entretien qui l'avait suivie. Cette petite fille, qui avait le langage énergique d'un moraliste et toute l'onction d'une femme, lui paraissait la plus étonnante personne qu'il eût encore trouvée sur son chemin; mais telle qu'elle était avec son audace, la pâleur mate de son teint, la franchise de ses allures, ses lèvres pleines, son accent impétueux et ses sourcils mobiles, il ne lui semblait pas qu'on en pût rencontrer de plus séduisante. M. d'Auberive pensait que s'il avait eu une sœur de cette trempe solide, il aurait pu faire quelque chose comme tant d'autres qui n'étaient pas des aigles. De l'idée d'une sœur à une autre idée plus intime, il n'y a pas grande distance. Le rêveur l'avait déjà franchie lorsqu'il se mit à sourire. — La bonne folie! dit-il... Mlle Berthe Des Tournels, qui aura peut-être un million, la femme de M. Francis d'Auberive, qui a... parbleu! qui n'a rien! — Il soupira et jeta de côté un regard sur la hutte dans laquelle ils avaient passé un quart d'heure l'un près de l'autre. Il se demanda, en ralentissant le pas, si la vie lui paraîtrait bien longue en compagnie d'une personne si originale et si résolue. L'émotion le gagnait malgré lui; mais il se défendait d'y céder et cherchait à repousser l'image qui le poursuivait. Certains lambeaux de phrases qu'il murmurait à demi-voix répondaient à des séries de pensées qui lui traversaient l'esprit subitement, comme ces demoiselles qui passent en l'air au-dessus d'un lac et y réfléchissent leurs ailes. — Suis-je bête! reprit-il au bout d'un instant; pour quelques paroles échappées au caprice d'une conversation, pour un intérêt d'une heure où la curiosité a peut-être autant de part que le cœur! Allons donc! — Il haussa les épaules et alluma un cigare.

M. d'Auberive n'était pas de ces hommes que des succès faciles ont rendu fat. Il avait au contraire une si grande dose de modestie, que rien ne pouvait le déterminer à croire qu'il pût prétendre à quelque chose qui ressemblât à de l'amour, à de l'amitié ou à de la sympathie. S'il était bien accueilli, s'il plaisait dans le monde, si même on lui donnait des raisons de penser qu'il était aimé, il ne manquait pas d'attribuer ces résultats à certains hasards auxquels

son mérite restait étranger. Ces sophismes à l'aide desquels beaucoup de ses semblables se haussent dévotement au-dessus du commun des mortels, il les employait aussi, mais en sens inverse et de bonne foi. L'examen de conscience achevé, il avait cette conviction, que nul moins que lui n'était fait pour mériter qu'on s'intéressât à son avenir. Si d'aventure une âme charitable lui démontrait victorieusement le contraire, son étonnement avait quelque chose de comique; il s'ingéniait à trouver des motifs particuliers à cette affection, dont il ne voulait, en aucun cas, faire les honneurs à sa personne, finissait par en découvrir d'invraisemblables qui lui suffisaient, et bientôt après rentrait dans son opinion première avec empressement. L'occasion avait tout fait, et cette occasion ne se présenterait plus. — Quand M. d'Auberive eut bien tourné et retourné dans son esprit le souvenir de cette matinée heureuse qu'il avait passée avec Berthe, le brave garçon ne manqua pas d'arriver aux désastreuses conclusions qui lui étaient familières; il s'y soumit cette fois avec plus de chagrin encore que de résignation, et se promit en soupirant de ne plus penser à sa compagne d'un jour, pour ne pas laisser à son cœur le temps de s'y habituer. En s'arrêtant à cette résolution héroïque, qui lui coûta plus d'un regret, M. d'Auberive n'en était pas moins fermement décidé à tenir la promesse qu'il avait faite à son mentor de vingt ans.

Le sommeil ne le visita pas beaucoup cette nuit-là; le lendemain, au petit jour, il partit pour la chasse; les perdreaux ne l'occupaient guère, mais une inquiétude dont il n'était pas le maître le poussait à marcher. Le grand air, la fraîcheur et le calme d'une belle matinée agirent sur ses nerfs et les détendirent. Il côtoya le ruisseau le long duquel Berthe et lui avaient marché la veille; de petites violettes se voyaient dans l'herbe; certaines inflexions de voix, certains regards, certains mots accentués d'une façon particulière lui revinrent à l'esprit, et lui firent trouver un peu brutal l'arrêt par lequel il s'était condamné la veille. On ne pense pas les pieds dans la rosée, les regards noyés dans la clarté limpide du matin, comme on pense dans un cabinet, les yeux arrêtés contre un vilain mur assombri par le soir. — Qui sait? murmura Francis joyeusement. Un lièvre partit d'un buisson, Francis fit feu et le manqua. — Va! dit-il en suivant du regard l'animal qui filait dans la plaine, va! Berthe te sauve la vie!

Comme il rechargeait paresseusement son fusil, le vieux notaire dont M[lle] Des Tournels lui avait parlé arriva trottant sur un bidet que l'on connaissait à dix lieues à la ronde. M. d'Auberive mit la main sur la bride de l'animal. — Eh! eh! dit-il d'un air de belle humeur, vous voilà donc, monsieur le tabellion qui dites si gaillardement du mal des gens!

Le vieux notaire avait la langue acérée, et il n'était pas homme à reculer. — Eh ! de quoi, bon Dieu, vous plaignez-vous, monsieur le chasseur? répliqua-t-il; on ne dit guère que le quart de ce qu'on pense !

M. d'Auberive salua, mais d'un ton plus net : — Vous parlez comme saint Jean bouche d'or, mon bon monsieur Lecerf, reprit-il; mais peut-être pourrait-on un jour vous prier de garder pour vous cette belle opinion.

— Là ! là ! ne nous fâchons pas ! répondit M. Lecerf, qui lâcha la bride à son bidet pour lui permettre de brouter en paix : on est encore assez vert pour vous prêter le collet, quoique notaire; mais s'il vous plaît un instant de raisonner, raisonnons, après quoi on verra à s'expliquer.

Il se pencha sur le pommeau de sa selle, et bien commodément assis : — Vous conviendrez facilement, continua-t-il, qu'un serrurier a bien le droit de parler de serrures, et un laboureur de charrues. Permettez donc à un notaire de parler mariages et contrats. Voilà mon royaume, et les plus beaux chasseurs du monde ne m'en feront pas déguerpir. Les partis sont rares dans le canton, où je ne sais pourquoi il y a disette de jeunes gens. Il faut donc, bon gré, mal gré, qu'on s'occupe de vous, et vous rentrez dans mes domaines par droit d'acquêts et de conquêts. Que vous soyez un aimable garçon, facile à vivre, prompt à obliger les gens et tout à fait galant homme, qui en doute ? Je chanterai vos louanges sur le mode majeur, si cela vous plaît; mais sur le chapitre de l'établissement spécial qui est de mon ressort, halte-là ! De bonne foi tâchez de voir au fond de votre vie, comme vous voyez au fond de ce ruisseau. Nous avons trente ans sonnés, ce me semble; nous avons mangé notre bien en herbe, croquant le fonds avec le revenu; nous avons eu force chiens, force chevaux, force compagnons de plaisir qui buvaient sec, force amourettes qui duraient ce que durent les lunes, et nous avons tenu à honneur de ne négliger aucunes des fredaines qui pouvaient augmenter notre réputation de mauvais sujet... Vous paraît-il que ce soit un joli capital à offrir à un père de famille ? Si vous étiez à la tête de deux ou trois beaux brins de filles en âge d'être pourvues et que l'on vînt vous présenter pour gendre un gars bâti sur votre modèle, vous trinqueriez volontiers avec le camarade, et la chose faite vous lui diriez : Mon bel ami, passez votre chemin, et allez vous marier ailleurs. Est-ce vrai?... Supposons à présent qu'un propriétaire vienne me consulter dans mon cabinet, — un sanctuaire, monsieur le gentilhomme; — que voulez-vous en conscience que je réponde? Trouveriez-vous honnête que je misse votre nom en tête d'une liste de jeunes gens propres à signer un bon contrat? Vous n'oseriez pas

me le conseiller. Oh! s'il s'agissait de vénerie ou de *sport*, comme vous dites, nul ne serait recommandé avant vous; mais ces choses-là où vous brillez ne sont pas de mon ressort. Tenez! je prends au hasard : on penserait à vous donner pour femme Mlle Lecamus, qui a la ferme d'Orgerai, deux cents hectares d'un seul tenant, ou Mlle Dusommier, qui a dix bonnes mille livres de rente du chef de son père en biens-fonds, ou Mlle Espieux, qui a les plus belles vignes de l'arrondissement, ou même encore Mlle Lucile Des Tournels, votre voisine, qui passe à bon droit, j'en sais quelque chose, pour une riche héritière, mon devoir, puisqu'il s'agit de mes ouailles, n'est-il pas de me cabrer? Et c'est ce que je fais. La langue me part, et je démontre par A plus B que vous seriez un mari détestable. Le passé répond de l'avenir. Manger une dot qui aurait été comptée dans mon étude, oh! que nenni! je me tiendrais pour déshonoré. Voilà comment j'entends mon métier, et voilà près de quarante ans que je l'exerce ainsi. Le notariat! mais c'est ma religion à moi! Si donc, l'occasion aidant, je vous ai drapé, prenez-vous-en à mon amour du métier. Maintenant vous plaît-il de partager mon menu? Vous êtes mon homme; Mme Lecerf tirera la meilleure bouteille du meilleur coin, et je vous tiendrai tête!

Ce petit discours, débité avec verve et tout d'une haleine, produisit une impression singulière sur l'esprit de M. d'Auberive. C'était un homme, on le sait, qui trouvait toujours qu'on était dans le vrai quand on lui donnait tort. — Touchez là, dit-il au notaire; vous avez fait votre devoir.

M. Lecerf n'était pas méchant au fond, quoique vert comme du vin nouveau; cet abandon le toucha. — Çà, voyons! reprit-il en retenant la main que Francis lui avait tendue : on parle de conversions, et ça peut mener au mariage aussi bien qu'en paradis; tout net, et en quatre mots, que vous reste-t-il? Nous avons des actions, des valeurs, un peu d'argent mignon? On peut grouper tout cela. Ne me parlez pas des terres de Grandval, je les connais... De ce côté-là, nous n'aurions pas dix mille écus vaillant; mais après?...

Francis sourit. — Il me reste ma tante, dit-il.

Le notaire fit la moue. — Hum! reprit-il, le bruit court qu'un bon vieux curé la visite souvent; c'est un héritage sur lequel je ne prêterais rien.

Il ramena la bride de son bidet, qui secoua la tête d'un air chagrin; puis, le frappant du talon : — Sans rancune au moins, dit-il à M. d'Auberive, mon avis est que vous mourrez garçon. — Il poussa le cheval, qui prit le trot et disparut derrière une haie.

Resté seul, M. Francis d'Auberive siffla son chien, qui dormait dans l'herbe, et rentra en chasse. Il avait le cœur gros, et pourtant

il n'avait garde d'en vouloir au notaire. Ce que M. Lecerf lui avait dit lui semblait marqué au coin du bon sens. Tous les rêves qu'il avait faits depuis une heure s'en allaient comme la rosée, séchée déjà par un rayon de soleil plus chaud. — Est-on fou quelquefois! se dit-il... Si je n'avais pas rencontré ce brave notaire, voyez donc où m'auraient conduit toutes ces extravagantes idées!... Il a dit vrai : tel j'ai vécu, tel je mourrai. Il est singulier seulement que je le regrette au moment où il m'est défendu d'espérer mieux... Aussi pourquoi suis-je allé à la Marelle? — Une compagnie de perdreaux s'éleva d'un champ de trèfles; il fit feu de ses deux coups, et deux perdreaux tombèrent sous la gueule du chien. — Ah! murmura-t-il, M[lle] Berthe n'est plus là pour vous protéger!

Quand il rentra dans son petit castel de Grandval, il se sentit fort triste et fort désœuvré. Il s'assit à table et mangea peu. Quelques fagots de sarmens flambaient dans la cheminée. Il pensa que la solitude lui semblerait douce, si le coin du feu était égayé par le sourire et la causerie d'une femme qui aurait la physionomie de Berthe. Il regarda les murs, les fusils et les carnassières pendus au râtelier, la pendule dont les aiguilles marchaient si lentement, le chien couché devant l'âtre et qui gémissait en rêvant, sa petite bibliothèque dont il connaissait tous les livres, un certain vieux bureau à pieds tordus dont tous les tiroirs étaient pleins de lettres qui marquaient les étapes de sa jeunesse : rien ne lui parlait plus à l'esprit. Sa longue pipe turque, rapportée d'un voyage qu'il avait fait en Égypte, restait éteinte sous sa main; il buvait à petits coups le café refroidi dans la tasse; une impression de malaise toute nouvelle le saisissait, et il ne bougeait pas de son fauteuil. Sa pensée était à la Marelle. — Allons! se disait-il à toute minute, il n'y faut plus songer. — Et il se coucha en y pensant toujours.

Le lendemain, il n'osa point se présenter chez M. Des Tournels, ni le jour suivant non plus. Il rôda tout autour de la Marelle, poussé vers la maison et retenu par la crainte de rendre plus amer un regret dont il ne pouvait pas se défendre. — Est-ce absurde à trente ans! se disait-il avec dépit, car il ne s'épargnait guère, et volontiers il se serait battu; mais les trente ans n'y faisaient rien, et il éprouvait les mêmes agitations qu'un écolier. Quand il avait fait deux ou trois fois le tour du parc, il en sortait. — Ça passera! ça passera! répétait-il comme pour se rassurer. Que de choses qui avaient passé déjà, et qu'il voyait défiler au fond de son souvenir comme une procession blanche de fantômes! Pourquoi donc le souvenir de M[lle] Berthe, qui n'était pas jolie, serait-il plus vivace? Il rentrait dans le salon de Grandval, où il retrouvait à leur même place les fusils, la pendule, le chien, le bureau, la pipe turque. Il s'asseyait

au coin du feu, maudissant sa jeunesse et s'efforçant de trouver quelque plaisir à la lecture des lettres apportées chaque matin sur son guéridon; mais elles lui rappelaient un temps qu'il n'aimait plus. Le troisième jour, il prit son parti résolûment et se rendit à la Marelle. Berthe travaillait auprès d'une fenêtre qu'elle ne quittait plus guère depuis quelque temps, et qui était merveilleusement placée pour voir les personnes qui entraient au château. Lucile jouait du piano. Elle se leva vivement et courut au-devant de Francis. — Comme vous vous faites rare! dit-elle. — Berthe ne remua point : sa tête resta penchée sur la broderie qu'elle avait à la main; cependant il parut à Francis qu'elle avait pâli, qu'un léger tremblement agitait la mousseline sous l'aiguille. Il en eut un instant de joie, mais presque aussitôt une réflexion vint tout gâter. — C'est un effet de lumière, pensa-t-il; le jour tombe à faux sur son visage, en outre il éclaire mal sa broderie; elle vient peut-être de se piquer!... Gêné, il la salua froidement sans lui tendre la main; elle leva les yeux d'un air étonné et resta contrainte pendant toute cette visite : M. d'Auberive, qui cherchait ses mots, n'osa pas la prolonger. Quand il se leva, elle s'inclina sans le regarder. Lucile l'accompagna jusqu'à la grille du parc. Il lui répondait tout de travers. Lorsqu'il fut seul dans la campagne, Francis allongea le pas, comme s'il avait hâte de mettre une grande distance entre Berthe et lui. — Je ne m'étais pas trompé, pensa-t-il. Comme elle m'a reçu! Quelle froideur! Un étranger qu'elle eût vu pour la seconde fois eût obtenu un accueil plus cordial. A peine un mot! un regard tout au plus,... rien qui m'ait prouvé qu'elle se souvient encore de notre entretien... Avais-je raison de penser qu'un concours particulier de circonstances avait tout fait! Ma foi, tant mieux! cela m'aidera à me guérir plus vite! — Tout en disant « tant mieux, » Francis cassait à grands coups de canne les branches des buissons devant lesquels il passait.

Rien ne fait plus de ravages qu'une préoccupation constante et cet acharnement que mettent certains esprits à se bien persuader que les choses qu'ils redoutent le plus sont et seront. M. d'Auberive s'y appliquait avec un soin qui devait à la longue enraciner sa conviction. Quand par hasard il se laissait aller à cette vague espérance que Mlle Des Tournels, si active dans sa bienveillance, si nette, si prompte, si franche et si résolue, pouvait être sa providence, le souvenir de la conversation qu'il avait eue avec M. Lecerf lui revenait à l'esprit, et il n'en fallait pas tant pour le rejeter dans cet amer travail intérieur qui avait été l'œuvre de toute sa vie. Un sentiment de fierté noble qui avait sa source dans les meilleurs instincts venait en aide à ce parti-pris de n'ajouter point de foi aux apparences et de ne pas s'abandonner à la pente vers laquelle il sen-

tait bien que son cœur, un peu battu par cent orages, le poussait. Berthe était une riche héritière, une des plus riches du département; s'il affichait hautement des prétentions à sa main, lui qui n'était qu'un pauvre hobereau de clocher, vivant à la diable sur les débris de son patrimoine, n'aurait-il pas toutes les allures malsonnantes d'un coureur de dots, et n'était-il pas indubitable que personne ne croirait à la sincérité de son entraînement? Le succès impossible, c'était tout au moins une honte qu'il fallait éviter à son nom. Il redoubla donc de réserve dans ses rapports avec la Marelle. Berthe était trop jeune, et malgré son éducation, comparativement libre, surtout depuis la mort de sa mère, trop inexpérimentée pour démêler les véritables motifs de cette conduite. Elle en souffrait sans y rien comprendre. Toujours un peu sauvage au fond, elle craignait aussi d'avoir donné par sa franchise une mauvaise opinion d'elle à M. d'Auberive, et cette pensée lui faisait monter le rouge au visage quand elle était seule. On comprend que cette mutuelle raideur cédât parfois sous l'influence de l'occasion. L'intimité qui naît du séjour à la campagne, les promenades qu'on y fait à pied et à cheval, les joyeux dîners qui suivent les retours de chasse, sont autant de piéges où la jeunesse se prend. On oublie le rôle qu'on s'est imposé; le cœur s'échauffe avec l'esprit, on mesure moins son langage, on badine, et une heure détruit l'œuvre des plus sévères résolutions. Ainsi faisaient Berthe et Francis; mais la nuit venue, et solitairement cloîtré entre les murs de Grandval, comme il se rudoyait, comme il refoulait par un feu roulant d'invectives et de sarcasmes le mouvement de jeunesse égayé par une lueur d'espoir auquel il s'était abandonné! Tel un bouvier marche à pas lourds sur les petites fleurs que la rosée a fait épanouir. Le lendemain, M. d'Auberive restait enfermé dans sa maison, et jurait de ne plus s'exposer à des périls qui le trouvaient si lâche. Berthe l'attendait, et, surprise de ne pas le voir, se promenait silencieusement au coucher du soleil dans les parties les plus désertes du parc.

Un soir, M. Des Tournels, qui revenait d'une coupe de bois, l'y surprit assise sur un banc de mousse, un livre fermé sur les genoux. Elle n'avait point entendu le pas de son cheval. Il s'arrêta devant elle, et la touchant du bout de sa cravache : — Eh! mignonne, dit-il, à quoi rêve l'Eau-qui-dort?

Berthe leva sur son père ses yeux profonds, et sans manifester aucune surprise : — A M. Francis d'Auberive, répondit-elle.

— Ah! diable! fit M. Des Tournels; puis, sautant à bas de son cheval, qu'il retint par la bride, il prit le bras de sa fille, qui le suivit.

— Çà, continua-t-il en marchant, est-ce par hasard?

— Non pas... Ce n'est pas un rêve, c'est une idée.

M. Des Tournels fronça le sourcil. — J'ai reçu M. d'Auberive chez moi en ami, dit-il; aurait-il oublié en te parlant?...

Berthe l'arrêta d'un geste. — Il n'a rien oublié de ce qu'il vous doit et de ce qu'il me doit, reprit-elle fièrement... Je crois même, autant que j'en puis juger, que la pensée qui m'occupe m'occupe seule.

— Mais à quel propos cette pensée, et pourquoi, et comment?

— Je ne sais... J'ai vu M. d'Auberive assez souvent. Il a quelque chose de triste dans les yeux.., Il est bon comme un enfant, et on ferait couler tout le sang de ses veines avant d'y trouver une goutte de fiel... Je ne peux pas me défendre de m'intéresser à lui... Il est si seul!... On le voit rire, et il rit beaucoup; mais au fond il n'est point heureux... Un temps j'ai cru qu'il m'aimait sans le savoir... C'était après une conversation que nous avons eue il y a deux mois; à présent je ne sais plus que penser... Cependant, lorsqu'il s'imagine que je ne l'aperçois pas, il me suit des yeux. Dans ces momens-là, le cœur me bat à m'étouffer. Il me semble que tout ce qui se passe en moi se peint sur mon visage. Quand nous sommes restés l'un près de l'autre tout un soir sans nous parler, j'ai la respiration oppressée... Si, au moment de partir, il arrête les yeux sur moi, j'y lis mille choses qui font que la nuit mes joues se couvrent de larmes... Vous avez voulu savoir mon secret, le voilà.

M. Des Tournels écoutait Berthe attentivement. — Il ne t'a jamais ouvert son cœur, jamais écrit?

— S'il m'avait écrit, je vous aurais apporté sa lettre.

— Bien vrai? reprit le maître de forges.

— Ah! mon père! regardez-moi, dit Berthe.

M. Des Tournels l'embrassa. — Tu as raison; mais ne m'en veuille pas : ton bonheur est en jeu, et il me touche plus que le mien. J'ai donc besoin de tout savoir... M. d'Auberive paraît-il se douter de ce trouble que tu ressens?

— Je ne sais... Depuis quelque temps même, on dirait qu'il évite les occasions de se trouver avec moi.

— Sa manière d'agir est celle d'un galant homme. Je ne te cacherai point cependant que M. d'Auberive n'est pas le mari que j'aurais choisi. J'avais d'autres idées... Mais puisque tu y penses,... on verra.

Berthe jeta ses bras autour du cou de son père, et à plusieurs reprises l'embrassa. — Vous êtes bon! dit-elle.

— Eh! eh! reprit M. Des Tournels, c'est donc sérieux?

— Sérieux? fit-elle en le regardant, vous me connaissez, et vous le demandez!

III.

Sa confession faite, Berthe fut soulagée d'un grand poids. Il lui sembla qu'elle pouvait penser à M. d'Auberive en toute liberté et sans remords de conscience. Son père lui avait fait promettre de ne rien changer à leurs relations, surtout de ne point laisser entendre à leur voisin qu'il avait été question de lui entre elle et M. Des Tournels. Il aimait assez sa fille, disait-il, pour ne point faire cas de la fortune, pour renoncer à d'autres projets, si nul obstacle grave ne s'opposait à ce qu'on élevât Francis à la dignité de mari. Il demandait seulement un peu de temps et le droit de réfléchir. Berthe n'en voulait pas davantage. Rassurée par ce langage et persuadée que son père ne découvrirait pas autre chose que ce qu'elle savait, elle se voyait déjà en esprit châtelaine de Grandval et partagée entre son père et son mari. Elle s'étonnait seulement que Francis ne fût pas plus prompt à deviner que quelque chose d'important se passait; elle le trouvait même maladroit dans sa tranquillité, et se promettait de l'en faire repentir quand son père aurait dit oui. En attendant que M. d'Auberive ouvrît les yeux, Berthe interrogeait souvent son père sur la nature des renseignemens qu'il avait pris. Le père ne s'expliquait pas nettement; mais un mouvement de la tête, un mot jeté en passant, faisaient entendre que rien n'était compromis. Il paraissait même s'habituer à cette idée. — Hum! dit-il un jour en glissant son bras sous celui de sa fille, on a été un peu longtemps jeune, on a croqué le vert et le sec, on a vécu comme la vieille cigale de la fable; mais au fond on n'a pas l'âme si noire que la réputation... On verra, et si l'on s'amende, un matin nous aurons à causer... Mais ce matin-là n'est pas encore venu.

Pendant ces jours d'espérance, Berthe parlait encore moins à Lucile; elle se cachait dans des coins sombres et passait de longues heures dans ces muettes contemplations qui ne surprenaient plus personne. Une sorte de langueur s'était répandue sur ses traits et en adoucissait l'expression. M. d'Auberive, retenu à Grandval par une force contre laquelle sa volonté ne pouvait rien, dînait une fois ou deux par semaine à la Marelle et tuait des perdreaux, en prenant chaque jour la résolution de partir pour Paris. A ce moment de sa vie, et secrètement, il cherchait un moyen d'utiliser ce qu'il avait de facultés, et il avait écrit dans ce sens aux directeurs de cette entreprise de charbonnage où était engagé tout ce qu'il avait de fonds liquides. — Elle verra du moins que je tiens parole, se disait-il.

M. Des Tournels, de son côté, n'avait pas reçu les confidences de

sa fille sans un grand trouble et un véritable chagrin. Jamais, dans ses projets d'établissement, il n'avait songé à un mari du caractère de Francis; il voulait au contraire un homme qui eût les habitudes d'une vie laborieuse, une profession, et quelque chose de rassis dans l'existence et les goûts. Ce qu'il savait de sa fille et de ses dispositions d'esprit ne lui permit pas de laisser voir tout entière la contrariété qu'il éprouvait. Il fut de bonne foi quand il lui promit d'étudier M. d'Auberive, et de ne point s'opposer à leur union si rien ne lui en démontrait l'impossibilité; mais dans son for intérieur le maître de forges espérait bien qu'une découverte imprévue dessillerait les yeux de Berthe, et l'autoriserait à intervenir avec toute l'autorité d'un père. Rompre nettement et brusquement, de prime-saut, était impraticable avec une fille du caractère de l'Eau-qui-dort. M. Des Tournels s'accommoda donc de l'atermoiement que son expérience et sa tendresse pour Berthe lui suggérèrent; toutefois les premiers renseignemens authentiques qu'il obtint modifièrent son opinion. Bien que son désir ne fût pas de ce côté-là, il se résigna petit à petit à considérer M. d'Auberive comme un gendre qu'il acceptait de la main du hasard.

Un soir, M. Des Tournels toucha du doigt l'épaule de Berthe. — Je verrai bientôt si notre voisin est homme à changer de route, dit-il : j'aurai ce temps-ci l'occasion de lui offrir un emploi... S'il accepte, s'il travaille rudement, comme je faisais quand j'avais son âge, il montrera qu'il est mûr pour les choses sérieuses; sois tranquille et dors en paix. S'il refuse, c'est que l'habitude est la plus forte... Bonsoir alors!

Berthe eut un instant la pensée d'écrire à M. d'Auberive; mais un sentiment de fierté la retint : elle avait parlé, elle avait sa promesse. Elle rejeta la plume qu'elle avait déjà prise et se sauva dans le parc. La conviction où elle était que dans peu de jours sa destinée serait fixée lui causait des battemens de cœur qui l'étouffaient. Elle n'avait rien dit à sa sœur, et se sentait résolue à ne lui rien dire, non par méfiance, mais par un besoin de concentration farouche qui la dominait; toute remplie d'un trouble qu'elle ne pouvait alléger par la confidence, elle tomba au pied d'un arbre où elle resta en prière jusqu'à la nuit.

Sur ces entrefaites, il y eut dans un village voisin une fête où tous les propriétaires du canton avaient coutume de se rendre. La famille Des Tournels y rencontra M. d'Auberive. Un grand nombre de boutiques éphémères s'élevaient sur le champ de foire, au milieu duquel on avait établi des jeux d'adresse et de hasard. Les jeunes filles et les enfans du pays tournaient tout à l'entour. Un orchestre de musiciens ambulans faisait rage dans un coin de la

place où l'on dansait. Francis se promenait de boutique en boutique avec Lucile et Berthe; M. Des Tournels causait à l'écart avec M. Lecerf. Cet entretien que rien n'arrêtait, ni les saltimbanques, ni la foule, donnait fort à penser à M. d'Auberive. — La conversation d'un notaire, pensait-il, est toujours suivie d'un contrat. — Cependant Lucile ayant témoigné le désir de jouer, on mit à la loterie d'un marchand dont la baraque était encombrée d'objets divers, devant lesquels un peuple de villageoises endimanchées se groupait dans l'attitude de l'admiration. On perdait et on gagnait au milieu des éclats de rire. Lucile et Berthe distribuaient autour d'elles les lots qui leur étaient échus après chaque tour de roue. Un des numéros amenés par Francis le rendit maître d'un beau ruban de soie bleue. — M. Des Tournels, cria-t-il tout à coup, me permettez-vous de faire un présent magnifique à Mlle Berthe?

— Faites, répondit M. Des Tournels, qui causait toujours avec l'implacable M. Lecerf. Berthe accepta le ruban, sur lequel trois grandes Bourguignonnes jetaient des regards de convoitise. La visite du champ de foire achevée, on reprit lentement le chemin de la Marelle, où l'on devait dîner. Une boîte de pralines que Berthe avait eue en partage au dernier coup vint à s'ouvrir, et deux ou trois bonbons tombèrent sur l'herbe.

— Le couvercle est rompu, il faut l'attacher, dit Francis.

Mlle Des Tournels prit le ruban de soie bleue et le noua autour de la boîte. — Voyez! c'est un lien, dit-elle à M. d'Auberive en le regardant.

Une expression de joie éclaira la figure de Francis, et Berthe détourna la tête. N'était-ce pas une allusion directe à l'entretien qu'ils avaient eu dans la cabane du garde, sur la lisière du bois? Ne venait-elle pas par ces quatre mots d'en renouer la chaîne interrompue, et de lui faire comprendre qu'elle n'avait rien oublié? Ce lien qui lui avait toujours manqué, ne venait-il pas enfin de le trouver? Cette soirée passée à la Marelle fut pour M. d'Auberive comme un enchantement. Jamais il n'avait senti son cœur si jeune ni si confiant; un mot avait tout changé. Il se laissait aller à la joie de vivre et d'être heureux. Deux fois il eut envie d'arrêter M. Des Tournels au passage et de lui dire : — J'aime Mlle Berthe, que faut-il faire pour la mériter? — Par malheur le maître de forges n'était jamais seul, M. Lecerf ne le quittait pas plus que son ombre et lui parlait avec un feu singulier, en le retenant par un bouton de son habit. — Allons, pensa Francis, demain je lui ferai l'aveu de mon amour, et s'il me la refuse, je partirai pour l'Amérique, où je me ferai pionnier. — Berthe ne pouvait s'empêcher de regarder M. d'Auberive à la dérobée; quelquefois leurs yeux se rencontraient; un trouble

délicieux se répandait alors en elle. On la voyait pâlir, puis rougir presque aussitôt. Elle se taisait ou parlait fort vite, et ne pouvait tenir en place; elle aurait voulu que cette soirée où elle se sentait aimée n'eût pas de fin, et désirait cependant être seule pour savourer son bonheur. Une grande fenêtre était ouverte. Elle passa sur le balcon, y trouva sa sœur et l'embrassa tout à coup. — Ah! que la nuit est belle! dit-elle.

— Tiens! l'Eau-qui-dort qui s'amuse! dit Lucile en lui rendant son baiser. M. d'Auberive prit par le plus long pour rentrer chez lui. — Faites donc de beaux projets pour qu'un mot les renverse tous! se disait-il. — Et il aspirait à pleins poumons l'odeur des bois baignés de rosée, et il se retournait pour regarder au loin les lumières qui lui montraient la place où était le château de la Marelle. — A trente ans, est-ce drôle! reprenait-il.

Le lendemain, il rencontra M. Lecerf, qui trottait sur sa bête d'un air affairé. — Eh! monsieur le notaire, on aura à vous consulter ces jours-ci, lui cria-t-il; fantaisie m'a pris de voir clair dans mes affaires.

— Rude besogne! répondit M. Lecerf. Ne m'apportez pas vos paperasses avant la fin du mois; je ne m'appartiens plus, et n'aurais pas le loisir d'y fourrer le nez... Il y a du nouveau.

— Ah bah!

— C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire. Tout le monde n'est pas comme vous, mon gentilhomme; on en sait qui pensent à leur établissement. Je vais en certain lieu prendre certaines notes qui pourraient bien faire accorder les violons du côté de la Marelle, si ces notes répondent à ce que je crois.

— Il s'agit donc de mariage? demanda Francis d'une voix creuse.

— Me verriez-vous en campagne de si bonne heure, si je n'étais sur la piste d'un bon contrat?... que dis-je d'un? de deux contrats, s'il vous plaît! Nous avons deux partis pour les deux sœurs, et si vous êtes encore au pays à Noël, vous danserez à la noce... Ménagez un beau chevreuil pour ce jour-là.

Là-dessus, M. Lecerf joua de la houssine et partit. M. d'Auberive resta sur place, le regardant s'éloigner. Il avait la gorge serrée. — Ce devait être, murmura-t-il en reprenant d'un pied lourd le chemin de Grandval. Ses timides espérances étaient fauchées d'un coup. Il pensa à l'Amérique et sourit tristement. — Je ne croyais pas hier être si près du voyage! reprit-il.

Ce que le notaire avait raconté à M. d'Auberive n'était vrai qu'à moitié. Francis ne s'était pas trompé la veille quand il avait supposé que M. Lecerf et M. Des Tournels débattaient entre eux une

question de mariage. M. Lecerf avait toujours cinq ou six partis dans sa manche. Les jeunes gens qu'il proposait au maître de forges pour ses filles n'étaient point de ceux qu'on refuse d'emblée; l'un d'eux même convenait suffisamment à M. Des Tournels pour Lucile. On sait qu'il avait de bonnes raisons pour être plus réservé à l'endroit de Berthe, au sujet de laquelle il refusait de prendre aucun engagement; mais la fougue du notaire ne lui faisait trouver d'obstacle à rien, et, devinant la moitié de son succès, il ne doutait pas que son argumentation, appuyée par l'éloquence des chiffres, ne vînt à bout du reste.

M. d'Auberive prit son parti dans la nuit. Tous les raisonnemens par lesquels il avait combattu son amour naissant lui revinrent à l'esprit avec une furie nouvelle. En admettant, ce qui n'était pas démontré, qu'il eût inspiré à Mlle Des Tournels un sentiment d'affection inespéré, n'était-ce pas un de ces mouvemens de jeunesse qui trompent les jeunes filles, et que le travail de quelques jours dissipe?... Un éclair n'est pas un incendie, et devait-il profiter de ce premier éveil d'un cœur inexpérimenté pour violenter moralement la volonté d'un père et le contraindre à donner son consentement? Les indiscrétions de M. Lecerf n'indiquaient-elles pas clairement que M. Des Tournels avait d'autres visées, au milieu desquelles M. d'Auberive arriverait comme un intrus? Les vraies lois de l'honneur lui indiquaient son devoir. En s'y soumettant, il évitait l'humiliation d'une démarche qui serait fatalement mal interprétée. Assister à sa défaite ne lui convenait pas non plus; il n'avait que trop attendu déjà. Il jeta un dernier coup d'œil sur les objets qui l'entouraient, comme peur dire adieu aux confidens muets de ses combats intérieurs. Au petit jour, sa malle était faite; il adressa un billet à M. Des Tournels, pour lui annoncer qu'une affaire imprévue le rappelait subitement à Paris, monta dans une voiture de ferme, se fit conduire sur la grand'route, et sauta dans la première diligence qui vint à passer. Cette fois le roman de son mariage lui semblait bien fini. — Il n'y a pas de bon dénoûment à mauvaise pièce! murmurait-il en cherchant le sommeil dans son coin.

Ce départ surprit M. Des Tournels au dernier point. Il consterna Berthe. On ne connaissait pas d'affaires à M. d'Auberive, et son billet laconique ne donnait aucun éclaircissement sur la nature de celle qui lui faisait quitter Grandval si précipitamment. Il fallait cependant qu'elle fût d'une importance extrême pour l'avoir décidé à partir sans faire ses adieux aux hôtes de la Marelle. Berthe n'était pas d'un caractère à chercher des consolations dans les épanchemens; elle renferma en elle la douleur qu'elle éprouvait, et put tromper tout le monde, son père excepté. Il suffisait à M. Des Tour-

nels de voir un certain pli qu'elle avait à l'angle interne du sourcil, quand une préoccupation la dominait, pour comprendre ce qui se passait en elle.

Un départ l'aurait toujours attristée; mais, dans les circonstances où il s'était produit, Berthe ne se dissimulait pas qu'il remettait tout en question. L'édifice s'était écroulé avant qu'elle en eût assis les fondemens. L'illusion n'avait point de prise sur cette nature éternellement occupée à se creuser elle-même, à s'assouplir, à se maîtriser, et quelque chose dont elle n'était pas maîtresse lui criait que Francis était perdu pour elle. A cette époque, le sentiment nouveau que la présence de M. d'Auberive avait fait naître dans son cœur avait achevé l'œuvre de résistance et de concentration auquel elle se livrait sur elle-même depuis le jour où Mme Des Tournels lui avait parlé à son lit de mort. Il n'y avait plus ni révolte, ni colère, ni emportement subit suivis de longues prostrations; elle était unie et paisible, patiente et reposée; tout mourait en elle, on ne voyait plus d'autres traces des bouillonnemens qui l'agitaient qu'un peu de pâleur sur le front ou le gonflement des narines.

On avait parlé deux ou trois fois du départ de M. d'Auberive dans les réunions du soir; Berthe, le front penché sur un ouvrage de tapisserie, écoutait de toutes ses oreilles : si dans ces momens-là quelqu'un avait mis la main sur son cœur, on eût été épouvanté des terribles pulsations qui le faisaient battre. Ces courtes conversations, pendant lesquelles des propriétaires voisins ou des compagnons de chasse échangeaient leurs commentaires, ne lui apprenaient rien. En jouant sa partie de whist, le vieux notaire, qu'elle exécrait, mêlait son mot à l'entretien. — M. d'Auberive a la prétention de mettre ordre à ses affaires, disait-il, et c'est à moi qu'il réserve le soin de nettoyer les écuries d'Augias... J'imagine qu'il bat le rappel des notes et des mémoires... On riait autour de M. Lecerf, et vers la fin de la semaine on ne pensa plus à Francis.

Un jour qu'elle se promenait dans le parc avec son père, Berthe lui mit la main sur le bras : — Vous ne savez rien? dit-elle d'une voix qu'elle s'efforçait de raffermir.

— Rien encore, répondit le père, qui la comprenait à demi-mot; mais je n'augure rien de bon de ce voyage. J'ai écrit à Paris; M. d'Auberive se montre au bois de Boulogne; on l'a vu à l'Opéra. Il ne paraît pas qu'il fasse autre chose que ce qu'il a toujours fait... Si sa fameuse tante était morte, il nous l'aurait écrit.

— C'est ce que je pense, reprit Berthe.

Il y avait dans ces quelques mots, prononcés d'une voix sourde, un tel accent de tristesse, le visage de Berthe était si blanc, le pli de son sourcil si profond, que M. Des Tournels en eut pitié. —

Quelques affaires à terminer me retiennent encore ici, dit-il; mais dans peu de jours nous partirons pour Paris.

Berthe appuya la tête sur l'épaule de son père, et se mit à pleurer silencieusement; c'étaient les premières larmes qu'elle eût versées depuis la mort de sa mère. Son cœur, trop violemment comprimé, se dégonflait. Quand l'accès fut calmé, elle prit la main de M. Des Tournels et la porta à ses lèvres sans parler.

— Dès notre arrivée là-bas, reprit M. Des Tournels, j'irai aux informations. S'il ne s'agit que de dettes à régler,... compte sur moi, ton bonheur passera avant ma propre inclination; mais, si je juge que M. d'Auberive n'est pas l'homme à qui ma conscience me permet de confier sans crainte l'avenir de ma fille, tu ne m'en parleras plus.

— Je vous le promets, dit Berthe.

Elle s'essuya les yeux, et ils rentrèrent à la Marelle sans échanger un autre mot. Sur le seuil, les yeux du père et de la fille se rencontrèrent, et ils s'embrassèrent. — Ah! pauvre Eau-qui-dort, que de tempêtes dans ton silence! murmura M. Des Tournels.

Pendant les derniers jours qu'on passa au château, Berthe fut semblable à une statue de marbre. Un seul objet occupait sa pensée, et tous ses efforts ne parvenaient pas à lui faire concevoir une espérance. Elle avait causé avec M. Des Tournels une fois, c'était tout ce qu'elle avait pu faire. Maintenant elle était résolue à se taire et à attendre. La fierté de son cœur était offensée de la rapidité de ce départ inexpliqué; mais combien vite elle aurait pardonné à M. d'Auberive s'il eût reparu devant elle! Aussitôt qu'elle pouvait s'échapper, elle montait dans sa chambre, ou se cachait au plus épais du parc. L'hiver arrivait à grands pas, les feuilles mortes pleuvaient autour d'elle; les branches sèches, secouées par le vent, se froissaient avec de longues plaintes; le brouillard s'élevait des vallées et rampait dans la campagne. Elle restait à la fenêtre, ou assise au pied d'un arbre, insensible au froid, les yeux fixes, occupée à rouler entre ses doigts un ruban de soie bleu. On ne voyait plus une goutte de sang sur ses joues. Lucile allait et venait, riait, chantait, faisait aux visiteurs les honneurs du château, ne voyait rien, taquinait Berthe amicalement, et, lui tapant sur l'épaule en riant, lui criait : — Décidément tu dors trop, l'Eau-qui-dort!

On revint à Paris dans les premiers jours de janvier. Il y avait alors plus d'un mois qu'on n'avait eu de nouvelles de M. d'Auberive. Ce double mariage auquel M. Lecerf avait fait allusion la veille du départ de Francis avait le sort de ces mariages que d'irrésistibles passions ou de grands intérêts ne commandent pas; il en était toujours vaguement question, mais il n'avançait guère. M. Des

Tournels avait dès longtemps conçu le projet de marier ses deux filles le même jour, pour n'avoir pas, disait-il, l'embarras et le chagrin de deux cérémonies et de deux séparations. Or, si le mariage de Lucile, qui avait remis sur cette grave affaire, la plus importante de la vie d'une femme, tous ses pouvoirs à son père, pouvait être conclu dans les vingt-quatre heures, celui de Berthe présentait d'autres difficultés. En traversant Paris, Berthe n'avait pu s'empêcher de jeter mille regards curieux le long des rues; il lui semblait impossible que M. d'Auberive ne se trouvât point sur son passage. Comment ne devinait-il pas qu'elle arrivait? De retour dans le vieil hôtel de la rue Miromesnil, elle revit les grandes pièces où autrefois elle avait dansé avec lui. Il la recherchait alors, et mille souvenirs que son retour lui rappelait, comme le pas d'un voyageur réveille un essaim d'oiseaux endormis dans une haie, lui donnaient à penser qu'à cette époque il la préférait à toutes les jeunes filles réunies dans les mêmes salons. Comment se faisait-il qu'elle ne l'eût pas remarqué alors, et qu'il eût fallu les caquets de la province et les méchancetés d'un notaire pour la tirer de sa torpeur? Une sorte de fièvre s'empara d'elle. Son père ne lui avait jamais manqué de parole, et certainement un temps bien long ne s'écoulerait pas avant qu'on ne vît M. d'Auberive à l'hôtel. Déjà, quand sa sœur demandait si personne n'était venu leur rendre visite, son cœur battait; elle n'osait pas jeter les yeux sur les cartes qu'on leur remettait au retour d'une promenade.

Une semaine s'écoula : Berthe n'interrogeait pas M. Des Tournels; elle savait qu'il n'oubliait rien, il suffisait qu'ils se fussent expliqués. Un soir il pria les deux sœurs de s'habiller pour aller aux Italiens. C'était la première fois qu'elles y retournaient depuis que leur mère n'était plus. Berthe sentit ce qui devait se passer dans le cœur de son père. Un de ces élans qui la rendaient irrésistible la jeta dans ses bras. — Si vous voulez, nous n'irons pas, dit-elle; Lucile et moi, nous n'y tenons plus.

M. Des Tournels la serra sur son cœur. — Il est de mon devoir de ne vous priver en rien des plaisirs de votre âge... Nous parlerons d'elle ensemble, au retour, répondit-il.

M. Des Tournels et ses deux filles occupaient la loge qu'ils avaient toujours eue. On jouait *la Gazza ladra.* L'influence de la musique, déjà si profonde sur les organisations nerveuses, devient excessive lorsqu'elle agit au milieu de circonstances spéciales. Berthe écoutait sans respirer; les malheurs de Ninette avaient un écho dans son âme. Elle regardait derrière elle cette quatrième place demeurée vide, et la peuplait en esprit; mais ce rêve ne desserrait pas son cœur. Il fallait toute la force qu'elle avait acquise sur elle-même pour qu'elle se retînt de pleurer. La représentation terminée,

M. Des Tournels descendit, tenant Lucile par le bras; Berthe marchait près de sa sœur. Comme elles étaient debout sur les dernières marches de l'escalier, attendant qu'on vînt les chercher pour les conduire à leur voiture, Berthe fut saisie d'un frisson qui l'ébranla de la tête aux pieds. M. d'Auberive descendait, donnant le bras à une femme magnifiquement habillée. Francis aperçut Berthe et M. Des Tournels : il rougit, baissa la tête et pressa le pas. Sa compagne étonnée promena autour d'elle ses grands yeux noirs, et les arrêta sur Berthe hardiment. Elle était sur la même marche que Mlle Des Tournels. En se voyant si près de cette inconnue et presque frôlée par les flots de dentelles qui ondulaient sur ses pieds, Berthe, par un mouvement instinctif, ramena autour d'elle, pour n'en être pas effleurée, les pans de sa chaste robe blanche. Ses genoux tremblaient : la pensée qu'un malheur irréparable venait de la frapper traversa son esprit. M. d'Auberive disparut sans oser tourner la tête de son côté. Berthe s'assit dans la voiture plus morte que vive. Elle avait regardé son père à la dérobée; l'expression de son visage lui avait fait peur. On ne dit rien pendant la route. Seule, Lucile essaya de parler; on ne lui répondit pas. Elle se tut, et Berthe regarda par la portière la pluie qui tombait à flots.

Elle passa toute la nuit à pleurer. Pourquoi? Elle ne le savait pas, et cependant rien ne calmait ses longs sanglots. Quelque chose venait de se briser dans sa vie dont elle n'avait pas conscience. Lorsque, lasse de pleurer, elle fermait les yeux, elle voyait le regard superbe de cette inconnue dardé sur elle et pareil à une lame de feu. Qui était-elle, et pourquoi au bras de Francis? Berthe sentait bien qu'il l'avait vue; si donc il ne l'avait pas saluée, c'est que tout était fini.

Le matin la surprit dans ces angoisses; l'épuisement ne l'en pouvait pas distraire. Après le déjeuner, son père l'attira dans son cabinet, ferma la porte et lui prit la main. Un nuage passa devant les yeux de Berthe.

— Mon enfant, lui dit M. Des Tournels, demain je te présenterai M. Félix Claverond. Il a trente ans, et j'ai la ferme conviction qu'il est digne de toi.

Berthe devint livide, et de la main qu'elle avait libre s'appuya contre la cheminée. La poitrine de M. Des Tournels se souleva. — Ne me parle plus de l'autre, reprit-il avec effort; aussi vrai que je t'aime, rien n'est plus possible à présent.

Sa fille ouvrit ses lèvres blanches pour parler.

— Tu sais ce que tu m'as promis, poursuivit M. Des Tournels en l'interrompant. L'épreuve est faite... Maintenant, si ta parole ne suffit pas, je t'en prie au nom de ta mère.

— C'est bien, dit Berthe.

Elle embrassa son père, monta lentement chez elle la main sur la rampe de l'escalier et tomba comme morte sur son lit. Elle avait les yeux secs et brûlans, la gorge aride, du feu dans la poitrine; elle aurait voulu crier, et ne pouvait articuler aucun son. Elle resta comme anéantie jusqu'à l'heure du dîner. Alors elle se leva brisée et souffrant jusque dans les os. Qu'avait donc fait M. d'Auberive? Elle descendit et s'assit à table, où elle s'efforça de manger et de paraître calme. Cette résignation bouleversa M. Des Tournels. A la fin du repas et comme Lucile chantait, il prit Berthe dans ses bras : — C'est ma conscience qui m'a fait parler, dit-il; me pardonnes-tu?

— J'ai bien pardonné à M. d'Auberive, dit Berthe.

— Es-tu bien décidée à présent? reprit son père.

— Après le premier coup, je voulais vous demander de m'accorder deux ou trois jours pour me donner le temps de me remettre... C'est inutile... Je recevrai M. Félix Claverond quand vous voudrez.

— Demain alors?

— Demain.

Cet homme de fer avait dans ce moment des entrailles de mère : il maudissait Francis pour tout le mal qu'il faisait à sa fille, et aurait de grand cœur versé jusqu'à la dernière goutte de son sang pour rendre à Berthe le sourire et le repos; mais son inflexible raison et la rigidité de ses principes lui faisaient une loi d'étouffer le cri de sa pitié. Par caractère, il était en outre de ces hommes qui portent le fer rouge dans la plaie et ne lui laissent pas le temps de saigner. Sa résolution prise et la rupture inévitable, il avait cru plus humain d'arracher violemment Berthe à sa douleur par une secousse brutale que de lui permettre de s'y ensevelir pour arriver ensuite, par de lentes transitions, à un dénoûment semblable; il préférait la hache qui coupe d'un seul coup à la scie qui déchire. M. d'Auberive perdu, il avait fait surgir M. Félix Claverond.

On sait dans quelles circonstances M. d'Auberive avait quitté la Bourgogne. Un grand découragement s'était emparé de lui; il n'accusait personne, et regrettait seulement d'avoir rencontré une jeune fille qui devait appartenir à un autre, lorsque seule elle lui avait fait comprendre que le mariage pouvait être une chose bonne et désirable. Rentré dans Paris et au milieu de ceux qu'il appelait ses amis, il avait fait comme une pierre ronde posée sur le penchant d'une colline : il avait suivi la pente. Un peu par désœuvrement, un peu par habitude, un peu pour oublier, il était redevenu l'homme des anciens jours. Seulement il ne trouvait plus aucun plaisir aux choses qui lui semblaient le plus délectables autrefois. Au bout de trois ou quatre semaines, le dégoût l'avait pris. Des

nausées lui venaient aux lèvres au milieu des soupers insipides où l'on disait les mêmes sottises en buvant les mêmes vins. Une nuit, en revenant le long du boulevard, après une dernière séance au Café-Anglais, il jura d'en finir avec cette vie ridicule et vide. La soirée fatale qu'il passa aux Italiens était un adieu à sa jeunesse fatiguée, au plaisir qui n'avait plus de séve. La vue de Berthe lui donna une secousse dont sa compagne du dernier jour s'aperçut. Qu'il maudit cette faiblesse qui lui avait fait retarder d'une heure le complet abandon de son passé! Si le chagrin de Francis ne fut ni si profond ni si douloureux que celui qui déchirait Berthe, il eut du moins pour résultat de le fortifier dans la résolution qu'il avait prise. Il réunit en toute hâte les paperasses qui pouvaient établir nettement sa situation, et les expédia à M. Lecerf. La lettre qu'il reçut du vieux notaire en réponse à la sienne avait un *post-scriptum :* « S'il vous souvient de ce que je vous ai dit lors de notre dernière rencontre, vous reconnaîtrez prochainement que je ne m'étais pas trompé dans mes prévisions. D'autres ont été plus avisés qu'un certain chasseur dont je veux taire le nom. Les deux demoiselles Des Tournels vont se marier. »

M. d'Auberive laissa tomber son front dans sa main; les yeux fixés sur la lettre, il repassa en idée cette pastorale qu'il avait ébauchée à la campagne, et qui n'avait point eu de dénoûment. — C'était écrit! — murmura-t-il en appelant à son aide cette résignation sardonique, cette philosophie moqueuse à laquelle il demandait ses inspirations.

Cependant M. Félix Claverond avait été présenté à l'hôtel de la rue Miromesnil. C'était un homme qui avait de l'aisance dans les manières, et dans la parole un mouvement, une facilité qui pouvaient tromper de plus intelligens que lui. Il avait à un haut degré l'art de vulgariser et de présenter par leurs côtés les plus séduisans les idées qu'on lui avait suggérées; aussitôt qu'il s'en faisait l'apôtre, elles devenaient siennes, et il les défendait avec feu. Cette faculté lui donnait un grand relief dans les salons. Avec les dehors et les formules d'une modestie exagérée, peu d'hommes avaient une plus haute dose de vanité. A première vue, il pouvait éblouir les esprits inattentifs; au fond d'un cabinet et dans la pratique, il étonnait par sa nullité. Il avait une façon de tenir son chapeau et de porter sa tête dans le monde qui imposait au vulgaire, et sur les lèvres un nombre respectable d'aphorismes tout faits qui, dès les premières hostilités d'une discussion, produisaient une vive impression sur un auditoire mondain. M. Félix Claverond avait eu quelque fortune en naissant; une association heureuse l'avait enrichi. Le hasard avait voulu qu'il eût pour condisciple et pour camarade en entrant dans

la vie, plus tard pour ami, un certain Jules Desprez qui était Franc-Comtois, et qui avait les plus étonnantes qualités d'ordre et d'économie, de persévérance et d'activité. Il était en tout ce que n'était pas Félix; mais, embarrassé, timide, pesant et maladroit causeur, il était à côté de Félix comme un vil caillou auprès d'un saphir. Par cette loi des contraires qui fait des miracles, Jules aimait Félix; il était l'âme de leur association, et lui en laissait tous les avantages extérieurs. Jules inventait, Jules dirigeait, Jules travaillait; Félix triomphait. Le moyen de penser que l'homme qui parlait si bien et en si bons termes n'eût pas l'intelligence? Félix en était convaincu tout le premier. L'ambition était venue avec le succès. Le théâtre d'une sous-préfecture ne lui paraissait plus suffisant pour ses rares mérites, et déjà il tournait ses visées vers Paris, lorsque ses fiançailles avec Mlle Berthe Des Tournels le déterminèrent à y fonder une maison de banque. Quand Jules Desprez en fut informé, il essaya de détourner son ami d'un projet où il ne voyait que des périls positifs et des avantages incertains. Félix le remercia de ses bons conseils en termes si polis, que Jules Desprez n'insista plus. — Tu as tort! lui dit-il seulement le jour où ils rompirent leur association.

— Nous verrons bien, répliqua Félix d'un air superbe.

Admis officiellement chez M. Des Tournels, Félix Claverond fit la roue autour de Berthe; elle ne le regarda seulement pas. Quand son père l'interrogea pour avoir son consentement, elle répondit d'une voix tranquille qu'elle était prête à le suivre à la mairie et à l'église. Cette impassibilité produisit un certain effet sur l'esprit du maître de forges; il eut comme un remords d'avoir pressé Berthe avec tant d'ardeur. — Remarque bien que tu es libre, dit-il; si M. Claverond ne te plaît pas, je n'ai pas engagé ma parole.

— Engagez-la, mon père, répondit Berthe; lui ou un autre, peu importe!

Le jour où la parole de M. Des Tournels fut donnée, Félix baisa la main de Berthe; elle ferma les yeux à demi, et crut un instant qu'elle allait s'évanouir. Elle voyait devant elle l'image de M. d'Auberive. M. Claverond interpréta cette émotion tout à son avantage, et se redressa d'un air doux et vainqueur. — Croyez, mademoiselle, dit-il, que le lien qui va nous unir sera pour moi une occasion éternelle et désirée de me dévouer tout à vous. — Berthe s'inclina. Un des mots de cet engagement banal avait fait passer des flammes devant ses yeux. « Ah! pauvre ruban bleu! pensa-t-elle, toi aussi tu étais un lien! »

M. Félix Claverond se montra homme de goût et magnifique dans le choix et le nombre des objets dont il remplit la corbeille de ma-

riage. Chaque jour, un bouquet splendide était apporté à Berthe; chaque matin aussi, elle flairait un petit bouquet de violettes desséchées qu'elle tirait d'une cassette. Son fiancé passait deux ou trois heures avec elle, dînait à l'hôtel, et l'accompagnait ensuite au bois de Boulogne ou au théâtre. Elle lui donnait une poignée de main, se montrait polie, réservée, un peu contenue et froide, mais semblait l'écouter volontiers. M. Claverond pensait qu'il l'éblouissait. M. Des Tournels, qui ne s'y trompait pas, la prit un jour à part : — Ta mère ne m'aimait pas quand je l'ai épousée, lui dit-il; un jour tu aimeras Félix.

— Je lui serai dévouée tout au moins, répondit-elle.

A cette même époque, le mariage de Lucile était décidé avec un gentilhomme de province qui avait tué une paire de sangliers dans les forêts de M. Des Tournels. M. Gaston de Sauveloche passait chaque année six mois à la campagne et six mois à Paris; il vivait largement et honnêtement, faisait quelque bien quand l'occasion s'en présentait, et n'avait pas d'autres prétentions que celles de jouer le piquet mieux que personne et de tirer aussi bien que le plus fin braconnier de son département. Il avait une santé indestructible, quarante mille francs de rente en biens-fonds, la tournure d'un capitaine de dragons en disponibilité, le cœur sur la main et l'humeur accommodante en toute saison, par la pluie ou par le vent. A la seule condition qu'on ne le dérangeât pas dans ses habitudes, il était homme à vivre cinquante ans au milieu d'un couvent de nonnes ou d'une réunion d'avocats sans avoir maille à partir avec personne. Si Lucile avait le caractère fait comme une pomme d'api, frais et rond, celui de Gaston était pareil à une balle de caoutchouc, souple et rebondissant.

Les deux mariages se firent le même jour. Une brillante compagnie assistait à la bénédiction nuptiale. Lucile s'y montra heureuse et souriante; Berthe pria sous son voile avec une ferveur dont son père seul avait le secret. Après un déjeuner qui suivit la cérémonie, M. et Mme de Sauveloche partirent pour le midi; Berthe, que son mari voulait emmener en Suisse, refusa et préféra passer un mois à la campagne.

Une lettre d'invitation était parvenue à Francis en même temps que la nouvelle de la mort de sa tante. A l'encontre de toutes les prévisions, sa tante lui avait laissé, non pas la totalité, mais une part de sa fortune assez considérable pour qu'il lui fût aisé de rembourser les hypothèques prises sur la terre de Grandval et de nettoyer sa position. M. Lecerf, qu'il avait chargé de ce soin, s'en acquitta promptement, étonné de la probité excessive de Francis, qui tint à payer dans leur intégrité des emprunts notoirement en-

tachés d'usure. — C'est de la probité paradoxale, disait le notaire, qui voulait, à l'aide d'un bon procès, faire réduire de moitié le chiffre de certaines créances. — Sa liquidation achevée, M. d'Auberive restait maître d'une somme ronde. M. Lecerf ne la lui remit pas sans de vives appréhensions, qu'il n'eut garde de lui cacher. — A votre tour, prêtez donc sur premières hypothèques, lui disait-il; c'est aussi amusant que des sottises, et ça rapporte!

La première pensée de M. d'Auberive avait été de partir pour un long voyage; mais il se souvint de la promesse qu'il avait faite à Mlle Des Tournels et plaça ses fonds dans une compagnie industrielle qui, en échange, le nomma à un emploi de secrétaire-général. — J'ai perdu la femme, disait-il; le travail me reste, essayons-en.

IV.

Deux ans après le mariage de Lucile et de Berthe, M. et Mme de Sauveloche habitaient du 1er décembre au 1er juin le rez-de-chaussée d'un bel hôtel situé Grande-Rue-Verte; M. et Mme Claverond n'avaient pas quitté l'hôtel de la rue Miromesnil et vivaient avec M. Des Tournels. Berthe en avait fait la seule condition de son consentement. Les bureaux de M. Claverond étaient rue Basse-du-Rempart. En été, Lucile partait pour la terre de Sauveloche, où son père et sa sœur passaient six semaines ou deux mois; à son tour, en automne, elle les rejoignait à la Marelle, où Gaston tirait des chevreuils et des sangliers, après avoir tué des perdreaux et des lièvres aux bords de l'Allier. Pendant l'hiver, les deux sœurs se voyaient tous les jours, chose rare à Paris, et dînaient fréquemment l'une chez l'autre. Berthe avait une fille, et Lucile un fils. Le plus habile observateur n'aurait pas découvert l'ombre d'un nuage dans les deux ménages. Une personne qui n'aurait pas vu Berthe depuis l'âge de seize ans ne l'aurait pas reconnue. Elle était extraordinairement répandue dans le monde, très brillante, très fêtée et l'une des femmes qui semblaient se plaire le plus dans le mouvement et le bruit de Paris. Sa maison était ouverte à la meilleure société, et l'on se serait fatigué à compter le nombre de visites qu'elle recevait dans une semaine. Vers la fin du carnaval et dans le carême surtout, qui est la saison où l'on s'amuse le plus à Paris, elle allait presque chaque soir dans deux ou trois bals où elle ne manquait ni valses ni mazurkas. Seule, sa sœur tenait tête à Mme Claverond; mais, de ce côté-là, Lucile n'avait point changé. Gaie, heureuse, évaporée, bonne, prête à tout, elle traversait la vie comme un oiseau le feuillage d'un arbre en fleurs. Le théâtre l'amusait comme le bal, le

concert comme le théâtre, la campagne comme le concert, le voyage comme la campagne. C'était à croire qu'une bonne fée l'avait touchée de sa baguette au berceau. Étonnée de cette faculté prodigieuse de se plaire également partout, avec les inconnus comme avec les personnes qu'elle aimait, Berthe demandait parfois à Lucile de chercher en esprit un endroit et une situation où elle aurait pu ne pas être heureuse. Lucile cherchait consciencieusement. — Je n'en vois pas, disait-elle. — Dans ces occasions, Lucile prenait le menton de la questionneuse : — Mais toi-même, disait-elle à son tour, il me semble que tu ne t'ennuies pas beaucoup. — Berthe embrassait Lucile et ne répondait pas.

Les deux maris adoraient leurs femmes, non pas qu'ils fussent très prodigues de témoignages extérieurs de tendresse, — la finance, pas plus que la chasse et le piquet, ne comportant de ces étalages de sentimens, — mais Gaston et Félix trouvaient éternellement bon ce que Lucile et Berthe souhaitaient, et ne les chicanaient jamais sur leurs dépenses. Bien plus, on avait vu M. de Sauveloche refuser trois battues aux loups pour rester auprès de Lucile, qui gardait le lit, et M. Félix Claverond manquer une réunion d'actionnaires où il avait un discours à prononcer pour passer la soirée auprès de sa femme, prise tout à coup d'un accès de fièvre. L'influence de Berthe sur son mari était extrême et rappelait celle que sa mère avait eue sur M. Des Tournels, mais elle ne s'en servait pas davantage. C'était l'influence d'un esprit concentré sur une âme vaniteuse qui se livre; l'un accordait d'autant plus que l'autre rendait moins.

Au bout de la troisième année, M. Des Tournels, qui n'avait surpris ni plaintes, ni soupirs, ni regrets, et qui, vivant entre son gendre et sa fille, les voyait toujours unis et prompts à de mutuelles concessions, respira comme un homme dont la conscience est enfin soulagée d'un grand poids.

— Eh bien! n'avais-je pas raison? dit-il un jour à Berthe. Es-tu convaincue qu'on peut ne pas aimer son mari en l'épousant et n'être pas moins heureuse avec lui?

— Certainement, répondit Berthe, qui achevait de s'habiller pour aller au bal.

Il attira sa fille auprès de lui et l'embrassa sur le front, comme pour la remercier du bonheur qu'elle goûtait. Une femme de chambre entra et remit à Berthe un écrin qu'on venait d'apporter pour elle. M. Claverond, retenu dans un conseil d'affaires, lui envoyait ce souvenir pour se consoler de n'être pas auprès de sa femme. Le père sourit. — Te rappelles-tu cette journée où je te disais que si jamais quelqu'un t'aimait, ce quelqu'un t'aimerait bien? dit-il. Félix ne fait pas mentir ma prophétie.

— Félix?... C'est vrai, répondit Berthe avec une expression singulière.

Elle détourna la tête en attachant à ses poignets et à son cou les bijoux qui étaient dans l'écrin. Sa poitrine se gonfla sous le scintillement des pierreries, et une larme parut entre ses cils.

Une nuit, en dansant au ministère des finances, elle apprit le prochain mariage de M. d'Auberive, qu'elle n'avait pas revu depuis la soirée des Italiens. Elle changea de couleur. Au bout d'un quart d'heure, Félix, qui venait de quitter une table de whist, s'approcha d'elle. — Qu'avez-vous? lui dit-il, étonné de sa pâleur.

— On étouffe ici, répondit-elle.

Il lui prit le bras vivement et l'emmena. En arrivant dans sa chambre, elle tomba évanouie. M. Claverond, qui ne l'avait jamais vue dans un pareil état, fut effrayé; on réveilla M. Des Tournels en toute hâte, mais déjà Berthe revenait à elle. Elle réprima un tremblement nerveux qui l'avait saisie en ouvrant les yeux. — Ne vous effrayez pas, dit-elle, la chaleur m'a suffoquée.

M. Claverond était fort ému; mais, la crise passée, il éprouva le besoin de faire un peu de morale : — Dieu m'est témoin que je ne voudrais pas vous contrarier, reprit-il en se posant devant la cheminée; mais peut-être dansez-vous trop.

— Peut-être, répliqua Berthe.

A quelque temps de là, M. Des Tournels reçut un billet de faire part qui lui annonçait le mariage de M. Francis d'Auberive avec Mlle Julie de Mauplas. Un doute lui traversa l'esprit. Il se souvint du bal et de l'accident qui l'avait suivi. Une heure après, étant seul avec sa fille et la regardant bien en face, il lui demanda si ce jour-là elle avait eu connaissance du mariage de leur ancien ami : — Non, répondit Berthe tranquillement.

M. Des Tournels l'embrassa avec un sentiment de reconnaissance.

M. Des Tournels mourut bientôt après avec la parfaite conviction que Berthe était heureuse, ne regrettait rien et ne souhaitait rien. Il s'endormit en paix, la remerciant de la tendresse et du bonheur dont elle avait entouré ses derniers jours. Berthe se retira à la Marelle pour y passer la plus longue partie de son deuil; elle devait en revenir au bout de trois mois, elle y était encore à la fin de l'année. Une sorte d'abattement profond s'était emparé d'elle; elle ne se plaignait pas et ne souffrait pas, disait-elle; mais elle dépérissait lentement. A la voir silencieuse, pâle, amaigrie, se traînant à petits pas le long des sentiers, on l'aurait prise pour un exilé pleurant sa patrie. La présence de ses enfans, — car alors elle en avait deux, — la faisait sourire, mais ne la ranimait pas; elle assistait à leurs

jeux, les embrassait, les couvrait d'une tendresse vigilante, mais retombait en partie dans cette nostalgie inexplicable devant laquelle la science restait impuissante. Elle avait la langueur d'un jeune arbre à demi déraciné. M. Félix Claverond interrogea Lucile pour savoir si Berthe n'avait pas quelque motif secret de chagrin; Lucile répondit qu'elle ne lui en connaissait point, et s'établit auprès de sa sœur. — Elle aime les enfans, disait-elle, je lui amènerai les miens; avec ceux qu'elle a, ça fera quatre; nous ferons tant de bruit qu'il faudra bien que l'Eau-qui-dort se réveille, fût-ce pour une tempête.

Mais le temps n'était plus où l'Eau-qui-dort avait de ces réveils terribles; elle était alors comme une eau profonde qui garde tout ce qu'on lui confie, et dont la surface immobile n'est troublée par aucun bruit. Elle accueillit sa sœur avec tous les témoignages d'une amitié que la tristesse n'avait pas attiédie, mais on ne vit pas d'amélioration dans son état général. On aurait dit que le ressort de sa vie était brisé; on ne douta plus que la mort de son père, avec qui elle avait si étroitement vécu, n'en fût la première cause. Lucile, qui ne se tourmentait guère, fut inquiète cette fois. On consulta les médecins les plus fameux. Berthe, qui se prêtait à tout ce qu'on voulait d'elle, écouta l'un comme elle avait écouté l'autre. Le résultat de ces consultations répétées coup sur coup fut que Mme Claverond était atteinte d'une maladie nerveuse. On recommanda les distractions et les bains de mer. — Eh! mon Dieu! s'écria le mari avec un élan qui n'était pas feint, qu'elle achète des chevaux, qu'elle donne des bals, qu'elle dépouille dix magasins d'étoffes et de bijoux,... je lui serai reconnaissant de me ruiner, si elle guérit!

Il fut décidé qu'on partirait pour Dieppe. — Allons à Dieppe, dit Berthe, qui serait partie avec la même indifférence pour l'Australie ou le Kamtchatka.

Il y avait alors plus d'un an que M. Des Tournels était mort. Berthe arriva à Dieppe en compagnie de sa sœur. M. de Sauveloche devait les joindre et passer quinze jours avec elles avant de partir pour l'Écosse, où il comptait chasser les grouses. M. Claverond le remplacerait alors auprès de ces dames. La première personne que Berthe rencontra sur la plage, ce fut M. d'Auberive. Tout son sang ne fit qu'un tour. Sa sœur, qui la sentit trembler à son bras, et qui n'avait rien remarqué, lui demanda ce qu'elle avait. Berthe répondit qu'elle avait vu un enfant renversé par une vague, et que cela l'avait effrayée. — Es-tu nerveuse! dit Lucile. Mme Claverond ramena son voile sur son visage. Le soir, elle eut un peu de fièvre; elle avait la peau brûlante. — Ah! tant mieux! dit Lucile; au moins on sait ce que tu as.

A deux jours de là, Mme de Sauveloche parla à Berthe de M. d'Auberive, qu'elle avait aperçu devant le casino. — Sa femme n'est pas jolie, ajouta-t-elle. — Et il a l'air triste, reprit Berthe. — Lucile, étonnée, demanda où elle l'avait rencontré. — Je marchais à quelques pas derrière toi, poursuivit-elle; il m'a reconnue, et m'a saluée. Cet air de tristesse qu'on voyait chez Francis avait en effet frappé Berthe. Elle en éprouva comme une secousse qui la tira de son engourdissement. — Il n'est pas heureux! pensa-t-elle. — Il est bien difficile de savoir si le bonheur de Francis l'eût réjouie; son chagrin lui alla droit au cœur. Elle en fut affligée, mais lui en fut reconnaissante. Alors, avec toute l'habileté d'un profond politique et toute l'ardeur d'un sauvage marchant sur une piste, elle chercha à entrer dans l'intimité de Mme d'Auberive. Elle lui rendit de ces petits services que certaines femmes estiment les plus grands, tels que le prêt d'une coiffure un soir de bal où la faiseuse de modes a manqué de parole, ou l'adresse d'une tailleuse capable de confectionner une toilette en un jour. Elle fut souple, adroite, persévérante, et s'insinua par des efforts soutenus dans sa confiance et une amitié relative qui la rapprochaient de Francis de plus en plus et lui permettaient de voir clair dans l'intérieur de ce ménage. A mesure qu'elle faisait dans cette étude des progrès nouveaux, sa santé se raffermissait, l'abattement s'en allait, la chaleur et la vie reparaissaient dans ses yeux; c'était une autre personne. L'activité avait succédé à la plus incurable nonchalance, l'animation et la curiosité à la fatigue et au dégoût. Berthe était la première à s'habiller pour le bal et la dernière à s'en retirer. — On ne peut pas dire qu'elle ait pris plus de quatre ou cinq bains de mer, et encore! racontait Lucile à M. Claverond, et la voilà guérie. Quelle énigme que ma sœur!

Francis n'avait opposé qu'une faible résistance à ces tentatives de rapprochement, bien qu'une certaine réserve, dont Berthe devina la cause bientôt, l'empêchât de s'y livrer tout de suite; mais on voyait qu'il éprouvait, à la présence et au contact journalier de son amie des anciens jours, la sensation heureuse du voyageur qui se repose sous l'ombre rafraîchissante d'un arbre après une longue marche sur un chemin poudreux. Il n'y eut entre eux ni retour sur le passé ni échange de confidences : ils s'abordèrent comme des gens qui se connaissent et ne veulent pas remuer les cendres de leurs souvenirs; mais Berthe savait, une semaine ou deux après leur première rencontre, que Mme d'Auberive était une femme vaine, superficielle, adonnée au monde et aux prodigalités les plus coûteuses et les plus inutiles, et toute perdue en mille prétentions que son amour-propre puéril tenait toujours en éveil.

M. d'Auberive avait échangé une liberté dont il n'avait jamais su bien user contre une chaîne sous le poids de laquelle il succombait. Soit dignité, soit indifférence, soit peut-être aussi le sentiment d'un découragement invétéré, que l'expérience rendait impérissable, il ne se plaignait jamais et s'écartait avec effroi du terrain des épanchemens. Si l'on pénétrait jusqu'au fond d'une situation à laquelle il ne voyait pas de remède, et dont moralement il était responsable, ce n'était pas son affaire; mais il ne voulait en rien aider à cette découverte. Le désenchantement de la solitude, la crainte de retomber dans les mêmes égaremens dont un amour silencieux, sincère, inavoué, avait pu seul le tirer, les conseils et les démarches intéressées du directeur de la compagnie dans laquelle il avait jeté sa fortune, et qui avait une pupille à marier, un peu l'ennui, un peu aussi ce besoin qu'éprouvent certaines natures de courir au-devant des inquiétudes, l'avaient déterminé à épouser Mlle Julie de Mauplas, qu'il ne trouvait ni belle ni séduisante, et dont le caractère ne lui était pas sympathique. Elle ne lui plaisait pas : sa conversation l'irritait, l'éducation qu'elle avait reçue l'effrayait, les goûts qu'elle faisait voir choquaient ses habitudes et ses instincts; mais il la rencontrait tous les jours, et il lui donna son nom, obéissant, à son insu, au despotisme de ces courans malsains qui, à certaines heures, font ployer les plus fermes convictions, et dont la plupart des hommes subissent l'empire illogique et pervers.

Ce roman, Berthe le devina tout entier; elle en vit les traces dans les yeux et sur le visage de Francis. Il avait abandonné le soin de sa vie au hasard, et las, après deux ans, de lutter contre un caractère dont l'indiscipline était le moindre défaut, il se laissait aller à la dérive, comme le pilote d'un esquif désemparé, qui se croise les bras et calcule combien d'heures, combien de flots le séparent de l'écueil sur lequel il doit périr. Berthe versa des larmes en pensant à la chute vers laquelle il courait : par quels chemins ne passerait-il pas avant de tomber! Elle avait pris Julie en horreur, et s'attachait à elle cependant avec l'espoir incertain d'arrêter peut-être l'élan de sa course. A leur retour à Paris, une étroite intimité unissait les deux ménages. — Croyez-vous, disait Lucile à M. d'Auberive, que ma sœur était, il y a trois mois, en danger de mourir? Elle va à Dieppe, et la voilà sauvée... Embrasse-moi, pauvre Eau-qui-dort! — Elle était charmée d'ailleurs d'avoir renouvelé connaissance avec leur voisin de la Marelle, elle ne s'était jamais bien expliqué pourquoi on ne l'avait plus aperçu; mais son bon cœur la poussait à pardonner les caprices, et, ajoutait-elle, parce qu'un vieil ami se marie, ce n'est pas une raison pour cesser

de le voir. Elle lui avait donc ouvert à deux battans les portes de son hôtel de la Grande-Rue-Verte.

Cette intimité, qui avait rendu la vie à Berthe, ne devait point être de longue durée; un retour violent de Julie, que des propos de salon instruisirent des assiduités de son mari chez M. Des Tournels avant qu'il l'eût épousée, et qui déclara un matin, avec un accent âpre dont elle n'était pas économe, qu'elle ne voulait pas plus longtemps se prêter à ce jeu de dupe, puis enfin une catastrophe brisèrent Berthe comme un fil tranché par le couteau.

Un soir M. Claverond entra chez sa femme le visage décomposé; son aspect avait quelque chose de si effrayant qu'elle se leva. — Je suis ruiné ! dit-il avant qu'elle eût ouvert la bouche pour l'interroger. La première crainte de Berthe avait été pour ses enfans; rassurée de ce côté, elle insista doucement, mais avec autorité, pour savoir tous les détails de ce malheur dont elle voulait mesurer l'étendue. M. Claverond lui apprit alors qu'un certain vicomte dont il avait fait la connaissance aux courses et qui se mêlait d'affaires lui avait emprunté une forte somme qu'il n'avait pas pu rembourser à l'échéance; pour sauver cette première somme, Félix en avait prêté d'autres dont le chiffre allait toujours en grossissant. Sous prétexte de chercher des ressources en Angleterre, le vicomte avait disparu, les traites qu'il devait envoyer pour faire face à un paiement considérable n'étaient pas arrivées, et la maison de banque Félix Claverond et Ce n'avait plus qu'à convoquer ses créanciers. Le chiffre du passif était tel qu'en réunissant toutes ses ressources, Félix ne parviendrait pas à le combler. De l'interrogatoire qu'elle lui fit subir, et auquel M. Claverond se prêta avec l'accablement d'un homme vaincu, il résulta pour Berthe la conviction que son mari avait été la dupe d'un fripon qui l'avait adroitement caressé dans sa vanité, et que ses affaires avaient été conduites avec autant de désordre que d'incapacité. Pour la première fois et après un entretien de deux heures, elle vit face à face l'incapacité réelle de l'homme à qui sa vie était liée; pour la première fois aussi, elle se reprocha amèrement de ne l'avoir pas étudié. Ce travail que la jeune fille, et jusqu'à un certain degré l'épouse, pouvait négliger, n'était-il pas le devoir de la mère? Qu'elle ne s'en fût pas préocupée alors qu'il s'agissait d'elle seulement, cela se concevait, elle n'attendait plus rien de la vie; mais comment ne s'était-elle pas appliquée à se rendre maîtresse de Félix dans la rigoureuse acception du mot, et pour le bonheur de ses enfans? C'est ce qu'elle se demandait avec douleur. Sa conscience, réveillée en sursaut, lui adressait de vifs reproches. Elle força son mari à se démasquer. Ce vernis brillant qui trompait tant de monde, cette assurance qui se montrait pleine d'audace dans les occasions faciles de

la vie, cet air de suffisance tempéré par une politesse si douce et si sûre d'elle-même, ce grand contentement de soi, que justifiaient de longs succès, tout avait disparu. Le magnifique tournesol orgueilleusement épanoui sur sa tige était par terre, souillé de fange et de poussière. Berthe en eut pitié. Elle comprit quel langage il fallait tenir à cette nature vaniteuse et molle pour la relever et lui rendre un peu de confiance. Si elle ne s'intéressait pas extraordinairement à l'homme qu'elle voyait si faible et si dépourvu de toutes qualités viriles, il fallait sauver la famille; c'était encore une tâche et non pas la moins difficile à remplir. Elle s'y dévoua tout entière et tout de suite. — Pourquoi vous désespérer? dit-elle. N'avez-vous pas eu la bonne pensée d'exiger, au moment où nous nous sommes mariés, que tout le bien qui me revenait du côté de ma mère fût placé sous le régime dotal? Cela nous assure de quoi vivre; nous vendrons cet hôtel, qui occupe des terrains considérables, dont la spéculation vous offrira un bon prix. Vous-même en aviez eu l'idée l'an dernier. Cette vente nous donnera les moyens de satisfaire nos créanciers les plus exigeans. La chose faite, nous nous retirerons à la Marelle, où vous attendrez une bonne occasion de rentrer dans les affaires. N'êtes-vous pas toujours l'homme que j'ai vu plein de ressources et d'idées? A combien de tempêtes n'avez-vous pas résisté, auprès desquelles celle qui nous frappe aujourd'hui n'est qu'une bourrasque! Là où l'on n'a point de reproches à s'adresser et où le hasard a tout fait, l'homme doit relever le front bravement et tenir tête à l'orage. En somme, pensez-y; vous n'avez perdu ni votre nom, ni votre expérience, ni votre entente des affaires: avec un pareil capital, il n'y a pas de naufrage.

A mesure que Berthe parlait, le front de M. Claverond se rassérénait. Quand elle eut fini, il passa la main dans ses cheveux; puis, renflant sa poitrine: — Vous avez raison, dit-il;... on verra bien que Félix Claverond est toujours Félix Claverond.

Le pauvre banquier se coucha à demi consolé; mais l'épreuve était faite. Berthe ne voulut plus demeurer étrangère aux affaires de la maison. Cette influence qu'elle avait acquise, elle l'employa tout entière à sauver quelques parcelles de la fortune engloutie, et surtout à maintenir son mari au niveau de la situation difficile où il allait se trouver. Ce financier, qui ne comptait pas la veille, craignait à présent de manquer de pain. Il y avait des heures où la pensée de l'avenir l'épouvantait; quand un créancier s'était montré récalcitrant et s'obstinait à ne pas accepter les offres que Félix lui faisait, il prenait le soir ses enfans sur les genoux et les embrassait avec une sorte d'anéantissement. — Ah! pauvres petits! pauvres petits! — murmurait-il. Ce cri faisait mal à Berthe. Point d'énergie,

point de volonté, point de ressort, point de spontanéité chez le compagnon de sa vie! Toutes les cordes de cet instrument sonore et creux étaient brisées. Il n'y avait plus à hésiter. Berthe prit en main la direction des choses importantes; avec ce sens droit et clair que certaines femmes apportent dans la pratique des affaires, elle dirigea la correspondance et le travail de son mari, lui indiquant les points sur lesquels il devait insister et lui dictant les termes des transactions auxquelles il était de son intérêt de consentir. Elle fut le guide, le conseiller de sa liquidation; mais, toujours délicate, elle eut cet art profond de sauver l'amour-propre de Félix et de lui laisser croire que tout ce qu'il faisait à l'instigation de sa femme, c'était lui qui l'avait décidé. Quand ils causaient le soir, elle avait, pour lui faire adopter ses idées, une souplesse admirable d'expressions auxquelles il se prenait chaque fois comme un oiseau à de la glu. Tantôt elle émettait une opinion sous forme de problème à résoudre, et lui en indiquait la solution comme une chose qu'il avait résolue d'avance; d'autres fois elle lui demandait d'un air tranquille s'il ne se souvenait pas d'avoir décidé qu'une démarche au sujet de laquelle ils avaient discuté la veille devait être tentée dans la journée. Il y avait des heures où elle feignait de combattre une idée qu'elle avait d'abord suggérée, pour lui bien donner, en cédant à propos, la conviction que seul il l'avait trouvée. Pour lui ôter cette terreur puérile que leur repos matériel était compromis, elle vendit à son insu tous ses diamans, se confia au joaillier de la famille pour avoir des parures identiques en pierres fausses, et fit voir à Félix un gros paquet de billets de banque. — Ils sont à moi, dit-elle, et voilà notre vie à tous assurée pour deux ans. — Félix ouvrit de grands yeux et lui demanda d'où provenait une si grosse somme. — De votre caisse, répondit-elle en riant; du temps que vous m'y laissiez puiser, je vous ai un peu volé pour qu'une fantaisie ne me prît jamais au dépourvu.

— Oh! les femmes! murmura Félix; elles oublient tout, si ce n'est les chiffons!

Dès qu'elle eut vent de la catastrophe qui menaçait M. Claverond, Lucile accourut chez sa sœur, pleura beaucoup et lui offrit de bon cœur la moitié de sa fortune. — Ne t'inquiète pas de mon mari, lui dit-elle. Gaston fera tout ce que je voudrai. S'il ne te convient pas que je lui en parle, il ne saura rien. Nous partageons les dépenses de la maison en parties égales, et j'administre ce qui me reste comme il me plaît;... ne te gêne donc pas. Tout cela fut dit avec une sincère effusion au milieu des larmes les plus abondantes et de mille baisers. Berthe remercia sa sœur, l'embrassa et la rassura de son mieux. Elle n'avait besoin de rien pour le moment; plus

tard elle userait peut-être de sa bonne volonté. La tranquillité de Berthe agit sur Lucile; elle essuya ses yeux, rit beaucoup, un peu après, de la voir en simple robe de soie noire tout unie, écouta ses projets de se retirer un temps à la campagne, et battit des mains à l'idée de la rejoindre et de vivre avec elle dans un chalet. — Prends garde, reprit Berthe, ce chalet, c'est la Marelle, qui a de grandes murailles et des fossés pleins d'eau tout autour. — Eh bien! répondit Lucile, nous la déserterons pour habiter une chaumière que je ferai bâtir. Elle rentra chez elle, convaincue que le malheur n'était pas aussi grand qu'on le lui avait dit, et que tout s'arrangerait.

Tout s'arrangeait en effet, Lucile ignorait seulement au prix de quels efforts et de quels miracles de patience, d'énergie, de souplesse et d'entrain. Berthe mettait toute son âme au service de Félix, qui ne s'en doutait pas; il se parait des qualités de sa femme et s'admirait ensuite dans les résultats. Lorsqu'après une conférence où il avait obtenu, grâce aux argumens inspirés par Berthe, des conditions meilleures que celles qu'il avait espérées : — Je te l'avais bien dit que tout n'était pas perdu! répétait-il à sa femme, et volontiers il jetait un regard de complaisance sur la glace qui reflèchissait son image. Berthe le complimentait; mais tout doucement elle l'avait habitué à ne rien faire, à ne rien conclure surtout sans la consulter: elle l'écoutait si bien quand il parlait!

Pendant que ces choses se passaient à la rue Miromesnil, la situation de M. d'Auberive, qui ne voyait plus Mme Claverond sans de grands embarras, empirait de jour en jour et courait vers une crise prévue d'avance. Julie, on le sait, n'aimait pas M. d'Auberive passionnément, tant s'en faut; mais cette jalousie innée, dont les femmes les plus indifférentes trouvent le germe dans le berceau, lui faisait détester Berthe avec une perfidie et une violence d'autant plus excessives qu'elle n'avait rien à lui reprocher. Elle devinait, perpétuellement éveillé dans l'esprit de Francis, un sentiment de comparaison qui ne lui était pas favorable; néanmoins, dans son irritation, elle était résolue à ne rien tenter pour faire tourner ce sentiment à son avantage. Peut-être même exagérait-elle ses défauts naturels, poussée qu'elle était par un besoin de luttes et de récriminations qui bouillonnait en elle, et peut-être aussi par cette attraction perverse que certaines âmes éprouvent pour le mal. Souple et caressante avec Berthe, rentrée dans la maison, elle avait pour parler de Mme Claverond un langage et des sourires que l'ennemie la plus implacable aurait enviés. Elle choisissait délicatement ses expressions et les décochait une à une, comme des dards empoisonnés; elle ne procédait pas dans cette œuvre malfaisante par la calomnie : son arme était l'insinuation. Que de mots habiles semés dans une conversa-

tion d'où la haine suintait sans qu'on pût accuser Mme d'Auberive d'avoir rien dit qui fût littéralement répréhensible! Sous quels éloges emphatiques ne l'accablait-elle pas en présence d'étrangers qui ne connaissaient pas Mme Claverond; mais comme elle savait prendre des attitudes de victime résignée pour dire aux personnes qui ne s'en informaient pas que Francis avait passé la soirée rue Miromesnil, que Berthe seule avait l'art de le rendre heureux et gai, et qu'elle donnerait son sang pour avoir ce caractère et cet esprit qu'il aimait! — Si je n'ai pas toutes les qualités qui rendent Berthe si délicieuse, disait-elle, je tâche au moins d'être complaisante. — Que répondre à des paroles si pleines de bonté, répétées en tous lieux, à haute voix et sur tous les tons, accompagnées de regards mouillés et de sourires plaintifs qui leur prêtaient des commentaires éloquens? Quelque temps M. d'Auberive les avait supportées, soutenu par l'espoir, non que Julie changerait, mais qu'elle se lasserait. Il aurait épuisé toutes les heures d'un siècle et toute la patience d'une génération avant de voir ce phénomène. La catastrophe qui venait d'atteindre Mme Claverond fut un aliment nouveau à cette haine mal déguisée. Mme d'Auberive ne manqua pas de la plaindre bruyamment avec de grands hélas! et de lui porter tous ses complimens de condoléance; mais quel venin et quel fiel dans le récit qu'elle faisait à tout venant de ce malheur! Elle avait prévu la ruine de M. Claverond dès longtemps, elle avait même donné des conseils qui n'avaient pas été écoutés; une source d'or n'aurait pas suffi à alimenter le luxe dont Berthe s'entourait. Une amie pouvait seule calculer ce que coûtaient une maison où le désordre régnait en maître et une toilette que la fantaisie gouvernait. Certainement elle ne voulait jeter aucune ombre sur les qualités rares de Mme Claverond, mais que de remords cette pauvre femme ne devait-elle pas éprouver quand elle jetait un regard en arrière! Un jour vint où cette guerre sourde, à laquelle Francis avait d'abord opposé l'indifférence, prit de telles proportions et un caractère de continuité si envenimée, qu'il dut se résoudre au sacrifice de l'amitié qui lui était si secourable par cela seul que Berthe avait deviné les fatigues et les ennuis d'une situation où le bien n'était qu'à la surface. Sa propre dignité, le respect qu'il devait à Mme Claverond le lui commandaient également. Il se rendit chez elle et le lui dit avec une franchise où elle vit la profondeur de l'affection qu'il lui avait vouée. Elle en fut frappée comme du coup le plus rude qu'elle eût encore supporté. — Vous avez raison, dit-elle, il n'y a pas à hésiter... Donnez-moi la main, et adieu!

Elle fut la première à prononcer ce mot terrible, où l'on retrouve quelque chose du glas de la mort. Elle était ferme, toute pâle, et

debout devant M. d'Auberive. Il retint la main de Berthe quelque temps entre les siennes, et la baisa silencieusement. — Adieu, répéta-t-elle le cœur gros, mais résolu; vous avez votre femme, j'ai mon mari. — Par cet aveu voilé qu'il comprit, elle voulut à la dernière heure l'associer à sa propre misère et donner à ce sacrifice d'eux-mêmes la douceur d'un lien.

Dès le lendemain de cette séparation, qui pouvait être éternelle, Berthe partit pour la Marelle. Pour elle, dans le monde, il n'y avait plus que son mari, ses enfans et le devoir. Elle s'y dévoua sans réserve. On la vit debout, dès le matin, assurant l'aisance autour d'elle par l'économie et l'activité, et préparant par l'exemple son mari à de nouveaux efforts. De son état de maison à Paris, elle n'avait conservé qu'un pied-à-terre, situé sous les combles de l'hôtel de la rue Miromesnil. M. Claverond s'y rendait quelquefois pour achever l'œuvre laborieuse de sa liquidation et entretenir certaines relations utiles. Berthe l'y accompagnait de temps à autre et y passait trois ou quatre mois pendant la mauvaise saison. Plus de voiture, plus de bals, plus de distractions d'aucune sorte; mais en hiver des robes de mérinos ou de drap, en été des robes de toile, deux chapeaux pour l'année, et des bottines de peau en tout temps. On la voyait de bonne heure dans les rues, conduisant à pied ses deux enfans, qui suivaient les mêmes cours, et les menant ensuite à la promenade. Elle n'avait plus de cachemires, mais ils avaient de bons professeurs et ne manquaient de rien. Lucile avait voulu prendre ses neveux avec elle; ils auraient ainsi profité des leçons qu'on donnait à ses propres enfans. Berthe n'avait pas consenti à cet arrangement; elle craignait pour sa fille et son fils le contact et les habitudes d'une vie où l'on sentait la richesse dans les moindres détails. Ils n'étaient pas appelés aux mêmes avantages que leurs cousins : il fallait donc qu'ils s'habituassent à plus de travail et à moins de luxe. Au-dessus de cette règle, dont ni séductions mondaines, ni perspectives d'amusement ne pouvaient la faire se départir, planait un esprit égal, libre, doux et tout plein d'une joyeuse humeur. Elle s'acquittait de sa lourde tâche quotidienne avec une si parfaite aisance, tant de bonne grâce et de gaieté, qu'elle parvenait à faire croire aux indifférens que rien n'était plus facile, et qu'elle y trouvait son plaisir. Lucile aussi y fut trompée. La surface lui cachait le fond. Elle ne voyait pas la fatigue dont le visage de sa sœur portait quelquefois les marques, la pâleur qui s'étendait sur ses joues après de longues journées, pendant lesquelles Berthe n'avait pas connu le repos.

Il fallut près de deux ans pour amener à son terme la liquidation de Félix. Quand les dernières signatures furent apposées sur le rè-

glement définitif qui désintéressait la totalité des créanciers, Berthe voulut se rendre compte de ce qui leur restait. C'était peu de chose; la fortune entière de M. Claverond et une bonne partie de la sienne avaient disparu. On n'avait pour vivre que son bien dotal, qui se composait de la Marelle, d'un bois et de deux métairies en Bourgogne; le tout ensemble représentait un revenu annuel d'à peu près onze ou douze mille francs, tous frais acquittés. C'était, en y apportant un ordre sévère, une vie aisée à la campagne; mais qu'était-ce pour un banquier dans la maison duquel naguère on dépensait régulièrement chaque année plus de cent cinquante mille francs? Il fallait renoncer au pied-à-terre à Paris, à tout voyage, à toute communication avec le monde, et se renfermer à la Marelle, où l'on vivrait en modestes propriétaires. Si cette existence presque monacale ne paraissait pas suffisante à un homme qui avait rêvé pour son fils les délassemens politiques de la diplomatie, il fallait aviser aux moyens de rentrer dans la vie active et de relever la ruche gonflée de miel qu'un coup de vent avait jetée par terre. M. Claverond y pensait, mais n'osait rien résoudre, bien que sa jactance accoutumée s'amusât le soir, en tisonnant le feu, à bâtir de magnifiques châteaux en Espagne, dont le moindre inconvénient était de ne pouvoir tenir debout. Berthe l'entretenait dans ces idées de résurrection, sans lesquelles il n'eût pas tardé à tomber dans un chagrin noir; mais elle reculait sans cesse l'époque où il devait la tenter, non pas qu'elle fût décidée à s'y opposer toujours, mais parce qu'elle voulait savoir si, manié par une main souple et ferme, intelligente et dévouée, cet esprit crédule et superbe à la fois, court et vaniteux, arriverait enfin à la maturité. Elle en avait l'espoir, sinon la certitude. En attendant que l'heure eût sonné où elle pourrait sans danger lâcher la bride à l'impatience de Félix, Berthe étudiait les ressources qui les entouraient, ce chapitre des voies et moyens dont tous les ministres des finances parlent avec tant de complaisance en présentant un budget élastique. Elle achevait ou pour mieux dire elle commençait l'éducation de Félix en l'habituant à réfléchir, à comparer, à chercher l'idée sous le mot, comme on cherche l'amande sous la coquille, à tirer la substance des livres et à se mêler aux bonnes et solides conversations par le silence. On découvrait alors tous les trésors de raison, de sens, de netteté, qu'elle avait amassés pendant ses longues luttes contre elle-même et les efforts patiens auxquels elle s'était soumise pour vaincre sa nature rebelle. Quand elle avait fait accepter le remède présenté d'une main si savante, quand elle croyait avoir bien affermi l'esprit de Félix dans la voie où elle le guidait, elle avait des câlineries charmantes pour le récompenser, des étonnemens naïfs qui le séduisaient, mille com-

plaisances et des flatteries habiles qu'il savourait avec la gourmandise d'un enfant à qui on présente des confitures. Que de fois n'aurait-on pas juré qu'elle était l'élève et qu'il était le professeur!

Pour se délasser, elle avait les promenades dans le parc de la Marelle et la lecture au pied des arbres qu'elle avait le plus aimés. Une seule fois elle avait dirigé sa course du côté de ce ruisseau où, à l'âge de vingt ans, elle avait rencontré M. d'Auberive. Les troncs des jeunes saules avaient grossi, les longs peupliers s'étaient effilés; la hutte où ils s'étaient reposés une heure pendant la pluie était à la même place, lézardée, fendue, menaçant de crouler au prochain orage sur la pierre plate entourée de mousse. Le frêne courbé contre lequel le berger s'appuyait était mort. Les lèvres pâles, le front labouré par ce pli que M. Des Tournels avait vu si souvent, elle parcourut ces rives désertes et ces bruyères peuplées de tant de souvenirs indomptés. Elle en revint si agitée et si pleine de découragement, qu'elle n'y retourna plus. Au milieu de cette atmosphère si doucement respirée autrefois, elle sentait son âme détrempée et amollie, comme se fond au contact de l'eau une argile durcie au soleil.

Parmi les personnes qu'elle voyait le plus fréquemment à cette époque, il faut mettre au premier rang M. Jules Desprez, qui dirigeait toujours la même manufacture dans la ville voisine. Seulement cette manufacture, au lieu d'occuper trois cents bras, en employait mille. L'ancien associé de Félix avait commencé par éprouver un éloignement qui était presque de l'aversion à l'encontre de Berthe, qu'il accusait mentalement d'avoir entraîné M. Claverond à Paris. Attiré par elle et mis à son aise par la franchise et la simplicité de ses manières, il l'étudia d'abord avec effroi, puis avec intérêt, puis avec admiration. Elle lui apparut enfin telle qu'elle était. Un soir qu'il avait pris une tasse de thé seul avec elle, tandis que Félix achevait des lettres pressées, il lui saisit la main vigoureusement. — Je vous ai mal jugée, dit-il; pardonnez-moi et comptez sur moi. — De ce jour, il fut tout à elle.

V.

Berthe avait alors trente-deux ans à peu près. Élancée, svelte, les cheveux séparés en deux épais bandeaux, pâle, les mains fluettes et toujours vêtue d'une robe tout unie et de couleur sombre, elle avait dans sa taille souple, dans sa démarche lente et fière, quelque chose de particulier qui faisait penser à ces reines en exil dont les grandes figures traversent l'histoire. Les paysans la saluaient du

plus loin qu'ils la voyaient. Les vieilles bonnes femmes du village étaient convaincues que ce n'était pas là l'enfant terrible qu'elles avaient connue errant autrefois dans la campagne, hardie, bruyante et capable de tenir tête, le cas échéant, aux garçons les plus tapageurs de l'endroit. On l'appelait dans le pays la dame de la Marelle. Les jours de fête, quand elle passait sur le mail, suivie de ses enfans et tenant son livre de messe à la main, tous les jeux cessaient; on aurait entendu tomber une feuille. Bien qu'elle eût été riche et qu'elle le fût encore comparativement, on ne la détestait pas. Le sentiment qu'elle inspirait était un grand respect; la sympathie ne venait qu'après.

Lucile, toujours brillante, enjouée, heureuse et fêtée, abandonnait souvent Paris pour rejoindre sa sœur. — Bon Dieu! que tu es heureuse dans ton ermitage! disait-elle... Là-bas je m'amuse tant que ça m'ennuie. Elle pensait encore à faire construire un chalet où l'on vivrait comme à Trianon. Dans un des voyages qu'elle faisait fréquemment à la Marelle, la conversation tomba sur la saison que les deux sœurs avaient passée à Dieppe. Lucile se frappa le front. — A propos, dit-elle, te souviens-tu d'une petite femme brune qui aurait été jolie si elle n'avait eu les yeux trop petits et la bouche trop grande?... Sa conversation faisait penser au miel, tant elle était doucereuse; elle avait la manie des fleurs aquatiques, et en avait toujours quelqu'une dans ses cheveux les soirs de bal... Y es-tu?

— Non, répondit Berthe, qui changea de place et se mit à contre-jour.

— C'est étonnant! je m'en souviens comme si elle était devant moi... Attends donc que je cherche son nom... Elle était mariée, ce me semble, à un de nos grands amis d'autrefois.

— Serait-ce par hasard Mme d'Auberive? fit Berthe avec effort.

— Justement. Eh bien! Mme d'Auberive est morte le mois dernier. Elle a été emportée par une fluxion de poitrine qui l'a saisie un soir à la sortie d'un bal. On ne sait pas comme c'est dangereux le monde! Quand on va danser, c'est comme si on allait au feu. J'aurai pour cet hiver un grand manteau doublé de chinchilla.

Mme Claverond avait la tête tournée du côté de la fenêtre. — Et M. d'Auberive? reprit-elle. Sa voix expira après ces trois mots.

— Il paraît que sa femme l'a ruiné ou à peu près. Il n'a jamais été bien ordonné, ce pauvre ami. Madame donnait des bals, elle voyait un monde singulier où l'on rencontrait des artistes. C'était amusant, une fois en passant. Il avait toujours l'air triste et la physionomie de quelqu'un qui n'est pas chez lui. Mme d'Auberive lui laisse un fils.

— Un fils! répéta Berthe.

— Oui, un petit bonhomme qui s'appelle Francis comme le père; il doit avoir trois ou quatre ans. Je l'ai vu une fois;... il est très gentil.

La conversation en resta là. Cinq minutes après, Lucile ne pensait plus à M. d'Auberive et à son enfant. Berthe au contraire ne voyait qu'eux en esprit. Cette mort soudaine était une révolution dans l'existence de Francis. Qu'allait-il faire à présent qu'il était libre? Pourquoi ne l'avait-il pas informée de cet événement? Pourquoi n'était-il pas allé à Grandval, si voisin de la Marelle? Cette amitié à laquelle il semblait attacher un si grand prix n'était-elle plus rien pour lui? ou bien fallait-il voir dans ce silence la preuve qu'un malheur irréparable, une ruine plus complète l'avait atteint? Elle avait bien la ressource de prier Lucile d'écrire à Paris pour avoir quelques renseignemens exacts; mais si sa sœur la questionnait, que répondre? — Encore une pelletée de terre dans la fosse! murmura-t-elle en enfonçant cette préoccupation nouvelle au plus profond de son cœur.

Son inquiétude augmenta lorsqu'elle apprit de la bouche même de M. Lecerf, qui continuait de plus fort à marier et à enterrer tout le canton, que le domaine de Grandval venait d'être vendu à un capitaliste de Paris qu'il avait rencontré la veille parcourant les plaines et les bois. — Si notre gentilhomme m'avait chargé de la vente, j'en aurais tiré meilleur parti, dit-il, bien que la terre fût pour la seconde fois grevée de lourdes hypothèques; mais notre ex-voisin était sans doute pressé d'argent, et il a cédé l'immeuble à quelque brasseur d'affaires pourvu d'espèces sonnantes. Tout a été bâclé en une couple d'heures. A présent que M. d'Auberive n'a plus de racine au sol, c'est un homme à la mer. Un pareil fou ne méritait pas d'hériter.

Berthe ne vécut pas durant la semaine qui suivit cette révélation. Cet oubli que M. d'Auberive faisait d'elle dans une pareille détresse était voisin de l'ingratitude. N'avait-elle donc pas quelque droit à sa tristesse, à son isolement? La croyait-il si faible qu'elle ne pût supporter le poids d'un malheur dont elle voulait sa part? Se pouvait-il qu'il l'eût si mal comprise?

Sur ces entrefaites, un matin, et tandis que Lucile était encore à la Marelle, une espèce de valet parut au château, tenant par la main un petit garçon vêtu de deuil. Il avait, disait-il, une lettre urgente à remettre à M[me] Félix Claverond. On l'introduisit. A la vue de l'enfant, Berthe trembla de tous ses membres. — Vous venez de la part de M. d'Auberive? dit-elle au valet.

— Oui, madame, répondit cet homme tout étonné.

— Et voilà son fils? reprit-elle.

Le valet fit de la tête un signe affirmatif. Berthe prit la lettre qu'il tenait à la main et le pria de s'éloigner. Restée seule avec sa sœur, qui la regardait sans parler, tout étourdie, Berthe assit l'enfant sur ses genoux et fit sauter le cachet de la lettre. — Ah ! mon Dieu ! il va partir ! s'écria-t-elle.

— Mais qu'as-tu donc? demanda Lucile.

— Tu le demandes? dit Berthe.

L'enveloppe que Berthe venait de déchirer renfermait deux lettres, l'une fort courte, destinée à être lue à M. Claverond, l'autre fort longue, dans laquelle, pour la première fois, le cœur timide de Francis s'épanchait. Berthe alla jusqu'au bout tout d'un trait. Après avoir raconté la mort de sa femme en quelques mots convenables, mais dépouillés de toute hypocrisie, M. d'Auberive continuait ainsi :

« Voilà comment j'ai perdu celle qui portait mon nom et qui m'a donné un fils.

« Maintenant laissez-moi vous expliquer pourquoi je vous confie cet enfant, pourquoi je vous demande de le protéger, de l'aimer, d'être tout à fait, et dans la plus large acception du mot, sa vraie mère.

« Du jour où je vous ai rencontrée au bord de ce cher ruisseau où vous m'avez parlé un langage si ferme et si bon, je vous ai aimée d'un amour qui n'était ni romanesque, ni passionné peut-être, mais qui a été inaltérable et qui est devenu le fond même de ma vie. Il a pu, cet amour, subir des transformations sous l'influence d'événemens et de circonstances que je ne pouvais pas toujours empêcher, mais rien n'a pu le faire disparaître d'un cœur qui a été à vous jusque dans ses égaremens.

« Ce n'est pas tout, et cette confession que je vous fais pour la première fois ira plus loin. Vous souvient-il d'une fête de village pendant laquelle je vous donnai un petit ruban bleu qu'il me semble voir encore? Une heure après, vous le rouliez autour d'une boîte qui s'ouvrait, et en me regardant vous me disiez : « C'est un lien! » C'était peu de chose, n'est-ce pas? et cependant il me sembla que dans ces trois mots il y avait une allusion, et cette allusion, à laquelle peut-être vous n'avez jamais pensé, m'amena à croire que vous me rendiez un peu de cet amour que je vous avais voué. Ne riez pas; ç'a été la seule heure de bonheur pur que j'aie jamais goûtée!

« Peut-être me demanderez-vous comment il se fait que, vous aimant et ayant eu cette illusion que vous ne me détestiez pas, je n'aie rien tenté pour me rapprocher de vous? Hélas! c'est l'histoire de toute ma vie intérieure qu'il faut que je vous fasse, si je veux être compris. Une méfiance extraordinaire de moi-même est en moi que

rien ne peut combattre, qui m'opprime et qui rend vaines toutes les heureuses influences du hasard. On vous a parlé de ce prince fameux que mille bonnes fées semblaient avoir doué des meilleures et des plus désirables qualités; une seule qu'on avait oubliée vint, et d'un coup de baguette rendit ces mille dons inutiles en condamnant celui qui les possédait à ne jamais s'en servir. Je suis ce prince, moins les brillantes qualités dont je n'aurais eu que faire. A présent que la mer va nous séparer, je puis bien parler de moi comme d'un homme qui n'est plus. On m'a dit, et diverses circonstances ont pu me faire supposer un temps qu'on avait eu presque raison, que j'avais une nature sympathique à beaucoup de gens, que, l'occasion aidant, je ne manquais pas tout à fait d'un certain mérite qui m'aurait rendu apte, comme une foule d'autres, à jouer mon petit rôle dans un petit coin du monde : c'est possible; mais le malheur a voulu qu'un je ne sais quoi d'inexplicable, dont le nom m'échappe comme la raison, m'ait toujours empêché de rien faire pour obtenir ce que je désirais le plus... Est-ce timidité, crainte de ne pas répondre à ce qu'on aurait attendu de moi, indolence, paresse d'esprit, ou sensibilité excessive et cachée? Il y a un peu de tout cela, et ce n'est pas cela. Aussitôt que je veux profiter des biens qui me sont offerts, un effroi dont je ne puis pas comprimer les assauts s'empare de tout mon être, et ma première pensée est de fuir. Je résiste autant que faire se peut, mais je cède, et l'occasion perdue, je la regrette. Combien de fois ne me suis-je pas obstiné à écarter de moi par mille imprudences la chose que je convoitais le plus! Elle était sous ma main, on me la présentait, je n'avais qu'à vouloir, et je ne voulais pas. Ainsi ai-je fait plus tard; mais par contre que de choses que je ne voulais pas faire et que j'ai faites! C'est dans ces circonstances fatales que mon esprit déploie une puissance de sophismes et une ardeur de discussions qui m'épouvante lorsque je suis à distance des événemens. Rien ne lui échappe de ce qui peut m'égarer et me perdre : il a des argumens sans nombre pour ébranler mes résolutions les meilleures; il m'exhorte, il me presse, il ne me laisse ni repos ni trève, il est d'autant plus souple, plus abondant en démonstrations spécieuses, plus vif, plus paradoxal dans ses conclusions, qu'il a une plus mauvaise cause à défendre! Ma raison s'indigne, mon cœur se révolte, et je suis vaincu.

« Pendant cette saison que j'ai passée auprès de vous, et qui est le seul bon souvenir de ma vie, quelque chose me poussait à m'adresser à M. Des Tournels, à lui ouvrir mon cœur, à lui demander votre main; je sentais que là était le salut, que là étaient le repos, le bonheur, tous les biens les plus doux; une voix me le criait, j'en

avais la certitude, et chaque jour je remettais au lendemain cette démarche à laquelle je comprenais que mon avenir était attaché. Un soir, — vous me sembliez si bonne, et vos yeux étaient si pleins d'une expression si douce! — j'ai failli la faire. Un notaire vint à passer et prit le bras de M. Des Tournels à l'instant où j'allais l'aborder. Votre père s'éloigna; quand il revint à moi, une heure après, le courage me manqua. Le lendemain, je rencontrai M. Lecerf, il me parla de votre prochain mariage, et tout fut fini.

« A partir de ce moment, je n'ai plus été qu'une épave ballottée par tous les flots. Je n'avais de cœur à rien, et la vie a fait de moi tout ce que le hasard a voulu. Je n'ai plus lutté. Mon mariage l'a bien prouvé! J'en ai vu les conséquences comme je vois la lumière du soleil, et je les ai subies l'une après l'autre sans rien faire pour en atténuer l'inévitable dénoûment. J'avais cette détestable conviction que, si un malheur ne m'atteignait pas aujourd'hui, une catastrophe me frapperait demain. La catastrophe est venue, et je pars pour l'Amérique...

« Il peut se faire que nous ne nous revoyions plus : je ne sais pas ce que le sort me réserve là-bas; mais c'est bien loin, et ma chance est mauvaise. Avant de m'éloigner, j'ai fait deux parts de ce qui me reste, la plus importante vous sera remise et servira à l'éducation de mon fils. Vous l'auriez accepté sans rien, je le sais, mais vous n'êtes pas seule. Cette part est ce qui m'a été remis par le notaire sur le prix de la vente de Grandval. Je m'y suis décidé à la dernière heure. Grandval est si près de la Marelle! Que de fois, en automne, les pieds sur les chenets, il m'est arrivé d'en peupler la solitude de votre image! A présent je n'ai plus même un brin d'herbe dans ces campagnes que nous avons parcourues ensemble!... J'ai gardé pour moi le peu qui suffit à payer le voyage et à m'assurer quelques mois de vie dans ce pays où je vais tenter fortune. Si plus tard vous ne recevez pas de mes nouvelles après un long temps, c'est que le petit Francis n'aura plus que vous au monde.

« J'ai songé un moment à partir pour la Bourgogne et à vous le présenter moi-même; mais j'ai craint, si je vous revoyais, de n'avoir plus le courage d'accepter ce long exil. Et puis jamais, sous vos yeux, je n'aurais pu vous dire ce que je viens de confier au papier. Ma gorge encore une fois eût été serrée, et j'ai voulu que mon secret n'en fût plus un pour vous.

« Ai-je eu tort en ayant cette pensée que vous étiez et que vous resterez ma meilleure amie? C'est la seule chose que rien n'a pu m'empêcher de croire... Je m'en vais avec une foi absolue en vous... Prenez donc mon enfant et donnez-lui le baiser d'adoption... Quelque chose en reviendra jusqu'à moi. »

La lecture de cette lettre achevée, Berthe prit l'enfant entre ses bras et le serra sur son cœur. — Ah! pauvre Francis! mon cher Francis bien-aimé! dit-elle en le couvrant de baisers.

La vivacité de ce mouvement, l'exaltation qui parut dans le visage de Berthe, l'ardeur de ses caresses, tout frappa Lucile. — Mais tu l'aimais donc? s'écria-t-elle.

— Tu ne le savais pas! dit Berthe.

— Ah! bonté du ciel, que tu as dû souffrir! reprit Lucile, dont les yeux se remplirent de larmes.

Peu d'heures après, Berthe présentait le fils de M. d'Auberive à son mari avec la courte lettre qui leur était commune. M. Claverond n'avait jamais eu de relations intimes avec Francis; mais le désir d'adoption exprimé par sa femme ne rencontra de sa part aucune résistance. Le petit Francis eut sa place le soir même dans la chambre des enfans et son couvert à table. — Habituez-vous à le regarder comme votre frère, dit Berthe à son fils et à sa fille en groupant ces trois petits êtres sous sa main.

Dès le lendemain, Berthe, animée d'une vie plus active et puisant de nouvelles forces dans la tâche nouvelle qui lui était imposée, entra chez sa sœur, qui lui sauta au cou. — Ah! pauvre chère mignonne, quelle nuit as-tu passée? dit Lucile... Ai-je pleuré en pensant à toi!

— J'ai réfléchi, dit Berthe; si tu es toujours dans les mêmes dispositions, comme je n'en doute pas, tu vas me prêter deux cent mille francs.

— Volontiers, reprit Lucile, mais pourquoi faire?

— Les petits grandissent; il faudra pousser l'un dans la diplomatie, l'autre à l'École polytechnique, en faire des hommes enfin; de plus, il faut gagner une dot pour la fille. Or tout cela n'est point aisé à la Marelle. Nous repartirons pour Paris, et Félix rentrera dans les affaires. Il a été probe, son honneur est intact, il trouvera des appuis parmi ses créanciers d'autrefois.

— Mais on ne fait pas une maison de banque avec deux cent mille francs!

— Bon! n'ai-je pas les cinquante mille francs du petit Francis?... oh! je prétends leur faire faire la boule de neige,... et de plus les sommes que je trouverai un peu partout, et notamment dans la bourse de M. Jules Desprez? Attends, et tu verras...

La maison de banque qu'il s'agissait de fonder préoccupait moins Lucile que la tranquillité de sa sœur; c'était si loin de ce qu'elle prévoyait après l'orage de la veille! Elle la regarda plusieurs fois en silence, puis se décidant : — Tu es bien sûre que M. d'Auberive est parti? reprit-elle.

Berthe fit un signe de tête affirmatif. — Et qu'il ne reviendra plus? ajouta Lucile.

— Je ne sais, dit Berthe.

— Et tu n'es pas dans les larmes, toi qui l'aimes depuis si longtemps! Voilà ce qui me passe! poursuivit Lucile... Ah! Dieu! si pareille chose me fût arrivée, mes yeux n'y verraient plus à force de pleurer.

Berthe prit la main de sa sœur. — Et mon nom d'autrefois, l'as-tu donc oublié? dit-elle.

— Ah! pauvre Eau-qui-dort, tu me fais peur! s'écria Lucile, qui l'embrassa.

Dès le même jour, M. Claverond était convaincu que l'idée de s'établir à Paris et de recommencer les affaires lui était venue après de mûres et longues réflexions approuvées par Berthe, à qui il les avait communiquées. Il avait déjà, disait-il, trouvé chez sa belle-sœur une partie des fonds nécessaires au succès de son entreprise. Le reste n'était pas impossible à réunir.

— Je sais que vous avez pensé à notre ami Jules Desprez, dit Berthe, et par un sentiment de délicatesse qui ne m'étonne pas, vous avez même eu l'idée de me charger des premières ouvertures. Je ne crois pas à un refus; mais quand on a été dans les relations où l'on vous a vu avec notre voisin, on n'en court pas la chance en personne. Je ne suis pas apte, comme vous, à traiter ces questions; cependant, si votre intention est toujours la même, je vais écrire à M. Jules Desprez de passer ici.

— Écrivez, dit Félix gravement.

M. Jules Desprez répondit avec empressement à l'appel de Berthe. Il écouta attentivement tout ce qu'elle lui raconta de leurs projets, et n'en parut pas très édifié. Félix avait subi un premier et terrible naufrage; la paix et le repos, il les avait trouvés à la Marelle; pour être heureux, les enfans, devenus hommes, n'avaient pas besoin d'être ministres ou régens de la Banque de France. Paris lui semblait le pays des tribulations et des hasards. On savait bien comment on y allait, on ne savait jamais comment on y restait. A toutes ces objections, Berthe trouvait des réponses. — Quel est le général d'armée qui n'a pas essuyé de défaite, le navigateur qui n'a pas été vaincu par une tempête? C'est par les échecs qu'on arrive à l'expérience. On avait le repos certainement à la Marelle; mais le repos ne suffit pas à l'homme, qui n'est pas plus fait pour s'endormir éternellement dans l'oisiveté que l'oiseau pour fermer ses ailes. Les meilleures facultés s'y atrophient et s'y dessèchent. Sans nourrir des ambitions folles pour ses enfans, on n'avait pas le droit de leur fermer, par une éducation incomplète, le chemin des grandes

carrières et des nobles professions. Si Paris présentait des périls dont il ne fallait diminuer ni le nombre ni la séduction, c'était aussi le pays des ressources et des hauts enseignemens. — M. Desprez hochait la tête. On devinait à certains mouvemens de ses lèvres qu'il y avait une dernière objection, une difficulté souveraine dont il n'osait se faire l'interprète. — Écoutez, dit-il enfin en posant le doigt sur la main de Berthe, vous pouvez avoir raison, et il ne m'est pas bien aisé de lutter contre vous; mais, pensez-y bien, pour remettre à flot une barque qui a sombré, il faut un homme, et je suis assez l'ami de Félix pour vous dire que je le connais.

— C'est mon mari, répondit Berthe, qui redressa la tête.

— C'est juste, et c'est pour cela que je ne parlais pas, reprit M. Desprez, qui s'inclina. Maintenant que j'ai tout dit, je suis à votre disposition. Que vous faut-il?

Cette grande loyauté et cette amitié généreuse embarrassaient Berthe. Devait-elle en accepter les témoignages sans les reconnaître par une confiance que leur voisin méritait à tant de titres? Elle se sentait portée à lui parler avec une entière franchise; mais comment le faire sans effleurer certaines particularités de sa vie qui répugnaient à sa vive délicatesse? Elle sourit, et lui tendant la main: — Vous allez voir si j'ai pour vous le cœur d'une amie, dit-elle; mais, quand vous m'aurez bien comprise, nous n'aborderons plus le même sujet d'entretien. Croyez-vous qu'une mère, sous l'empire de certaines circonstances impérieuses qui l'ont forcée à porter son activité et sa réflexion sur des choses qui ne sont pas de notre royaume, à nous femmes, ne puisse pas avoir l'intelligence et la volonté du père de famille, et se trouver tout à coup au niveau d'une tâche pour laquelle notre éducation ne nous a pas préparées? Et dans un autre ordre d'idées ne vous a-t-on pas parlé de ces rois magnifiques qui se parent du manteau d'hermine, commandent des armées, signent des traités de paix, rendent des décrets et trônent fastueusement sous les regards émerveillés d'un peuple ébloui? Mais derrière eux quelqu'un que la foule ne voit pas, ministre ou conseiller, un homme enfin presque inconnu, sans titres, sans éclat, sans naissance, tient les rênes du gouvernement, décide et fait tout, et s'efface dans la gloire du maître. Si donc le chef de la famille et le roi agissent, laissez-les faire: la mère et le conseiller ne les abandonneront pas.

M. Desprez ne répondit rien; mais, prenant une plume et une feuille de papier sur une table voisine, il mit son nom au bas de la page. — Vous remplirez les blancs, dit-il ensuite en lui remettant la feuille de papier.

A son tour, Berthe écrivit au-dessus de la signature un chiffre

représentant la somme qu'elle avait demandée à sa sœur. — Est-ce trop? dit-elle en étalant la feuille sous les yeux de M. Desprez. Je vous ai traité comme Lucile.

M. Desprez plia le papier en quatre sans le regarder. — Félix aura son argent quand il lui plaira, ajouta-t-il. Si maintenant il vous plaît que j'agisse pour lui auprès de mes amis, parlez,... j'en ai beaucoup.

— J'allais vous en prier.

— Eh bien! partez pour Paris; avant la fin du mois, la nouvelle maison Félix Claverond et Cie aura un million.

VI.

Berthe rentra dans l'hôtel de la rue Miromesnil, où elle loua un appartement au rez-de-chaussée. Il lui semblait qu'entre ces murailles où elle avait passé tant d'années, elle trouverait des forces et des inspirations pour accomplir jusqu'au bout l'œuvre qu'elle s'était imposée. Sa vie désormais y fut consacrée tout entière; son mari et ses enfans se la partageaient. Félix, à son insu, ne parlait et ne respirait que par elle : il en était arrivé à être inquiet et mal à l'aise quand il passait plusieurs heures sans la voir. Sa première pensée, lorsqu'il rentrait après une course d'affaires, était de chercher sa femme pour lui en raconter le résultat; si elle n'était point là, il recommandait qu'on vînt le prévenir aussitôt qu'elle serait de retour. Cette domination absolue, on ne la devinait pas, à moins de pénétrer au plus profond de leur intérieur, et c'était presque impossible : Berthe dissimulait l'extrême étendue de son influence avec un soin minutieux. Bien que dispensée alors de compter, elle ne changea dans sa vie que ce que sa nouvelle situation lui commandait d'en élaguer. Le matin appartenait exclusivement à son ménage et à ses enfans. Sa sollicitude s'exerçait jusque dans les moindres détails. A trois heures, elle commençait à voir le monde. Bien qu'elle reçût un grand nombre de personnes, elle n'avait de relations étroites avec aucune. Lucile était la seule femme qui entrât librement chez elle à toute heure, la seule à laquelle elle permît de voir clair dans sa pensée. Cette sœur toujours bonne, et qui savait être dévouée en restant heureuse, s'était efforcée de lui faire reprendre du premier bond ses habitudes d'autrefois. Elle aurait voulu que Berthe eût sa loge à l'Opéra et une voiture dans son écurie, qu'elle donnât deux ou trois bals dans la saison. La dépense n'était pas une question : Mme de Sauveloche y pourvoirait au besoin. Berthe s'y refusa. Elle restait chez elle tous les soirs, et on s'accoutumait à y aller,

pour jouir entre gens bien élevés d'un accueil simple et d'une conversation aimable. Le cercle de ses relations s'élargit graduellement, sans efforts apparens, s'étendit, s'éleva, et il vint un jour où Berthe aurait pu dire « mon salon, » si elle n'avait érigé la retenue en devoir et la modestie en principe. Elle n'avait au coin de son feu de préférence pour personne; mais chacun était sûr d'y trouver de bonnes paroles et une bonne grâce empressée. Sans parler beaucoup, elle avait l'art de pousser la conversation sur le terrain qui tour à tour pouvait mettre en saillie le mérite des gens du monde qui prenaient le thé chez elle. Elle s'effaçait pour que les autres fussent en relief, et, pliée au silence autant par goût que par calcul, elle acquit la réputation d'une femme d'infiniment d'esprit; on lui prêtait d'un commun accord tout celui qu'elle faisait valoir chez autrui. Cette conduite, c'était en vue de ses enfans qu'elle en faisait la loi de sa vie. Ils grandissaient près d'elle, et ce grand nombre d'amis qu'elle n'attirait pas, mais qu'elle retenait, devaient un jour les appuyer, les servir, les aider.

Lorsque le temps du deuil fut passé pour le petit Francis, Berthe lui fit prendre des vêtemens tout à fait semblables, pour l'étoffe, la façon et la couleur, à ceux que portait son fils. Il eut les mêmes professeurs, les mêmes divertissemens, fut entouré des mêmes soins et vécut entièrement de la même vie. Toute personne qui n'était pas au fait de cette adoption pouvait croire que Mme Claverond avait trois enfans, une fille et deux garçons. On ne voyait point de nuance dans sa tendresse, aussi vive, aussi abondante, aussi prompte à s'alarmer pour l'une que pour les autres. Lucile même s'y trompait. Berthe avait cependant une manière particulière d'embrasser Francis : ce n'était pas le même baiser plein, à toutes lèvres, retentissant, où l'on sent toute l'effusion d'un cœur qui n'a point d'arrière-pensée; dans celui qu'elle donnait chaque matin et chaque soir à son protégé, on sentait le regret; un soupir insensible l'accompagnait, qui ne s'adressait pas à l'enfant, et qui allait au-delà. Par une supercherie du cœur dont Mme de Sauveloche seule ne fut pas la dupe, Berthe, sous prétexte de ne point établir de différence dans sa couvée, voulut que Francis lui donnât le nom de mère. L'enfant s'y habitua. Quelquefois les yeux de Berthe devenaient tout humides quand il l'appelait ainsi. Dans les premiers temps, Lucile avait insisté pour que les dépenses nécessitées par l'entretien du petit Francis et l'éducation coûteuse qu'il recevait fussent partagées entre elles deux, le capital laissé par son père ne pouvant point y suffire. Berthe s'y refusa obstinément. Bien que déjà éclairée par la lettre de M. d'Auberive, la bonne Lucile revint à la charge plusieurs fois, craignant que sa sœur ne fût guidée dans sa résistance par

un motif de délicatesse; mais un jour qu'elle la surprit taillant elle-même une blouse à ce petit homme dont elle avait fait son Éliacin : — Ah! je comprends! dit-elle; si nous partagions, tu aurais peur qu'il ne fût pas tout à toi.

Le regard de Berthe lui fit bien voir qu'elle ne s'était pas trompée.

Un laps de temps assez long se passa. Les premiers symptômes d'un lent épuisement se faisaient remarquer chez Berthe. Elle prenait de si minutieuses précautions pour en dissimuler les atteintes, que Lucile elle-même ne s'en apercevait que par intervalles. Quand elle lui en parlait et la priait de consulter un médecin, Berthe souriait et badinait. Elle ne souffrait pas, disait-elle, c'était peut-être un peu de fatigue momentanée; si elle avait l'imprudence de se mettre entre les mains de la faculté, la maladie trouverait l'occasion trop bonne pour ne pas en profiter, et s'installerait chez elle définitivement. Lucile finissait par rire et n'insistait pas; mais les personnes qui voyaient Mme Claverond après une absence de quatre ou cinq mois étaient frappées des changemens qui se faisaient en elle. La pâleur du front était plus mate et plus constante, les joues se plombaient, un cercle bleuâtre s'étendait sous les yeux, les mains devenaient plus fluettes, le regard avait une expression plus profonde, le sourire une douceur plus triste. Autour d'elle, la prospérité était maintenue d'une main ferme; on la sentait partout. Les enfans arrivaient à cet âge où leur intelligence, déjà mise à l'épreuve, indique clairement ce qu'on peut espérer de leurs efforts. L'un se préparait pour l'École de droit et avait sa place marquée au ministère des affaires étrangères; Francis poussait ses études du côté de l'École polytechnique; tous deux récompensaient Berthe magnifiquement de sa persévérance et de son intelligente bonté. Son salon était le centre d'une réunion d'hommes distingués parmi lesquels toutes les branches du travail et de l'activité sociale étaient représentées; chacun l'estimait et l'aimait. M. Claverond profitait de cette bienveillance générale, et sa maison, protégée et mise en lumière par des personnes qui appartenaient à l'administration, avait sa part dans les grandes affaires publiques; le chef en était considéré; Félix passait alors pour un bon financier. Ses qualités naturelles, bien dirigées et patiemment façonnées par une femme qui en connaissait la nature, étaient mieux équilibrées dans ce milieu plus sage. Un seul côté de cette vie savamment arrangée restait dans l'ombre, et la pensée de Berthe ne s'en pouvait distraire.

Elle avait reçu à des intervalles inégaux des nouvelles de M. d'Auberive. Ces nouvelles n'étaient pas telles qu'elle pût être rassurée sur les résultats de l'entreprise désespérée qu'il avait tentée. Il avait été tour à tour aux Antilles, à New-York, à la Nouvelle-Orléans, au

Mexique, et partout cette chance mauvaise à laquelle il croyait l'avait poursuivi. Il laissait voir la détermination de continuer sans relâche; mais dans cette correspondance, souvent interrompue, on ne sentait jamais la confiance ni l'espoir. Lucile, à laquelle Berthe communiquait quelquefois ces lettres marquées de timbres si divers, devinait que sa sœur en avait reçu quelqu'une aux caresses plus longues et plus attendries qu'elle prodiguait au jeune Francis. Un jour vint où M. d'Auberive apprit à Mme Claverond qu'il partait pour la Californie. C'était comme une tentative suprême. Berthe eut froid dans les os en lisant cette lettre qui contenait en quelque sorte le testament de sa triste vie sans que le mot adieu fût écrit nulle part. Le pressentiment qu'il ne reviendrait jamais la saisit; elle en parla à Lucile, qui s'efforça de la tranquilliser sans y réussir. Cette crainte fit de tels progrès que Berthe, combattue jusqu'alors par le scrupule de rapprocher d'elle un homme que la mort de Julie avait rendu libre et qu'elle aimait, ne résista plus au désir de le rappeler. Elle en fit la demande à Félix, qui se montra disposé à donner une position convenable au père de Francis. Berthe écrivit dans ce sens à M. d'Auberive, mais ne se sentit pas soulagée du poids qui l'oppressait : — Tu verras qu'il ne recevra pas ma lettre, disait-elle à Lucile, qui haussait les épaules et se moquait de ses terreurs superstitieuses. — La Californie n'est pas un pays d'anthropophages, disait-elle... ce sera bientôt la mode d'y passer une saison!

Six ou huit mois après, un acte de décès envoyé par le consul de France à San-Francisco arriva, constatant la mort de M. d'Auberive, enlevé en peu de jours par la fièvre au fond d'un *placer*. D'une main défaillante, il avait écrit au crayon, sur un lambeau de papier, le nom de son fils et celui de Mme Félix Claverond. Ces seuls indices avaient guidé le consul.

Lorsque Lucile, prévenue par un mot, accourut à l'hôtel de la rue Miromesnil, épouvantée déjà de l'état où elle allait voir sa sœur, elle la trouva occupée à vêtir de noir le jeune Francis, qui pleurait. Berthe était de la couleur d'un cierge, mais ne versait point de larmes. — Que t'avais-je annoncé? dit-elle en tendant la main à Lucile.

— Dieu! mais ta main est comme du feu! s'écria Mme de Sauveloche.

— Tu crois?... un petit accès de fièvre causé par l'émotion peut-être; mais je m'attendais à cette mort, et la fièvre passera.

Dès le lendemain, Berthe se fit rendre compte par M. Claverond de l'état exact des sommes auxquelles Francis avait droit comme héritier de son père et commanditaire de la maison. Le petit ca-

pital qu'elle y avait versé avait plus que triplé. A sa majorité, et en supposant que ce capital suivît la même progression, Francis aurait près de cinq cent mille francs. De ce côté-là, l'avenir était assuré; mais ce n'était pas tout que d'en avoir préparé les élémens, il fallait encore le consolider. Berthe écrivit à M. Jules Desprez un mot rapide pour le prier de venir à Paris. Le lendemain, en attendant son arrivée, elle interrogea les professeurs de Francis, et voulut connaître à fond leur opinion sur les dispositions et les aptitudes de son Benjamin. Elle le prit lui-même à part et lui tint le langage le plus doux, le plus ferme, le plus propre à le fortifier. Il était seul à présent responsable de son nom; à l'honneur de ce nom, au sentiment du devoir, il devait tout sacrifier.

M. Jules Desprez, avec qui Berthe n'avait jamais cessé d'entretenir une correspondance suivie, et qu'elle voyait fréquemment, soit à Paris, soit à la Marelle, arriva à l'hôtel de la rue Miromesnil. Il fut frappé de l'altération des traits de Mme Claverond, et sur l'observation qu'il lui en fit : — Ne parlons pas encore de moi, dit-elle; c'est de vous d'abord qu'il s'agit. Elle l'entraîna dans un petit cabinet où elle se retirait assez souvent, et où son mari, ses enfans, Lucile et M. Desprez avaient seuls le droit de pénétrer. — Me suis-je trompée, reprit-elle, en pensant que vous m'étiez tout acquis, et que je pouvais demander à votre amitié les témoignages les plus forts sans craindre d'en être refusée?

— Non, répondit M. Desprez.

— Prenez garde; vous aimez votre vie tranquille en Bourgogne, cette famille d'ouvriers que vous avez rassemblée autour de vous, les vieux amis parmi lesquels vous avez grandi, cette usine que vous avez créée, les occupations qu'elle vous donne, toutes ces choses enfin par lesquelles et pour lesquelles vous avez vécu depuis tant d'années, et qu'il vous faudra quitter pour vous enfermer à Paris, auprès de M. Claverond!

— A quoi bon?... n'y êtes-vous pas vous-même?

— C'est que je n'y serai peut-être plus bientôt.

— Que voulez-vous dire? s'écria M. Desprez.

— Tout à l'heure vous me parliez de moi, poursuivit Berthe; il faut bien, puisque je vous demande un tel sacrifice, que je vous en dise la raison et que je vous fasse un aveu bien bas. Je me sens fatiguée, et fatiguée n'est même pas le mot vrai,... c'est peut-être épuisée qu'il faudrait dire. J'ai lutté tant que j'ai pu... J'ai caché à tout le monde ce délabrement progressif de ma santé... La nature est à bout de ressources, et le mal est le plus fort... Je ne voudrais cependant pas m'en aller sans laisser quelqu'un auprès de Félix et de mes enfans... Voilà pourquoi je vous ai écrit.

Le saisissement avait rendu M. Desprez muet. — Mais c'est impossible! s'écria-t-il tout à coup, vous me dites là des choses qui font frémir,... et vous le faites avec une tranquillité!... Que vous soyez souffrante, je ne le vois que trop; mais en danger,... allons donc!

Le vieil ami de Félix était dans un état d'agitation extraordinaire. Il s'était levé et marchait par la chambre à grands pas.

— Mon pauvre monsieur Desprez, je suis désolée de vous faire ce chagrin, reprit Berthe; mais à qui parlerais-je de tout cela si ce n'est à vous? Je ne suis pas nerveuse, et je n'aime pas plus les phrases inutiles que les grandes démonstrations de sentiment... Croyez donc bien que je vous dis la vérité.

M. Desprez retomba sur son fauteuil. — Ah! mon Dieu! dit-il, vous malade à ce point!... Mais que va-t-on devenir ici?

— C'est bien pour cela que je vous ai appelé. Vous allez me donner votre parole que vous n'abandonnerez plus cette maison... Je vous remets toute la famille, le père comme les enfans,... les trois enfans, entendez-vous?

— Oui, oui! répondit M. Desprez, qui passa un mouchoir sur ses yeux. Il regarda Berthe longtemps : — Mais comment cela se fait-il? vous qui étiez l'activité même!...

— Eh! songez que voilà bien des années que je combats! Si bon que soit un outil, quand on s'en est servi longtemps, il vient un jour où il casse d'un coup... J'ai voulu vous avertir de cette situation pour que vous m'aidiez à prendre les précautions utiles et à mettre tout en ordre. Ne dit-on pas que lorsqu'une sentinelle quitte son poste, une autre doit la remplacer?

M. Desprez sortit navré du cabinet de Berthe. Trois jours après, une circulaire annonçait que la maison de banque de M. Félix Claverond aurait désormais pour raison sociale : Félix Claverond, Desprez et Ce. Félix embrassait Jules et le remerciait d'avoir cédé à ses instances.

A quelque temps de là, et comme M. Desprez, qui avait son appartement dans l'hôtel de la rue Miromesnil, commençait à penser que Mme Claverond avait eu sur son état des préoccupations exagérées, Berthe se mit au lit. Le médecin fut étonné des ravages produits par une fièvre sourde que sa cliente avait négligée. Le mal fit des progrès rapides; un voyage qui eût été nécessaire devint impossible. Berthe dut rester couchée; elle s'affaiblissait d'heure en heure; les médecins réunis en consultation déclarèrent que les remèdes n'agissaient plus sur des organes lentement usés; elle périssait d'épuisement. Un repos absolu était la seule chose qui pût la remettre, peut-être la sauver. La consternation régnait dans tout

l'hôtel. M. Desprez, à qui Berthe avait demandé le secret, faisait pitié à voir. C'était pour lui comme une sœur longtemps méconnue, et qu'il perdait à présent qu'il l'adorait. M. Félix Claverond n'était pas moins dans la désolation; mais il croyait que c'était une crise, et l'espoir le soutenait. Lucile se faisait aussi des illusions auxquelles elle s'attachait avec l'heureux aveuglement de son caractère. Devant tous, Berthe se montrait tranquille et rassurée.

Un matin, après avoir embrassé les trois enfans avec une effusion plus longue, elle pria Lucile de lui remettre une boîte qu'elle n'avait pas ouverte depuis bien des années. Une petite clé qu'elle portait sur elle joua dans la serrure, et elle tira de la boîte un bouquet de violettes tout à fait desséché et un ruban de soie bleu. Elle flaira le bouquet comme elle avait fait si souvent à une autre époque, et roula le ruban autour de ses doigts. Un peu de sang avait reflué sur ses joues. — Ah! qu'il y a loin! — dit-elle. Sa sœur, qui l'observait, lui demanda l'histoire de ces deux objets. — C'est ma jeunesse,... courte jeunesse! reprit-elle. Puis elle lui raconta longuement tous les incidens qui se rattachaient à ce bouquet de violettes qui n'avait presque plus d'odeur, et à ce ruban fané. Avec quelle douceur triste ne revenait-elle pas sur ces souvenirs si longtemps ensevelis dans le silence! Elle les évoquait tous, n'omettant rien et découvrant une à une les blessures qui saignaient au plus profond de son âme.

Lucile pleurait. — Et tu ne parlais pas! dit-elle.

— A quoi bon? reprit Berthe.

Au bout d'une heure, elle se sentit fatiguée. Elle pria Lucile de poser le bouquet et le ruban sur le drap, croisa les mains et ferma les yeux. Elle resta ainsi quelque temps, gardée par sa sœur, qui ne remuait pas. Vers midi, elle leva tout à coup les bras vers le ciel; son visage s'illumina, ses yeux s'éclairèrent d'une expression de joie radieuse, et avec l'accent d'une grande lassitude : — Enfin! dit-elle.

Lucile jeta ses deux mains sur le lit. — Qu'as-tu donc? s'écria-t-elle effrayée.

— Rien,... répondit Berthe d'une voix faible, j'ai un peu sommeil... Embrasse-moi...

Un souffle léger passa sur le visage de Lucile; Berthe chercha des doigts le bouquet, s'en saisit, et pencha la tête de côté.

L'Eau-qui-dort venait de s'endormir pour ne plus se réveiller.

AMÉDÉE ACHARD.

LES HÉROS

DE

LA GRÈCE MODERNE

III.

L'AMIRAL MIAOULIS.

I.

Vers la fin du mois d'avril 1854, je quittai à la tombée de la nuit le port de Scala di Salona (1). Embarqué sur un petit caboteur hydriote, le *Miaoulis,* capitaine Leftéris, je voulais côtoyer le Péloponèse et visiter les principales îles de l'archipel grec. Le capitaine et mon guide n'avaient arrêté entre eux les conditions auxquelles le bâtiment se trouvait à mes ordres qu'à la suite d'une discussion qui n'avait pas duré moins de cinq heures, et après s'être quittés et recherchés vingt fois, en se criant l'un à l'autre d'un air de véritable fureur les choses les plus naturelles du monde en pareille circonstance. J'assistais de loin à ce curieux débat, et j'aurais pu croire à plusieurs reprises que mon guide et le pilote allaient en venir aux coups, si je n'avais su depuis longtemps que ces sortes de gens ne paraissent jamais plus disposés à s'entre-tuer qu'au moment même où ils commencent à s'entendre. Enfin, après avoir fait le geste de jeter à la mer le brave Démétrius (c'était le nom de mon guide), le capitaine Leftéris vint s'incliner devant moi en portant

(1) Situé sur le golfe de Corinthe, au fond de la baie de Crissa, à quelques heures de Delphes, et en face de Vostitza (ancien Ægium).

la main successivement de son front à son cœur suivant l'usage oriental; cela voulait dire qu'il était content et qu'il m'appartenait, ainsi que son navire, pour toute la durée de l'excursion que je comptais faire. Nous nous éloignâmes de terre au coucher du soleil, poussés par une brise presque insensible. Leftéris, pour me faire honneur sans doute, avait revêtu son plus beau costume. Sur sa poitrine brillait la médaille décernée par le gouvernement grec aux anciens soldats de l'indépendance, et il était armé de pied en cap comme s'il se fût encore agi de donner la chasse aux Turcs. Sa figure aux traits énergiques, bien que réguliers, brûlée par le vent, bronzée par le soleil, était ornée d'une énorme moustache grise qui aurait pu rivaliser avec celle du fameux Kyriakouli (1). A la vue de cet homme à la sombre physionomie, au costume éclatant, qui, l'une de ses mains crispée sur la surface polie du gouvernail, et l'autre fièrement posée sur une hache d'abordage pendue à sa ceinture, détournait parfois ses yeux de la mer pour jeter de mon côté un regard distrait, j'aurais pu me croire à la merci d'un de ces corsaires ioniens qui ont fourni tant de légendes et de tragiques histoires à la poésie ou au roman; mais j'avais été trop souvent témoin de la bonne foi et de l'honnêteté que ces rudes insulaires cachent aujourd'hui sous leur extérieur de forbans pour me laisser aller à ce poétique effroi.

La nuit venue, je descendis dans une étroite cabine que le capitaine m'avait cédée. J'étais à peine endormi qu'une violente secousse, imprimée à notre embarcation, m'éveilla en sursaut; quelques secondes après, nous étions en proie à l'une de ces tempêtes terribles et subites qui rendent si dangereuse la navigation du golfe de Lépante. Aussitôt un enfant de dix à douze ans, notre unique mousse, vint allumer dévotement un cierge devant une image de la Madone que l'obscurité m'avait empêché de remarquer; puis il remonta en sifflant de l'air le plus brave et le plus insouciant du monde. Aux lueurs vacillantes du cierge, je distinguai un naïf simulacre de la Vierge placé entre une image de saint Nicolas, le patron des navigateurs, et celle d'un bizarre personnage plongé dans la mer jusqu'à la ceinture, vêtu du costume albanais, tenant de la main gauche l'oriflamme blanc et bleu de la Grèce, et de la droite un énorme vaisseau à trois ponts, à peu près comme Charlemagne tient le sceptre et la mappemonde. Au-dessous de cette grotesque peinture étaient écrits ces mots : *Au restaurateur de notre marine.* Je reconnus à cette dédicace que cette sorte de dieu marin n'était autre que le fameux Miaoulis, dont le nom se trouvait déjà inscrit à

(1) Marin célèbre dont la moustache est restée proverbiale; il pouvait, dit-on, se la nouer derrière la tête.

la poupe de notre petit navire. Au même instant, mon guide accourut pâle, égaré, trempé jusqu'aux os, et, se précipitant aux pieds de la Madone, il lui adressa cette singulière prière : « Sauve-nous, sauve-nous, mère de Dieu, car, si nous sommes perdus, tu es perdue, toi aussi. » Puis il me supplia d'ordonner à notre capitaine de nous mettre à l'abri dans le port de Galaxidi, dont nous n'étions séparés que par une très courte distance. Je montai rapidement sur le pont, où je retrouvai Leftéris, qui, le jarret tendu, les muscles contractés, les cheveux au vent, enlaçait le gouvernail de ses bras vigoureux. Du reste, il était calme et silencieux; son visage ne trahissait aucune émotion. Son second se tenait près de lui et consultait la boussole. Quant au reste de l'équipage, qui se composait d'un seul matelot, il était étendu non loin de là et serrait entre ses dents l'extrémité d'une longue pipe depuis longtemps éteinte par les vagues qui balayaient à chaque instant le pont. En face de cet admirable sang-froid, je me gardai bien de manifester la moindre inquiétude et de faire part au capitaine de la pusillanime proposition de mon guide. Je regagnai ma cabine vivement ému de cette audacieuse contenance, et je résolus d'employer mon excursion dans l'Archipel à étudier sur les lieux mêmes l'histoire de quelques-uns des hardis marins dont Leftéris m'avait offert le type énergique, et parmi lesquels l'amiral Miaoulis, digne frère de Photos Tsavellas et de Marc Botzaris (1), occupe sans contredit le premier rang.

Trois petites îles, Hydra, Spezzia, Psara (2), soutinrent à elles seules, de 1821 à 1827, les efforts des nombreuses flottes ottomanes. Chacune d'elles a son héros : Psara, le brûlotier Canaris; Spezzia, la vaillante Bobolina; Hydra, l'amiral Andréas Miaoulis Vocos. L'essor de la marine grecque et la prospérité dont ces trois îles jouissaient au moment où elles prirent part à l'insurrection nationale datent de la fin du siècle dernier. Pendant la révolution française et les guerres qui suivirent, comme plus tard pendant la disette de 1816, les navires de l'Archipel furent à peu près les seuls qui approvisionnèrent la France des blés de la Mer-Noire, de l'Asie et de la Grèce. Encouragés par le brillant résultat de ces spéculations, les possesseurs de ces navires, la plupart Hydriotes, augmentèrent le nombre et le calibre de leurs bâtimens, à la coupe aussi solide que légère, aux voiles élégamment taillées. Souvent attaqués par les vaisseaux des puissances belligérantes, et surtout par les pirates d'Alger et de Tunis, ces hardis pourvoyeurs furent à leur tour obligés de s'armer, en sorte que leurs courses, aussi pé-

(1) Voyez la *Revue* du 15 avril et du 15 juin 1859.

(2) Hydra, située en vue des côtes de l'Argolide; Spezzia, à l'entrée du golfe de Nauplie; Psara, à quelques milles nord-ouest de Chios.

rilleuses que lucratives, leur procurèrent tout à la fois la fortune, l'expérience de la guerre et la science de la navigation. Quand Hydra déploya l'étendard de la révolte, dont Spezzia, sa voisine, avait donné le premier signal, toute sa marine marchande put se transformer comme par enchantement en une marine militaire véritablement éprouvée.

En s'associant à l'œuvre de l'émancipation hellénique, les Hydriotes firent avant tout preuve de désintéressement. Ils n'avaient en effet à déplorer pour eux-mêmes aucune des calamités dont les Turcs accablaient les Grecs du continent. Ils jouissaient d'une sécurité et d'une liberté complètes; la domination du grand-seigneur se faisait uniquement sentir à eux par le modique tribut que le capitan-pacha venait chaque année recueillir dans leur port, et par le petit contingent de matelots qu'ils étaient tenus d'envoyer à Constantinople. Hydra avait grandi sous les lois qu'elle s'était seule données; son gouvernement, sorte de régime aristocratique, consistait en une assemblée de primats recrutés parmi les armateurs les plus nobles et les plus opulens, tels que les Condouriottis, les Tombazis, les Miaoulis, qui se trouvaient de temps immémorial à la tête de la chose publique. Ce conseil nommait les magistrats subalternes, et dans les circonstances graves il prenait l'avis des pilotes les plus vieux et les plus expérimentés. Les primats étaient désignés sous le nom de *nykokyres,* d'un mot grec qui signifie *propriétaire* (1). Ils possédaient en effet tous les bâtimens de la marine hydriote, et ils en confiaient le commandement à des capitaines qui avaient, ainsi que tous les hommes de leurs équipages, à des degrés divers, une part dans les bénéfices de leurs entreprises commerciales. Il existait de cette façon entre le peuple et ses gouvernans une communauté d'intérêts et une solidarité qui contribuaient puissamment à la prospérité publique.

Une fois résolus à s'opposer aux succès que la Porte, vaincue de toutes parts sur le continent, se flattait de remporter sur mer, les armateurs d'Hydra ne se contentèrent pas de mettre au service de la patrie leurs navires et leurs matelots, ils voulurent subvenir de leurs propres deniers aux énormes frais de la guerre qui se préparait. Au sortir du conseil où l'on venait de décider une première expédition, Lazare Condouriottis harangua ainsi le peuple : « Je m'estime heureux aujourd'hui de sacrifier à l'indépendance de mon pays les richesses que j'ai amassées depuis trente ans. Tous les primats d'Hydra partagent ce sentiment; mais s'ils viennent à reculer devant la perte de leurs biens, ne vous découragez pas; je suis en

(1) Tricoupi, *Histoire de l'Insurrection des Grecs.*

état de faire à moi seul toutes les dépenses de la marine. » La fortune des Condouriottis était évaluée à des sommes fabuleuses; mais il n'en est pas moins vrai que Lazare tint parole et qu'il consacra la plus grande partie de ses trésors à l'équipement et à l'entretien de la flotte. Tous les autres primats agirent de même, et les Hydriotes sortirent de cette guerre affranchis, couverts de gloire, mais à peu près ruinés.

Le 16 avril 1821, les îles annoncèrent par un manifeste la résolution qu'elles avaient prise de concourir à la délivrance de la patrie commune. La flotte hellénique se composait de cent soixante-seize navires, dont quatre-vingt-dix-huit hydriotes; le plus considérable de ces bâtimens était une frégate de 18 canons appartenant à Miaoulis (1). Chacune des trois îles avait son amiral; mais celui d'Hydra conserva la direction des opérations militaires, l'escadre hydriote étant la plus nombreuse, la plus riche et la mieux équipée.

La ville d'Hydra est hardiment jetée sur le flanc presque à pic d'un haut rocher et divisée en deux quartiers par une sorte de précipice. Les maisons groupées en amphithéâtre éblouissent les regards par l'éclatante blancheur de leurs murs crépis à la chaux, et qui reflètent les feux du soleil. La ville a perdu de cette grande activité qui y régnait avant les guerres de l'indépendance; tout le mouvement commercial s'est aujourd'hui porté vers l'île de Syra. Cependant quelques belles habitations appartenant à d'anciennes familles me rappelèrent l'opulence passée de cette petite cité; je passai devant la demeure de Miaoulis, vaste maison d'architecture tout européenne qui est encore la propriété des fils du célèbre amiral (2). Des rues étroites et tortueuses me conduisirent, à travers

(1) Les Grecs ne tardèrent point à construire quelques-unes de ces chaloupes incendiaires si connues sous le nom de *brûlots*; voici à quelle occasion. Leur flotte se trouvait à Psara (mai 1821), attendant les musulmans qui s'apprêtaient à sortir des Dardanelles. Les officiers, convoqués par le navarque Tombazis, délibéraient sur les moyens d'arrêter la marche de l'ennemi sans courir les chances d'un engagement général. Le navarque se souvenait qu'un Anglais lui avait autrefois parlé d'une espèce de petit bâtiment appelé brûlot, avec lequel les Russes avaient incendié bon nombre de vaisseaux turcs dans la baie de Tschesmé en 1770; mais Tombazis n'avait aucune idée de la manière de construire et de manœuvrer une embarcation de ce genre. Ce mot de brûlot vola aussitôt de bouche en bouche, et chacun de chercher à pénétrer le secret de cette admirable invention. Un vieux marin de Psara se présenta et dit qu'il avait préparé lui-même et dirigé plusieurs bâtimens de ce genre pour le compte des Russes. Trois chébeks furent sur-le-champ mis à la disposition de cet homme et convertis en brûlots. Le mois suivant, les Grecs en firent une expérience heureuse sur un navire ennemi surpris dans les eaux de Mytilène. Ces barques incendiaires, dont l'emploi exige surtout du sang-froid et de l'audace, devinrent en peu de temps un puissant moyen de destruction entre les mains des intrépides marins de l'Archipel.

(2) L'un est aide-de-camp du roi Othon, l'autre ministre de la marine.

quelques places ornées de fontaines et pittoresquement situées, sur un sommet élevé d'où j'aperçus à peu près toute la surface de l'île, surface aride, violemment accidentée, privée d'ombre et de verdure, et tellement dépourvue de terre végétale que les habitans y trouvent à peine de quoi ensevelir leurs morts. Cette roche stérile, battue par la mer, brûlée par le vent, dorée par le soleil, produit une admirable race d'hommes. Les Hydriotes se distinguent en effet par la vigueur et la sculpturale beauté de leurs formes, et ils portent sur leur physionomie sévère les traces de la proverbiale austérité de leurs mœurs. L'extrême rudesse de leur caractère dégénéra plus d'une fois en cruauté dans la chaleur du combat, et ils répondirent souvent aux actes de férocité de leurs ennemis par des vengeances non moins barbares.

Miaoulis possédait à un degré supérieur les attributs et les qualités de sa race. La farouche nature de ses compatriotes était néanmoins tempérée en lui par de profondes habitudes de douceur et d'humanité. Les cruelles représailles que ses matelots exerçaient parfois contre leurs ennemis le révoltaient. On nous a raconté qu'un homme de son équipage, ayant tranché la tête à deux prisonniers turcs, se présenta audacieusement à lui avec ce hideux trophée. A cette vue, l'amiral manifesta une juste horreur, et, flétrissant la sauvage conduite de ce marin, il le chassa de son navire. « La physionomie de Miaoulis, dit un officier anglais qui navigua plus d'une fois avec lui, porte une expression remarquable d'esprit et de bienveillance. Je ne connais pas d'homme dont les manières soient plus simples et plus amicales. Il paraît être au-dessus de toute espèce de forfanterie. Il n'a qu'un but, la délivrance de son pays; entièrement livré à ce grand dessein, il ne s'occupe ni de la malice de ses ennemis, ni des louanges que lui prodiguent ses concitoyens (1). »

Andréas Miaoulis naquit à Hydra vers 1760, et dès l'âge de six ans il fut embarqué comme mousse sur un des navires de son père. Il se fit remarquer de bonne heure par la vivacité, l'obstination et

(1) *Tableau de la Grèce en* 1825, *ou Récit des Voyages de J. Emerson et du comte Specchio*, p. 140. — Par un singulier hasard, nous avons trouvé à Athènes, sur l'étalage d'un libraire de la rue d'Hermès, un portrait au crayon de cet illustre personnage. Ce croquis inachevé, pris au vol et à l'insu sans doute du modèle, ne peut être que l'œuvre de quelqu'un des officiers étrangers en station à cette époque dans la mer Égée. Au bas de la feuille sont écrits ce nom et cette date : *Miaoulis*, 1826. La tête de l'amiral, rejetée en arrière, est fièrement posée sur de larges épaules que recouvre une pelisse bordée de fourrures. Les yeux expriment bien cette intelligence et cette douceur constatées par Emerson. Les lèvres disparaissent sous de grosses moustaches, et le nez, légèrement relevé à son extrémité, donne à cette physionomie un air tout particulier de finesse et d'audace.

l'indépendance de son caractère. A l'âge de seize ans, il eut, pendant une maladie que fit l'aîné de ses frères, le commandement provisoire d'un brick ordinairement dirigé par ce dernier. Il accomplit une course fructueuse et reprit le chemin de ses foyers, attristé par la perspective de rentrer sous les ordres de son frère, dont la santé s'était rétablie. En passant à Smyrne, il débarqua seul, renvoya son navire à Hydra et en acheta un autre pour son propre compte. Comme il redoutait le courroux de son père, il se garda bien de reparaître chez lui et se lança sur mer à la recherche des aventures et de la fortune. Il s'aperçut bientôt que son inexpérience lui avait fait faire un mauvais marché : son navire était vieux, lourd, mal radoubé. D'autres accidens survinrent. Il fut un jour surpris par des pirates maltais aux environs de Navarin. Abandonné de son équipage, qui se sauva sur la côte, il resta seul à bord de son petit navire, résolu à se faire tuer plutôt que de le quitter. Les Maltais, soupçonnant un piége à la vue de cette embarcation défendue par un seul homme, ne montèrent point à l'abordage sans avoir fait pleuvoir une grêle de balles sur le navire. Andréas, atteint en plusieurs endroits, fut fait prisonnier, et, après une courte délibération, on décida qu'il serait mis à mort; mais le jeune homme fit observer aux pirates que sa mort ne leur serait d'aucun profit, tandis qu'il pourrait leur payer la rançon de sa personne et de son navire, si on lui permettait de se rendre dans un village du Péloponèse où il avait quelques amis. Les pirates accédèrent à sa proposition, et il fut conduit à terre, escorté de six hommes qui durent le garder constamment à vue. Affaibli par ses blessures, Miaoulis fut obligé de s'arrêter dans un hameau voisin de la mer. Au bout de quelques jours, ses gardiens l'abandonnèrent subitement pour rejoindre en toute hâte leur vaisseau, auquel les Grecs se disposaient à donner la chasse. Miaoulis rentra ainsi en possession de son bâtiment, reforma promptement son équipage, et entreprit de nouvelles opérations commerciales dont le résultat fut presque toujours heureux.

C'est au mois de mars 1822 qu'Andréas Miaoulis fut promu au grade de navarque ou amiral. Il était alors âgé de soixante ans environ; mais sa puissante organisation avait admirablement résisté aux fatigues multipliées de sa vie passée. Il prit aussitôt vis-à-vis des Turcs une attitude ouvertement offensive. Jusqu'alors, les habitans des îles avaient fait sur mer une guerre analogue à celle des klephtes dans les montagnes. Chaque armateur, transformé en capitaine, agissait suivant son courage et sa fantaisie, combinait ses entreprises à son gré, associait à sa fortune deux ou trois autres capitaines, et s'en allait donner la chasse aux voiles ottomanes.

Montés sur leurs bricks agiles, ils s'aventuraient au-devant des flottes ennemies, les bravaient par la légèreté de leur course, disparaissaient devant des forces supérieures, attendaient une tempête ou une nuit obscure pour attaquer les vaisseaux turcs dispersés ou maladroitement conduits. Ils abritaient encore leurs frêles embarcations derrière les récifs, dans les anses profondes, épiaient au passage les bâtimens isolés, et se jetaient sur eux à l'improviste; parfois même ils poussaient leurs excursions jusqu'à l'entrée des Dardanelles et ravageaient les côtes d'Asie. Ces expéditions, conduites sans aucun plan, ne fournissaient pas de triomphe décisif. Miaoulis abandonna une défensive qui n'aboutissait guère qu'à tenir les Turcs en haleine, et s'efforça d'introduire dans les opérations de sa petite flotte l'ensemble et le calcul nécessaires à de sérieux succès. Aussi, tandis que les armées de terre, suivant l'impulsion donnée par Botzaris, s'organisaient et commençaient à présenter l'aspect de troupes régulières, les navires des îles se réunissaient de leur côté en escadres compactes et disciplinées sous la main du nouvel amiral.

Miaoulis illustra le début de son commandement par un fait d'armes qui lui valut un ascendant considérable. Vers le milieu de mars 1822, il fit voile vers Patras avec une escadrille de cinquante bricks. Son intention était de cerner la flotte ottomane, alors mouillée dans ce port, et de la détruire. Par malheur, les vents étant devenus contraires, son brick, le *Mars* (ὁ Ἄρης), et deux autres, ceux de Manoli Tombazis et de Kriésis, parvinrent seuls à portée de l'ennemi. Miaoulis s'étant jeté entre deux frégates turques avec une incroyable témérité, son équipage effrayé voulut le forcer à virer de bord; l'amiral refusa : une sorte de sédition éclata, et plusieurs matelots s'avancèrent pour se saisir de leur chef. Celui-ci, qui restait habituellement assis auprès du gouvernail, les jambes croisées à la turque, se leva lentement, saisit une carabine, et, couchant en joue le groupe des récalcitrans, menaça de brûler la cervelle au premier qui prendrait la parole pour lui conseiller une lâcheté. Les matelots cédèrent. Le *Mars* déchargea ses deux batteries, essuya le feu de ses adversaires, et y répondit par une seconde décharge qui coula bas l'une des frégates. Après un combat de cinq heures, les trois vaisseaux grecs, ne pouvant songer à pénétrer à eux seuls dans le port de Patras, s'éloignèrent à la recherche du reste de l'escadre; les Turcs, frappés de terreur, profitèrent de la nuit pour se sauver à Zante.

Quelques semaines plus tard, on apprit avec consternation la nouvelle des massacres de Chios, la plus belle, la plus florissante et la plus riche de toutes les îles soumises à la domination musulmane. Entraînés par l'exemple de la belliqueuse Psara, excités par de trop

ardens émissaires, les habitans de Chios avaient cédé à l'enthousiasme et s'étaient révoltés. Leurs forces trahirent leur élan. En peu de temps, Chios devint une vaste solitude, inondée de sang et couverte de ruines : sur 115,000 habitans, 23,000 furent égorgés, 47,000 conduits dans les bagnes de Constantinople ou vendus comme esclaves; le reste réussit à fuir sur les côtes d'Asie, à Psara et dans les autres îles.

La flotte d'Hydra ne se trouva pas en mesure de secourir les habitans de Chios. Les avaries survenues pendant la précédente campagne n'étaient pas réparées, et les équipages, à peine rentrés au port, avaient déserté leurs vaisseaux et regagné leurs foyers. Malgré toute son activité, Miaoulis ne put prendre la mer qu'à la fin de mai; le 2 juin, il touchait à Psara. Dès le lendemain, il se présenta dans le détroit de Chios. Les forces de l'ennemi, qui n'avait point encore quitté ces parages, se composaient d'une soixantaine de vaisseaux, dont six de haut bord; celles des Grecs ne dépassaient pas quarante navires de petite dimension, parmi lesquels on comptait huit brûlots. Après quelques escarmouches sans résultat, le capitan-pacha, Cara-Ali, se renferma dans le port, et Miaoulis revint à Psara, sur l'avis qu'une nouvelle escadre était sortie des Dardanelles. L'amiral assembla aussitôt un conseil, et proposa de tenter, par un rapide coup de main, la destruction de la flotte turque avant l'arrivée des renforts attendus par Cara-Ali.

A ce moment, un marin psariote se présenta et dit : « Donnez-moi deux brûlots, je réponds du reste. » Cette proposition étonna l'assemblée. Celui qui avait parlé ainsi était un jeune homme de vingt-huit à trente ans, d'une naissance obscure, pauvrement vêtu, et renommé seulement parmi ses compatriotes pour la sagesse de sa conduite, la sérénité de son caractère, et la douceur extrême de ses habitudes. Ce jeune homme, obscur, tranquille et doux, qui allait en quelques heures passer de l'obscurité à la gloire, s'appelait Constantin Canaris. En voyant la surprise causée par ses paroles, il ajouta : « Je ne vous demande que deux brûlots, et je vous jure sur mon âme (μὰ τῆς ψυχῆς μοῦ) que notre vengeance sera complète. » Miaoulis, comme s'il eût tout à coup deviné cet homme, lui tendit la main en disant : « C'est convenu; va faire tes préparatifs, et que Dieu te garde! » Le lendemain, Canaris et Pépinos (ce dernier était d'Hydra) firent voile vers Chios. La population entière de Psara, réunie sur les hautes roches qui dominent le rivage, les suivit du regard et les vit, au soleil couchant, « disparaître dans un flot d'or, semblables à deux dragons de la mer (1). » Aussitôt la foule se précipita dans l'église dédiée à saint Nicolas, et se mit à

(1) Ἡ τουρκομάχος Ἑλλάς, poème, par Alex. Soutzo.

prier en proie à la plus vive anxiété. Peu après minuit, une sourde détonation se fit entendre, comparable à ces commotions vagues qui ébranlent parfois l'atmosphère sans cause définie, et au même instant une lueur rougeâtre traversa l'horizon comme un éclair dans la direction de Chios. La vengeance promise par Canaris était accomplie.

Les deux brûlotiers, dont les équipages montaient au chiffre de trente-quatre hommes, avaient employé l'après-midi à louvoyer entre Chios et la côte asiatique; une goëlette turque étant venue sur eux pour les reconnaître, ils arborèrent un pavillon ottoman et firent mine de chercher à pénétrer dans le golfe de Smyrne malgré la violence des vents contraires. Ils attendirent le soir pour virer de bord et s'avancer à toutes voiles vers le port de Chios, à l'entrée duquel ils arrivèrent une heure avant minuit. Toute la flotte ennemie s'y trouvait à l'ancre, célébrant la fête fameuse du Ramazan. Les musulmans venaient de rompre le jeûne rigoureux qu'ils observent à cette époque solennelle depuis le lever jusqu'au coucher du soleil; abusant de la prescription du Koran, qui leur commande de se livrer à une sainte joie pendant la nuit, ils se dédommageaient des sévères pénitences de la journée par les plus folles orgies. Tous les vaisseaux étaient splendidement illuminés; celui du capitan-pacha se distinguait entre tous les autres par une profusion de verres de couleurs. Le tumulte était partout; les cris frénétiques des derviches répondaient aux chansons des matelots : on avait oublié le voisinage de la flotte grecque. Les deux brûlots se glissèrent inaperçus entre les lignes ennemies; Canaris ne s'arrêta qu'auprès du vaisseau-amiral. Profitant de l'ombre épaisse que projetaient les énormes flancs du navire, il fit rapidement descendre dans la chaloupe les hommes de son équipage; resté seul, il accrocha son brûlot à la poupe de l'ennemi, y mit le feu, et sauta dans la barque où ses compagnons l'attendaient; puis il s'éloigna à toutes rames. En quelques minutes, le colossal navire devint la proie des flammes, irritées par une forte brise; les batteries et la poudrière, atteintes par le feu, éclatèrent avec un bruit qui ébranla l'atmosphère et parvint jusqu'aux oreilles des Psariotes. Plusieurs milliers d'hommes périrent dans l'explosion. L'embarcation dans laquelle le capitan-pacha s'était jeté dès les premières lueurs de l'incendie chavira, et Cara-Ali, repêché à grand'peine par les siens, rendit le dernier soupir en touchant le rivage. Pendant ce temps, Pépinos avait accroché son brûlot à la frégate où se tenait le *riala-bey* (1); celui-ci, en proie à une terreur insensée, ordonna de lever l'ancre,

(1) Lieutenant du capitan-pacha.

sans réfléchir à la portée de cette action; la frégate se mit en mouvement, propagea le feu dans sa marche et causa la perte de cinq ou six autres vaisseaux. Jamais les Turcs n'avaient subi un aussi terrible désastre.

Les brûlotiers, sains et saufs, se rejoignirent à la sortie du port et firent force de rames vers Psara. Canaris s'assit, mèche allumée, sur un baril de poudre, résolu à se faire sauter dans le cas où l'ennemi le poursuivrait. Au point du jour, il se trouva en vue de l'île, et il agita de loin une banderole rouge pour annoncer le succès de son entreprise. Reçu par l'amiral Miaoulis, le vengeur de Chios devint alors le héros d'une de ces fêtes populaires par lesquelles les Grecs des îles célébraient chacune de leurs victoires, et dont le caractère de religieuse grandeur et de patriotique enthousiasme rappelle les fêtes triomphales de l'antiquité. Les anciens offrirent à l'intrépide brûlotier une couronne civique, que ce dernier reçut en rougissant, car il était déjà revenu à son naturel simple et modeste (1). Ensuite le métropolitain de l'île vint à son tour, précédé de ses prêtres, de ses bannières et de sa croix. A cette vue, Canaris s'inclina, dénoua ses chaussures et prit le chemin de l'église, pieds nus, environné de ses compagnons et suivi de tout le peuple. A peine entré dans le temple, il n'écouta plus que l'inspiration de sa naïve piété, et il alla dévotement allumer deux cierges devant l'image de saint Nicolas (2); puis, se dérobant aux ovations dont il était l'objet, il courut abriter sa récente gloire sous l'humble toit de sa famille, tandis que ses compatriotes achevaient les hymnes commencés en sa présence.

L'incendie de la flotte turque à Chios a été le sujet d'un grand nombre d'improvisations enthousiastes. Voici quelques fragmens de l'une de ces chansons que nous avons entendue non point en Grèce même, mais dans l'île des Princes, ravissant séjour situé à deux heures de Constantinople et habité par une petite colonie grecque

(1) La douceur, la simplicité et la modestie sont encore les traits dominans du caractère de Canaris. Nous avons plusieurs fois rencontré ce marin célèbre à Athènes, où il vit assez retiré. Il est peu lettré; mais la nature l'a doué d'une grande vivacité d'esprit et d'une intelligence droite et ferme. Au premier abord, rien ne fait soupçonner en lui l'homme dont la réputation est européenne. Il est âgé de soixante-sept ans, petit, large d'épaules, robustement taillé. Ses traits ne sont pas réguliers; mais son front vaste et carré, ses pommettes saillantes, ses épais sourcils, ses narines dilatées, ses yeux, qui expriment tout à la fois la douceur et la force, donnent à son visage une frappante analogie avec la face du lion. Il n'aime point à parler de lui, et il paraît toujours surpris du retentissement que ses belles actions ont acquis à son nom.

(2) Les Grecs regardent saint Nicolas comme le souverain de la mer; ils l'appellent le *Neptune des chrétiens*, ὁ Ποσειδῶν χριστιανῶν. Ils croient que, pendant les tempêtes, il quitte le port, qu'il marche sur les flots avec des bottes faites d'herbes marines, et que de son bras invisible il conduit en lieu de sûreté les pilotes qui l'ont invoqué.

qui cultive en paix et loin des Turcs ses bosquets d'orangers, de jasmins et de roses.

« La flotte est à Psara ; c'est Miaoulis, notre nouveau Thémistocle, qui l'y a conduite. Que font les capitaines? Ils délibèrent, et quelques-uns veulent s'en aller en plein jour contre les Turcs.

« Mais Miaoulis, fort comme Achille, prudent comme Ulysse, les retient en disant : Ce n'est pas Cara-Ali que vous avez à craindre, c'est Khosref-Pacha, qui est sorti des Dardanelles avec cinquante vaisseaux de ligne.

« Alors Canaris, que les âges futurs ne cesseront d'admirer, se lève et dit : Ne tirons point le canon ; n'exposons pas nos vaisseaux. Les chiens sont dans la joie, ils font le ramazan ; si vous me croyez, nous les brûlerons dans le port.

Après une description exacte de l'incendie du vaisseau amiral, cette chanson se termine ainsi :

« Canaris a remporté la victoire. C'est Dieu qui l'a voulu, afin que les nations sachent qu'il est avec nous, ses serviteurs orthodoxes et fidèles. »

Cette même pensée et cette épithète de *serviteurs orthodoxes et fidèles* reparaissent dans un grand nombre d'autres improvisations populaires. Les Grecs sont en effet un peuple essentiellement religieux; dans cette guerre, ils se vantaient de combattre non-seulement pour leur liberté, mais encore pour leur foi. Ajoutons qu'ils ont conservé dans leur culte une certaine empreinte de paganisme, et qu'ils ont une foule de croyances dans lesquelles il est impossible de ne pas reconnaître la plupart des superstitions antiques. Ils sont, comme leurs aïeux, épris du symbole matériel, et ils oublient parfois devant l'image sensible l'idée pure qu'elle représente. Les marins surtout se font remarquer par le grand nombre de ces croyances superstitieuses. Exposés sans cesse aux périls de la mer, ils sont plus portés que les autres à redouter les puissances surnaturelles. Ils croient encore que les flots sont peuplés d'*esprits* (στοιχεῖα) funestes ou tutélaires, et ils s'imaginent souvent entrevoir pendant la nuit les Néréides (Νεραΐδαι) étalant leur verte chevelure à la surface des récifs, sur lesquels elles cherchent à attirer les navigateurs. Ils ont diverses cérémonies destinées à conjurer les mauvais génies. En voici une assez singulière, qui est tombée en désuétude aujourd'hui, mais qui, au temps de Miaoulis, était d'un fréquent usage dans tout l'Archipel. Lorsqu'un navire se trouvait en mer, le soir, après le dernier repas, tous les hommes de l'équipage se réunissaient sur le pont; l'un d'eux, muni d'un encensoir fumant, faisait le tour de l'assemblée, et chaque matelot, à commencer par le capitaine, aspirait fortement une bouffée d'encens, car, suivant la foi populaire,

l'encens possède une vertu propre à écarter les maléfices et les apparitions dangereuses.

Quelques mois après la glorieuse affaire de Chios, une nouvelle flotte turque franchit les Dardanelles dans la double intention d'anéantir Spezzia, dont la ruine aurait infailliblement entraîné celle d'Hydra, et de ravitailler la ville de Nauplie, vivement pressée par les Péloponésiens. Le 19 septembre au matin, les vigies de Spezzia reconnurent à l'horizon trois vaisseaux de haut bord, dix-sept frégates et quatre-vingts bricks ou corvettes. Le nouveau capitan-pacha, Abdoullah, s'était mis en campagne avec toutes les forces navales de la Turquie; il espérait ainsi écraser les Grecs à la première rencontre. Heureusement Miaoulis se trouva en mesure d'opposer cinquante voiles à l'ennemi. Il partagea son escadre en deux divisions : l'une, dont il se réserva le commandement, alla occuper l'entrée du golfe d'Argos, tandis que l'autre, presque toute composée de Spezziotes, s'avança au-devant des musulmans, et manœuvra pour les attirer dans le bras de mer qui sépare Hydra de la terre ferme. Le pacha en effet, ayant vu ces bâtimens rapides se disperser devant lui comme une nuée d'oiseaux, continua lentement sa route vers Nauplie, plein de sécurité. Miaoulis avait en toute hâte expédié ses cinquante navires à la pointe septentrionale de Spezzia, pour y attendre les musulmans au passage. Quant à lui, il était resté seul, avec sa frégate le *Mars* et deux brûlots, à suivre la piste de ses adversaires. Ces derniers une fois engagés dans le détroit de Spezzia, l'amiral grec lança au milieu d'eux ses chaloupes incendiaires, dont l'une était conduite par le brave Kriésis et l'autre par Anargyros Lébésis, surnommé l'Achille. Ces capitaines réussirent à mettre le feu à deux vaisseaux, sautèrent dans leurs canots, et disparurent au sein d'un tourbillon de flamme et de fumée. Miaoulis se précipita pour les recueillir sur son bord, « pareil à l'aigle qui vole au secours de ses petits, » selon l'expression d'un poète populaire. Au même instant, il déchargea ses deux batteries à la fois, pendant que le bruit lointain du canon lui annonçait que son escadre était tombée en masse sur l'avant-garde de la flotte turque. Abdoullah, troublé par cette double attaque et voyant l'incendie se propager sur ses vaisseaux, perdit la tête, vira de bord et chercha son salut dans une fuite précipitée; mais il ne tarda point à songer au terrible compte qu'il aurait à rendre à Constantinople, et, redoutant le courroux du grand-seigneur, courroux qui se traduisait ordinairement alors par l'envoi du cordon fatal, il revint sur ses pas. Le lendemain matin, les deux escadres se trouvèrent de nouveau en présence; vingt-quatre heures se passèrent sans aucun engagement. Comme les Turcs ne sortaient pas de leur immobilité, Miaoulis s'a-

vança enfin vers eux à une portée de canon, et leur envoya quelques boulets pour les engager à la retraite ou au combat. A ce moment, un violent orage survint, et la foudre éclata sur le grand mât du vaisseau qui portait le capitan-pacha. Celui-ci, épouvanté de ce sinistre présage, leva l'ancre et s'éloigna décidément dans la direction de Mytilène, aimant mieux, après tout, courir la chance de tromper ou de fléchir le sultan que le danger d'être pris ou brûlé par les Grecs. Les habiles manœuvres de l'amiral d'Hydra avaient sauvé le Péloponèse et réduit la garnison de Nauplie à mettre bas les armes.

Nous avons entendu en deux endroits fort éloignés l'un de l'autre quelques fragmens d'un chant qui célèbre les remarquables combats dont le golfe d'Argos fut le théâtre. C'est au milieu des ruines cyclopéennes de la sauvage Tyrinthe qu'un pâtre nous a chanté, sur un air triste et monotone, ce début d'un petit poème dont nous n'avons trouvé les dernières strophes que plus tard, en traversant le Magne (1) :

« Courage, enfans de Colocotroni, la Palamède (2) ne tiendra pas longtemps; ses murs sont jonchés de morts; les survivans ont faim et soif.

« Ils ont écrit à Constantinople pour demander à boire et à manger, car ils ne sont pas comme les pallikares, qui mangent la poudre et le plomb....

« Le capitan-pacha leur envoie ce message plein de fanfaronnades et de mensonges, ce message que leur apporte un navire autrichien :

« Tenez bon quelques jours encore. Pour le moment, ma flotte invincible est arrêtée; les eaux sont basses; elles ne peuvent donner passage à mes vaisseaux victorieux. »

« Car il ne veut point leur avouer que c'est Miaoulis et les vautours hydriotes qui leur opposent une infranchissable barrière. »

Miaoulis, ne laissant pas un jour de repos à ses équipages, poursuivit sans relâche les Turcs, qui tentèrent à plusieurs reprises de jeter des troupes en Morée. Il était secondé dans cette lutte par Tsamados, à qui Miaoulis portait une amitié toute particulière, par Sachtouris, Kriésis, Pépinos, Orlando, surtout par Constantin Canaris, dont la réputation grandissait chaque jour. La tactique de l'amiral consistait principalement à lancer ses brûlots, que les jeunes capitaines réunis autour de lui dirigeaient avec une incroyable audace et un rare bonheur. Profitant du désordre causé par ces machines incendiaires et de la démoralisation qui s'emparait aussitôt de l'ennemi, il donnait la chasse à des escadres entières qui la plupart du temps ne résistaient pas à l'attaque de quel-

(1) Contrée située entre Sparte et la mer.
(2) Haute forteresse qui domine Nauplie.

ques navires. L'ardente humeur et la hardiesse de ses matelots, le petit nombre et le petit calibre de ses bâtimens, tout le portait à préférer d'ordinaire à de lentes combinaisons stratégiques une action vigoureuse soutenue par quelqu'une de ces rapides manœuvres dont il possédait le secret. Les brûlots avaient fini par inspirer une sorte de terreur superstitieuse aux officiers turcs, ignorans et crédules autant que leurs matelots. Un vaisseau à trois ponts, décoré du nom de *Bourlot-Korkmaz* (qui ne craint pas les brûlots), sortit à cette époque des Dardanelles. Ses flancs étaient revêtus extérieurement d'épaisses lames de cuivre destinées à le préserver de l'atteinte du feu. Dès sa première campagne, il fut incendié à Samos par Canaris.

II.

L'année 1824 s'ouvrit sous des auspices effrayans pour la Grèce. Le grand-seigneur signa, vers la fin du mois de janvier, un traité d'alliance avec le fameux Méhémet-Ali, pacha d'Égypte. Celui-ci promit à son suzerain de l'aider à exterminer les *giaours*, et reçut d'avance pour prix de ce service l'investiture des pachaliks de Candie et de Morée. Tandis que Méhémet-Ali équipait sa flotte, et en confiait le commandement à son fils Ibrahim, Topal-Pacha, successeur du timide Abdoullah, quittait Constantinople. Il avait ordre de faire disparaître l'île de Psara de la surface des mers avant d'opérer sa jonction avec les Égyptiens. Psara était la sentinelle avancée de l'Archipel; ses habitans allaient braver les Turcs à l'entrée même des Dardanelles, et portaient leurs ravages sur le continent asiatique jusqu'aux portes de Smyrne. Leur nom était donc particulièrement exécré des populations musulmanes. Le sultan, s'étant fait apporter une mappemonde pour reconnaître la position de cette île, objet de ses perpétuelles terreurs, parut surpris du peu de place qu'elle tenait dans l'espace, et s'écria, dit-on, avec mépris : « Il faut que mon amiral efface ce petit point noir de la carte, et qu'il attache cette roche à ses vaisseaux pour me l'amener. »

Le 20 juin, Topal-Pacha se montra en vue de Psara avec une si grande quantité de navires, que la mer en était littéralement couverte, au dire d'un vieux marin qui nous a fait le récit de cette fatale journée. Les Psariotes, n'écoutant que l'inspiration du désespoir, rassemblèrent leurs vaisseaux dans le port, en rasèrent les ponts, et les convertirent en batteries, résolus à se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Tandis qu'un premier combat s'engageait en cet endroit, trois frégates turques tournèrent l'île, restée sans défense sur le versant opposé, et y débarquèrent dix mille Albanais.

Les Psariotes se trouvèrent pris entre deux feux, et les épisodes de cette lutte ne sont comparables qu'à ceux qui terminent la sanglante histoire de Souli. On vit des soldats blessés ou brisés de fatigue se brûler la cervelle, afin de ne pas tomber vivans aux mains de l'ennemi, des vieillards se tuer sur le cadavre de leurs fils, des femmes se précipiter dans la mer avec leurs nourrissons (1). Enfin douze cents braves se retranchèrent dans la haute forteresse de Palæocastron, qui contenait l'arsenal et la poudrière; ils y laissèrent pénétrer trois mille Albanais, mirent le feu aux poudres, et se firent sauter pêle-mêle avec les assaillans. Quelques centaines de fugitifs réussirent cependant, la nuit suivante, à traverser les lignes ottomanes sur des chaloupes abandonnées; ils passèrent à Syra, Hydra et Égine.

Pendant que s'accomplissait ce désastre, qui causa à la marine grecque d'irréparables pertes, les flottes d'Hydra et de Spezzia étaient une fois encore occupées à réparer leurs avaries. Les matelots se reposaient au sein de leurs familles, et bien peu de vaisseaux se trouvaient en état de prendre la mer. Quelques Psariotes abordèrent à Hydra et y firent connaître les calamités dont leur patrie venait d'être victime. Aussitôt le tocsin sonna dans les églises et dans les monastères, appelant la population aux armes d'un bout de l'île à l'autre. Deux heures après, Miaoulis levait l'ancre avec un nombre de navires suffisant pour tenter une rapide vengeance. Le 30 juin, il tomba sur l'arrière-garde des Turcs, qui se retiraient à Mytilène, en abandonnant à elle-même, sur le stérile rocher qu'ils venaient de conquérir, une garnison de plusieurs milliers d'Albanais; il coula à fond neuf galiotes et pénétra hardiment dans le port de Psara. Le vieil amiral, se levant alors de la place où il se tenait habituellement assis, saisit un porte-voix et s'écria, en rappelant les mots de la devise inscrite sur le pavillon grec (2) : « A terre, à terre, mes amis! la liberté ou la mort! » A ces paroles, les marins s'élancèrent dans leurs canots et abordèrent sous une grêle de balles. Leur élan fut irrésistible; ils égorgèrent ou jetèrent à la mer les Albanais, auxquels Topal n'envoya aucun secours, et ils repartirent, ne laissant après eux qu'un désert jonché de cadavres.

Cependant Ibrahim, ayant quitté Alexandrie, se dirigeait vers le

(1) On nous a cité une femme, la tante, nous disait-on, de Constantin Canaris, qui, à l'âge de plus de cinquante ans, franchit à la nage un espace de trois milles et se sauva dans l'îlot inhabité d'Antipsara.

(2) Le pavillon grec était assez compliqué : le fond en était bleu; une croix blanche occupait le centre; il y avait à droite une ancre enlacée par un serpent; à gauche, le hibou d'Athènes surmonté d'une couronne de lauriers, et ces mots pour devise : Θάνατος ἢ ἐλευθερία, *la mort ou la liberté*. Ce pavillon fut ensuite remplacé par un autre qui se compose de neuf bandes horizontales blanches et bleues avec une croix au centre.

Péloponèse, et Topal-Pacha se disposait à faire subir à l'île de Samos le même sort qu'à Psara. La crainte commençait à s'emparer des principaux chefs hydriotes. Le trésor public était épuisé, la plupart des navires incapables de tenir la mer. Les armateurs, appauvris et découragés, hésitaient à subvenir aux frais d'une expédition nouvelle qui menaçait d'absorber leurs dernières ressources. Toutes ces difficultés disparurent devant l'enthousiasme inspiré au peuple par la grandeur du péril. La foule, conjurant les primats de pourvoir au salut de la patrie, envahit les maisons de ceux qui paraissaient céder au découragement, et les força de se rendre au monastère de la Panagia, où l'assemblée des armateurs ne tarda pas à se trouver au complet. Le poète Alexandre Soutzo, qui assistait à cette réunion, raconte que, malgré sa grande jeunesse, il fut profondément ému à la vue de ces graves sénateurs presque tous blanchis par l'âge, célèbres par leurs vertus ou leurs grandes actions, et agitant le sort de leur pays avec une majestueuse tranquillité au milieu des cris et des démonstrations violentes de la multitude. Lazare Condouriottis démontra qu'abandonner Samos, ce serait porter à Hydra un coup mortel. Il fallait donc équiper sur-le-champ trente-cinq navires, tandis que leurs voisins de Spezzia en armeraient vingt-cinq. Les Psariotes eux-mêmes pouvaient encore fournir à la flotte une dizaine de petits bâtimens. L'assemblée, que l'exaltation populaire avait rapidement gagnée, acclama ces propositions. « Maintenant donc, s'écria Miaoulis, *entrons dans nos murailles de bois;* elles ont sauvé la Grèce sous Thémistocle, elles la sauveront encore aujourd'hui. »

Les Grecs mirent à la voile au commencement du mois d'août. Le navarque gouverna sur Candie, après avoir envoyé son lieutenant Sachtouris, avec trente bricks, à la poursuite de Topal-Pacha devant Samos. La division de Miaoulis doubla vers le milieu de la nuit le cap Matapan, autrefois cap Ténare, que les anciens regardaient comme l'un des principaux soupiraux de l'enfer. De pauvres ermites se succèdent de temps immémorial dans ces lieux tourmentés par de perpétuelles tempêtes et consacrés par de sombres traditions. Les roches abruptes et dangereuses de Matapan sont encore aujourd'hui un objet de frayeur pour les pilotes de l'Archipel, qui racontent à ce propos une foule de funèbres légendes et s'imaginent souvent y voir errer des fantômes de naufragés. Aussi ne fut-ce pas sans une secrète émotion que les superstitieux Hydriotes passèrent pendant la nuit auprès du terrible promontoire. Tout à coup un immense feu illumina le sommet du rocher le plus voisin de la mer, et les Grecs distinguèrent une ombre gigantesque qui s'agitait et tendait les bras vers eux. Ils reconnurent bientôt que ce personnage,

auquel les clartés vagues de la lune prêtaient des proportions colossales, n'avait réellement rien de fantastique. C'était l'ermite, génie inoffensif de ce site sauvage, qui, saisi d'une pieuse inspiration à l'approche de la flotte, la bénissait au passage du haut de sa solitude, après avoir allumé un grand feu afin d'attirer les regards sur lui. Rassurés et persuadés que cette circonstance était d'un heureux augure, les matelots s'agenouillèrent, et l'amiral répondit par une salve d'artillerie à la prière du cénobite (1).

Miaoulis rencontra Ibrahim dans les parages d'Halicarnasse, et il fut bientôt renforcé par la division de Sacthouris, qui venait de remporter un avantage près de Samos sur Topal-Pacha. Ce dernier ne tarda pas, de son côté, à rejoindre les Égyptiens. Les deux flottes musulmanes combinées offraient un effectif de 25 frégates, autant de corvettes, 50 bricks et schooners, et un nombre infini de transports, en tout près de 300 voiles, portant 80,000 matelots ou soldats, et 2,500 canons (2). Le navarque d'Hydra n'avait à leur opposer que 70 bâtimens légers, 5,000 hommes et 700 bouches à feu (3). Ces chiffres paraissent au premier abord inadmissibles, et ces combats, où les vainqueurs ne sont jamais qu'une poignée d'hommes en comparaison de la multitude de leurs adversaires, semblent dépasser les bornes de la vraisemblance; mais tous les historiens grecs ou philhellènes sont d'un accord unanime sur l'énorme disproportion de forces qui existait entre les deux partis. On n'a pour s'en convaincre qu'à se reporter au temps où les hordes innombrables des Mèdes et des Perses, sortant des profondeurs de l'Asie, venaient se briser contre l'héroïsme des phalanges sacrées de la Grèce.

Une première victoire fut remportée le 5 septembre 1824 par la flotte grecque à la hauteur du cap Géronte, voisin de l'antique ville de Milet. Topal-Pacha, découragé et brouillé avec Ibrahim, reprit le chemin des Dardanelles. Ibrahim tenta de tenir seul la mer et de parvenir sur les côtes de Messénie; mais le navarque, suppléant par une rare activité au petit nombre de ses vaisseaux, le tint constamment en échec, et finit par lui détruire en vue de Candie la plus belle de ses frégates et lui enlever d'un seul coup vingt transports, qu'il livra aussitôt aux flammes. Les Égyptiens rentrèrent alors à Alexandrie, et Miaoulis, ramenant son escadre à peu près

(1) Nous devons le récit de ce poétique incident au brave Leftéris, dont nous avons parlé plus haut, et qui faisait partie de cette expédition.

(2) *History of the Greek Revolution*, by the late Thomas Gordon, general of a division of the Greek army and a zealous promotor of the cause. London 1844.

(3) Les vaisseaux grecs les mieux armés ne comptaient pas plus de 70 à 80 hommes d'équipage, et leurs canons ne dépassaient guère le calibre de 12.

intacte, reparut le 12 décembre à Hydra, où il reçut un accueil triomphal. Cette campagne est celle que le général Gordon (1) regarde comme la plus glorieuse pour les Grecs et la plus désastreuse pour les Turcs, qui, du mois de juillet au mois de décembre 1824, perdirent 3 frégates, 2 corvettes, plusieurs bricks, 50 transports et 15,000 hommes. Miaoulis avait, en divers engagemens, consommé 21 chaloupes incendiaires et perdu un seul navire.

Ibrahim, qui surpassait en courage et en habileté tous les autres amiraux turcs, résolut de braver les dangers et les difficultés d'une campagne d'hiver, afin de surprendre les Grecs. Cette hardiesse lui réussit. Il sortit d'Alexandrie dans les derniers jours de février 1825, et six semaines après il débarqua 11,000 hommes et 800 chevaux sur les côtes de Messénie, à l'endroit où s'élèvent les villes fortes de Modon et de Navarin ou Néocastron. Ayant mis le siége devant cette dernière place, il envoya 50 bricks pour s'emparer de Sphactérie, île étroite et longue qui ferme d'un bout à l'autre le vaste demi-cercle dessiné par la rade de Navarin, et qui ne permet de pénétrer dans cette rade que par deux minces passages, l'un au nord, l'autre au midi. Sphactérie avait pour toute défense 8 canons et 350 soldats sous les ordres de Tsamados, le meilleur ami de l'amiral Miaoulis. Cette faible garnison lutta avec acharnement pendant douze heures. Vers le soir, ceux qui avaient survécu aux combats de la journée se jetèrent dans des embarcations, trompèrent la vigilance de l'ennemi, et gagnèrent les côtes de Morée pendant la nuit. Avant de s'éloigner, ils avaient inutilement exhorté leur chef à les suivre; celui-ci leur avait répondu ces belles paroles, restées célèbres dans l'Archipel : « Fuyez, mes enfans, et dites à Hydra qu'Anastase Tsamados a fait une bonne mort. » Resté seul avec Sahinis et quelques compagnons déterminés, il s'enferma dans la citadelle, mit le feu aux poudres, et périt dans l'explosion.

A la première nouvelle de l'apparition d'Ibrahim, Miaoulis, qu'un violent accès de goutte retenait dans sa maison, s'était fait transporter à bord sur un brancard, et avait fait voile vers Navarin avec une vingtaine de bâtimens. Une affreuse tempête et des vents contraires lui interdirent constamment l'approche de Sphactérie, à laquelle il ne put porter aucun secours. Lorsqu'il apprit que Tsamados avait succombé, il éprouva une profonde douleur; laissant tomber sa tête dans ses mains et enfonçant son bonnet pourpre jusque sur ses yeux, ce qui était chez lui le signe ordinaire d'une violente colère, il jura de venger de son propre bras la mort de son

(1) Tome II, p. 168.

ami. Il voulait pénétrer pendant la nuit au milieu de la flotte turque et semer partout l'incendie. Vainement Kriésis et d'autres officiers s'offrirent à exécuter ce coup de main, représentant au vieil amiral que ses forces le trahiraient peut-être, et que les devoirs de son commandement autant que son âge s'opposaient à ce qu'il remplît l'office d'un simple capitaine. Miaoulis resta inébranlable. « Croyez-vous, leur disait-il en redressant sa haute taille, que ce bras ne saura pas lancer un crampon et mettre le feu aux étoupes? Le droit de venger celui qui vient de mourir n'appartient qu'à moi! » Néanmoins, ayant appris qu'Ibrahim avait quitté Navarin pour passer à Modon, il changea subitement d'avis, et, favorisé par une forte brise du nord, il tomba sur les Turcs à l'improviste au moment même où ils venaient d'entrer au port. Ces derniers levèrent l'ancre afin de gagner le large; mais, contrariés par le même vent qui poussait les Grecs sur eux, ils ne purent sortir. Miaoulis leur brûla une grande frégate, 6 bricks ou corvettes et 20 galiotes; il ne pouvait offrir aux mânes de son ami de plus magnifiques funérailles.

Pendant le cours de la même année (1825), Miaoulis ravitailla trois fois de suite Missolonghi à travers les plus grands périls. Ayant tenté de jeter une quatrième fois des hommes et des vivres dans cette malheureuse ville, contre laquelle les Turcs avaient réuni toutes leurs forces, il ne put accomplir son entreprise, et, après avoir tourné pendant plusieurs jours comme un lion furieux autour de l'ennemi, il se retira désespéré (1). Nous n'insisterons pas sur ces opérations, parce qu'elles n'offrent aucun incident vraiment digne d'être rapporté dans cette rapide étude. Pour la même raison, nous ne suivrons point le navarque dans les nombreuses rencontres qu'il eut avec les Turcs jusqu'à la fin de l'année 1827, époque à laquelle les insulaires, ruinés et décimés par sept années consécutives de combats et de victoires, auraient fini par succomber dans cette lutte inégale, si la France, l'Angleterre et la Russie ne s'étaient enfin entendues pour soustraire la Morée au cimeterre d'Ibrahim. On sait comment la bataille de Navarin anéantit en quelques heures la puissance maritime de la Turquie.

III.

Les Hellènes, à peu près débarrassés des barbares, faillirent compromettre par des querelles intestines le fruit de leur héroïsme. Après avoir si glorieusement prouvé qu'ils n'avaient rien perdu des

(1) Les Missolonghiotes, conduits par Constantin Botzaris et par Karaïskakis, ne pouvant plus défendre leur ville, firent une sortie dans laquelle ils furent en grande partie massacrés.

grandes vertus de leurs ancêtres, ils montrèrent malheureusement qu'ils en avaient aussi gardé les défauts. Les diverses provinces de la Grèce présentèrent en ce temps-là un spectacle analogue à celui qui fut tant de fois offert jadis par ces petites républiques, dont les sanglantes rivalités remplissent l'histoire. Les Rouméliotes et les Péloponésiens, n'ayant plus à verser leur sang en face de l'ennemi commun, se regardaient réciproquement presque comme des étrangers, et leurs bandes, se heurtant sur le sol ravagé de la Morée, en venaient parfois aux mains pour de futiles motifs. Les capitaines les plus célèbres par leur bravoure et leur patriotisme se disputaient le pouvoir, et l'on vit alors à Nauplie le farouche Grivas, maître de la haute forteresse de Palamède, user sa poudre et ses derniers boulets contre son ennemi personnel Stratos, qui occupait à l'entrée du port l'îlot fortifié d'Itsch-Kalé. Quant aux îles, on va voir la part qu'elles prirent à ces discordes civiles.

Miaoulis resta longtemps étranger aux factions, et lorsqu'en 1828 l'assemblée d'Hermione, voulant couper court aux disputes des chefs militaires, confia le commandement des armées de terre au général Church et celui de la flotte à lord Cochrane, il offrit spontanément sa démission, et consentit à servir comme simple capitaine. La lettre qu'il écrivit à ce sujet aux membres du gouvernement donne une haute idée de son abnégation et de son caractère. « Voilà sept ans que je ne cesse de combattre de toutes mes forces les ennemis de mon pays. Ni le sentiment de mon impuissance, ni la pesanteur du fardeau dont je me trouvais chargé, ne m'ont fait reculer devant l'accomplissement du devoir de tout bon citoyen, devoir qui consiste à coopérer de tout son pouvoir au salut de la patrie. Depuis longtemps, la nation attend un homme assez puissant pour mettre fin au grand combat qu'elle soutient. Cet homme est venu (1); je félicite la nation et le gouvernement de son arrivée. La marine grecque peut tout attendre de lui, et le premier je suis prêt à voler sous ses ordres à de nouveaux combats que mon âge me rendra pénibles, mais que mon cœur, qui n'a d'autre désir que le bonheur de la patrie, acceptera toujours avec joie (2). »

Miaoulis s'occupa énergiquement de réprimer la piraterie, à laquelle les insulaires furent tentés de se livrer, lorsque la guerre eut cessé de donner un légitime aliment à leur activité et à leur besoin d'aventures. Après avoir purgé les côtes de Messénie des forbans qui recommençaient à s'y montrer, il se retira à Hydra, dans une habitation qu'il s'était fait construire au temps de sa grande for-

(1) Cochrane, revenu du Brésil depuis peu et ardemment dévoué à la cause de l'indépendance hellénique.

(2) Tricoupi, tome IV, *documens officiels*.

tune, et qu'il avait ornée avec une élégance et une recherche tout européennes. Il espérait y achever tranquillement ses jours; mais les circonstances le forcèrent à sortir du repos, et son nom retentit une fois encore dans l'Archipel, à la lueur d'un dernier et terrible incendie. Peu de mots suffiront pour expliquer les causes qui firent naître cet événement. L'administration du comte Capodistrias avait soulevé presque dès le début une opposition violente qui avait pour centre Hydra, pour principaux chefs Lazare Condouriottis et Maurocordato, et pour organe l'*Apollon,* journal rédigé par le virulent publiciste Polyzoïdès. Cette puissante faction accusait publiquement le gouverneur de conspirer contre la nation et de se faire le docile instrument de la politique moscovite. Miaoulis était fort ennemi des Russes. Il avait conservé le souvenir de la fatale expédition de 1770, bien qu'il fût très jeune alors, et il parlait souvent avec véhémence de la cruelle manière dont les deux Orlof s'étaient éloignés des côtes du Péloponèse, abandonnant à la vindicte musulmane les Grecs soulevés par eux. Il partageait donc toutes les craintes des primats hydriotes, dont l'opposition dégénéra bientôt en révolte ouverte. Une commission dite constitutionnelle fut instituée à Hydra et reconnue par la majeure partie de l'archipel. Capodistrias, qui avait jusqu'alors usé de patience, songea à réprimer l'insurrection par la force; il donna ordre d'armer dans le plus bref délai la flottille de l'état réunie à Poros et composée d'une frégate de 64 canons, la *Hellas,* de deux corvettes, deux bateaux à vapeur et quelques brûlots. Ce petit nombre de bâtimens, achetés à grands frais dans divers ports, formait toute la puissance navale de la Grèce; c'était le noyau d'une marine militaire régulièrement organisée et n'obéissant qu'au chef de la nation. Sur l'ordre formel des démogérontes d'Hydra, qui avaient pénétré le secret de ces préparatifs, Miaoulis partit précipitamment pour Poros (1) avec deux cents marins, et, secondé par les habitans de l'île, il s'empara de l'arsenal et des vaisseaux de l'état. Son intention était de les mettre en mesure de prendre la mer, afin de les conduire à Hydra et de les y garder jusqu'à la solution du débat élevé entre ses compatriotes et le gouverneur (28 juillet 1831). Le célèbre Canaris commandait la corvette la *Spezzia;* les Hydriotes se saisirent de sa personne et le conduisirent en présence du navarque. Celui-ci essaya vainement de l'attirer dans sa cause: trouvant son ancien frère d'armes inébranlable, il lui rendit la liberté et lui tendit la main comme autrefois; Canaris fit un geste de

(1) Située sur la côte orientale du Péloponèse, à l'entrée du golfe Saronique, à trois lieues seulement d'Hydra.

refus et s'éloigna. Le vieux Miaoulis, affligé de ce départ, ne put, nous a-t-on dit, s'empêcher de verser des larmes.

Les Hydriotes allaient rentrer chez eux avec leur capture, lorsqu'ils furent arrêtés par l'amiral russe Ricord, qui, en l'absence momentanée des escadres française et anglaise, se trouvait seul prêt à appuyer le gouvernement dans cette grave conjoncture. L'amiral russe leur enjoignit de renoncer à leur projet, ajoutant qu'il emploierait au besoin la force pour les faire rentrer dans le devoir. Miaoulis n'était pas homme à se laisser intimider par un tel langage. Il répondit que rien ne l'empêcherait d'accomplir les ordres qu'il tenait de la commission d'Hydra, qu'il rendrait très exactement les bâtimens capturés aussitôt que la sûreté de son île n'exigerait plus qu'il les gardât, et qu'au surplus, si on l'attaquait, il se défendrait. — Il reçut une seconde sommation plus hautaine et plus péremptoire que la première; l'officier chargé de la lui remettre aurait été victime de la fureur des matelots grecs, si leur chef ne lui avait fait un rempart de son corps. Sans attendre l'arrivée des résidens français et anglais, dont le navarque aurait plus aisément accepté la médiation, le commandant russe débarqua des troupes dans Poros. Ce mouvement amena la soumission des habitans. Miaoulis, n'ayant pas eu le temps d'armer ses vaisseaux, ne voulut pas tenter un combat inégal; il prit en revanche une résolution terrible. Il fit débarquer ceux de ses marins qui paraissaient hésiter à s'associer plus longtemps à son sort; resté sur la flottille avec vingt-deux hommes et décidé à brûler ses vaisseaux plutôt que de les laisser tomber aux mains des Russes, il déclara à ceux-ci qu'il était prêt à se faire sauter à la première démonstration hostile de leur part. L'amiral Ricord ayant répondu par des boulets à cette déclaration, le navarque n'hésita pas un instant à mettre le feu à la frégate l'*Hellas* et à la corvette *Spezzia*, qui s'abîmèrent dans les flots avec un épouvantable fracas. S'étant élancé dans un canot avec ses hommes, il parvint sain et sauf par un véritable prodige à Hydra sous une grêle de projectiles.

Cet acte d'inébranlable énergie fut accueilli en ce temps-là tout à la fois par des louanges excessives et par des reproches exagérés; il ne fut en définitive ni héroïque, comme les uns le proclamèrent, car il détruisit dans leur berceau les forces maritimes de la Grèce et porta à la nation un irréparable préjudice, ni criminel, comme les autres l'appelèrent, car l'inflexible vieillard, en agissant ainsi, exécutait des ordres qu'il tenait pour sacrés. Aujourd'hui les Grecs, tout en déplorant les funestes conséquences de cette action, la jugent plus froidement; ils l'envisagent avec raison comme un produit fatal du doute et de l'incertitude qui accompagnent la for-

mation des états naissans, et qui entraînent souvent à de grandes erreurs les esprits les plus portés au bien. L'incendie de Poros n'a donc point terni la gloire de Miaoulis dans l'esprit de ses compatriotes, ni diminué la reconnaissance que méritent ses immenses services.

Cet épisode termine tragiquement la carrière publique de ce célèbre marin, dont les dernières années s'écoulèrent sans incident remarquable. Il fut l'un des députés que la Grèce envoya à Munich en 1832 pour complimenter son jeune roi. La fierté de ses manières, l'austérité de ses habitudes et son imposante physionomie firent à la petite cour allemande une sensation profonde. Il mourut à Athènes en 1836, âgé de près de quatre-vingts ans, pauvre comme la plupart des chefs de l'indépendance. L'état se chargea des frais de son inhumation, et son corps fut enseveli à la pointe du Pirée, en vue de la mer, à deux pas du débris antique que les Grecs appellent le tombeau de Thémistocle. La nation ne pouvait donner à l'illustre navarque une tombe plus digne de lui. Les Athéniens montrent avec une égale fierté la pierre autour de laquelle la tradition fait errer l'ombre du vainqueur de Salamine et celle qui couvre les cendres du héros moderne de l'Archipel.

On se rappelle quelle immense popularité était, au moment même de leurs exploits, attachée aux noms des Miaoulis, des Botzaris et de quelques autres. L'Europe applaudissait en eux les véritables descendans des héros de l'antiquité. Le désenchantement et l'indifférence prirent bientôt la place de cet enthousiasme. C'est qu'on s'attendait à voir la Grèce reparaître sur la scène du monde avec toutes les gloires, toutes les vertus et toutes les splendeurs de son passé; mais l'on oubliait trop facilement les obstacles créés par quatre siècles de servitude, d'ignorance et de barbarie que venait de traverser cette malheureuse nation. Il faut songer cependant qu'à l'effort d'héroïsme par lequel les Hellènes avaient reconquis leur indépendance succéda aussitôt un travail de régénération morale et intellectuelle, travail lent, obscur, difficile, qui ne put que s'opérer silencieusement, sans phases brillantes. Si l'on se souvient que les Turcs, expulsés de la Hellade, ne laissèrent après eux que des ruines, au milieu desquelles errait une population décimée par les batailles et luttant contre la misère après avoir lutté contre ses oppresseurs, si l'on compare enfin avec impartialité la Grèce d'aujourd'hui à celle de 1828, on reconnaîtra qu'en définitive elle a fait ce qu'elle pouvait faire dans les limites restreintes et avec les frêles élémens de progrès que lui a octroyés la diplomatie européenne. Sous le gouvernement représentatif et avec les institutions libérales qui la régissent, elle s'est relevée de ses ruines, elle a retrouvé la paix, l'ordre et la sécurité. Son commerce a grandi; des villes

telles que Patras, Missolonghi, Corinthe, Thèbes, Argos, Athènes, ont surgi des décombres, et offrent un aspect d'aisance et de progrès. La marine marchande a repris tout son essor; cinq mille navires, occupés par quarante mille matelots, sillonnent l'Océan et la Méditerranée, et enrichissent les ports de Patras, Spezzia, Chalcis, Galaxidi, Poros, de Syra surtout, qui est le centre autour duquel gravitent aujourd'hui tous les intérêts de la marine grecque. C'est aussi par la rapidité de sa renaissance intellectuelle que la nation grecque remonte au niveau des autres nations civilisées. Les Hellènes sont vivement préoccupés de science, de littérature, de poésie, de tout ce qui intéresse la pensée, de tout ce qui sourit à l'imagination. Aussi, lorsque leurs primats s'assemblèrent sous les orangers d'Épidaure pour jeter les bases d'une constitution, ils comprirent qu'il fallait satisfaire tout d'abord à ces nobles instincts, et le second décret qu'ils promulguèrent eut pour objet l'organisation de l'instruction publique. En peu de temps, des écoles furent établies de toutes parts, et ce mouvement retentit jusque dans les classes les plus pauvres de cette société naissante (1). La Grèce est aujourd'hui dotée de plus de quatre cents écoles ou colléges, que fréquentent cinquante mille élèves. Si le petit royaume grec, tel qu'il est constitué, ne peut aspirer à de bien vastes destins, il est du moins le centre où s'entretiennent les germes de civilisation qui renouvelleront un jour la face de l'Orient. Les Grecs vivent dans l'espoir que ce jour n'est pas éloigné d'eux; ils sont impatiens de franchir leurs étroites frontières, et de consommer l'œuvre de l'émancipation nationale par la complète délivrance de la race hellénique répandue sur tout le territoire de la Turquie d'Europe. Quelle que soit pourtant cette impatience, et quelle que soit la tyrannie par laquelle les Turcs cherchent à étouffer dans le sein des populations chrétiennes encore soumises à leur joug la passion de liberté et de nationalité qui n'a cessé de couver en elles, le peuple grec ne peut songer à recommencer la lutte de l'indépendance, car l'Europe ne s'associerait point aujourd'hui à cette tentative, et lui reprocherait d'avoir inopportunément troublé sa précaire tranquillité. D'ailleurs la Turquie s'en va d'elle-même, le colosse ottoman s'affaisse; la jeune Grèce doit assister froidement à cette agonie et se garder d'en précipiter le terme par une commotion violente. Son intérêt véritable est d'attendre, de laisser agir le mal sans remède qui emporte son caduc ennemi dans la tombe, et de se préparer avec calme et prudence au grand rôle qu'elle est appelée à jouer dans les destinées de l'Orient.

E. Yemeniz.

(1) Voyez, sur l'*Instruction publique en Grèce*, une étude de M. Ampère, *Revue* du 1er avril 1843.

LA
REINE-BLANCHE
AUX ILES MARQUISES

SOUVENIRS ET PAYSAGES DE L'OCÉANIE.

II.

LES MŒURS DES INSULAIRES ET L'OCCUPATION DE L'ARCHIPEL.

I.

On a vu déjà comment nous étions arrivés aux îles Marquises, quelles impressions éveillèrent en nous tout d'abord les spectacles d'un pays nouveau, quels incidens signalèrent les premiers momens de l'occupation (1). Lorsque notre installation fut à peu près complète, un champ assez vaste d'observation s'ouvrait devant nous : nous avions à étudier en elle-même cette société indigène au milieu de laquelle nous étions jetés, et à voir aussi comment pourrait s'établir une société coloniale. Cette étude, qui remplit la dernière partie de notre séjour, ne pouvait que nous offrir tout à la fois de curieux enseignemens et d'amples distractions. Entrons librement dans ce monde si peu connu.

La société aux îles Marquises en est encore aux formes les plus rudimentaires : elle se divise en deux classes distinctes. La première, celle des *akaïkis*, peut être regardée comme l'aristocratie de naissance, de fortune et d'intelligence du pays : elle comprend les chefs

(1) Voyez la livraison du 15 juillet.

civils et religieux. La seconde se compose du reste de la population, les *kikinos*. L'autorité de l'*akaïki* a des limites fort restreintes. Son influence dépend surtout de sa valeur individuelle. Ses droits consistent à prendre chez les *kikinos* les objets qui sont à sa convenance, à percevoir une dîme sur leurs récoltes, à lever un impôt sur leurs bénéfices, à les chasser de son domaine s'il a lieu de s'en plaindre, et enfin à prononcer les interdictions rigoureuses connues sous le nom de *tapus*. Ses devoirs, peu compliqués, semblent se borner uniquement à faire observer les *tapus* et à punir ceux qui les violent. Rien ne distingue extérieurement l'*akaïki* du *kikino*. Le *kikino* est généralement le domestique et le soldat des chefs; ses occupations ordinaires se bornent à préparer et à servir la nourriture de la famille. Du reste, il mange au même plat, couche sur la même natte que le maître; il est souvent aussi le mari de la même femme, et comme il n'est lié par aucun pacte, il peut à sa convenance quitter son patron et en servir un autre. On est *akaïki* par droit de naissance; on le devient en s'illustrant à la guerre, en s'alliant à une *atapeïu* (1), en se faisant adopter par un chef. Quand un *akaïki* a plusieurs enfans, c'est l'aîné, garçon ou fille, qui hérite du titre et des propriétés; les autres enfans restent *kikinos*. Souvent les *akaïkis* de première classe prennent le titre de grands-prêtres et remplissent les fonctions sacerdotales, mais les grands-prêtres et les grandes-prêtresses véritables sont les *tahuas*; les autres desservans se nomment les *tahunas*. La partie matérielle des sacrifices et autres cérémonies du culte est du ressort de ces derniers : ils battent les *tam-tams* sacrés, comme les corybantes, et assistent les *tahuas* durant les jongleries religieuses. Les grands-prêtres, destinés presque tous à devenir dieux après leur mort, ont de leur vivant le privilége héréditaire d'être inspirés par les divinités, dont ils transmettent les arrêts à la population. A cette faculté, ils joignent celle de guérir les maladies de l'âme et du corps, qui toujours sont un effet de la colère divine : ils remplissent donc le double emploi de médecins et de sorciers. Une sorte de mystère dont ils s'entourent, le pouvoir qu'ils ont de disposer du *tapu*, d'exiger des victimes humaines, les rendent très redoutables.

Chez un peuple porté à ne reconnaître d'autres droits que ceux de la force, il était indispensable d'opposer aux mauvais instincts un frein des plus puissans. Telle fut l'origine du *tapu*, qu'on fit émaner d'une source divine. *Tapu* signifie défense formelle, interdiction complète. Le *tapu* était toujours dans l'origine la volonté des dieux transmise au peuple par l'intermédiaire des prêtres; mais il prit un

(1) Femme chef.

développement rapide dès que les hommes mis en possession de cette arme redoutable reconnurent tout le parti qu'on en pouvait tirer pour dominer des esprits faibles, ignorans et crédules. Les prêtres firent bientôt avec les chefs un pacte de protection mutuelle, d'un mutuel accord on exploita les simples, et le *tapu*, loin d'avoir une action morale et civilisatrice, fut dès lors, ce qu'il est encore aujourd'hui, un instrument de despotisme utilisé au bénéfice des passions et des caprices de ceux qui en disposent. Ce fut le *tapu* qui constitua la propriété dès que s'érigèrent en propriétaires ceux que leur intelligence, leur force et leur courage plaçaient au-dessus du vulgaire; c'est encore lui qui la protége actuellement, et sous cette prestigieuse égide toute la catégorie des prêtres et des chefs jouit en sécurité de ses priviléges.

L'anthropophagie est un fait trop avéré dans tout l'archipel; mais en dehors des circonstances où les fièvres de la haine, de la vengeance, les surexcitations du combat et les forfanteries de la victoire enivrent et affolent les indigènes, quelques *kakious* (vieillards) conservent seuls un goût passionné pour ces festins contre nature. Un jour, dans l'entraînement de la colère, accusant les Vaïs de je ne sais quel méfait, le grand-prêtre Veketu s'écria que cette tribu avait plusieurs grands *vahi tapus* (1), tandis que les Teïs n'en possédaient qu'un seul. Le commandant Collet lui demanda où se trouvait cette case mystérieuse, et le grand-prêtre, avec une expansion qui ne lui était pas ordinaire, promit de l'y conduire. Je fis partie de l'expédition avec le lieutenant Rohr.

Depuis huit jours, des pluies abondantes avaient succédé à une longue sécheresse. La végétation de la vallée s'épanouissait au grand soleil. Sous les goyaviers et les ricins grognaient en nombre considérable les marcassins noirs et les porcs rouges réservés aux festins des grands-prêtres et des chefs. Partout sur notre passage les femmes nous envoyaient du seuil de leurs cases les saluts les plus amicaux. Bientôt s'offrit à nous un large sentier bordé d'énormes blocs de pierre, et nous restâmes confondus, ne pouvant nous expliquer comment, avec les moyens dont ils disposent, les canaques sont parvenus à construire ces murailles cyclopéennes. Au sortir de ce défilé, nous eûmes devant nous le versant d'une montagne qui est le terrain sacré. Des arbres séculaires appartenant aux espèces qui ornent les lieux *tapus*, des *meïs*, des *tamanus*, des badamiers, des *evas*, placés à distance les uns des autres, étendent au loin des rameaux que ne mutila jamais une main sacrilége, et répandent autour d'eux l'ombrage et la fraîcheur. Nul sentier, nulle trace sur le

(1) Sortes de sanctuaires dont l'entrée est interdite.

gazon n'indiquent le pas de l'homme. Rien de triste et d'imposant comme le calme, l'immobilité, le silence de mort qui règnent sous ces arbres au feuillage obscur, aux fruits léthifères. Après avoir marché quelque temps, nous nous trouvâmes devant une case affectée aux repas. Quelques ornemens de tête en plumes étaient suspendus à l'intérieur, pêle-mêle avec les crânes des dernières victimes sacrifiées. Des étoffes du pays festonnaient la grande cloison postérieure, au milieu de laquelle une énorme tête de porc, retenue par des liens dans un bouquet de rameaux fanés, regardait la porte d'entrée. Les quatre coins étaient occupés par des *tikis* (idoles); de hauts tambours ornés de chevelures, de grandes jattes en bois de rose, des courges aux flancs orangés étaient épars sur le sol. En voyant le délabrement de cette case et le désordre qui y règnait, on ne pouvait douter qu'elle n'eût été abandonnée après un repas déjà ancien de plusieurs mois. Dans le voisinage se trouvait une autre construction plus petite, le véritable *vahi tapu* redouté des indigènes. C'est là que les dieux viennent errer la nuit, c'est là qu'ils prennent leurs ébats, au milieu des offrandes et des victimes préférées.

Rien n'indiquait cependant l'importance de cette chétive construction, que formaient quatre montans reliés par des traverses, et que couvraient des rameaux de cocotiers. L'entrée en était défendue par deux idoles horribles. Deux autres *tikis* paraissaient garder les offrandes environnantes, casse-tête, étoffes, conques de guerre, bracelets de tresses relevés de rondelles de nacre et ornés d'une épaisse touffe de cheveux frisés. C'était tout. Nulle part le moindre débris humain ne justifiait la destination de ce terrible lieu. Nous en manifestâmes notre étonnement au *tahua*, qui parut soucieux et sembla étudier notre physionomie; puis, après quelques instans de réflexion, comme un homme qui prend son parti, il nous conduisit vers d'énormes *tikis* en pierre rougeâtre, derrière lesquels il nous indiqua un tronc d'arbre épais coupé à un mètre et demi du sol et profondément creusé. Là, sous une couche de feuilles sèches, se trouvait tout un ossuaire. Nous quittâmes ce lieu fort satisfaits de le voir abandonné et presque oublié, bien que cet oubli et cet abandon n'eussent d'autre cause que notre présence à Taiohaë. S'il faut en croire le tahua Veketu, les habitans des Marquises ne mangent l'homme que par vengeance. On emploie pour le tuer le moyen généralement usité pour tous les animaux; afin d'éviter autant que possible l'effusion du sang, on l'étouffe au moyen d'un bâton appliqué sur le cou et faisant levier. C'est aux guerriers que reviennent les yeux. Le cœur est mangé cru; le reste du corps, bardé de feuilles de *ti*, couché, recouvert de terre, sur un lit de galets rougis au

feu, est cuit le premier ou le deuxième jour, mangé le troisième et les jours suivans. Les chefs, grands-prêtres et vieillards sont seuls admis aux repas de chair humaine; mais en temps de guerre les *kikinos* mêmes peuvent y prendre part. Un canaque armé d'un roseau tranchant découpe le corps; les pieds, les mains et les côtes sont offerts aux chefs, les fesses reviennent au grand-prêtre. Les femmes sont exclues de ces festins, qui leur inspirent du reste la plus profonde horreur; aussi durant plusieurs jours fuient-elles avec répugnance tous les hommes suspects d'y avoir pris part.

Si l'on veut rencontrer le Nukahivien dans sa pureté, dans toute son élégance native, ce n'est point chez les Teïs, c'est chez les Taipis et dans les autres îles peu fréquentées du groupe qu'il le faut chercher. D'une haute stature, les épaules effacées, le thorax en avant, svelte, le torse légèrement cambré sur les hanches, le Nukahivien s'avance, la tête fière et parfois arrogante, mais avec un port assuré, une démarche libre et hardie. Il semble taillé moins pour la lutte que pour la course et l'escalade. Il tient plutôt du gymnaste que de l'athlète. Il a les traits du visage purs et corrects, le nez droit ou aquilin, court parfois ou légèrement épaté, jamais difforme. La bouche n'est ni grande ni lippue; le front, un peu bas, un peu fuyant, est rasé à la partie supérieure, ce qui a fait dire que les canaques avaient le front haut. Si le Nukahivien parle et s'anime, son œil noir, grand, nacré, d'une mobilité extrême, éclate dans le tatouage, où s'ouvre aussi dans un sourire la raie d'argent de ses dents blanches. On peut esquisser la forme physique de l'habitant des Marquises, mais il est plus difficile de définir les bizarreries de sa nature fantasque. Il tient beaucoup de l'enfant; il est aussi peu capable de reconnaissance, il a les mêmes caprices irascibles. Il est nerveux, inquiet, impatient. La superstition est un des traits saillans de sa nature. Il est hospitalier; son premier abord est avenant, doux, rieur; puis au moindre froissement, et pour des motifs que l'étranger ne saisit pas toujours, une brusque révolution se fait en lui, et il devient farouche. Pour peu qu'un intérêt soit en jeu, la finesse et la ruse prennent chez les canaques le masque de la bonhomie. La prédominance du système nerveux chez le Nukahivien explique l'effervescence de ses passions et aussi le prompt affaissement de la surexcitation fébrile qui s'est emparée de lui. Il a les défauts et les qualités de sa nature. On le dit en certaines circonstances cruel jusqu'à la férocité; mais cette accusation ne nous semble pas justifiée, ou du moins, si on l'admet, il faut en demander compte à ses pratiques religieuses plutôt qu'à son caractère.

La taille des femmes est moyenne, leur galbe modelé souvent avec une pureté que la statuaire nous a révélée presque seule en

France, le torse élégamment cambré, les chairs potelées et solides, le grain de la peau d'une finesse extrême. Leurs mains au toucher onctueux, aux doigts effilés, aux ongles longs, taillés en amande, luisans comme l'agate et amoureusement soignés, sont en général d'une beauté surprenante. Peu de femmes au monde ont plus de grâce, sinon dans leurs mouvemens, au moins dans leurs poses, et les femmes des archipels les plus voisins, les Taïtiennes si vantées, semblent de lourdes, épaisses et brunes campagnardes, comparées aux filles de Nukahiva, si légères des pieds à la tête.

En général, aux Marquises, les traits du visage nous paraissent chez la femme moins corrects et moins purs que chez l'homme, peut-être parce que nous sommes accoutumés à exiger davantage de sa beauté plastique. La chevelure, épaisse, un peu rude, chatoyante de lotions huileuses, relevée avec les doigts, retombe sur les épaules et encadre un visage d'une pâleur chaude comme le bois de santal. Le front est découvert, mais étroit; les pommettes sont écartées, même un peu saillantes. Sous l'arcade sourcilière peu fournie de poils, les yeux, parfois relevés aux coins, vers les tempes, s'ouvrent grands, limpides, noirs et fournis de longs cils. Si le visage des hommes nous semble plus régulier, non-seulement leur physionomie est loin d'avoir la séduisante expression de douceur, de bonté, de franchise, l'attrait mélancolique et rêveur, le charme sympathique enfin, qui distinguent la femme de l'archipel, mais leur caractère n'offre pas non plus les mêmes garanties. La douceur des femmes est incontestable; elles ont une imagination très vive; elles sont superstitieuses et craintives à l'extrême. Coquettes, enjouées, avec un penchant à la moquerie, elles ont une rare pénétration de nos usages, de notre caractère, et depuis notre arrivée dans le pays elles nous ont donné souvent, même en dépit du danger qu'elles couraient, des preuves sans nombre de leur attachement.

Les indigènes sont en général peu causeurs. Souvent ils se transmettent leur pensée par un jeu de physionomie difficile à saisir pour des Européens. Assis en face les uns des autres, le dos contre une pierre, les bras croisés sous la tête, ils se regardent des heures entières sans échanger un seul mot. Contrairement aux nègres, ils sont très sobres de paroles et de gestes, alors même que leurs intérêts les plus chers sont en jeu. Paresseux, indolens, peu industrieux, ne sachant se soumettre à aucun travail régulier, ils passent la plus grande partie de leur temps, étendus à l'ombre sur des nattes, à dormir, à chanter, à tresser des guirlandes. Pourtant, bien qu'ils soient sensuels, gourmands, insoucieux du lendemain, ils ont l'esprit rapide, le jugement droit, une idée très nette de ce qui est bon et juste.

Le mariage à Nukahiva n'a rien de commun avec le pacte solennel dont les plus déterminés n'acceptent point chez nous sans inquiétude les périlleux hasards : ce n'est pas la chaîne éternellement rivée, c'est une guirlande qu'on porte tant qu'elle paraît légère, et qu'on peut rompre dès qu'elle semble pesante. Rien ne se fait plus simplement qu'un mariage. Pour peu que deux jeunes gens se conviennent, ils demandent à leurs familles l'autorisation de vivre ensemble. Le consentement est-il accordé, on fait aux fiancés des présens qui consistent en étoffes, en armes et munitions de guerre; on rassemble les parens autour d'un porc tué pour la circonstance; la case d'une des familles reçoit aussitôt le jeune couple, et le mariage est accompli sans autre cérémonie. Les parens au contraire mettent-ils quelque obstacle, le plus souvent les amoureux vont chercher ailleurs un abri, et le mariage n'en a pas moins lieu. Après un certain temps d'épreuve, si les époux se reconnaissent de nature incompatible, ils se quittent d'un commun accord, se considèrent comme parfaitement libres, et tout est dit; mais si la femme déserte par caprice le toit conjugal pour suivre un amant, le mari la guette et lui administre des corrections véhémentes et réitérées. Le rival vole naturellement au secours de sa maîtresse en pleurs; des rixes s'engagent, les haches se mettent de la partie, et l'affaire se termine fréquemment par le meurtre de l'un des adversaires. Les séparations volontaires sont rares, surtout parmi les *kikinos;* quant aux séparations légales, si je puis employer ce mot, la brutalité du mari en est à peu près l'unique motif légitime. Quelques femmes ont plusieurs maris; c'est le système oriental pris à rebours. La faculté d'avoir plusieurs maris n'est pourtant pas générale, elle n'appartient guère qu'aux *atapeïus*. Une fille enceinte, quelle que soit l'origine de sa grossesse, trouve aussitôt vingt épouseurs; les *akaïkis* surtout se disputent sa possession : c'est que, hélas! par suite des débauches auxquelles s'abandonnent les femmes à peine âgées de douze ans, la fécondité devient une vertu fort rare dans le pays; aussi l'enfant du hasard est-il adopté avec bonheur par le mari.

Le désir d'avoir des enfans est fondé sur deux graves motifs, où l'intérêt personnel tient une aussi grande place que le besoin d'affection : d'abord la nécessité de se créer pour sa vieillesse une aide et un appui qui feraient à peu près défaut sur une terre où l'on ne connaît pour ainsi dire d'autre loi que celle du plus fort, en second lieu et surtout la crainte de mourir isolé. En effet, aux Marquises, la famille seule entoure le moribond des pratiques nécessaires pour faciliter l'entrée de son âme dans l'autre monde; seule aussi, elle rend au mort les derniers devoirs. Faute d'une famille, les restes mortels courent le risque d'être tout simplement enterrés ou jetés

à la mer, et l'âme, ne pouvant alors entrer ni au paradis ni en enfer, reste éternellement ensevelie avec le cadavre. De cette croyance dérive une habitude très répandue dans le pays. La famille qui a des enfans en cède une partie à celle qui n'en a pas. Des présens plus ou moins considérables accompagnent toujours ces concessions d'enfans. Si donc il est juste de dire qu'une famille nombreuse est parfois une fortune, c'est assurément aux Marquises. Les enfans indigènes font à peu près ce qui leur plaît; rien ne les contrarie, ils sont aimés de tout le monde, ils vaguent en liberté, se livrent à leurs jeux sans contrainte, se taquinent et se querellent fort rarement entre eux. Jamais ils ne nous ont rendus témoins de ces scènes de pugilat si fréquentes entre enfans civilisés. Je ne me rappelle pas avoir vu pleurer un enfant nukahivien en dehors des lamentations réglées par le décorum, et qui le plus souvent sont sans larmes. Ces enfans ont une gaieté peu bruyante, ils sont fort doux et paraissent les plus heureux du monde. Dès que l'enfant est en âge de pourvoir à sa subsistance, il se fixe où il lui plaît, bâtit un frêle ajoupa de branches et de feuilles, et ne paraît plus se soucier de sa famille; il semblerait que ses affections ne se développent que dans l'âge mûr. Les parens au contraire lui conservent leur sollicitude tant qu'une adoption consentie ne les force pas à s'en démettre.

La vie journalière des indigènes est des plus faciles. La récolte des fruits à pain, la pêche du poisson, la mastication du kava, tels sont leurs travaux, dont le plus pénible est la pêche. En mai, juin, juillet et août, des bancs innombrables d'un poisson nommé *kuavena*, plus petit que l'éperlan, hantent les différentes baies de l'archipel. Alors, durant les nuits sans lune, on voit courir sur l'eau une cinquantaine de pirogues portant à la proue une énorme torche flamboyante; de loin, on dirait des régates de salamandres; elles s'avancent à l'entrée des baies, se rejoignent et rentrent processionnellement, conduisant à leur suite le poisson vers certaines parties du rivage où la population rassemblée le prend au filet. Ce petit poisson est fort délicat, mangé vivant; la faim assouvie, on emporte dans des jattes de bois ou dans des sacs le reste de la pêche, que l'on mange toujours cru, les jours suivans, trempé dans la *popoï*. Pour prendre le poisson de mer ou d'eau douce dans les réservoirs naturels ouverts entre les rochers, les indigènes se servent de différentes drogues enivrantes. Contrairement à l'herbe fabuleuse de Glaucus, une plante nommée *kiki*, l'amande pilée du baringtonia, une bouillie faite avec les graines du *koku* (bois de savon des Antilles), répandues au fond de l'eau, plongent le poisson dans une atonie semblable à celle que produit le chloroforme; devenu im-

mobile et comme saisi dans un bloc de glace, il se laisse prendre à la main. Le requin et le *devil-fish*, sorte de grande raie, la bonite, sont aussi pour les naturels un manger fort délicat, mais leur chair coriace exige une station de trois semaines au soleil sur la grève; on les dépèce ensuite avec un roseau affilé, et on en distribue des tranches aux peuplades alliées. Il y a deux façons de prendre le requin; toutes deux sont fort dangereuses. Les naturels, pour allécher l'animal, laissent traîner une jambe dans l'eau, et quand le hideux squale arrive à la surface, ils lui passent avec une dextérité surprenante un nœud coulant autour du corps. C'est le *laso* de l'Indien chasseur des pampas appliqué à la pêche. La seconde méthode consiste à suivre le requin en pirogue, et, le moment propice arrivé, deux naturels plongent et attaquent le harpon à la main ce brigand des mers. Bien qu'ils soient fréquemment victimes de ce périlleux exercice, ils s'y livrent avec une incroyable témérité.

Le travail des femmes se borne à cuire, à écorcer, à triturer la pulpe des fruits à pain pour en faire de la *popoï* fraîche ou à retravailler la *popoï* ancienne selon les besoins du jour. Elles préparent en outre le *keikai*, popoï sucrée, puis un autre mets appelé le *kaku*, purée faite avec du fruit à pain cuit, broyé au pilon de pierre et arrosé d'un lait d'amande râpée de noix de coco; les vieilles femmes enfin fabriquent la *tapa*. Ces diverses occupations ne prennent guère à l'un et à l'autre sexe que quelques heures par semaine. Le reste du temps se passe à dormir, à chanter, à se baigner, à tresser des couronnes de fleurs, de fruits de pandanus, à s'oindre d'*eka-moa* (1), enfin à faire de la musique. C'est une véritable vie contemplative, c'est l'île de Calypso sans Mentor; seulement Eucharis et ses compagnes se peignent avec leurs doigts, ruissellent d'huile teinte en jaune, psalmodient des *comumus*, et au lieu de théorbes, de cithares et autres instrumens à l'usage des demi-dieux, elles tapotent prestement, avec un petit marteau de casuarina, une harmonica composée de morceaux de bois de fao de différentes grandeurs, jouent de la flûte par le nez en comprimant avec un doigt l'une des narines, pour ne pas diviser la colonne d'air absorbée, et enfin confient leurs plus secrètes pensées d'amour aux vibrations éoliennes d'un instrument importé par d'autres sauvages civilisés, la vulgaire guimbarde, puisqu'il faut l'appeler par son nom. Il est juste d'ajouter qu'elles tirent du fredon ingrat de l'aiguille d'acier un parti extraordinaire. Au moyen de certains accords, de mystérieuses conversations s'établissent à distance avec une surprenante

(1) Huile de coco teinte en jaune indien par une décoction végétale.

intelligence et mettent aux abois la curiosité des étrangers. Maintenant que la langue canaque est devenue familière aux occupans français, c'est le moyen employé par les femmes pour échanger devant eux leurs pensées. Cet usage de correspondre par des sons lancés dans l'espace a du reste existé de tout temps aux Marquises. Souvent les femmes de deux tribus voisines, placées de chaque côté d'une crête qui les sépare, établissent un colloque avec un sifflet de roseau; de l'un à l'autre versant, les sons volent, brusques, aigus, tremblotans, syncopés avec des nuances expressives à décourager les plus triomphantes rossignolades d'un maître d'équipage. Durant les heures chaudes de la journée, la campagne est silencieuse. Un mouvement, une clameur des indigènes sont alors chose rare. Vers la partie la plus fréquentée de Taiohaë même, on peut se croire loin de toute demeure. L'oreille, faite au bruit de la mer, n'entend que le petit cri aigu du *kopeka* tournoyant sur l'arbre gigantesque des Marquises et les frissons d'ailes des *kukurus*, avides de ses petites baies pourprées. Un canaque au pas élastique traverse l'ombre bleue ou les rayons dorés du bosquet, l'épaule chargée d'un bambou, aux extrémités duquel pendent deux sacoches en feuilles de cocotier, laissant voir sous leurs mailles grossières des goyaves ou les pommes roses du *keïka*. Un *kakiou*, dont un glacis d'*eka-moa* verdit le tatouage, chemine péniblement, chargé d'un long roseau dont il fait son réservoir d'eau douce. Une femme accroupie et pensive livre ses pieds au courant qui lui met des anneaux de cristal aux chevilles. Telles seraient à peu près les seules distractions pour le regard et pour l'ouïe, si à chaque instant on n'entendait grogner, on ne voyait rôder familièrement autour de soi nombre de petits porcs noirs et rouges qui finiront, d'un mutuel accord avec les goyaviers, par envahir les îles, l'arbre livrant ses fruits indigestes à l'animal, qui s'en va semant partout ses graines sur le sol.

L'arrivée d'un navire met surtout les indigènes en émoi. On le guette des hauteurs, on se prépare à le recevoir. Dès que le navire est signalé, la nouvelle s'en répand avec rapidité. Chacun vient l'attendre au rivage. Les femmes reçoivent de leurs maris ou de leurs parens des recommandations sans nombre. On leur désigne ce qu'elles doivent exiger en retour des faveurs qu'elles vont accorder aux arrivans, on les exhorte à les voler même, si l'occasion s'en présente. Le navire paraît enfin à l'entrée de la baie. De tous côtés, aussitôt les groupes se précipitent; un dernier avertissement, une dernière recommandation les suit dans leur essor. « Tima, n'oublie pas le *namou!* — Demande pour moi de la poudre, Tahia! — Oii, souviens-toi du poisson salé! — Manu, rapporte-moi de la tapa rouge, des colliers, des dents de cachalot! » Et toutes ces

femmes fendent les flots d'une main, élèvent de l'autre au-dessus de leur tête leur ceinture attachée au bout d'un bâton; toutes jettent des cris perçans, et chacune s'évertue à toucher barre la première. C'est une lutte de vigueur et d'adresse d'autant plus intéressante que le but est mobile, que le navire s'éloigne ou se rapproche suivant les exigences de la brise pour gagner le mouillage. Il faut cependant arriver des premières, car l'équipage fait son choix à mesure, et à moins de séductions irrésistibles l'accès du pont est impitoyablement refusé aux retardataires. Piteuses alors, celles-ci regagnent le rivage, escortées des *kaohas* ironiques, des quolibets, des huées de leurs compagnes accueillies à bord. Telle est la scène d'arrivée de tous les navires. Le lendemain, les femmes sont reconduites à la grève dans des baleinières. S'il y a plusieurs navires sur la rade, le nombre des femmes qui vont ordinairement à bord ne suffit plus; on fait appel alors aux tribus éloignées, et chaque soir les barques viennent chercher une nouvelle cargaison vivante.

Au point de vue pittoresque, c'est un charmant et curieux spectacle que de voir passer sur l'eau toute chatoyante des reflets du soleil couchant ces baleinières manœuvrées par des matelots en chemise de laine écarlate ou d'indienne aux rayures éclatantes; toutes sont envahies par des femmes couronnées de fleurs, bardées de guirlandes, drapées de blanches tapas, les unes assises ou couchées, et laissant traîner leurs bras dans le sillage, les autres debout, celles-ci la flûte aux narines, la guimbarde aux lèvres, celles-là battant des mains et préludant par de joyeux *comumus* à des plaisirs effrénés. Malheureusement la scène change vite. Des gaietés forcenées, des hurlemens bachiques, des éclats de rire et des hourras sortis du sein des ténèbres vous révèlent bientôt les scandaleux mystères des orgies nocturnes. On songe douloureusement alors que les produits de la civilisation, les liqueurs fortes, le tabac, les ustensiles, les étoffes et les armes, sont le mobile de ces déplorables scènes, et l'on comprend que la facilité avec laquelle on se procure ces objets convoités sera indéfiniment un obstacle à tout travail régulier, comme aussi ces fréquens rapports avec des hommes licencieux et grossiers en doivent être un aussi à la moralisation de cette race malheureuse et charmante.

Quand on considère la facilité avec laquelle les indigènes livrent aux étrangers leurs femmes et leurs filles, on s'étonne de rencontrer sous le toit du canaque, comme sous le nôtre, de véritables liens d'affection entre les différens membres de la famille; mais on reconnaît vite que si ces peuples sont arrivés, dans leurs relations avec les étrangers, à considérer la femme comme une marchandise dont ils règlent et débattent le prix avec le premier venu, il n'en est

pas de même dans les rapports qu'ils ont entre eux. L'infidélité de l'un ou de l'autre sexe occasionne parfois entre les hommes des rixes sanglantes et porte les femmes à étrangler ou à empoisonner leurs rivales. Il est certain d'ailleurs que le libertinage des femmes a bien moins la passion pour mobile que le désir de se procurer des objets qu'on ne saurait avoir autrement. Ce qui confirme cette opinion et montre que le sentiment du devoir n'est pas complétement effacé dans les familles, c'est que le groupe extravagant des néréides nukahiviennes reste pour ainsi dire toujours le même, tandis qu'indifférentes à cette vie effrénée, un nombre assez considérable de femmes indigènes conservent une sorte de dignité, et résistent avec énergie aux sollicitations qui leur sont adressées. Plusieurs officiers étaient aux Marquises mariés à la mode du pays; leurs femmes se conduisaient très bien et semblaient avoir pour eux une affection, sinon supérieure, au moins égale à celle qu'elles auraient pu avoir pour un indigène. Quant à l'expression du sentiment, pour ne pas se produire avec des formes aussi raffinées qu'en pays civilisé, on n'y saurait méconnaître des langueurs, des mignardises, des tendresses, des élans de jalousie semblables aux nôtres.

Les nombreux loisirs de ce peuple semblent l'avoir doué d'un vif instinct d'observation. A peine arrivés dans le pays, nous avons vu saisir nos ridicules, contrefaire notre démarche, comprendre l'usage de nos ustensiles, imiter sans gaucherie nos actions. Les femmes surtout montraient une rapide intelligence de notre nature, s'assimilaient à nous avec une singulière aptitude, et souvent leur présence d'esprit nous a tirés de situations difficiles et inquiétantes. Je me borne à citer un fait qui résume différentes nuances de leur caractère.

Un jour, la détonation d'une arme à feu partie d'un petit jardin de l'établissement appelle sur les lieux quelques marins occupés dans le voisinage. Une femme canaque, depuis longtemps en relations avec un officier français, arrive aussi des premières, et l'on trouve raide mort, frappé d'une balle à la tête, un enfant indigène auprès d'un fusil de chasse qui vient d'être déchargé. Ce fusil appartenait à un lieutenant de vaisseau de service à son bord en ce moment-là. Chacun aussitôt fait ses conjectures sur l'événement, et tout le monde s'accorde à supposer que l'enfant, ayant pris l'arme dans la case voisine, vient d'être victime de son inexpérience. Le mort appartenait à la tribu des Happas : on mande sa famille, qui arrive bientôt à l'établissement accompagnée de quelques guerriers de la tribu. Au premier coup d'œil jeté par les indigènes sur le cadavre, les fronts se rembrunissent, et l'aspect farouche des physionomies trahit une pensée haineuse. On les questionne à ce sujet, et

un chef s'écrie : « Non, le *poïti* (1) ne s'est pas donné la mort; c'est une vengeance qu'on a exercée contre lui. » Et il établit d'une façon qui semble irréfutable l'impossibilité pour un enfant de cette taille de se faire une blessure dirigée en ce sens. L'embarras était grand parmi les Français. Un meurtre semblable pouvait d'un jour à l'autre attirer sur eux quelque sanglante représaille, et dans tous les cas inquiéter leurs promenades solitaires vers la montagne. La femme de l'officier comprit le péril; s'avançant avec résolution : « Le *poïti* s'est tué lui-même, je l'ai vu, voici comment il a fait. » Ce disant, elle prit le fusil, et sans hésiter elle le plaça de telle sorte que Français et canaques se rendirent à l'évidence. On fit quelques cadeaux à la famille, on enterra le cadavre, et le bon accord ne fut pas compromis. A peine l'officier revint-il à terre que son domestique lui avoua qu'il était l'auteur bien innocent du meurtre de la matinée. Il avait trouvé le fusil aux mains de l'enfant, et en faisant jouer la batterie pour mettre le chien au repos, il avait fait partir le coup qui était allé frapper le petit malheureux, placé à quelques pas. Éperdu, il avait alors déposé l'arme près de la victime et s'était enfui désespéré dans la campagne. L'officier jeta un regard interrogateur à la jeune femme, qui, devinant l'aveu, écoutait impassible : « Eh bien! Oïa? — C'est vrai, dit-elle. — Pourquoi donc nous as-tu menti? — Le Français, répondit Oïa, n'a pas voulu tuer l'enfant; sa langue se taisait, j'ai dû garder son secret. Aucun de vous n'aurait su tromper les canaques; ils se seraient vengés quelque jour dans la montagne, et qui sait? peut-être sur toi,... c'était ton fusil. »

II.

L'existence que nous venons de décrire serait d'une monotonie insupportable, si, comme les Indiens du Pérou, les Nukahiviens n'avaient la passion des plaisirs bruyans, des bombances et des toilettes d'apparat. La mort d'un prêtre ou d'un chef devenu dieu, la récolte du *meï*, le dénombrement des porcs d'une tribu, sont autant de prétextes à des réunions où figure parfois la population entière de l'île. Ces fêtes, appelées *koïka*, comme le lieu où elles se donnent, rassemblent durant plusieurs jours les insulaires loin du rivage, sur des emplacemens consacrés que protége la présence des divinités nukahiviennes.

Un *koïka* propitiatoire en l'honneur d'un grand-prêtre que la mort avait envoyé six mois auparavant enrichir d'un nouveau dieu

(1) Équivalent du mot bambin.

l'olympe nukahivien nous conduisit un jour chez les Happas d'Avao. Le *koïka* étendait son rectangle de constructions sur un plateau voisin des crêtes basaltiques de la montagne. Nous fûmes d'abord reçus par deux cents personnes environ, des femmes, des enfans et des vieillards. Bientôt les accens farouches de la conque marine éclatèrent, et les tribus alliées, Teïs, Happas et Taïoas, se précipitèrent dans l'enceinte en grand costume de combat; un instant après, un hourra formidable sembla tomber du ciel. Nous levâmes les yeux, et nous vîmes les crêtes voisines envahies par de nombreux groupes d'indigènes qui s'y étaient abattus comme des aigles. Un cri d'appel retentit de nouveau, et sur le versant rapide de la montagne roulèrent comme un torrent quatre ou cinq cents insulaires dont les manteaux blancs et rouges s'ouvraient au soleil en ailes éclatantes. En même temps, aux entrées de l'enceinte se présentèrent résolues, arrogantes et fières, sans souci des gens qui les avaient conviées, les belliqueuses tribus de la partie orientale de l'île. Le *koïka* fut dès lors un véritable pandémonium où s'agitaient, parmi les rumeurs et les musiques barbares, des costumes dont l'ensemble ne laissait pas d'être fort imposant.

Tous les guerriers étaient presque uniformément vêtus. Leur coiffure se composait du *tavaha*, qui, plus haut que les bonnets à poil de nos grenadiers, développait au-dessus de la tête son large éventail de plumes d'un vert sombre. A la base s'arrondissait de l'une à l'autre tempe un croissant parsemé de pois écarlates, incrustés en mosaïque dans une gomme aussi tenace que la colle forte. Au-dessus de cet ornement, des barbes de vieillards disposées en une gerbe épaisse se détachaient sur le fond sombre et luisant des *tavahas*, et laissaient jaillir, pareilles aux pistils des fleurs, de longues aigrettes en plumes de phaéton à brins blancs et rouges. Deux grandes plaques ovales en bois blanchi à la chaux et retenues à la hauteur des oreilles encadraient le visage. Un manteau de *tapa*, un camail en flanelle écarlate, ajusté par un nœud sur la poitrine, où éclatait en plastron nacré la coquille d'une huître perlière, des paquets de chevelures attachés à un ceinturon retenant aussi des crânes qui, remplis de petits cailloux, s'agitaient parfois avec un bruit sinistre, complétaient cet accoutrement des grands jours. Nous ne pouvions nous lasser d'admirer la démarche aisée, les fières mines, les attitudes hardies, les mouvemens pleins de souplesse féline de cette élégante race, dont les Vaïs et les Houmis offraient surtout le type séduisant. Du reste, l'allure triomphante de ces derniers, la façon dont ils paradaient et faisaient la roue devant les beautés nukahiviennes, indiquaient assez que la modestie n'était pas leur vertu dominante.

Les femmes étaient vêtues des plus neuves et des plus amples *tapas*, car les dimensions de ce manteau en font le luxe. Assises au milieu de cette vaste étoffe aux plis anguleux, plusieurs jeunes filles semblaient de loin prises jusqu'au cou dans un bloc de marbre. Leur coiffure ne le cédait point à celle des hommes pour la complication. A toutes les oreilles se montraient des plaques d'ivoire de dents de cachalot sciées transversalement. Sur tous les seins éclataient des guirlandes vertes et rouges, à toutes les mains s'agitaient des éventails semi-circulaires. Dans cette galerie de femmes, on ne remuait guère, sans doute pour ne pas troubler l'économie d'une coiffure laborieusement construite, et l'on causait en général assez peu. Les confidences s'échangeaient à voix basse, et les observations se faisaient par signes; mais on paraissait s'entendre suffisamment du regard et de fort loin.

Dès qu'une sorte de maître des cérémonies tenant une baguette enrubannée eut désigné aux diverses tribus étrangères les hangars qui leur étaient affectés, la fête s'ouvrit par un formidable cri de guerre que l'assistance lança vers le ciel. En même temps, à l'extrémité du *koïka*, deux *tahunas* sacrifièrent en place d'une victime humaine, que la présence des Français sauva sans doute, un malheureux chien, dont on déposa les restes sur l'autel. Les vieillards parurent voir avec chagrin ce simulacre profanateur des sacrifices; mais bientôt résonna le tam-tam, et toutes les tribus en chœur entonnèrent une hymne en l'honneur du nouvel *atua*. La musique en était grave, lente et simple; elle se composait de trois ou quatre demi-tons et de fréquentes syncopes. Les baguettes sonores et les battemens de mains ordinaires l'accompagnaient. Après cet hommage rendu au grand-prêtre défunt, les tribus alliées s'assirent au milieu de la place pour exécuter le *comumu* des *makaüi* (1), improvisé en l'honneur des Français vers les premiers temps de l'occupation. Comme tous les chants du pays, celui-ci est fort court et se répète plusieurs fois, mais à chaque reprise le vieillard qui le dirige en accélère la mesure et communique aux choristes une exaltation croissante. Les différentes tribus voulurent à leur tour faire entendre leur chant de guerre, et chacune d'elles, jalouse de produire le sien avec avantage, déploya dans l'exécution la même fougue, l'entrecoupant de hourras et y jetant la rauque et sauvage rumeur des conques. Plusieurs individus l'accompagnaient en frappant avec une telle furie de la main droite l'angle formé par leur bras gauche demi plié et collé à la poitrine, que la peau meurtrie

(1) « Ma foi oui! » Cette locution, d'un usage fréquent, nous avait fait nommer *makaüi*.

s'enlevait, et que le sang finissait par jaillir sous les chocs multipliés avec une ardeur de plus en plus frénétique.

Pendant les intermèdes de cette scène musicale, qui menaçait de ne jamais finir, nous parcourions la place, que couvrait une foule d'environ quinze cents personnes. La fête présentait alors un aspect à la fois grandiose et pittoresque. Les tamanus, les badamiers et les meïs diapraient de lumière et d'ombre les blanches files de femmes assises sur les plates-formes. Des groupes au rouge camail discutaient, à peine entrevus dans l'obscurité des hangars. Une certaine animation commençait à s'emparer de l'assistance; les *tavahas* ondoyaient, les éventails palpitaient; des appels gutturaux volaient d'un groupe à l'autre, et parfois aussi des rires d'argent, arrachés aux jeunes filles par les *nave nave*, comme on appelle les beaux, les aimables, les poètes de la réunion. Les tambours roulaient sous les mains frémissantes, les guerriers arrachaient une menace à leur conque, et faisaient résonner les sinistres grelots de leur ceinture. C'étaient encore des regards émerillonnés dans le tatouage, des barbes aussi blanches que du coton sur des faces aussi bleues que des bajoues de mandrilles, enfin partout une âcre senteur mêlée aux affadissantes émanations de l'*eka-moa*, aux violens aromes des bouquets de *vavao* et de *gardenias*.

Un défilé pantagruélique vint mettre un terme aux chants guerriers. Cent canaques au moins, l'épaule chargée de porcs rôtis entiers et enfilés à des bambous, de sacoches en feuilles tressées pleines de *keikas*, de patates douces, de régimes de bananes, de jattes à *popoï* en forme de pirogue, entrèrent en scène et déposèrent de distance en distance fruits et rôtis sur des lits de feuilles. Les groupes, qui sans doute se reconnaissaient au tatouage, s'assirent en rond sans le moindre désordre, et le festin commença. A partir de ce moment aussi, de petites débauches intimes s'organisèrent et devinrent permanentes dans quelques points du *koïka*. Les vieillards se livraient à la seule jouissance permise à leur âge. Quant aux femmes, c'est à peine si elles touchaient aux mets placés devant elles : la satisfaction d'être parées leur suffisait.

Nous allions librement nous mêler aux différens groupes. Las de *comumus* guerriers, nous demandions au chant des jeunes filles de plus douces émotions. Alors, sur le mode mineur, le seul à peu près que la musique indigène utilise, sur ce mode commun à tous les peuples primitifs, une femme, le visage au ciel et les yeux rêveurs, murmurait un chant plaintif que ses compagnes répétaient à demi-voix en l'accompagnant du bruit de leurs petites mains. Après les chanteuses, c'était le tour des musiciens. Véritables tritons, ils soufflaient à pleins poumons dans leur conque marine, battaient la peau

de requin des tam-tams, choquaient leurs baguettes au son de cristal. Puis nous explorions les hangars; notre curiosité paraissait importune aux vieux buveurs de *kava,* qui, en proie à une ivresse stupide, dirigeaient vers nous le regard sanglant de leurs petits yeux injectés. On eût dit une famille de bêtes féroces troublée dans sa sieste. Ailleurs, un Figaro indigène armé d'un tesson de bouteille ou d'une coquille tranchante rasait le front d'un chef; plus loin retentissait avec un bruit mat le marteau du tatoueur mordant les chairs vives; plus loin encore, portant le cachet de l'abrutissement moral et des souffrances physiques à leur dernier période, un grand garçon, venu pour essayer si les dieux teïs lui seraient plus favorables que ceux de sa tribu, geignait en se frictionnant avec les baumes en renom, tandis qu'une prêtresse murmurait des paroles mystiques et sifflait entre ses dents comme une vipère.

Au milieu du jour, la chaleur et la fatigue agissant sur l'assemblée, ces bruits violens s'éteignirent peu à peu, et nombre de gens, retirés sous les hangars ou simplement à l'ombre, se livrèrent à la sieste accoutumée. Ceux qui ne dormaient pas mangeaient, ceux qui ne mangeaient plus causaient, ou bien encore, couchés les deux bras sous la tête et les yeux perdus à la voûte des arbres, ils semblaient en compter les feuilles. Vers quatre heures du soir, avec les premières fraîcheurs de la brise, tout ce monde secoua sa torpeur, et la danse eut alors son tour, — une danse funèbre et assez peu gracieuse, comme on va voir. Une demi-douzaine de femmes de la tribu des Atikokas, d'un âge équivoque, veuves depuis peu ou encore affligées de toute autre perte récente, se produisirent sur la place, et se dépouillèrent de leur ceinture en signe de deuil. Cette affligeante exhibition de corps flétris nous causa tout d'abord un sentiment de compassion et de tristesse en harmonie avec la douleur que leur danse avait pour objet d'exprimer. Elles allaient, se suivant à la file, les coudes en l'air comme des ailes à demi ouvertes, se heurtant l'une à l'autre, les reins agités parfois de tressaillemens spasmodiques. Après avoir exprimé leur affliction par cette pantomime, les lugubres bayadères, exténuées de fatigue, se sentirent tout juste la force de quitter l'enceinte. Leur retraite se fit au milieu des marques de sympathie générale et à notre satisfaction particulière. Puis vinrent des hommes des Taïpis-Vaïs, qui, les bras en l'air et agitant de longues plumes rouges et blanches fixées à leurs doigts, commencèrent à leur tour une danse mêlée de trépidations nerveuses qui ne différait pas sensiblement de celle des vieilles bayadères : ces convulsions grimaçantes et ces visages tatoués finissaient par causer une fatigue, un malaise vertigineux.

Une scène mimique, le *comumu puaca*, le *chant du porc*, vint ensuite faire diversion. Si de timides essais de cette conception bizarre nous avaient surpris à notre arrivée, ce fut bien autre chose quand un puissant chœur féminin la produisit dans sa sauvage et capricieuse allure. Toutes les femmes, rangées sur plusieurs files parallèles et assises l'un des pieds ramené sous le corps, occupaient la principale terrasse du *koïka*. Une arche de verdure encadrait ce groupe, où l'on ne distinguait que des chevelures noires éparpillées sur des torses cuivrés. Le tableau avait pour fond des crêtes rocheuses et des cocotiers immobiles dans un ciel lilas comme les violettes de Parme. Sur un signal, les femmes, coudes au corps et mains levées, commencèrent à se mouvoir et à se balancer de bas en haut comme poussées par des ressorts, tandis que leurs poignets mobiles présentaient alternativement le dos et la paume des mains, lancées, suivant un certain rhythme, de gauche à droite et de droite à gauche. Une sorte de murmure grondeur se fit entendre, des reniflemens étonnés et sensuels lui répondirent, comme en pourrait produire une bande d'explorateurs périgourdins fouissant avec enthousiasme quelque *placer* d'odorans tubercules; puis ce furent de petites clameurs enrouées, débonnaires et satisfaites comme celles que durent pousser les compagnons d'Ulysse quand on leur parla de reprendre la mer pour retourner à Ithaque. Cependant les corps continuaient leur action mécanique, et le chœur entier faisait entendre les graves rumeurs d'un groupe morose de contre-basses. Des soupirs gutturaux, des plaintes caressantes, poussés par des gosiers arides, surgirent du remuant essaim. Des cris rauques, des accens inouis leur répondirent. En proie à une exaltation fiévreuse, les choristes s'agitaient éperdues, des tourbillons de chevelures folles fouettaient l'air, les bras précipitaient leurs évolutions avec une violence croissante, et les mains se tordaient avec une étrange liberté de formes et de gestes. Un moment le tumulte s'apaisa, et l'on n'entendit plus que des respirations âpres ou essoufflées; puis, comme pour introduire sous une nouvelle forme le héros de cette étrange parodie, la note changea d'expression. Ce n'était plus l'impur glouton aux mœurs débonnaires qui se faisait entendre, mais bien le verrat misanthrope et insurgé contre la meute. Le rhythme s'élança avec l'emportement d'un galop effréné; le chœur prit une allure farouche, poussant des cris sinistres pareils à ceux du sanglier qui, l'œil sanglant, le crin hérissé, fait tête aux chiens et les découd. Les yeux étincelaient, les chevelures éparses fouettaient les épaules nerveuses, les torses aux tons de cuivre suivaient l'élan des mains qui se tordaient. Ces transports, ces gestes féroces, ne cédèrent qu'à l'épuisement des choristes. Une pareille débauche

musicale nous laissa sous le coup d'une stupeur mêlée de dégoût. Bien que déjà fort accoutumés à des mœurs excentriques, nous n'eussions jamais imaginé que la pénurie des modèles conduirait les femmes vers un aussi étrange idéal.

Au soleil couchant, une sorte de procession se mit en marche, et, conduite par les *tahuas* et les *tahunas*, s'en fut, à la lueur des torches et à grand renfort de musiques baroques, offrir solennellement des offrandes aux dieux. Le *tiki*, drapé dans une *tapa* et le front ceint d'un diadème en plumes de coq, s'avançait sur un grossier palanquin jonché de verdure. Autour de lui se dressaient, plantées en cierges, une infinité de baguettes blanches; quatre hommes suivaient, portant, comme des licteurs, les faisceaux sacrés; venaient ensuite quatre femmes, travesties en guerriers, puis des porteurs chargés d'un porc rôti, de courges de *kava*, de jattes de *popoï* en bois de rose ornées de houppes rouges, de bouquets de plumes, de grappes de verroteries. Après avoir été déposées sur l'autel, auprès du chien offert en holocauste, les offrandes suivirent le *tiki* dans un *vahi tapu* hanté la nuit par les dieux. C'était du moins ce que nous affirmait sans rire le grand-prêtre, peu disposé à entendre raillerie sur une question aussi délicate.

Nous quittâmes le *koïka* au moment où les forces de l'assemblée se retrempaient aux fraîcheurs du soir. De loin, les bruits de la fête nous arrivaient portés par la brise, tandis qu'une vapeur fauve, d'où s'élançaient comme d'un volcan des effluves de lumière, marquait sur les cimes l'emplacement de ce *Brocken* nukahivien, que la nuit devait trois fois couvrir de ses chastes voiles. Deux jours après, nous retournâmes au *koïka*. Les rangs des convives s'étaient fort éclaircis : on buvait, on mangeait, on chantait encore, on dormait surtout. A chaque pas, le pied glissait sur des débris d'alimens. Des hommes abrutis par le *kava* et le *namu* (1) nous contemplaient d'un regard stupide, nous appelaient d'une voix éteinte, nous suivaient d'un pas alourdi. Des femmes exténuées ou plutôt des goules aux traits flétris, les yeux ternes et le sourire hébété aux lèvres, à peine drapées de *tapas* en lambeaux, reposaient étendues sans souci des ornemens qui l'avant-veille encore faisaient leur gloire et leur richesse, et de partout dans cette lourde atmosphère s'élevaient d'âcres odeurs qui attiraient sur la place des nuées de moustiques. Telle est la fin de tout *koïka*. Nous nous enfuîmes avec dégoût, avides d'air pur, de silence et d'ombre, et jamais je n'ai respiré avec plus de passion les bouquets de *gardenias*, jamais je n'ai baigné avec plus de volupté que ce jour-là mes bras et mon

(1) Nom donné par les indigènes à l'eau-de-vie.

visage dans un ruisseau qui, comme nous, s'en allait vers la plage, sautillant leste et clair au creux du ravin.

III.

La religion est toujours plus ou moins mêlée aux fêtes de Nukahiva, mais le culte ne donne lieu à aucune pratique régulière en dehors des réunions destinées à conjurer la colère d'un dieu ou à obtenir ses faveurs. Cette religion, singulièrement mélangée de panthéisme, n'est d'ailleurs fondée sur aucun des grands principes qui élèvent et ennoblissent l'âme, le mal et le bien n'existant pour les indigènes qu'en ce qui touche leur intérêt personnel. Le nombre des dieux ou *atuas* nukahiviens est considérable. Les divinités supérieures président aux élémens, celles d'un rang secondaire hantent les montagnes, les vallées, les bois et les ruisseaux. La paix et la guerre ont chacune leur *atua*, de même que le tatouage, les chansons et les danses, la pirogue et la case ont aussi le leur. A ces esprits il faut ajouter encore une classe d'*atuas* qui n'est pas la moins redoutée : elle se recrute de ceux que leur courage ou leur force musculaire a de leur vivant élevés au-dessus du vulgaire, et surtout de prêtres imposteurs et ingénieux dans leurs jongleries. Chacune de ces divinités, qui ont plus d'un rapport avec celles de la mythologie, depuis le Jupiter tonnant jusqu'au lare ou pénate le plus infime, est honorée en raison de la terreur qu'elle inspire; la douceur et la débonnaireté paraissent en général des titres fort médiocres au respect et à la vénération.

Les indigènes croient à l'immortalité de l'âme, sans néanmoins admettre ce dogme d'une façon absolue; ils croient à une autre vie, mais le juste n'attend aucune récompense, le méchant ne redoute aucun châtiment après la mort. Leurs actions mauvaises sont punies ici-bas : ce sont choses trop mesquines, disent-ils, pour occuper plus tard l'attention des dieux. Ils croient non-seulement à leur âme, mais encore à celle de tous les êtres et de toutes les choses. Quand une âme quitte ce monde, elle est escortée de l'âme des ustensiles qui lui ont appartenu, de l'âme des présens qui lui ont été offerts durant les funérailles. Scarron avait deviné le royaume des ombres tel qu'on le comprend à Nukahiva. Le ciel et l'enfer, dans la croyance des canaques, ne sont que des mondes différens plus heureux que celui-ci. Le ciel est habité par des dieux du premier ordre, par les femmes qui meurent en couche, par les guerriers tombés sur le champ de bataille, par les suicidés, et surtout par la classe aristocratique des chefs. Dans ce lieu abondamment pourvu

de *popoï*, de porc et de poisson, on a pour compagnes des femmes aussi jolies qu'on le peut désirer. D'autres dieux, inférieurs aux premiers, habitent l'enfer avec tous les indigènes qui ne sont pas gens de qualité. Les habitans du ciel et de l'enfer sont semblables à ceux de la terre. Pour se rendre en enfer, l'âme part dans le *pahaa* (cercueil en forme de pirogue), et met le cap sur le détroit qui sépare l'île de Tahuata de celle de Hivaoa. Lorsqu'elle approche d'un certain rocher voisin de Tahuata, deux dieux ou deux influences contraires s'en disputent la possession et cherchent à la pousser, l'un dans le passage qui est entre Tahuata et le rocher, l'autre dans le grand passage entre ce même rocher et la terre de Hivaoa. Les âmes entraînées dans le petit passage sont *tuées*, tandis que les autres sont conduites par un bon dieu à leur destination.

Pour peu qu'on veuille pénétrer le polythéisme nukahivien, on s'aperçoit que, par suite de l'indifférence des naturels en pareille matière, les traditions orales, les seules qui existaient conservées dans les *comumus*, sont à peu près éteintes. C'est à peine si actuellement on en peut saisir quelques lambeaux dans les réponses incohérentes et les divagations obscures d'un vieillard mystique, ou, ce qui est plus rare, d'un *tahua* de bonne volonté. A défaut de religion bien déterminée, la superstition n'est pas ce qui manque chez les Nukahiviens, mais elle a ses côtés touchans. Pour les canaques, les rêves sont des réalités : les âmes profitent du sommeil pour communiquer entre elles. Un jeune fille vous dit quelquefois : « Cette nuit, je suis partie pour *Tiburones* (1) dans une magnifique pirogue. Il y avait là de belles choses que nous n'avons pas ici. Les arbres y sont très grands, les habitans très beaux; on y chante des *comumus* avec des musiques plus douces que les nôtres. Ah! quand donc pourrai-je retourner à *Tiburones?* » Un soir un météore répand une immense clarté dans la baie. Les canaques nous affirment que c'est un de leurs dieux qui voyage sur terre pour mettre d'accord les peuplades ennemies; ils ajoutent que dans sa course il a rencontré l'épaule de Te-Moana, qui a été instantanément guéri d'une douleur rhumatismale, rebelle jusqu'à ce jour à tous les remèdes. Croyant que l'âme des morts rôde sans cesse autour d'eux, les Nukahiviens s'adressent dans leurs grandes douleurs à un être regretté, et le conjurent de les emmener avec lui. La crainte des revenans enlève aux canaques toute liberté d'action durant les nuits sombres. Ils n'oseraient faire un pas sans un flambeau. Ce n'est point assez des fantômes : les Nukahiviens ont encore le *kaha*, espèce de sortilége

(1) *Tiburones* est une terre fantastique, une sorte de paradis, que les Indiens placent dans l'ouest, à peu de distance de Nukahiva. Parfois des émigrations se sont dirigées vers ces bords heureux : l'Océan seul sait ce qu'elles sont devenues.

qui semble participer de la *jettatura* italienne et de la sorcellerie vulgaire. Pour jeter le *kaha*, il faut se procurer des cheveux, de la salive, des excrémens de la personne dont on désire se défaire; on entoure d'une feuille bien ficelée ces divers ingrédiens, et ce paquet, déposé au fond de quelque cachette mystérieuse, a la vertu de faire mourir, s'il ne le découvre, celui qui en a fourni le contenu. Les canaques redoutent extrêmement ceux qui sont soupçonnés de se livrer à ce sortilége. Pendant notre séjour, un pauvre diable, accusé d'avoir fait périr ainsi plusieurs personnes, ne fut arraché à la fureur des insulaires que par l'intervention du commandant Collet aidé du grand-prêtre et du chef Niéhitu.

Cette superstition du *kaha* nous mit un jour sous les yeux un tableau pittoresque et saisissant. Dans l'ouest de Nukahiva, au fond de la vallée d'Acauï, deux murailles basaltiques, qu'on dirait sillonnées, déchirées par les puissantes tarières et les pics de mineurs plutoniens, s'élèvent hardiment à une hauteur énorme, et forment un étroit défilé. Rien de sinistre comme cette gorge aride et solitaire. A la base des grises falaises, dont la mince lame azurée du ciel sépare à peine les fronts sourcilleux, le sentier rocheux se tord vaguement, éclairé par un jour terne. Dès qu'on pénètre dans ce défilé, le bruit des pas résonne d'une façon lugubre comme dans une crypte funèbre, et, lorsqu'on s'arrête, on entend un mugissement pareil à celui qui sort d'un gros coquillage appliqué à l'oreille. A la radieuse verdure qui réjouissait la vue succède la sombre et morne couleur bleuâtre de ces escarpemens ignés : la chaleur accablante qui accompagne l'ascension fait brusquement place à des courans d'air, et l'on se sent pris de ce frisson glacial qu'une énergique expression populaire qualifie de souffle de la mort. On n'est plus dès lors sous l'équateur, mais dans une gorge abrupte des contrées septentrionales; on éprouve une indicible envie de revoir le soleil; partout le roc surplombe, immense, inaccessible, et le regard inquiet monte en se heurtant aux parois resserrées jusqu'à l'étroite bande bleue du firmament. On avance encore, une eau verte comme l'absinthe coule silencieusement jusqu'au point où, rencontrant des obstacles, elle se brise avec fracas, rejaillit en éclaboussures sonores et continue sa course écumante (1).

Je parcourais seul ce paysage, ayant devancé mon compagnon de promenade, que retardait je ne sais quel hasard de la chasse, et je m'assis au pied des gigantesques murailles. J'attendais en proie à cette vague tristesse que fait d'ordinaire entrer au cœur le sévère et imposant aspect des sites sauvages et solitaires. Soudain deux phaé-

(1) Cette cascade se précipite de 650 mètres de haut.

tons sortis je ne sais d'où jetèrent sur ma tête leur cri plaintif; un coup de feu tiré par mon compagnon retentit à quelques pas, et l'un des oiseaux tomba à mes pieds les ailes ouvertes. Une nuée d'oiseaux de mer effarouchés tourbillonnèrent aussitôt, surgissant des fentes du roc avec des piaillemens aigus; mais un cri de terreur poussé en même temps, et cette fois par une poitrine humaine, domina le bruit. Le chasseur m'avait rejoint. Inquiets tous deux et cherchant d'où pouvait venir cette clameur désespérée, nous aperçûmes enfin, à une hauteur de quatre-vingts ou cent mètres, un canaque dont la couleur se confondait avec celle de la pierre. Immobile, les bras tendus, le dos scellé au mur, le malheureux, croyant qu'on en voulait à ses jours, nous contemplait effaré. Sa pose étrange à cette hauteur et au milieu de ce tourbillon ailé nous fit songer à Prométhée enchaîné sur le Caucase. — Voilà un habile et intrépide dénicheur d'oiseaux, me dit mon compagnon. — *Hé! pi mai* (viens ici). — Le canaque ne bougeait pas. — *Pi mai*, répéta l'autre, joignant le geste à la parole, et lui montrant l'oiseau mort pour le rassurer. Alors, comme si ses mains eussent été armées de griffes, nous vîmes le canaque se mouvoir, glisser collé contre le rempart vertical et à peine accidenté, tantôt se suspendant à des saillies presque invisibles pour nous, tantôt enfonçant ses doigts et la pointe de ses orteils dans des fissures. C'était à faire frémir et à donner le vertige, si bien que deux ou trois fois je fermai les yeux. Enfin il sauta à terre, et nous respirâmes. — *Tabaco*, fit-il en nous abordant. — Oui, si tu veux retourner prendre un nid d'oiseau. — Nous désirions uniquement savoir s'il attachait de l'importance au périlleux exercice auquel il venait de se livrer. — *Tapu!* nous dit-il. — *Tapu!* mais alors que cherchais-tu donc là? — Le *kaha* de ma femme, qui est malade. L'âme de notre petit enfant, continua-t-il, est venue lui dire qu'on avait caché le *kaha* dans son *moraï*. — Où donc est le *moraï* de ton enfant? — Là-haut. — Et suivant la direction qu'il nous indiquait, nous aperçûmes dans la partie supérieure de l'escarpement quelques trous sombres d'où sortaient de fines baguettes blanches ornées de lanières de *tapa* (1). — Et l'as-tu trouvé, le *kaha?* — Non; aussi faudra-t-il bien que ma femme meure! Et d'ailleurs, ajouta-t-il simplement, puisque le *pahaa* (cercueil) est prêt, pourquoi le corps le ferait-il attendre?

En effet, pourquoi le Nukahivien souffrant redouterait-il la mort? Elle vient à lui sans ses affres terribles, et la sinistre lueur des châtimens infinis qui nous menacent ne rougit point le seuil de

(1) C'est là qu'on dépose mystérieusement la nuit les enfans venus au monde avant terme. J'ignore comment on s'y prend pour accomplir la nuit ces périlleuses escalades, qui ne paraissent pas possibles, même le jour.

son éternité. Dans ses croyances consolantes, la mort est un simple changement de vie, un voyage vers des contrées mystérieuses et favorisées. Les souffrances physiques, l'instinct de la conservation en révolte, le regret de quitter des êtres chéris, attristent seuls les derniers instans du malade. Quant aux terreurs de l'inconnu, aux péripéties poignantes et funèbres de l'agonie, il ne les connaît pas. Considérant la maladie comme une expiation, la mort est bien réellement pour lui le baiser des dieux. Ceux qui l'environnent, loin de lui donner le change sur son état, lui répètent qu'il va bientôt mourir, et préparent d'avance sous ses yeux le *pahaa*, cette pirogue du voyage sans retour. Le mourant lui-même prend certaines dispositions en vue de sa fin prochaine : il désigne les personnes auxquelles il lègue la tâche si laborieuse d'apprêter son cadavre, et il attend résigné l'heure de sa délivrance. Quant à la famille, elle croit de son devoir de retarder la séparation; aussi l'un de ses membres, épiant les dernières luttes de l'agonie, pour empêcher l'âme de s'échapper, comprime avec les mains le nez et la bouche du moribond, de telle sorte qu'assez généralement il meurt étouffé.

Le travail des vivans, c'est d'embaumer les morts,

a dit une femme d'esprit en parlant de l'Égypte ancienne. On peut surtout appliquer ce vers à l'archipel nukahivien. Les naturels en effet apportent à l'*akapaha* (embaumement) un zèle et un dévouement au-dessus de toute croyance. Seulement à Nukahiva les ouvriers de la mort ne forment pas, comme jadis en Égypte, une corporation spéciale. Ce sont les parens du défunt qui font subir au cadavre les préparations en usage, peu compliquées du reste. Entre autres cérémonies funèbres, nous assistâmes à celles qui suivirent la mort de Niéhitu, oncle du chef Te-Moana, et qu'à ce titre on entoura d'une certaine pompe. Les obsèques de Niéhitu me semblèrent offrir une idée complète des pratiques bizarres et superstitieuses qui caractérisent les funérailles nukahiviennes.

Te-Moana avait donné l'ordre de transporter le mort à Taiohaë. Cette translation eut lieu durant la nuit. Déposé dans une baleinière, escorté de toutes les pirogues de la baie, le corps traversa la rade à la lueur des torches. Ce convoi nautique s'avançait sans autre bruit que le battement irrégulier des pagaies sur l'eau et le grondement sourd du flot sur la grève. Un grand nombre de femmes attendaient l'escadrille, les unes accroupies autour d'un brasier, les autres courant sur le rivage, et laissant traîner leurs manteaux blancs comme des linceuls. La baleinière funèbre toucha le bord. On la tira sur le sable, toutes les pirogues furent également mises à sec;

quatre hommes chargèrent sur leurs épaules le tronc d'arbre creusé où gisait Niéhitu, et le cortége s'achemina vers une case voisine du colossal figuier des banians. Les privilégiés seuls y entrèrent, Te-Moana, les prêtres, les vieillards et les parens du mort. Une vingtaine de canaques armés de fusils firent feu à différentes reprises. Cette fusillade provoqua une clameur joyeuse dans l'assemblée, qui paraissait assez indifférente aux mystères de la case funèbre. Devant la porte, sur la plate-forme, on avait déposé deux tam-tams d'environ cinq pieds de haut et ornés de joyaux. Un *tahuna* (prêtre d'une classe inférieure) se tenait debout sur un billot, et de ses mains frappait alternativement les tam-tams, tandis que deux autres virtuoses, accroupis à ses pieds, martelaient l'harmonica de bois sonore. A travers ce bruit, on entendait sortir de la case des plaintes et des sanglots. Nous y pénétrâmes sans obstacle, et voici le spectacle qui s'offrit à nos yeux. Vis-à-vis de la porte, le cadavre de Niéhitu, revêtu de son costume de guerre, recevait d'aplomb la lumière d'une torche tenue par un indigène. Cette face tatouée, que les contractions de la mort faisaient grimacer affreusement, n'avait rien conservé de son caractère primitif. Je ne saurais exprimer le sentiment de dégoût et d'horreur qui se manifesta parmi nous à la vue de cet objet hideux; on le concevra sans peine, si l'on songe que Niéhitu était mort depuis plusieurs jours, et que nous étions à l'époque des chaleurs lourdes et humides. Et pourtant, couchée côte à côte avec le cadavre, enveloppée dans le même linceul imprégné d'huile, se tenait la femme de Niéhitu. Au pied de la couche, des pleureuses sanglotaient en cadence. Contre la cloison, au-dessus de la tête, on voyait des fruits, des racines de kava, et brochant sur le tout, comme dans les armoiries parlantes, une bouteille de *namu*, symbole de chères habitudes.

Quelques indigènes entrèrent. Pour se conformer à l'usage, ils adressaient au mort une courte allocution, lui donnaient le baiser d'adieu en frottant leur nez au sien, et se joignaient au reste de l'assemblée, qui devisait avec indifférence, tandis que les pleureuses poursuivaient une lamentation rehaussée de *tremolos* produits par de petits coups qu'elles se frappaient sur la bouche, sur le gosier, sur le creux de l'estomac. On nous prévint qu'on allait exécuter le *comumu kakiu* (chant des vieux). En effet, au milieu d'un groupe de vieillards assis en rond, un chef des Happas nommé Pakoko, l'éventail levé, entonna le chant; les pleureuses se turent, et un chœur de voix grêles, cassées, gémissantes, fit entendre une psalmodie funèbre. Pendant la dernière mesure de l'hymne des *kakius*, la veuve se leva et vint se placer devant le corps; trois ou quatre jeunes filles l'environnèrent, et toutes, les

bras tendus, les mains frémissantes, se prirent à sauter en cadence; puis, ayant essayé différentes attitudes qu'elles s'efforçaient de rendre lascives, elles se penchèrent sur le cadavre. « Il n'a pas bougé... Il ne bouge pas... Hélas! hélas! il n'est plus de ce monde! » dirent-elles. Cette épreuve, où des séductions appréciées naguère ne purent triompher de l'insensibilité de Niéhitu, détermina chez la veuve une violente crise de désespoir. Non contente de se meurtrir les chairs avec un caillou, elle s'arma d'une sorte de *kriss* où des dents de requin saisies dans une rainure formaient la scie, s'en frappa la gorge déjà zébrée de hachures rouges produites par ses ongles, et l'on vit perler des gouttelettes de sang sous les pointes acérées. Ayant ainsi manifesté sa douleur, elle se recoucha près du cadavre.

Cette nuit, la troisième de la mort, était celle où, suivant les croyances du pays, l'âme errante à travers la campagne depuis l'instant où elle s'était échappée du corps devait enfin quitter la terre, pour gagner les régions d'en haut ou d'en bas. Le moment était venu d'accomplir sur Niéhitu les lotions d'huile destinées à le réjouir jusque dans les profondeurs de l'*avaïki*. On dépouilla le cadavre de ses ornemens, on l'assit dans sa pirogue funèbre, et on lui versa sur les épaules des flots d'*eka-moa*. Ceci ne se fit point sans qu'une odeur pestilentielle se répandît jusqu'à suffoquer les moins délicats. Pendant cette opération, un chien du voisinage se prit à japper, puis à hurler. On écouta en silence. Le chien hurlait d'une façon sinistre. Plus de doute, l'âme du défunt rôdait aux alentours. Un *tahua*, s'avançant alors vers la terrasse, à peu près abandonnée par le public, conjura l'âme de se retirer. Le chien hurla de plus belle à la lune. Nouvelle sommation du *tahua*. Le chien hurlait toujours, et d'aventure un bruit se fit entendre, produit sans doute par un déplacement de gaz à l'intérieur du corps. Aussitôt, sur l'injonction du *tahua*, une douzaine d'individus armés de fusils, de lances et de baïonnettes, se répandirent au dehors, fusillant l'obscurité, sondant les buissons et perforant les toitures des hangars voisins, pour chasser vers sa destination l'âme récalcitrante. Ce tapage fit naturellement aboyer d'autres chiens au fond de la vallée. « L'âme s'éloigne, » dit alors le *tahua*. Tout enfin rentra dans l'ordre. Les chasseurs d'ombres revinrent. On examina le corps de Niéhitu : quelques lésions produites par la décomposition s'y montrèrent; c'était une preuve certaine que l'âme venait d'être atteinte par les batteurs de buissons et ne reviendrait plus. On recoucha le cadavre dans sa pirogue, on le couvrit d'une *tapa* blanche, et le festin funèbre commença. — Un porc rôti entier, flanqué d'énormes jattes de *popoï*, parut au milieu du groupe des vieillards. On déta-

cha la tête de l'animal, et on la suspendit au chevet du mort. Les *kakius* se servirent, et le reste des mets fut livré à l'assistance. Une calebasse pleine de *kava* passa ensuite de bouche en bouche dans le groupe privilégié. Le repas terminé, Te-Moana sortit, et la case se vida peu à peu. Quand nous la quittâmes à notre tour, il n'y restait plus que trois femmes chargées de veiller le mort et d'en défendre l'approche aux chiens et aux rats.

Le lendemain, le corps était transporté dans une case où des femmes devaient en poursuivre la préparation. Nous le retrouvâmes quinze jours après. Il occupait une place de la couche commune, et près de lui des hommes, des femmes, des enfans, pleins de santé et de jeunesse, dormaient, mangeaient, vivaient enfin au milieu d'une atmosphère nauséabonde et méphitique dont ils ne semblaient pas avoir conscience. Le bas de la pirogue funèbre passait entre deux poteaux parallèles reliés par un bambou qui était fixé horizontalement à quelques pieds du sol. Chaque nuit, on asseyait le cadavre, on lui attachait les poignets sur la traverse horizontale, et dans cette position les femmes le frictionnaient avec de l'huile. L'usage de conserver durant des mois entiers les morts parmi les vivans est très commun à Nukahiva. Mainte fois pendant nos promenades une bouffée d'air empesté nous révélait le voisinage d'un de ces tristes dépôts. Chaque nuit frotté d'huile, chaque jour exposé au soleil sur la plate-forme des cases, le corps finit par se dessécher; mais le plus souvent, malgré toutes les précautions, il tombe en poussière. Si l'opération réussit, le corps, cerclé de bandelettes sans nombre comme les momies égyptiennes, est recouvert d'une seconde pirogue soudée à la première par de merveilleux amarrages. Cette boîte occupe alors un *moraï* particulier dressé sur une estrade dans la campagne, ou bien encore une place dans quelque *vahi-tapu*.

IV.

Confians et tranquilles dans notre voisinage durant la première période de l'occupation française, les Nukahiviens vivaient ou mouraient ainsi à leur guise; mais aussitôt que certaines mesures émanées d'un pouvoir devenu plus fort contrarièrent leurs habitudes, la sérénité de la situation fut compromise, et quelques prises d'armes ensanglantèrent les riantes vallées d'Avao et d'Acauï.

La plus sérieuse de ces prises d'armes eut lieu en 1845 : elle s'ouvrit et se dénoua d'une façon tragique. A cette époque, M. Amalric, chef de bataillon d'artillerie, exerçait le pouvoir dans le groupe nord-ouest de l'archipel. Continuant la politique de son devancier,

M. Amalric favorisait d'une façon toute spéciale le chef Te-Moana, qui, soutenu depuis 1842 par notre influence, était devenu l'homme de nos intérêts. Cette politique reléguait au second plan des chefs plus sérieux, entre autres Pakoko, que l'on a vu figurer à la prise de possession des Marquises. Sorti de la classe des *kikinos*, devenu par ses faits d'armes, son caractère énergique et entreprenant, ses cruautés mêmes, l'une des puissances de l'île, Pakoko, type du chef polynésien, véritable représentant du parti national, s'était en maintes circonstances montré rebelle à un état de choses qui froissait son orgueil; mais, n'osant le combattre ouvertement, il se bornait à entretenir contre lui une opposition sourde. Une circonstance devait bientôt révéler cette violente nature. D'un commun accord, le commandant Amalric et Te-Moana, voulant mettre un terme aux orgies nocturnes dont la baie de Taiohaë était le théâtre, déclarèrent la rade *tapu* pour les femmes, et leur interdirent ainsi l'accès des navires. Pakoko protesta contre ce *tapu*, au moins pour sa tribu. A son instigation, les femmes contrevinrent à la défense; mais, prises au nombre de vingt-six en flagrant délit de natation illicite, elles durent enfin payer de quarante-huit heures de réclusion le mépris persistant qu'elles avaient fait de la loi. Or la prison est pour les canaques une humiliation des plus cruelles, et par malheur au nombre des incarcérées se trouvaient deux filles de Pakoko. Dès que ce chef eut appris l'outrage fait à sa progéniture, il appela ses guerriers à la vengeance, et peu de jours après, dans une embuscade, six de nos hommes tombaient sous ses coups. Les canaques, exaltés par la réussite de ce premier acte d'agression, montrèrent aussitôt le manteau rouge de leur costume de guerre au sommet des collines, et, suivant la coutume, ils défièrent les Français par des cris et de bizarres gambades. M. Porteu, lieutenant d'artillerie, reçut l'ordre de marcher contre eux avec un détachement. Dans une première expédition, il rencontra l'ennemi, vengea le meurtre de nos compatriotes, et revint après avoir incendié les cases et détruit les silos à *popoi* de la vallée d'Avao. Le succès de cette première tentative eut pour effet d'amener à se prononcer pour nous plusieurs chefs happas et taïpis, qui sans doute avaient suivi la marche des événemens, prêts à appuyer le parti que favoriserait la fortune. Ils vinrent au fort protester de leur dévouement, et afin de nous en donner une preuve, ils livrèrent, sur l'injonction de M. Amalric, plusieurs complices du meurtre de nos hommes. Cependant toutes nos ouvertures échouèrent pour les décider à livrer aussi Pakoko. Il était grand-chef, et à ce titre inviolable. On comprit qu'on ne se rendrait maître de Pakoko qu'en allant le traquer par surprise dans son réduit. L'aventure était périlleuse. Au-delà

des montagnes qui cernent la baie de Taiohaë, le pays était alors à peu près inconnu aux Français, et les indications qu'ils avaient pu se procurer sans éveiller les soupçons des indigènes étaient fort vagues. Néanmoins un déserteur chilien, depuis longtemps réfugié à Nukahiva, s'étant offert pour servir de guide, une nouvelle expédition fut résolue. M. Porteu devait encore la diriger. On lui adjoignit le lieutenant d'infanterie Tricot; ils emmenaient avec eux une force de soixante hommes.

La colonne expéditionnaire quitta le fort à onze heures du soir. En semblable pays, une marche de nuit, surtout hors des sentiers frayés, est des plus pénibles. A chaque instant, la marche était entravée par des pans de rochers. Enfin à cinq heures du matin la petite troupe atteignait les points les plus escarpés de Taiohaë et entrait dans une gorge connue sous le nom d'embrasure de Porter (1). A peine y était-elle arrivée que le jour, qui sous ces latitudes se fait brusquement comme au théâtre, éclaira les profondeurs des vallées. Les nôtres aussitôt reconnurent qu'une erreur du guide les forçait à traverser deux tribus pour arriver à Pakoko, et en même temps ils acquirent la certitude qu'ils étaient découverts. Des vedettes indigènes avaient sans doute la nuit éventé leur marche et retrouvé à l'aube les traces de leur passage. Il était désormais inutile de se cacher; la colonne se démasqua et déploya le pavillon national. A cette vue, des cris de détresse retentirent dans les vallées, et aussi loin que le regard pouvait s'étendre, on aperçut, fuyant de toutes parts, les femmes et les enfans des tribus vaïs et houmis. L'apparition subite de nos soldats à l'endroit même d'où Porter s'était précipité sur les tribus pour leur infliger un châtiment sévère terrifiait ces peuplades, qui voyaient se reproduire avec des circonstances à peu près identiques un événement passé déjà chez elles à l'état de légende. M. Porteu fit rassurer ces pauvres gens. Ceux-là seuls qui prêteraient assistance à Pakoko devaient s'attendre à être traités en ennemis. Les apprêts de départ furent suspendus; les chefs se rassemblèrent, et la grande-prêtresse déclara que si Pakoko ne cherchait pas un autre refuge, une famine terrible frapperait les vallées. C'était une femme de sens que cette prêtresse; elle comprenait que tôt ou tard les tribus paraîtraient complices de la résistance de Pakoko, ce qui ne pouvait manquer d'aboutir à une dévastation de la campagne. A la suite de ce conciliabule, on dépêcha des émissaires à Pakoko pour l'engager à

(1) C'est là qu'en 1813 le commandant de la marine américaine Porter, repoussé de la baie du Comptroller par les tribus de Taïpis coalisées, vint, gravissant la vallée d'Avao, s'établir avec ses forces pour tomber sur l'ennemi, tandis que ses embarcations faisaient une nouvelle tentative sur la côte.

chercher un autre asile. « Le *tapu* ne te protége plus, lui dit-on, puisque les Français ont un guerrier plus grand que toi. » Pakoko, voyant tomber son prestige, se sentit perdu, et ses défiances eurent surtout pour objet les tribus voisines. Plus d'un membre de celles-ci, enlevé par surprise, avait défrayé ses festins. Il redoutait la peine du talion. Dans cette conjoncture, il envoya des agens vers M. Porteu pour traiter de sa soumission. Sera-t-il mangé? fut la première question adressée à l'officier français. Celui-ci s'engagea formellement pour la négative, ce qui parut causer une surprise extrême aux envoyés. — Que lui fera-t-on? demandèrent-ils encore. — Les chefs français rassemblés en conseil peuvent seuls disposer de son sort. — C'est bon, dirent les indigènes, Pakoko viendra; mais il est vieux, souffrant; n'exige pas qu'il vienne tout de suite. — Quand viendra-t-il? — Demain.

M. Porteu pensa qu'il en coûtait à l'orgueil du vieux canaque de se rendre à tout autre qu'un chef supérieur. Il accorda le délai à la condition toutefois que les proches parens de Pakoko lui seraient livrés en otage, ce qui fut immédiatement consenti. Le chef tint parole, et vint en effet le jour suivant se mettre à la discrétion du commandant Amalric. Il était malade, épuisé par les veilles, amaigri par les privations et les inquiétudes; pourtant, à travers les signes visibles de ce misérable état, on devinait que les souffrances de l'orgueil blessé étaient chez lui infiniment plus cuisantes que celles du corps. Il fut, avec cinq de ses compagnons, jugé par un conseil de guerre. Sa culpabilité ne laissait aucun doute. L'arrêt, prononcé le lendemain, condamnait Pakoko à mort, ses agens à l'exil. Avant de le faire connaître au vieux chef, des mesures avaient été prises pour en assurer l'exécution immédiate. On traduisit à Pakoko, ramené devant ses juges, les questions adressées aux témoins et les réponses en vertu desquelles il était condamné. « Comment va-t-on me faire mourir? demanda-t-il; par la corde ou par les armes à feu? — Tu seras fusillé. — Ah! s'écria-t-il avec satisfaction; *mea meitaï* (c'est bien). » On lui dit de se lever et de sortir. « Vais-je à la mort? » dit-il, et, comme la réponse ne lui laissait aucun doute, s'appuyant sur un bâton plus haut que lui de deux pieds, il s'avança vers ses juges, les salua de l'éventail; puis, se redressant avec fierté, il leur jeta un *haoha* (salut) d'une voix aussi ferme que s'il fût entré dans le prétoire en simple visiteur. On voulut lui lier les mains; il en demanda la cause, et, surpris qu'on le supposât capable de chercher à fuir : « *Aore meitaï, Ferani* (ce n'est pas bien, Français)! » s'écria-t-il. On lui laissa les mains libres. Il parut sensible à ce procédé, et, comme s'il s'agissait d'une promenade, il marcha conversant avec ses gardes. « Vous faites bien de vous

venger, disait-il; moi, j'ai lavé avec le sang français la poussière dont votre prison avait souillé mes filles. » Un peloton d'infanterie l'attendait sur le terrain fatal. Il prit la place qu'on lui indiqua, et, refusant de se laisser bander les yeux, il promena un moment ses regards sur les massifs d'Avao, sa chère vallée; puis, les reportant sur nos soldats, appuyé sur son bâton de chef, l'éventail levé comme au temps où il donnait le signal des *comumus*, il roula frappé de dix balles. Pakoko réunissait à un caractère irritable l'énergie persévérante de la résolution. Complétement négligé depuis le départ du commandant Collet, il restait abandonné à ses inspirations mauvaises. Si on se l'était attaché en flattant son orgueil, en lui faisant partager la considération et les présens accordés à Te-Moana, non-seulement on n'aurait point eu à déplorer le meurtre de six de nos compatriotes, mais avec lui on eût gagné le parti national du pays, dont il était le sérieux, le violent coryphée, et par là même la colonie se fût créé d'utiles auxiliaires.

Les événemens que je viens de raconter avaient refroidi nos rapports avec les peuplades voisines. Voyant se prolonger cet état de défiance, le commandant français convia l'île entière à un grand *koïka*. Cette réunion eut de bons résultats; les tribus renouèrent des relations avec l'établissement. Peut-être ne furent-elles pas marquées au cachet de la confiance la plus entière, mais du moins la concorde régna jusqu'en 1852, car il est inutile de noter un mouvement de peu d'importance où, dans une de ces folles querelles qui éclatent à l'improviste entre peuplades rivales, nous fûmes forcés de prendre parti pour nos alliés. En 1852, ce fut contre la tribu de Te-Moana elle-même qu'il fallut agir; mais les indigènes, commençant à tirer bénéfice de leur contact avec les Français, vinrent fort spirituellement cette fois se placer derrière nos canons. Enfin le 22 août 1857, des guerriers vaïs ayant tenté d'enlever sur le territoire de la mission française deux jeunes filles pour les sacrifier aux dieux, la compagnie de débarquement d'une de nos frégates remonta la vallée des Vaïs, donnant la chasse à cette peuplade, et ne laissant que des ruines sur son passage. Ces dernières expéditions heureusement ne furent pas meurtrières, mais elles servirent à convaincre les indigènes de notre persistante activité à réprimer leurs incartades.

L'occupation de Taïti en 1844 (1) avait considérablement amoin-

(1) Quelques mois après la prise de possession des Marquises, l'amiral Dupetit-Thouars, passant à Taïti, exigea de la reine Pomaré une somme de 10,000 piastres fortes en réparation de différens griefs dont nos nationaux avaient à se plaindre. Le conseil de la reine, trouvant cette contribution par trop onéreuse, chercha un autre moyen de conjurer les hostilités menaçantes. On offrit à M. Dupetit-Thouars, stipulant

dri l'intérêt qui s'attachait aux Marquises; trois ans plus tard, elle l'absorbait tout entier. L'abandon de Vaïtahu, qui déjà avait vu diriger sur les îles de la Société la plus grande partie de ses troupes et de son matériel, fut définitivement résolu en 1847, le jour de l'arrivée du contre-amiral Lavaud, qui succédait à M. Bruat dans le gouvernement de nos possessions océaniennes. L'évacuation se fit peu de temps après sur une goëlette et une gabare, et la garde des bâtimens abandonnés ayant été confiée aux missionnaires, ceux-ci furent autorisés à jouir, en guise de rémunération, d'un quart du produit des bestiaux laissés dans l'île. Or le bétail de Tahuata s'était si considérablement multiplié en 1849, que pendant une année environ la goëlette la *Papeïti* put, outre l'approvisionnement de Taiohaë, transporter aux îles de la Société une moyenne de deux bœufs par mois. A son tour, le personnel de l'établissement de Taiohaë, réduit en 1848, passa tout entier l'année suivante à Taïti; néanmoins, l'abandon du poste pouvant n'être que provisoire, les droits du premier occupant furent réservés. Le chef Te-Moana continua de toucher son traitement (2,000 francs par an), et l'on plaça sous la protection du *tapu* les corps de logis en bois dont la translation à Taïti avait été jugée inutile. Quand, à la suite du vote de l'assemblée législative qui fixait Nukahiva pour lieu de déportation, la corvette la *Moselle*, conduisant les premiers condamnés avec leurs familles, vint mouiller à Taiohaë, elle trouva encore en fort bon état la maison du gouverneur, le pavillon des officiers et le magasin général. Les équipages de l'*Artémise* et de la *Moselle* réparèrent le fort Collet, où dans le principe on enferma les trois déportés Gent, Hode et Longo-Masino. Deux blockhaus venus de France sur la *Moselle* couronnèrent aussi l'un la colline d'Avao, l'autre une hauteur voisine de l'établissement, et une nouvelle occupation, composée d'une compagnie d'infanterie, de dix ouvriers d'artillerie, de douze gendarmes, le tout appuyé d'un navire stationnaire, commença sous le commandement d'un capitaine de frégate. Depuis cette époque, divers travaux ont été entrepris à Taiohaë

pour la France, le protectorat des îles de la Société. C'était une occasion de secouer le joug des missionnaires anglais. L'offre était avantageuse et honorable : l'amiral l'accepta, écartela d'un yack tricolore le pavillon taïtien, et institua un commissaire royal près du gouvernement indigène. Un an plus tard, les menées du missionnaire Pritchard ayant créé des embarras au petit personnel de la commission française, l'amiral y mit ordre en prenant définitivement possession des îles de la Société. On sait quelle émotion souleva en France cette mesure, et à quel point elle engagea le ministère de M. Guizot. Après d'orageux débats parlementaires qui aboutirent à un désaveu de l'acte accompli par l'amiral, on rétablit les choses dans l'état primitif, et le protectorat consenti fut simplement maintenu. Depuis cette époque, Taïti est resté le siége du gouvernement de nos possessions océaniennes.

par les administrations qui se sont succédé. Une route établit le long de la plage une communication facile entre l'établissement français et la maison de Te-Moana. En 1853, on en dirigea une seconde de la mer au sommet de la colline d'Avao. — Dans le courant de la même année, on établit à 60 mètres environ, sur le coteau en arrière de la résidence du gouverneur, une sorte de pénitencier composé de cinq ou six maisonnettes de même modèle dressées sur une terrasse au milieu d'un enclos facile à surveiller. Trois de ces demeures, placées de front sur le même plan, faisaient face à la mer. Elles étaient occupées par les déportés et leurs familles; dans les autres résidaient le lieutenant de gendarmerie et ses soldats. — En 1854, les déportés ayant obtenu remise de leur peine, une nouvelle évacuation de l'île eut lieu; blockhaus et pénitencier, devenus inutiles, furent démolis et transportés à la Nouvelle-Calédonie. Enfin depuis 1855 vingt soldats d'infanterie et leur officier, quatre gendarmes, deux ouvriers d'artillerie et un agent des subsistances conservaient aux Marquises l'unique poste d'Akapehi, sous les ordres d'un lieutenant de vaisseau commandant une goëlette stationnaire. Cette poignée d'hommes suffisait pour maintenir l'ordre dans la baie de Taiohaë, la seule de l'île où les instructions du commandant particulier fixaient l'exercice de notre droit de souveraineté.

Le commandant particulier relève du gouverneur des établissemens français de l'Océanie. Il lui rend compte de l'administration et de tout ce qui peut l'intéresser; il perçoit les droits d'ancrage de la baie de Taiohaë (50 francs par navire), veille à l'exécution des règlemens de port, de pilotage, prend les mesures relatives aux déserteurs, qui rarement échappent aux indigènes, stimulés par une prime (1). Il protége les missions, intervient dans les différends qui s'élèvent entre les naturels et les Européens établis dans l'île, veille aux propriétés de l'état, à celles des particuliers, s'oppose aux coupes inintelligentes de bois, à la dévastation des végétaux alimentaires. Son autorité enfin est aussi absolue sur ses subordonnés que celle du capitaine d'un navire en mer. On ne saurait caractériser avec plus de justesse la situation de cet officier, qui parfois reste un semestre entier sans relations avec le reste du monde.

On a vu quels étaient les rapports des Européens avec les indigènes des Marquises. La nature est heureusement ici plus hospitalière que les hommes. La grande préoccupation du petit nombre d'Européens établis aux Marquises devrait être de tirer parti des ressources du sol et d'introduire dans l'île de nouvelles cultures.

(1) Cette prime (50 francs par tête) est remboursée par le navire d'où les hommes ont déserté.

Quel est jusqu'à présent le résultat de leurs efforts? Quelles ressources le climat leur offre-t-il? Parmi les végétaux utiles que le sol produit spontanément, on remarque la patate douce, le taro, l'*arrow-root*, l'igname, la canne à sucre, et surtout le coton, qui donne de beaux produits. L'oranger et le citronnier sont encore rares à Nukahiva; en revanche, le goyavier, importé il y a quelques années, s'y multiplie d'une façon inquiétante. Les essais tentés pour acclimater nos légumes de France n'ont pas encore donné de résultats satisfaisans. Peut-être ces diverses cultures, essayées jusqu'à présent dans les parties basses de l'île, réussiraient-elles au sommet des vallées et sur les plateaux supérieurs. Jusqu'à ce jour, cette branche de production a été déplorablement négligée. J'incline à croire qu'avec peu d'efforts la terre de Nukahiva eût pu, quelques années après l'occupation, subvenir largement aux besoins de la colonie et à ceux des navires de la station, par conséquent épargner en partie au trésor les coûteux approvisionnemens qu'il tire de la côte d'Amérique.

Un des grands bienfaits de l'occupation a été de naturaliser aux Marquises les bêtes à cornes et les moutons. Ces animaux s'y sont supérieurement acclimatés, et formaient déjà en 1847 des troupeaux assez considérables. Sur la seule île de Tahuata, où les vallées sont placées dans des conditions de température plus favorables à ces animaux, on ne comptait pas moins de quatre-vingt-dix vaches ou taureaux et autant de moutons. Ils y vivaient à l'état sauvage. Les moutons seuls dépérissent, accablés, dit-on, par la chaleur, faute d'être débarrassés de leur épaisse fourrure. Les naturels comptent trente-six espèces d'oiseaux, en comprenant les oiseaux de mer. Certains oiseaux de passage, des courlieus, des pluviers dorés, des pluviers ordinaires, s'abattent aussi sur les îles à certaines époques. Il existe cependant aux Marquises un gibier plus estimé qu'on nomme le *hupe*. Nous avions longtemps douté de l'existence de cet oiseau. Après de patientes et vaines explorations, nous avions fini par l'accoler à l'*uatahua*, sorte de merle blanc de Nukahiva. Le *hupe* était pourtant bien une réalité d'os et de chair succulente, comme le prouva M. Boulanger, lieutenant de vaisseau, à qui revient l'honneur d'avoir éventé ses habitudes. Depuis le glorieux coup de fusil qui nous le fit enfin connaître, le noble gibier a fait sur la table de nos officiers plus d'une apparition. Le *hupe* est à peu près semblable au corbeau; il en diffère seulement par le bec, qui, recourbé comme celui des oiseaux de proie, est néanmoins assez mou pour céder facilement à la pression des doigts; une plaque de chair noire et unie lui recouvre la tête, une nuance ardoisée lui cuirasse l'estomac et se fond vers la partie inférieure du corps en une teinte marron for-

tement accusée. Bien qu'on puisse approcher le *hupe*, la nature sauvage des lieux où il se cache, et d'où il ne sort guère que pour prendre ses repas sur les plantes saxifrages voisines, en rend la capture très difficile. En général, le *hupe* de Nukahiva hante les ouvertures supérieures de la muraille basaltique de 900 mètres qui surplombe la vallée des Taïoas, et aussi les autres escarpemens de la côte occidentale de l'île. Là surtout croît aux fentes des falaises la baie parfumée dont l'oiseau se nourrit, et qui donne à sa chair blanche une saveur exquise. Bardé de feuilles de *ti* et rôti sur les pierres rouges, à la mode du pays, ce gibier a été déclaré infiniment supérieur au faisan par nos gourmets émérites. La pêche est aux Marquises beaucoup plus productive que la chasse; mais toutes les baies ne sont pas également favorisées, et à certaines époques le poisson est fort rare à Vaïtahu comme à Taiohaë.

Un des derniers commandans du poste de Nukahiva (1) publiait récemment des notes qui montrent combien peu d'action civilisatrice a exercé, même sur les habitans de Taiohaë, la présence des missionnaires et d'une garnison française depuis plus de douze ans. Des observations de cet officier, il ressort clairement que la somme de leurs défauts et de leurs vices s'est accrue sans compensation notable. On leur a créé des besoins, sans avoir pu leur donner encore l'habileté et les moyens de les satisfaire. La source de leurs revenus est toujours la même; seulement, devenus avides et intéressés, ils entendent mieux aujourd'hui le trafic des produits du sol et du corps de leurs femmes. Dans deux ou trois endroits fréquentés, les naturels, si fiers, si élégans alors qu'ils étaient nus, portent quelques pièces disparates de nos costumes, qui, tombant vite en loques, témoignent d'une misère dont le spectacle n'avait jamais offusqué nos regards. A Taiohaë, les femmes surtout ont substitué au manteau de *tapa*, si pittoresque et si souvent renouvelé, des peignoirs d'indienne et de mousseline, qui, bientôt imprégnés d'huile, souillés de terre, déchirés par les broussailles, les font ressembler aux mendiantes les plus sordides, les plus déguenillées. Les couronnes de fleurs et même les éventails, ces frêles et élégans abris, menacent d'être détrônés par le hideux parapluie de coton, comme à Taïti. Tels étaient, avec quelques règlemens de police en vigueur dans l'unique baie de Taiohaë, réduite au tiers de sa population depuis 1843, les résultats visibles de la civilisation en 1858. Pas plus aujourd'hui qu'alors, les naturels ne sentent la nécessité d'arroser de leurs sueurs une terre assez généreuse pour

(1) M. Jouan, lieutenant de vaisseau, *Revue coloniale*, 1857-1858. Ce travail, conçu à un point de vue spécial, contient d'utiles renseignemens sur l'archipel des Marquises.

leur prodiguer spontanément ses dons. Aussi passent-ils leur temps à apprécier le bonheur de vivre sous la douce influence d'un ciel propice, et ne semblent-ils pas se douter que le moindre effort décuplerait la production de l'île. L'agriculture n'y a donc pas fait le moindre progrès. Quant à l'industrie, elle se borne à la construction des pirogues, à la fabrication des étoffes de *tapa*, des nattes, des cordes en bourre de coco, des filets, des engins de pêche, des armes, des ornemens des jours de fête. L'occupation française a eu pour résultat d'anéantir une partie de cette industrie autour de Taiohaë; on pourrait à peine aujourd'hui s'en procurer des échantillons. A la fin de 1856, la construction des grandes pirogues était complétement abandonnée dans cette baie; quelques petites pirogues de pêche sillonnaient seules la rade. Les naturels possédaient déjà vingt-trois baleinières. Des navires pêcheurs au déclin d'une croisière leur avaient vendu à des prix assez élevés ces embarcations fatiguées par un long service. Là s'est englouti tout le pécule amassé à une époque où l'occupation française comptait un personnel nombreux et des ouvriers indigènes dont le salaire quotidien était de 2 piastres fortes. Les autres baies de Nukahiva et les autres îles du groupe, moins en contact avec les navires et par conséquent privées de moyens d'échange, continuent seules à construire les pirogues de guerre et à fabriquer les ustensiles indispensables : aussi le plus insignifiant produit de l'industrie nukahivienne se vend-il aujourd'hui à des prix fous.

Les lois religieuses du pays limitent à certaines localités le droit de confectionner les étoffes. Ces localités montrent d'ailleurs pour ce genre de travail une aptitude et une supériorité qui leur en assureront toujours le monopole. Des échanges s'établissent parfois entre les différentes îles. Les *tapas* de Hivaoa (la Dominique), les fins bandeaux (*paē*) de Vaïtahu, les éventails et les pipes sculptées de Fatuhiva étaient fort estimés dans le groupe nord-ouest. En revanche, les huiles teintes, les onguens, les pommades, différens cosmétiques ou drogues fabriqués à Nukahiva par les *kakius* ou les *tahuas*, ont des vertus merveilleuses, appréciées, partant payées fort cher dans le groupe sud-est. Les barbes de vieillards jouent un grand rôle dans ces transactions.

Trente ou quarante navires, baleiniers pour la plupart et presque tous américains, hantaient ces dernières années l'archipel des Marquises. Ils s'y ravitaillaient d'eau, de bois à brûler, de patates douces, de cochons et de volailles. Quelques troqueurs munis d'une petite pacotille venaient aussi parfois approvisionner les trafiquans étrangers, qui revendaient en détail aux indigènes. Les troqueurs ont encore pu se procurer sur l'île d'Hivaoa des bûches de bois de

santal; mais ce bois précieux est devenu fort rare, il croît au penchant des précipices, et l'exploitation est tellement difficile qu'elle rebute les naturels.

Si avec la réduction du personnel français on a vu se tarir les principales sources du revenu des indigènes, et s'affaiblir l'espoir de familiariser ces populations avec les travaux agricoles et industriels, il semble qu'un progrès moral se soit accompli en ces dernières années à Nukahiva. Nos missionnaires, après onze ans de tentatives infructueuses sur Vaïtahu et deux années d'essais également inutiles à Fatuhiva, ont dû quitter la première île en 1849, la seconde en 1855, pour concentrer tous leurs efforts sur Nukahiva, Huapu et Hivaoa, les points les plus importans et les plus peuplés de l'archipel. Six pères de la congrégation de Picpus et quatre pères convers habitent aujourd'hui ces trois îles. Leur supérieur, M. Dordillon, évêque de Cambysopolis, réside à Taiohaë : son humble demeure se dresse sous un dais de verdure, au bord du ruisseau de la vallée d'Ikohe. Tout auprès s'élève, non moins humble, la petite chapelle de la mission. Elle a pour clocher un arbre d'où s'élance à certaines heures la voix d'airain qui appelle les chrétiens à la prière. Te-Moana, une fois encore abjurant ses croyances, a reçu le baptême en 1853. Entraînée par son exemple, la plus grande partie de la population de Taiohaë a embrassé le christianisme. Il paraît même qu'à la suite de la dernière expédition contre les Taïpis Vaïs (22 août 1857), les chefs de cette tribu, en faisant leur soumission, se sont ralliés à nos croyances religieuses, et que les fières peuplades de la baie du Comptroller, jusqu'alors rebelles à notre ascendant, se portent en masse vers nos missionnaires. Sans s'exagérer la valeur d'une foi éclose sous l'empire de sentimens d'intérêt ou de crainte, en faisant aussi la part de la curiosité et de l'engouement qui, chez ces naturels légers et versatiles, est un stimulant des plus réels, la tendance que je signale mériterait encore d'être prise en considération. Ne fît-elle qu'établir des rapports plus suivis entre les indigènes et nos missionnaires, ouvrir à ces derniers l'accès de toutes les parties de l'île et leur y assurer un accueil moins défiant, un progrès se serait réalisé. En effet, avec la pénétration dont ils sont doués, les canaques ont vite reconnu que les apôtres chrétiens formaient une classe à part, dévouée, charitable, patiente, austère et inaccessible à leurs grossiers instincts. Aussi ont-ils pour eux une estime qui s'est manifestée en diverses circonstances. C'est un fait aujourd'hui notoire que la présence d'un missionnaire catholique sur une des grèves de l'archipel est une garantie de sécurité pour les navigateurs, à quelque communion qu'ils appartiennent. Les mœurs y sont comparativement plus douces, les rapports avec les

naturels plus faciles. Les capitaines de navires, sachant en outre que, dans l'éventualité d'un différend avec les indigènes, l'intervention conciliante et désintéressée du missionnaire ne leur ferait pas défaut, recherchent de préférence le lieu où il a planté sa tente.

Malheureusement les missionnaires sont aux Marquises trop peu nombreux et trop détachés des choses de ce monde. S'ils pouvaient d'une façon suivie donner eux-mêmes aux indigènes l'exemple d'un travail manuel, s'ils employaient la persistante énergie dont ils sont doués pour la propagande catholique à prouver d'abord à quelques néophytes qu'on peut tirer du travail un bénéfice plus digne et supérieur à celui qui résulte à peu près uniquement de la prostitution, ils réussiraient, je n'en doute pas, à entraîner petit à petit la population dans une voie nouvelle, et mettraient un terme aux débordemens et à cette débauche précoce si préjudiciable à la reproduction de l'espèce. Il est assurément très sage de baptiser les sauvages, de leur enseigner la morale, mais il n'importe pas moins de leur donner les moyens de la suivre, aujourd'hui surtout que l'occupation leur a créé des besoins, les a initiés à des jouissances dont ils n'avaient aucune idée. Soit que les divers commandans des Marquises n'aient pas été bien pénétrés des intentions du gouvernement, soit que le gouvernement, préoccupé d'intérêts plus sérieux et plus immédiats, ait négligé de formuler catégoriquement ses intentions, la présence d'une force armée à Nukahiva n'aura abouti qu'à faire craindre et respecter le nom français : c'est déjà quelque chose; mais il reste maintenant à le faire aimer et bénir. Aux missionnaires reviendra sans doute tout l'honneur de cette noble et délicate mission. Leurs succès aux îles Gambier (1) nous donnent l'espoir que les Nukahiviens recevront d'eux à leur tour l'impulsion destinée à les conduire vers un état social digne de nous.

MAX RADIGUET.

(1) La puissante action des missionnaires aux îles Gambier n'est pas sans analogie avec celle qu'eurent les jésuites dans leurs *réductions* du Paraguay. Les habitans de Mangareva, naguère encore anthropophages de la pire espèce, savent aujourd'hui écrire et lire le polynésien; ils bâtissent des maisons semblables aux nôtres, utilisent les terres cultivables de l'île, récoltent du maïs, du coton, différens légumes, tissent les vêtemens qu'ils portent, et accomplissent surtout leurs devoirs religieux avec une régularité exemplaire.

DE

L'ESPRIT DU TEMPS

A PROPOS DE MUSIQUE

M. MEYERBEER.

La musique, cet art pour ainsi dire né d'hier, a déjà son histoire, dont le mouvement social, politique, industriel des idées modernes provoque et décide les transformations et les vicissitudes. Il y eut jadis un temps où l'art des Bach et des Haydn se suffisait à lui-même, où nul ne se fût avisé de vouloir chercher dans une œuvre musicale autre chose que de la musique : période édénique pendant laquelle un septuor, une symphonie, un opéra même, n'étaient que petits sentiers où l'on se promenait de mélodie en mélodie, comme en un frais jardin tout parsemé de roses vous iriez d'une fleur à l'autre, respirant les parfums, admirant l'éclat des couleurs, et ne demandant rien en surcroît de ces simples et douces sensations. Alors, quand il avait approfondi les mystères de la *basse fondamentale*, parcouru les labyrinthes de l'*harmonie*, pénétré les arcanes du *double contre-point*, un compositeur estimait en savoir assez et se croyait le droit d'invoquer certaines dispenses pour le reste des connaissances humaines. Lisez les lettres que le jeune Mozart écrivait d'Italie à cette époque, et vous verrez qu'il n'y est question que de chanteurs et de cantatrices : les danseuses aussi l'intéressent par momens; mais du Vatican et du Colysée pas un mot. On était alors musicien, rien de moins, rien de plus, et le maître, en com-

posant son ouvrage, ne se proposait d'autre but que d'y entasser toute sorte de richesses musicales. Aujourd'hui un pareil procédé ne serait plus possible, et l'esprit nouveau ne permettrait plus à un maître de se tenir à ce point isolé du mouvement des choses publiques. Si c'est un bien ou si c'est un mal, un signe de progrès ou de décadence, nous nous abstenons de le discuter; mais il n'en est pas moins vrai que la musique vit désormais d'une foule d'idées extra-musicales. « On pourrait, je le vois, vous appeler le seigneur Microcosme, » dit Méphistophélès à Faust, et ces paroles du vieux diable de Goethe, nous les appliquerions, mais sans ironie, à tel grand compositeur de la période actuelle, à M. Meyerbeer par exemple. Chez quel homme en effet se résument mieux toutes les tendances, tous les raffinemens, toutes les spéculations d'un âge dont le moindre tort est de n'être point simple, et qui, en rapprochant les distances, en créant à l'esprit humain mille ressources pour accroître le trésor de ses connaissances à peu de frais et sans dépense de temps considérable, devait nécessairement agrandir le domaine des arts?

Il existe certaines anecdotes traditionnelles sur la vie des grands artistes qui en quatre mots caractérisent un homme et une époque, et mériteraient à ce seul point de vue d'être rappelées à la mémoire du public, alors même qu'une impitoyable critique prétendrait nous démontrer qu'elles ne contiennent pas un mot de vrai. Authentique ou non, la légende qui fait mourir Léonard de Vinci dans les bras de François Ier exprime on ne saurait mieux les rapports d'intimité où vivaient au XVIe siècle les rois et les artistes. J'en dirai autant du mot prêté à Michel-Ange : « Sanzio a traversé la chapelle Sixtine, » mot qui certes peut bien ne pas être vrai, mais qui définit à merveille, et avec la pointe d'ironie qu'on peut admettre en pareil cas, la troisième manière de Raphaël. On prétend de même que Mozart, voyant un jour le jeune Beethoven improviser au piano, se serait écrié : « Ou je me trompe fort, ou celui-ci aura quelque chose à nous dire. » Ce pronostic, nous le croyons du moins, n'a pas menti, et la suite est venue en effet démontrer assez généralement que Beethoven avait « quelque chose à dire. » Ici nous voudrions citer un passage d'un écrivain allemand qui, selon nous, rend avec beaucoup de justesse ce qu'il y a d'extra-musical dans la conception de cet immense génie. « Cette fois, écrit M. Julien Schmidt en parlant des symphonies de Beethoven, on sent qu'il ne s'agit plus de tous ces lieux-communs de joie et de douleur qui jusque-là servirent de texte à la musique instrumentale : un monde inconnu s'ouvre à nous, le monde de l'esprit. Nous entendons gronder ses mystérieux abîmes, et nous nous tourmentons à comprendre

leurs voix. Se rendre compte de ces sensations, traduire les sons en paroles, devient un besoin pour chacun, et, quoi qu'en dise le musicien de profession, qu'un tel abus met hors de lui, en dépit des banales colères du critique routinier, vous vous sentez au cœur je ne sais quel désir immodéré d'aller au fond de ces ivresses délirantes et de ces titaniques désespoirs (1). » J'ai cité ces lignes parce qu'elles constatent une fois de plus un fait sur lequel d'ailleurs tous les bons esprits sont d'accord, à savoir que le plus grand musicien reconnu jusqu'ici, Beethoven, en composant ses symphonies, est arrivé à produire des effets en dehors du domaine de la musique. Or, si Beethoven se propose des problèmes psychologiques, qui empêche que d'autres n'abordent carrément l'histoire? Ne rions pas de ces généreuses tentatives, car autant vaudrait nier Weber et Rossini, celui-là si vigoureusement enflammé des colères patriotiques de 1813, et dont le romantisme respire je ne sais quelle sauvage haine de la France; celui-ci le sage et l'heureux du siècle, le musicien par excellence des heureux jours de la restauration.

Et cependant, à cette idée que la musique doit être de son temps, n'y aurait-il pas aussi de très curieuses objections à faire? En ce sens, un ingénieux esthéticien, cherchant à définir dans un intéressant ouvrage les limites de la musique et de la poésie, se demandait dernièrement en quoi par exemple un Sébastien Bach pouvait représenter le siècle de Louis XV et de Voltaire, et quels rapports ont pu exister entre la société qu'a peinte Hogarth et l'œuvre d'un Handel. Or ceci mérite éclaircissement, et tout en admettant que la musique se soit maintes fois trouvée en parfait désaccord avec l'esprit du temps, il suffit d'étudier un seul instant la cause de ce désaccord pour demeurer convaincu que s'il a dû en effet exister dans le passé, il ne saurait avoir désormais de raison d'être ni dans le présent ni dans l'avenir. La musique n'est point, comme la poésie, un art dont le secret se révèle à nous dès le berceau; elle a au contraire, de même que l'architecture, la statuaire et la peinture, un côté technique qui veut être étudié avec efforts, laborieusement approfondi. On sait quel merveilleux héritage l'ancien monde, en s'écroulant, livra aux temps nouveaux, et tout ce qu'à un jour donné eurent à recueillir dans ses immortels débris l'architecture, la statuaire et la peinture. Il n'en fut point de même pour la musique, art d'origine toute moderne, et qui, n'empruntant rien aux Grecs, rien aux Romains, dut accomplir dans le présent les diverses périodes de développement et de transformation que les autres arts avaient traversées dans le passé. Née seulement d'hier, il lui fallut,

(1) Julien Schmidt, *Histoire nationale de la Littérature allemande*, t. II, p. 410.

avant de marcher l'égale de l'architecture, de la statuaire et de la peinture, et d'emboîter en quelque sorte le pas du siècle, il lui fallut grandir, gagner des forces, faire ses années d'apprentissage, et ce n'est guère que vers notre époque qu'elle devait, à vrai dire, atteindre à la maturité. Aussi voyons-nous se précipiter les phases de son développement à mesure qu'elle approche de cette bienheureuse période qui va la mettre enfin en pleine possession d'elle-même.

Ou je me serai mal expliqué, ou chacun comprendra maintenant le désaccord qui vers 1755 devait exister entre l'esprit du temps et le génie d'un Sébastien Bach. Il n'y avait là qu'une question de forme, qu'une question purement *spécifique*, comme on dirait en Allemagne. La musique, n'ayant pas eu un développement analogue à celui des autres arts, vivait absorbée dans les difficultés de la syntaxe, dans son algèbre de problèmes harmoniques, dont la solution lui devait suffire jusqu'au jour où, les difficultés techniques étant surmontées, l'artiste n'aurait plus à dépenser le meilleur de sa vie et de son inspiration à se rendre maître de la forme, qu'il allait considérer désormais non plus comme le but suprême, mais comme le simple moyen d'exprimer son idée. A la période architecturale, dont Sébastien Bach serait le Vitruve, succède la période de l'âme, si délicieusement personnifiée dans Mozart. Avec Beethoven s'ouvre la grande, l'infinie période de l'esprit humain. Ce beau qui naguère suffisait à Haydn, à Mozart, ne suffit plus à Beethoven; sa symphonie est un poème, un drame, une épopée, et Shakspeare dans *Hamlet*, Goethe dans *Faust* et *Werther*, Chateaubriand dans *René*, n'ont pas plus puissamment rendu les troubles, la mélancolie, les désespoirs, les aspirations de l'homme moderne. L'œuvre qui pour les autres fut un travail d'artiste et de musicien devient pour Beethoven un acte de délivrance. Il y met toutes les tendresses, toutes les rêveries, tous les sanglots de sa grande âme; il y met jusqu'au fruit de ses lectures, et comme ce statuaire fondant son argenterie et ses joyaux pour remplir le moule du *Persée*, littérature, histoire, philosophie, tout lui est bon pour agrandir, ennoblir, régénérer la forme musicale (1).

Voilà ce que j'appelle un révélateur : de Mozart à Beethoven, la distance franchie est immense. L'un appartient encore au vieux monde, l'autre a le souffle et le verbe des temps nouveaux; l'un me représente Pérugin, l'autre Michel-Ange, le Michel-Ange de la chapelle Sixtine écrasé sous l'énorme poids des compassions

(1) Voyez, pour cet élément historique, *les Ruines d'Athènes*, les intermèdes d'*Egmont*, l'ouverture de *Coriolan*, et, pour le côté purement spéculatif, métaphysique, les sonates de la seconde et troisième période.

humaines, le titan sublime et douloureux si magnifiquement entrevu par M. Michelet dans quelques pages inspirées et presque sibyllines de son livre sur la *Renaissance*. Les œuvres de cette sorte se jugent par la règle même qu'on applique en les mesurant : essayez donc de juger cela d'après les simples notions du beau ordinaire! Du dessin et de la couleur, de l'invention mélodique et de la science instrumentale, à peine si l'on s'en occupe, tant vous absorbent la grandeur et la puissance de l'esprit qui vient à vous, et que portent ces courans électriques de l'art, comme jadis les flots de la mer portaient l'esprit de Dieu! Pour nous en tenir à la musique, là même est le point par où cet art touche à ce qu'il y a de plus élevé, — cet art que tant de gens s'obstinent encore à ne vouloir considérer que comme un délassement frivole, et dont Beethoven a pu dire qu'il le révérait comme une chose sacrée et le plaçait *au-dessus de toutes les philosophies*; ce qui n'empêcha pas un moment les rieurs de s'égayer fort de cette prétention qu'affichait la musique moderne de traiter des sujets en dehors de sa compétence! « Histoire! philosophie! politique! religion! qu'est cela? s'écriait-on de toutes parts; mais y pensez-vous, ma mie? Ce ne sont point là vos affaires. Allons, plus de folies! Retournons bien vite à notre clavecin. » C'était en vérité s'y prendre habilement pour nier le progrès que de s'attaquer à un art né d'hier, ressortant du pur domaine de l'intelligence et jouissant en outre de ce singulier privilége de voir ses moyens d'exécution s'accroître et se multiplier de jour en jour, d'un art enfin dont l'émancipation ne date que de Beethoven! Mais il paraît qu'il en doit être ainsi de toutes les causes, politiques, sociales, littéraires ou musicales; la plupart ont leurs émigrés, lesquels vous soutiendront au besoin que les chemins de fer n'ont été inventés que pour remonter le cours des siècles.

Un homme qui, Dieu merci, est bien de son temps, c'est M. Meyerbeer; suivez jusque dans ses moindres variations cette vive intelligence, et vous verrez comme tout y procède d'une façon complexe, Leibnitz dirait sphérique, comme en elle le développement musical ne s'isole jamais du développement des autres facultés pensantes. « Je suis homme, s'écriait Térence, et rien d'hûmain ne doit me rester étranger. » Il semble qu'à son exemple M. Meyerbeer se soit dit : « Je suis musicien, et rien de ce que les poètes et les historiens ont écrit, de ce que les philosophes ont pensé, ne saurait être ignoré de moi. » J'ignore naturellement ce que sera la musique de l'avenir; mais grâce à la partition des *Huguenots* je sais, à n'en pas douter, ce que devait être la musique du présent. Le spectateur se sent là tout de suite dans une atmosphère intelligente, où

le beau musical proprement dit ne se fait point acheter au prix du plus incolore, du plus inepte remplissage. Là tout se tient, et le principe fondamental de drame chanté une fois admis, vous êtes sûr que rien ne viendra heurter votre impression. « On objecte, écrivait La Harpe, à propos de l'*Alceste* de Gluck, dans la grande querelle musicale de 1777, qu'il n'est pas naturel de chanter un air de cette nature dans une situation passionnée, que c'est un moyen d'arrêter la scène et de nuire à l'effet : je trouve ces objections absolument illusoires. D'abord, dès qu'on admet le chant, il faut l'admettre le plus beau possible, et il n'est pas plus naturel de chanter mal que de chanter bien; tous les arts sont fondés sur des conventions, sur des données. Je n'ignore pas qu'Alceste ne faisait pas ses adieux à Admète en chantant un air; mais comme Alceste est sur le théâtre pour chanter, si je retrouve sa douleur et son amour dans un air bien mélodieux, je jouirai de son chant en m'intéressant à son infortune (1). » Et c'est justement ce qui arrive avec tous les personnages de M. Meyerbeer : vous jouissez de leur chant en vous intéressant à leur infortune. Il y aurait, on l'avouera, quelque naïveté à vouloir démontrer aujourd'hui qu'au seul point de vue exclusivement musical, la partition des *Huguenots* est un chef-d'œuvre. Ce que nous tenons à constater, c'est qu'un élément nouveau, un principe de vie et d'originalité, circule à travers ce noble ensemble, et qu'indépendamment de la beauté musicale des airs et des duos qu'ils chantent, Valentine, Raoul, Saint-Bris, le comte de Nevers et Marcel sont des figures humaines, historiques. Or cet élément nouveau, ce principe de vie, où M. Meyerbeer les aurait-il puisés, sinon dans l'esprit de l'époque, dans ce sens intellectuel si prompt à percevoir, si habile à s'assimiler les choses en apparence les plus étrangères à la compétence musicale, et qui trahit chez cet illustre maître le contemporain de Ranke et de Michelet. L'idée d'abord, puis la musique: ainsi procède, ainsi n'a jamais cessé de procéder M. Meyerbeer. Dans une étude sur son œuvre musicale, c'est également ainsi qu'il conviendrait peut-être de procéder, et le penseur pourrait nous aider à comprendre le musicien. Au point de vue purement musical, *Robert*, *les Huguenots*, *le Prophète*, n'appellent plus la discussion; au point de vue des intentions, des pensées *extra-musicales* qu'elles manifestent, des préoccupations générales auxquelles ces œuvres répondent, on nous accordera du moins qu'il peut y avoir encore profit à les étudier. D'ailleurs nous sommes de ceux qui pensent qu'on ne perd jamais son temps dans le commerce des mortels privilégiés qui sont nés en ayant *quelque chose à dire*.

(1) La Harpe, *Journal de politique et de littérature*, 5 octobre 1777.

I.

Giacomo Meyerbeer naquit à Berlin en 1794, d'une famille riche et à laquelle les illustrations ne devaient pas manquer. De ses deux frères, l'un, Guillaume, se rendit plus tard célèbre par ses travaux et ses découvertes astronomiques, et l'autre fut cet aimable, poétique et si regrettable Michel Beer, l'auteur du *Paria* et de *Struensée*, âme rêveuse et sympathique, esprit plein de savoir et de charme, à qui le temps seul a manqué pour se placer au premier rang. Chez le jeune Giacomo, la vocation éclata dès l'enfance; il avait à peine neuf ans que déjà il se faisait entendre en public, et que Charles-Marie de Weber pressentait en lui le plus grand pianiste de l'Allemagne. « L'art ouvre devant vous un magnifique avenir; venez chez moi, à Darmstadt : vous y serez reçu comme un enfant de la maison, et pourrez étancher aux sources mêmes cette soif de connaissances musicales qui vous dévore. » Ainsi lui écrivait l'abbé Vogler, l'organiste et le théoricien par excellence de cette période, le digne maître dont l'enseignement, après avoir formé tant d'élèves célèbres, — les Winter, les Ritter, les Knecht, — devait un jour donner au monde les auteurs du *Freyschütz* et des *Huguenots*.

C'est donc chez l'abbé Vogler que commença la *période de jeunesse* de M. Meyerbeer, cette période inquiète et agitée qui devait se continuer et finir en Italie. Vers la fin de ses études chez l'abbé Vogler, Giacomo Meyerbeer écrivait un oratorio : *Dieu et la Nature*, lequel se produisait à Berlin, non sans quelque succès, et valait même au jeune musicien le titre de maître de chapelle à la cour du grand-duc de Hesse. A la suite de ce brillant exploit, dont l'honneur avait rejailli naturellement sur son école, l'abbé Vogler quittait Darmstadt pour s'en aller, en compagnie de ses chers élèves, parcourir les principales villes de l'Allemagne, s'arrêtant ici et là lorsqu'un sujet d'études se présentait, et ne perdant pas une occasion d'instruire son monde en dissertant *de omni re scibili*. Selon les sages principes qui faisaient le fond de la doctrine de cet aimable et doux péripatéticien, ce voyage devait être en quelque sorte le couronnement des classes. Quand les joyeux compagnons musiciens eurent accompli leur tour d'Allemagne, le brave et digne prêtre leur donna sa bénédiction, à laquelle il joignit pour Meyerbeer le diplôme de maestro.

Une œuvre dramatique affectant le style de l'oratorio, *la Fille de Jephté*, fut le premier produit de cette liberté à laquelle il venait d'être rendu, produit du reste assez incomplet, s'il faut en croire les chroniques du temps, et qui, en dépit des magnifiques choses

que Weber prétendait y voir, n'obtint du public de Munich que l'accueil le plus médiocre. Un *Abimelech*, écrit à Venise dans le style de l'ancien opéra allemand, semblait une gageure contre l'esprit nouveau qui venait d'Italie, et n'eut point meilleur sort que *la Fille de Jephté*. Ces deux échecs, arrivant coup sur coup, étaient de nature à compromettre l'avenir d'un artiste, et le découragement s'en fût mêlé sans l'intervention de Salieri, qui, tout en relevant le moral abattu du jeune maître, lui conseilla vertement de s'en aller bien vite faire un tour en Italie, et de séjourner en cet heureux pays, où les citronniers fleurissent, jusqu'à ce qu'il y eût appris comment on écrit pour les voix. Meyerbeer profita de la leçon; il vint à Venise, entendit le *Tancrède* de Rossini et se convertit à la musique italienne, qu'il n'avait, à vrai dire, connue encore que par les ouvrages de Nicolini, de Farinelli et de Pavesi, qu'on représentait alors à Munich et à Vienne, et dont le style banal, routinier et plat, n'avait point en effet de quoi séduire une intelligence formée à l'école de l'harmonie allemande et nourrie de la moelle des lions. Cette conversion, après quelques mois d'études nouvelles, donna pour résultat *Romilda e Costanza*, ouvrage représenté sur le théâtre de Padoue en 1818, et dans lequel une mélodie élégante se mariait à un orchestre d'une harmonie plus riche et plus travaillée. Puis vint, l'année suivante, la *Semiramide riconosciuta*, écrite pour Mme Caroline Bassi, une tragédienne lyrique de ce temps dont on se serait souvenu davantage sans la Pasta, puis encore à Venise, en 1820, *Emma di Resburgo*, un succès d'enthousiasme qui, avec l'*Edoardo e Cristina* de Rossini, exécuté vers la même époque, entraîna tout sur son passage.

Meyerbeer tenait la fortune; son nom, déjà populaire, éveillait mille sympathies. Aux louanges cependant allaient bientôt se mêler les critiques, et les plus rudes allaient lui venir de sa propre patrie, de cette Allemagne où la traduction d'*Emma di Resburgo* avait apporté la nouvelle de son apostasie, comme si, en modifiant son style, en abondant davantage, vis-à-vis d'un public italien, dans les qualités qui constituent le vrai charme de la musique italienne, le jeune maître avait fait autre chose que ce que firent avant lui Handel, Hasse, Gluck et Mozart, qui, eux aussi, jugèrent expédient de composer en Italie des opéras italiens et de s'approprier certains dons naturels à ce beau pays de la mélodie et du chant. Weber, qui ne goûta jamais la musique italienne, à qui même cette musique fut toujours profondément antipathique, Weber publia à ce propos, dans la *Gazette de Dresde*, contre son ancien camarade, un article plein de colère et de sainte conviction. L'auteur du *Freyschütz* et d'*Oberon* avait dans l'âme de ces emportemens passionnés. On sait

quelle guerre implacable il provoqua en Allemagne contre Rossini et de quelles féroces diatribes il poursuivit longtemps le triomphateur (1). A Meyerbeer non plus il ne ménagea pas les apostrophes. Il se fâchait surtout de voir un condisciple, un ami, tourner ainsi le dos à l'école allemande, dont il comptait bien, lui, défendre les grands principes jusqu'à la mort. En attendant, Meyerbeer s'emparait en vainqueur de toutes les scènes d'Italie; à *Marguerite d'Anjou*, représentée à la Scala en 1822, et qui de Milan s'en allait bravement faire son tour d'Europe, succéda bientôt *l'Esule di Granata* pour Lablache et la Pisaroni, puis après un opéra d'*Almansor*, dont il y a peu de chose à dire, et, comme couronnement suprême de cette brillante période de jeunesse, le *Crociato*, qui fut représenté, non point à Trieste comme l'écrivait Weber à son frère Godefroid, mais à Venise, le 2 décembre 1825, par Veluti, Crivelli, Bianchi et Mme Méric Lalande.

Jusqu'ici, on peut le dire, Meyerbeer n'était point parvenu à la pleine et entière possession de lui-même; son génie, en quête de sa propre individualité, n'avait su encore comment s'y prendre pour se débrouiller au milieu de tant d'élémens étrangers qui l'encombraient de toutes parts. A ce compte, la partition du *Crociato* est une date, et l'œil exercé voit déjà, bien qu'indécise et tremblante, poindre dans ce chef-d'œuvre la clarté du feu créateur. Quiconque étudiera le *Crociato* avec intelligence sera frappé du caractère magistral qui s'y révèle. Plus d'hésitations, ni de tâtonnemens : l'auteur sait maintenant ce qu'il veut, où il va, et dans cette mélodie italienne qui se rapproche de plus en plus du grand style allemand, dans cette fusion systématique des deux styles, vous pressentez de loin ce qui sera un jour le secret du génie de l'auteur de *Robert le Diable*, des *Huguenots* et du *Prophète*. Quoi de plus grandiose au point de vue dramatique, quoi de plus beau que l'introduction du *Crociato?* Sans aucun doute, les trois actes ne sont pas tout entiers écrits de ce style; mais laissez ce vigoureux esprit se développer librement, laissez agir sur lui l'influence française, et vous verrez ce qu'il en adviendra.

L'influence française en effet, personne n'y échappe; sans elle, n'eût-on pas vu Rossini s'arrêter à la *Semiramide*, et Meyerbeer au *Crociato?* Sans elle, point de *Comte Ory* ni de *Guillaume Tell*, point de *Robert le Diable* ni de *Huguenots!* Et dire avec cela que nous sommes la nation la plus anti-musicale! Oui, certes; mais les idées que la France remue incessamment, ces germes de fécondation universelle, littérature, histoire, philosophie, qui flottent dissémi-

(1) Voyez l'étude sur *Rossini*, *Revue* du 1er, 15 mai, 1er juin 1854.

nés dans sa vivifiante atmosphère, agissent à leur manière sur l'âme pleine de résonnance de ces bardes sacrés que l'Italie et l'Allemagne nous envoient. C'est ce qui fait que notre glorieuse patrie peut se vanter d'avoir inspiré en musique les plus fameux chefs-d'œuvre, tout en continuant à revendiquer l'immense honneur d'avoir créé le vaudeville! J'ai connu jadis à l'étranger un ministre passé maître dans l'art de la représentation, et qui prétendait que dans une maison bien tenue il fallait avoir un Allemand pour maître d'hôtel, des Anglais pour valets de pied, un Français pour cuisinier, un Italien pour confiseur, et des Slaves pour gens d'écurie. Je crois, révérence parler, qu'on en pourrait dire autant pour nos musiciens. Tirons-les d'Allemagne ou d'Italie, mais qu'ils viennent composer en France.

Meyerbeer vint donc en 1825 à Paris, où l'appelait une pressante invitation du ministre de la maison du roi. A peine installé rue Vivienne, à l'hôtel de Bristol, il se mit en rapport avec tout ce que la société contemporaine avait d'illustre et de distingué. Son esprit, ses talens, sa jeunesse, cette brillante réputation qui l'avait précédé, et disons aussi son air de bienveillance et de modestie, ses manières d'homme du monde, et jusqu'à cette grande fortune dont il usa toujours si galamment, firent de lui le héros du moment. Ce fut donc sous les plus favorables auspices que le *Crociato* se produisit, avec Donzelli, M[mes] Pasta et Mombelli pour interprètes. A cette époque, Rossini menait sa fête, on sait avec quelles fanfares et quels hourras. Et cependant, même entre la *Gazza* et la *Semiramide*, le *Crociato* réussit à rassembler les élémens d'un magnifique triomphe. C'est qu'il y avait alors de l'enthousiasme pour tous les chefs-d'œuvre et des lauriers pour toutes les gloires.

Ainsi allait se clore la période de jeunesse du maître, qui devait se recueillir un moment avant de préluder à ses nouvelles destinées. Un temps d'arrêt s'ouvre alors dans la carrière du grand artiste. Marié en 1827, aux premières joies de la famille succèdent bientôt de cruelles épreuves, et ce n'est qu'au sortir d'un long et douloureux accablement, où l'a plongé la perte de deux enfans, qu'il se décide à se remettre à l'œuvre.

Nous touchons à *Robert le Diable*, terminé vers le commencement de juillet 1830 et livré à l'administration, qui déjà s'occupait de la mise en scène de l'ouvrage, lorsque la révolution éclata. Une dynastie séculaire qui croule entraîne bien des débris dans sa chute, et du haut jusqu'en bas tout le monde se ressent de la secousse. Le maître eut à supporter mille vicissitudes; mais, soutenu par la conscience de son génie, il s'en tira vaillamment, et l'ouvrage obtint le succès que vous savez.

Que dire aujourd'hui de *Robert le Diable* qui ne paraisse oiseux et rebattu? « Partout où je vois de grands effets produits, écrivait Goethe, j'ai pour habitude de supposer de grandes causes. » Et autre part : « Ce qui s'est maintenu vingt ans dans la faveur et l'admiration du public ne saurait cependant ne point être quelque chose! » *Robert le Diable* est de 1831 ; nous sommes en 1859, ce qui fait, si je calcule bien, une carrière de vingt-huit ans déjà parcourue au milieu des applaudissemens, — huit ans de plus que n'en exigeait le grand maître de l'esthétique moderne. Quand vous aurez compté le temps qu'a déjà vécu ce succès, mesurez l'espace des lieux qu'il a remplis. Que sont, même avec leurs dix mille francs de recettes chacune, les trois ou quatre cents représentations données sur notre grande scène auprès de l'unanime consécration décernée au chef-d'œuvre par les suffrages du monde entier? Dans quelle langue ne l'a-t-on pas traduit : allemande, anglaise, italienne, hollandaise, russe, polonaise, danoise? En Amérique comme en Angleterre, à la Nouvelle-Orléans comme à Londres, on a vu toute une saison la troupe française et la troupe italienne chanter *Robert le Diable* à tour de rôle. A Alger, à La Havane, au Mexique, et jusque sur la côte de Madagascar, jusque chez les sauvages, partout même curiosité, même attrait, même admiration.

J'ai souvent ouï dire que Meyerbeer avait eu le très rare avantage de rencontrer toujours d'excellens poèmes; mais pourrait-on nier que cette bonne fortune, c'est à lui-même, à son seul génie qu'il la doive? Meyerbeer suscite ses poèmes, il en commande le tracé, se réservant de redresser en temps et lieu les bévues de ses architectes et de vivifier cette lettre morte. Il y a dans *Robert le Diable*, dans *les Huguenots*, dans *le Prophète*, des élémens de style, de poésie, d'histoire, de philosophie de l'art, dont ne s'est à coup sûr jamais douté M. Scribe, qui, pour donner ample et libre carrière à l'imagination de son maestro, s'était avisé d'évoquer toute une théorie de nymphes au troisième acte de *Robert le Diable*, des nymphes portant des rameaux d'or, de vraies nymphes échappées des filets de Vulcain! Meyerbeer trouva l'invention délicate en plein moyen âge, sourit légèrement, et, sans avoir l'air d'y toucher, proposa la scène des nonnes.

Ce mot de philosophie de l'art que j'ai prononcé tout à l'heure, un bien gros mot en vérité, et dont il ne faut pas abuser, sied néanmoins merveilleusement à caractériser le génie de Meyerbeer. Il y a chez lui de ces effets qu'un simple musicien, si grand qu'on se l'imagine, ne saurait produire. Prenez un Italien de belle et bonne race, et donnez-lui à mettre en musique le trio de *Robert le Diable*; qu'y verra-t-il, fût-ce Mercadante ou Bellini? Une situation dramatique,

un morceau *à effet* pour ténor, soprano et basse; mais à ce puissant résumé de toute une période de l'histoire, à cette figuration solennelle de l'homme entre l'ange et l'esprit du mal reproduite sur tous les frontons des cathédrales, croyez bien qu'il ne songera pas une minute. La musique de Meyerbeer est l'œuvre d'un musicien de premier ordre, et aussi d'un penseur; en même temps qu'il y a des idées, il y a *l'idée*, et c'est pour cela que le trio de *Robert le Diable*, le quatrième acte des *Huguenots* et le quatrième acte du *Prophète* resteront comme les plus splendides manifestations de l'art nécessairement complexe de notre époque.

Robert le Diable avait mis Meyerbeer en tel renom, qu'il s'agissait de s'assurer au plus vite son prochain ouvrage; un traité lui fut donc proposé, par lequel il s'engageait à donner *les Huguenots*. Il y a dans l'existence de tous les hommes supérieurs une heure privilégiée, vers laquelle, du sein même des plus beaux triomphes, leurs souvenirs se reporteront toujours de préférence. Cette heure aimée et glorieuse entre toutes, qui fut pour Lamartine l'heure des *Harmonies* et de *Jocelyn*, a sonné pour Meyerbeer en 1836. Remarquez que je ne prétends point dire que l'artiste ait touché là le but suprême, qu'il ait atteint avec *les Huguenots* cette hauteur de laquelle on n'a plus qu'à descendre. Ce que je me plais à indiquer, c'est que la date de 1836 représente pour Meyerbeer cette heure incomparable où tout succède à l'homme de génie, où les moindres circonstances concourent à l'envi à la réalisation de ses souhaits. L'inspiration des *Huguenots*, Meyerbeer l'a retrouvée dans *le Prophète*, dans mainte occasion il la retrouvera, et toujours avec des qualités nouvelles, car il appartient, comme Goethe, à cette race d'esprits vaillans et progressifs qui se transforment et ne vieillissent point. Ce qu'il ne retrouvera plus, c'est cette jeunesse d'alors, ardente, passionnée, enthousiaste, éprise jusqu'à l'ivresse de poésie et de musique, centre merveilleux de résonnance et de vibrations; ce qu'il ne retrouvera plus, c'est Nourrit, M[lle] Falcon, Levasseur, Habeneck, tout un monde d'artistes intelligens que *Robert le Diable* avait formés, et qui, fortement imbus des doctrines nouvelles, abordaient cette grande musique des *Huguenots* avec l'émotion de la foi. Certainement de très célèbres chanteurs se sont depuis fait jour à l'Opéra; ce qui appartient en propre à cette période, c'est cet esprit d'ensemble, cet effort en commun qui constituent au théâtre les vraies troupes.

De cette compagnie héroïque, Nourrit était l'âme, Nourrit, un chanteur et un lettré, un galant homme surtout, et qui, dans le saint zèle dont il brûlait pour son art, oublia si noblement ces soins de la fortune où presque tous se consument aujourd'hui. Je doute

que jamais aucun maître (et M. Meyerbeer moins que tout autre) ait rencontré sur cette terre d'imperfection l'expression complète de l'idéal entrevu par lui. Cependant, si l'auteur des *Huguenots* consentait à dire le fond de sa pensée, bien des raisons nous portent à croire qu'il finirait par avouer que celui qui de tous approcha davantage de ce *certo estro che vi viene all' mente,* ce fut Nourrit. Le nom de Rossini évoque Garcia, Bellini nous fait songer à Rubini, et le souvenir du grand artiste dont je parle reste irrévocablement attaché aux créations de Meyerbeer. A ce génie complexe, à cet infatigable remueur d'idées, un Italien de la classe des simples aurait, je crois, peu convenu. D'abord comprendre, puis chanter, ainsi le veut Meyerbeer, et Nourrit ne se contentait pas de comprendre pour lui, il comprenait encore pour tous les autres. Les enfans riaient presque à cette époque de voir chez un chanteur tant de prosélytisme. Hélas! où ce rire nous a-t-il conduits, et qui avait raison, de celui qui prenait au sérieux sa vocation, ou de ceux qui s'égayaient de son enthousiasme? Quel que soit l'art ou le métier auquel on s'applique, croire, avoir foi dans l'œuvre de son cerveau ou de ses mains, c'est en somme ici-bas la grande affaire; *porrò unum est necessarium.* C'est le privilége des maîtres croyans d'avoir des croyans pour interprètes. Voyez plutôt Beethoven et le Conservatoire : tels compositeurs, tels artistes. Dans ce monde de la pensée où tout s'enchaîne, le scepticisme des uns a bientôt réagi sur les autres, et l'on arrive ainsi peu à peu à ces époques de dégradation et d'ignominie où poètes, musiciens, exécutans, n'en veulent que pour ses sequins à ce bon public qu'ils bafouent, et dont chaque matin dans les journaux, chaque soir au théâtre, on irrite les plus vils instincts moyennant finance.

J'ai dit que Nourrit comprenait pour tout le monde. En effet, étudier son rôle, le composer, le *créer,* était pour lui la moindre des choses; il fallait encore qu'il s'occupât des mille détails de la mise en scène, vivant de la vie des autres personnages aussi bien que de la sienne propre, et ne s'épargnant ni travaux, ni pas, ni démarches pour motiver un geste, rendre une intention, rectifier un costume. Avec quelle sollicitude il veillait sur Mlle Falcon, digne élève d'un pareil maître! Quel zèle il mettait et quelle discrétion à la conseiller, à l'instruire, plein de tact et de mesure, et s'évertuant à ne laisser voir que l'ami dans le professeur! Mlle Falcon brillait alors de tout l'éclat de la jeunesse et du succès. De voix de soprano plus étendue, plus limpide, plus admirablement belle et *genuine,* et en même temps plus capable d'effets grandioses, on n'en saurait imaginer. C'était un métal incomparable, un timbre comme on en avait rarement entendu et comme il pourrait bien se faire qu'on en en-

tendît plus rarement encore, car la nature, pour me servir de l'expression d'un illustre poète, « s'égale, mais ne se répète pas. » Et avec cela la grâce et la distinction de la personne, des yeux *qui répandaient plus de lueurs qu'il n'y en a dans l'aube ou dans les étoiles d'un ciel d'Orient*, un front où rayonnait l'intelligence, une jeune tête entourée de plus d'espérances qu'il n'y a de fleurs et de bourgeons aux branches d'arbre par une belle nuit de mai! Aussi quels engouemens et quels triomphes! Et dans ces éloges dont on la comblait, dans cet enthousiasme des artistes et du public, quelle réserve délicate, quelle respectueuse émotion, comme si l'on eût craint, par de trop bruyans hommages rendus à la cantatrice, de profaner la pureté de la jeune fille! Les maîtres eux-mêmes se conformaient à ce sentiment qu'impose l'honnêteté, et Meyerbeer s'efforçait d'atténuer à son intention certains traits trop hardis du caractère de Valentine. On ne sait malheureusement plus assez quels ressorts inouis la voix emprunte à certaines conditions spéciales, on ignore que les vestales de l'art y sont les vraies reines. Là fut le secret de la toute-puissante influence exercée à diverses périodes et par Mlle Falcon et par Jenny Lind.

Ainsi marchaient les répétitions, ainsi se délectait dans les prémices de son œuvre cet esprit éminent et convaincu, ce cœur chaleureux dont l'art fait battre chaque fibre. De jour en jour, les beautés ressortaient davantage, et de cette gigantesque masse d'harmonie dont il avait fallu d'abord, et non sans de rudes efforts, sonder la profondeur, se dégageaient, comme d'une toile de Rembrandt, des cataractes de lumière. Les chœurs et l'orchestre, toujours indécis vers le début et volontiers enclins à médire de ce qu'ils ignorent, remplissaient la ville du bruit de leur admiration. Quant aux chanteurs, ils sentaient d'avance ce que cette musique allait faire pour leur gloire : c'était assez pour s'y dévouer corps et âme, même en dehors de la simple question du beau.

Les Huguenots furent représentés au mois de mars 1836. Après s'être mû, avec *Robert le Diable,* dans les régions du fantastique, Meyerbeer touchait ici le domaine de l'histoire. C'est surtout vers le milieu de l'ouvrage que le grand peintre se manifeste. Les trois premiers actes marchent lentement, la pièce va d'un train pénible et embarrassé, et ce n'est que par la grâce infinie des détails que le musicien vous intéresse. Il faut voir avec quelle variété luxuriante les arabesques s'enroulent, avec quelle aimable mollesse, quelle flexible distinction ces lignes mélodieuses s'allongent et se contournent! Vrai kaléidoscope musical où, dans un contraste qui n'exclut point la symétrie, les formes et les couleurs se succèdent rapidement. Chacun de ces actes, pour la magie des arabesques, me re-

présente un plafond d'Amboise ou de Fontainebleau. On en veut à Meyerbeer de ses tâtonnemens et de ses scrupules; bien des gens lui font un crime des conditions qu'il impose lorsqu'il s'agit de l'exécution de sa musique. Et cependant quoi de plus légitime et de plus naturel, quand on réfléchit à la manière dont lui-même il travaille, à l'esprit de suite qu'il apporte dans les moindres détails de sa composition? L'auteur des *Huguenots* et du *Prophète* n'improvise pas; tout ce qu'il fait a sa loi d'être, et pour rendre dignement sa pensée, il faut beaucoup de voix, beaucoup de passion et infiniment d'intelligence : trois choses qui en général ne courent pas les rues. Ici tout se tient, et chaque personnage a son importance. Sans parler de Raoul, si brave et si ému, si poétique surtout, et dont la physionomie a frappé tout le monde, regardez au second plan, et prenez le duc de Nevers : n'est-ce point une physionomie avenante et courtoise, et qui rappelle les plus élégans portraits de l'époque?

J'ai parlé des arabesques de cette merveilleuse architecture dans le goût de la renaissance; mais que dire des effets du quatrième acte, de cette *bénédiction des poignards,* qui récemment à l'Opéra, dans un festival, fit pâlir toute musique à son voisinage, à ce point qu'on eût dit une explosion de l'Etna comparée à des feux d'artifice? Que dire du grand duo qui suit entre Valentine et Raoul, inspiration sublime, où l'on ne sait qu'admirer davantage de l'expansivité mélodique ou de l'intensité dramatique, et qui vous force à penser à la fois à Mozart et à Shakspeare? Ce duo, auquel les illustres interprètes n'ont jamais manqué, trouva du premier coup son expression la plus haute dans Nourrit et dans M[lle] Falcon. Et il est en effet assez naturel que de tels artistes, égaux, sinon supérieurs à tous autres, s'exerçant sous les yeux du maître dont ils recevaient pour ainsi dire la pensée immédiate, aient trouvé le sens définitif, le *nec plus ultra* de l'exécution de ce morceau, qui fut aussi leur œuvre, leur *création.* Nourrit, qui ne négligeait pas un détail de ses rôles, ne perdait point de vue cette scène, qu'il regardait comme le point culminant de l'édifice : il s'y préparait, s'y élevait par degrés, et quand elle arrivait, l'abordait avec le calme énergique et l'autorité de la conviction.

De *Robert le Diable* (1831) aux *Huguenots* (1836), cinq ans s'étaient écoulés; il s'en passa treize entre *les Huguenots* et *le Prophète,* qui fut représenté à l'Opéra en avril 1849. C'est ici le cas de remarquer combien Meyerbeer appartient à son époque. Dans cette communauté même de sentimens et d'idées, avec elle est le secret de la grande influence qu'il exerce. *Robert le Diable,* l'opéra romantique par excellence, parut au plus beau de l'épanouissement

romantique; *les Huguenots,* si l'on s'en souvient, arrivèrent au moment où les polémiques religieuses allaient renaître, et ce fut au lendemain des journées de février, au milieu de la tourmente révolutionnaire, qu'on vit se lever *le Prophète* avec ses bandes d'anabaptistes prêchant le communisme aux populations égarées, et venant offrir au présent bouleversé de fond en comble le sombre et prophétique tableau des révolutions sociales du XVI[e] siècle. Γνῶθι σεαυτὸν, disait Socrate. Meyerbeer est un esprit trop sensé, trop réfléchi, trop éminemment philosophique et critique pour ne pas avoir mis ce précepte en pratique. Aussi va-t-il se perfectionnant de ce côté dans chacun de ses ouvrages, à ce point qu'avec *le Prophète* il semble avoir atteint à l'absolue connaissance de lui-même. S'il lui est arrivé jadis, aux temps du *Crociato* et même de *Robert le Diable,* de coqueter avec la mélodie italienne, il sait désormais que ces vanités-là ne sont point son affaire, et qu'à ce jeu banal de l'inspiration courante et du style facile, un maître tel que lui courrait risque d'être battu par le premier improvisateur venu de Bergame ou de Padoue. En revanche, il sait aussi quels coups il peut frapper, et de quelles créations, de quels effets il est capable, soit qu'il s'attache au symbolisme de l'histoire, comme dans *le Prophète,* soit que, comme dans *le Camp de Silésie,* il n'en veuille qu'à ses réalités.

C'est encore sous l'influence d'une idée, c'est en présence des appels adressés au vieil esprit de la Prusse par le roi Frédéric-Guillaume IV, que *le Camp de Silésie* fut écrit. Cette œuvre toute frémissante d'enthousiasme national inaugura dignement la nouvelle salle de l'Opéra, laquelle s'était élevée comme par magie des ruines de l'ancien théâtre, construit par le grand Frédéric et devenu en une nuit la proie de l'incendie. Ce temple des Muses se dressait calme et superbe, depuis tantôt un siècle, comme un palladium de l'art, vis-à-vis de l'Arsenal, ce palladium de la monarchie, de sorte que des deux hauteurs Apollon et son frère Mars pouvaient se contempler sans cesse, et que les chastes Muses ne perdaient pas de vue un seul instant l'austère Bellone. Ainsi l'avait voulu Frédéric II; la guerre l'ayant fait grand, il fallut que partout dans sa capitale la gloire militaire occupât le premier rang. Je m'explique ainsi pourquoi la statue équestre de Frédéric figure sur cette place, terrain d'ailleurs fort incommode à tous les autres points de vue, et d'où l'œil, quoi qu'il fasse, ne peut saisir l'ensemble de l'œuvre de Rauch, conçue, — cavalier, cheval et piédestal, — dans des proportions tellement colossales, qu'elle n'aurait pas trop du vaste espace du Champ-de-Mars à Paris pour se développer librement. Sur cette place s'élève isolée la salle de l'Opéra, dominant tout un groupe

d'édifices splendides. L'ancienne salle de l'Opéra, à l'intérieur enfumée et sombre, avait néanmoins quelque chose d'imposant. Soit qu'on s'imaginât voir revivre dans ces vastes espaces les personnages du temps passé, soit qu'involontairement on rattachât à ces murailles les traditions d'une période illustre pour les arts, l'ancien théâtre inspirait aux Berlinois un sentiment tout particulier : c'était l'*ancien opéra*, c'est-à-dire un objet de vénération, presque de piété. Or il advint qu'un soir le noble et respectable monument brûla. Par un coup de la Providence, la représentation avait cessé depuis longtemps, et par bonheur aussi aucun vent ne soufflait, de sorte qu'on put forcer la flamme à se consumer dans son cratère, et qu'il n'y eut en somme qu'un vieil édifice de moins dans Berlin. On prétend même que nombre de bourgeois ne virent dans ce désastre public que l'occasion d'avoir une salle d'opéra toute neuve et naturellement beaucoup plus belle. Cette salle s'acheva comme par enchantement, et d'autant plus vite que les anciens murs purent servir. Pour le matériel, les fabriques royales firent des prodiges; seulement, à la place du marbre, du bronze et des tapisseries des Gobelins, solides élémens des constructions et du luxe d'autrefois, on vit figurer le carton-pierre, le zinc, les tentures de damas et de velours. N'importe, pour les yeux l'impression devait être égale, sinon supérieure. L'éclairage au gaz, cette lumière à la blancheur de craie, succédant aux paisibles et modestes lueurs des bougies, allait séduire tout le monde, et ce serait à qui battrait des mains à ces idoles de carton-pierre versant des torrens de clartés à confondre de honte et de désespoir les pauvres nymphes de bronze du bon vieux temps.

Cependant cette salle non encore terminée était depuis six mois louée d'avance, et le jour de l'inauguration approchait au milieu de la curiosité la plus ardente. On savait que Meyerbeer venait d'écrire un opéra tout exprès pour la circonstance, et que dans cet opéra, dont M. Louis Rellstab avait fourni le *libretto*, le grand Frédéric, le *vieux Fritz*, comme on dit à Berlin, jouerait de la flûte. A l'incomparable attrait d'un tel programme, quel cœur vraiment prussien eût résisté? La représentation fut triomphale. La cour en gala, les femmes en toilette de bal, sous les mille feux d'un lustre immense, offraient un spectacle féerique, et de chaque bouche s'échappait au premier abord un cri d'admiration. La toile se leva, puis, après quelques scènes du plus pittoresque intermède, Jenny Lind parut en Vielka, svelte, fringante, un peu bohême, les pieds serrés en d'étroits brodequins. Elle chanta ces ravissans couplets dont Mlle Caroline Duprez et Mme Cabel nous ont, hélas! donné dans *l'Étoile du Nord* une si pâle traduction, et ce fut un élan, une verve, une in-

spiration, quelque chose dans le geste, dans la voix, dont rien ne saurait rendre l'originalité. Aussi quels enthousiasmes et quels rappels sur une scène jonchée de fleurs! Quelle joie pour certaines âmes de confondre dans le même bravo le maître et la cantatrice! Je vois encore parmi tant de nobles physionomies rayonner d'intelligence et de bonheur l'aimable visage de la comtesse W..., le centre à cette époque de toute la société de Berlin, et dont les rares talens eussent illustré les arts qu'elle cultive à l'ombre; l'amie des poètes, et qui, comme la Léonore du Tasse, s'abstient discrètement, trop discrètement peut-être, de vouloir toucher au laurier.

Le Camp de Silésie n'affichait du reste aucune prétention; c'était un opéra créé et mis au monde pour la circonstance, un opéra *national*, et d'où l'on avait, par mesure de haute convenance, fini par faire disparaître la figure même du grand roi, lequel, ne pouvant décemment se produire sur un théâtre et déplorant la grandeur qui l'attachait au rivage, devait se contenter de jouer dans la coulisse un air de flûte, ce qui ne laissa point de paraître assez comique, et fit dire aux mauvais plaisans de Berlin que *le vieux Fritz s'en était allé en flûte* (*der alte Fritz ist flöten gegangen*). La grande affaire de la mise en scène était de représenter dans leurs uniformes respectifs les divers régimens de la guerre de sept ans, et si au point de vue du pittoresque le succès fut complet, il faut dire aussi que la musique, par sa couleur militaire et son entrain caractéristique, y aida singulièrement. Nous avons vu depuis *le Camp de Silésie* devenir ici *l'Étoile du Nord* et conserver, en dépit des transformations du poème, en dépit de l'influence atmosphérique, tout autre à Paris qu'à Berlin, son originalité vigoureuse, son inaltérable force d'attraction. L'idée procédant davantage de l'idée, comme il arrive chez les maîtres ayant conquis cette absolue possession d'eux-mêmes qui coupe court aux hasards de l'inspiration, des motifs variés, rapides, fulgurans, jaillissant des chocs de l'orchestre comme l'étincelle du caillou, une instrumentation accidentée, profonde, insondable en ses merveilles, puis tout à coup des explosions à tout rompre, le heurt de deux armées, les chansons du bivouac, les défilés éperdus quand la trompette sonne, que le fifre glapit et que les tambours battent la charge, voilà cette musique étrange et bizarre, qui vous attire et vous repousse en même temps, dont il est permis de discuter les procédés, mais dont on ne saurait méconnaître la puissance. Cette fois plus de symbolisme, comme dans *le Prophète*, mais un tableau de genre animé, pittoresque, la vie soldatesque dans son va-et-vient, sa turbulence et sa confusion, *le Camp de Wallenstein* de Schiller mis en musique. Ce qui me plaît chez Meyerbeer, c'est ce commerce sé-

rieux et constant qu'il entretient avec le monde des idées; or ici l'Allemand se retrouve, et Weber n'eût point montré tant d'inquiétude à l'endroit des premières échappées buissonnières du jeune maître vers l'Italie et vers la France, s'il eût davantage réfléchi à certaines conditions de race contre lesquelles ni les fantaisies ni les engouemens du génie ne sauraient prévaloir, et qui gouvernent l'homme en dépit de sa volonté.

Libre à Rossini de se gausser du monde entier et de prendre en badinage ses propres chefs-d'œuvre; pour Meyerbeer, il ne rit de personne, et de lui-même moins que de quiconque. Le respect qu'il professe à l'égard de sa pensée, il l'étend d'ailleurs sur l'œuvre de chacun, et rien d'intéressant, de méritoire, à quelque titre que ce soit, n'échappe à son information, car si l'auteur des *Huguenots* aime *sa* musique (et qui pourrait lui en vouloir d'un goût si naturel?), ce qu'il aime surtout avec ardeur et foi, c'est *la* musique, et l'art n'eut jamais d'apôtre plus convaincu. On se demande souvent quel secret possèdent ainsi certaines intelligences pour demeurer jeunes et fécondes alors que tout vieillit autour d'elles. Ce secret, je vais vous le dire : c'est la recherche incessante du beau, la croyance au but qu'on se propose, l'amour de l'étude par qui se retrempent nos forces, une certaine curiosité de vivre et de s'instruire qui vous met en contact et en sympathie avec tout ce qui s'élève. On connaît d'illustres preux du romantisme de 1830 qui, depuis vingt ans retirés dans leur tour d'ivoire, comme l'empereur Barberousse dans sa grotte, ont tellement pris à tâche de s'isoler, qu'ils en ont perdu jusqu'au sentiment de leur époque, et qui ressemblent, au milieu des générations contemporaines, à ces personnages enchantés des contes de Perrault. Meyerbeer a d'autres habitudes, et ce n'est pas lui qui fermera jamais sa porte ou sa fenêtre à ces courans d'air, de lumière et d'électricité en dehors desquels l'imagination ne saurait vivre. Voyez plutôt comme il prête l'oreille aux bruits du temps, comme il en observe les indices, comme il en étudie les productions. A l'exemple de Goethe, il sait que tout a été pensé dans ce bas monde, et il *repense* en musique l'œuvre des poètes et des historiens, des statuaires et des peintres. Vous auriez peine à trouver quelque part une idée qui ne l'ait point ému, une poésie qui lui soit restée étrangère. D'Eschyle à Shakspeare, de Luther à Molière, de Ronsard à Novalis, où sa rêverie ne s'est-elle pas égarée! La *Chanson de Mai* à côté de la *bénédiction des poignards*, ou encore de cette ouverture de *Struensée*, dessinée et peinte comme les fresques de Cornélius dans le *Campo-Santo* de Berlin, composition austère et savante, faite pour ramener à la grandeur, à la sévérité de la forme première un genre de symphonie aujour-

d'hui traité sans conséquence et devenu une sorte de *pot-pourri* banal entre les mains des fâcheux amans de la muse légère! Romantique aujourd'hui et ne rêvant que chevaliers, ogives et nuits de Walpürgis, demain vous le trouverez ému jusqu'au fond de l'être du plus pur sentiment de la beauté classique, et c'est dans le culte de l'art simple, dans une action calme, mesurée, symétrique, qu'il cherchera à se reposer de ces drames tout remplis des plus violentes catastrophes et de conflits religieux et politiques.

II.

« Donnez-moi une musique qui m'apaise l'âme et me détende les esprits. » Ainsi parlait Goethe méditant son *Iphigénie.* Meyerbeer ressentit quelque chose de semblable au lendemain des *Huguenots*; on eût dit le passage de la jeunesse ardente, immodérée, à la maturité calme et réfléchie, je ne sais quelle réconciliation mystérieuse du poète avec lui-même. Il lisait Eschyle et Sophocle, et les mythes grecs ne cessaient pas de le préoccuper; un surtout l'attirait, Héro et Léandre. Il voyait dans la poétique légende des fiancés d'Abydos le motif d'un intermède antique à deux personnages, et comme c'était alors l'ère triomphante de la Grisi et de Mario, il lui semblait parfois ouïr les brises du Bosphore apporter la nuit à ses oreilles l'appel mélodieux de ces deux belles voix enamourées. Que de fois, au sortir des Italiens, il nous arriva d'évoquer au clair de lune d'une nuit d'hiver ces ombres frissonnantes que les théories de dominos se rendant au bal de l'Opéra et le cornet à bouquin des pierrots avinés effarouchaient bien quelque peu, il faut le dire!

> Quali colombe dal disio chiamate,
> Con l'ali aperte e ferme al dolce nido
> Volan per l'aer dal voler portate.

Nous en causâmes tant et tant, au coin du feu et sur l'asphalte des boulevards, que de ces éternelles conversations un poème en règle finit par résulter, un *acte antique*, un intermède dans le style d'André Chénier, car à cette bienheureuse époque tout ce qui s'écrivait, se composait et se rimait était à la manière de quelqu'un; Hoffmann débitait ses contes à la manière de Callot, et M. Sainte-Beuve ses *Consolations* à la manière de Wordsworth, sans parler de vingt autres s'évertuant et s'escrimant qui à la manière de Shakspeare, qui à la manière de Calderon, de Milton, de Byron, de Jean-Paul ou de Saint-Évremond :

> Sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques.

Les pensers n'étaient pas toujours bien nouveaux, mais en revanche les vers n'étaient rien moins qu'antiques, ce qui pouvait surtout se dire du poëme en question. J'ignore ce qu'il en advint, et si jamais une note fut écrite de cette partition d'*Héro et Léandre;* toujours est-il que cette fièvre antique eut son apaisement, et que l'auteur des *Huguenots* s'en délivra plus tard en mettant en musique l'*Orestie* d'Eschyle, tout cela sans préjudice des velléités romantiques qui devaient le reprendre à d'autres heures.

« Quel charmant poëme d'opéra, me disait-il un jour, il y aurait à faire avec *l'Apprenti sorcier* de Goethe! Vous connaissez l'histoire? — Je le crois bien : un balai qui va puiser de l'eau et qu'on ne peut plus arrêter, car si l'élève a retenu la formule qui provoque à l'action, il a négligé d'apprendre celle qui la réprime, de telle sorte que le laboratoire qu'il s'agissait simplement de nettoyer va être inondé, lorsque par bonheur le sorcier revient et d'une parole *met un frein à la fureur des flots!* — A merveille, et n'estimez-vous point que ce serait là un ravissant sujet? — Oui, pour un acte, à l'Opéra. En effet, au lieu d'un vulgaire balai prenez une belle jeune fille plus ou moins ensorcelée par le nécroman, et vous voilà tout de suite en pleine fable dramatique. L'apprenti aime Séraphine et veut lui rendre son âme, que, pour des motifs dont il faudrait chercher l'explication, le vieux sorcier tient alanguie. Un jour donc que le maître s'est absenté, notre élève de courir à son évocation. Vous voyez d'ici le beau duo que cela ferait. Séraphine, jusqu'alors claquemurée dans une sorte d'existence purement végétative, se sent tout à coup naître à la vie; aux premiers mots de la formule magique, son âme tressaille, vibre, et bat des ailes à mille perceptions inconnues. Le soleil, les fleurs, l'insecte qui bourdonne, l'oiseau qui chante, l'eau qui coule, tout un monde de couleurs, de parfums, de sons et de merveilles l'étonne et l'éblouit. Elle voit, elle respire, elle aime! — Assez! dit alors l'apprenti, qui juge l'instant venu de modérer le prodige; mais le prodige, au lieu de s'arrêter, menace de grandir. Alors l'idée de la formule lui revient, il cherche à la prononcer, impossible d'en ressaisir la moindre syllabe, car de la phrase cabalistique l'insensé n'a retenu que la première moitié, celle-là par qui tout s'agite et s'anime, et que dans son trouble il répète à tort et à travers, évoquant sur ses pas, de tous côtés, une vie dont il est impuissant à contenir le débordement. Bientôt le laboratoire entre en danse, les tables et les escabeaux se trémoussent, l'alambic bouillonne et fume, l'eau coule des fontaines avec un bruit de source vive, les boas empaillés rampent et sifflent. Quel spectacle! quelle mise en scène et quelle symphonie! un vrai conte d'Hoffmann en action, *Antonia, le Pot d'or*, ces chefs-d'œuvre que vous aimez tant,

et dont il vous appartiendrait, cher maître, de nous révéler la musique. »

Si je prends plaisir à m'arrêter sur de pareils détails, à pénétrer pour ainsi dire jusque dans la conscience du maître, afin de mieux étudier son génie, c'est que j'ai la ferme conviction que rien ne se perd dans le monde des idées, et qu'on s'exposerait à de graves mécomptes en voulant n'admettre d'un homme que ce qu'il a produit. Dans ce qu'un homme produit aujourd'hui se retrouve tout ce qu'il a pensé depuis dix ans : que ces divers germes se soient ensuite modifiés et transformés sous un nombre infini d'influences climatériques, nul ne le conteste; mais ce qu'il y a de certain, c'est que tout se retrouve et que les limbes mêmes sont fécondes. Quand, pour faire un grand poète, un grand musicien, un grand peintre, la nature elle-même s'y prend à plusieurs fois et très souvent brise le moule pour recommencer le lendemain sur nouveaux frais, quel artiste, si fort qu'il soit, se croirait exempt de ces hésitations, de ces tâtonnemens, tranchons le mot, de ces successions d'avortemens ignorés du vulgaire qui tiennent en éveil les facultés créatrices, et dont profitera tôt ou tard l'œuvre définitive en son ensemble? Bien avant M. Gounod, Meyerbeer avait eu longtemps l'idée de prendre Molière à partie; mais ce qui l'attirait, ce n'était point *le Médecin malgré lui*, ni les curiosités de ce genre : il s'attaquait à plus difficile, et du premier coup lia commerce avec *Tartufe*. Voilà, dira-t-on, un singulier sujet d'opéra! — Il se peut qu'au simple point de vue du répertoire ordinaire la chose paraisse en effet fort étrange, encore que la comédie de Molière abonde en vraies situations musicales; prenez l'introduction par exemple et la grande scène (j'allais dire le grand duo) du quatrième acte, se terminant en trio par la soudaine apparition d'Orgon, jusque-là caché sous la table! Mais en dehors de l'intérêt dramatique il y avait là pour Meyerbeer la peinture des caractères, les portraits, et c'est à ce propos surtout qu'il faut regretter que cette étude n'ait pas été menée à fin. Un *Tartufe* de Meyerbeer d'après Molière! cela vous mène à penser à certaines toiles de Titien, un autre peintre d'histoire qui faisait, lui aussi, mais seulement par occasion, des portraits qui sont restés d'incomparables chefs-d'œuvre. M. Meyerbeer, quels que soient les torts qu'on lui impute, a le sens du grandiose; il vise haut, et les principes auxquels il a consacré sa vie entière sont de ceux que l'art reconnaît pour légitimes. A la mélodie italienne, à l'élégance du style français unir la vérité de l'expression allemande, la profondeur caractéristique, le sens de la couleur et du pittoresque, se servir pour réaliser son idée, pour amalgamer ces élémens divers, de toutes les ressources de l'instrumentation mo-

derne, voilà, je suppose, une entreprise au-dessus de l'ordinaire, surtout si, comme la justice le veut, on ajoute que la plupart de ces découvertes instrumentales sont l'œuvre même de ce vigoureux génie.

Il fut un bienheureux temps où les poètes dramatiques, comme les romanciers, donnaient à tous leurs personnages les mêmes mœurs et le même langage sans aucune espèce de distinction d'époque et de lieu! Vous écriviez une tragédie quelconque, la censure trouvait le sujet trop moderne, et vous en étiez quitte pour un changement de décor et de costume. Au lieu de se passer à Madrid, en plein XVIIIe siècle, l'action se passait à Ecbatane ou à Byzance, don Sanche s'appelait Ninus, Arbace ou Clazomène, et, grâce à cet innocent stratagème, les tirades étaient sauvées. Pour renverser et détruire ce beau système, il ne fallut rien moins que les romans de Scott, et les études historiques d'Augustin Thierry, et la critique de M. Villemain; j'allais oublier M. Guizot, qui, non content de prêcher lui-même par d'insignes exemples, traduisait et commentait Shakspeare. On sait quelle fut sur les œuvres de l'esprit l'influence presque immédiate de ce grand mouvement; la littérature s'en ressentit d'abord, puis la peinture, et puis enfin la musique. Ce fut Weber qui le premier fit profiter le drame lyrique de ces conquêtes de l'esprit moderne, car il ne faut pas oublier que la splendide renaissance dont je parle tenait alors en éveil toute l'Europe, et que si la France avait à produire les noms que je viens de citer, l'Angleterre avait Scott, l'Italie Manzoni, et l'Allemagne Schiller, Niebuhr et Goethe. La révolution fut donc partout simultanée en quelque sorte. Weber, homme de la tradition nouvelle, et qui, comme Beethoven, avait déjà plus d'intelligence, sinon plus de génie, que les grands maîtres du passé, Weber, instruit, lettré, ouvert à toutes les impressions de l'atmosphère ambiante, comprit sans peine par où la musique pouvait se rattacher à un tel mouvement. La couleur fut inventée, la musique dramatique, qui jusque-là, un peu à l'exemple des tragédies de Racine, n'avait parlé que le langage des passions abstraites, s'anima d'une vie plus complète. Et en même temps que l'orchestre trouvait une voix nouvelle pour exprimer le sentiment du pittoresque, chaque personnage du drame revêtait une individualité propre. Là, selon nous, dans cette combinaison du pittoresque instrumental et du caractère individuel des personnages, est le secret de la profonde originalité de l'auteur du *Freyschütz* et d'*Euryanthe*. Seulement, qu'on y prenne garde, même en ce sens, Weber est loin d'avoir tout dit; son naturalisme, si j'ose le dire, est un naturalisme essentiellement *local*, qui ne s'étend guère au-delà des forêts de sapins de la Suisse saxonne : il

lui faut la *Wolfsschlucht* et les incantations du chasseur noir. L'observation peut s'appliquer également à sa manière d'interpréter l'histoire. Sans parler la langue banale des romans de chevalerie du dernier siècle, les personnages d'*Euryanthe* n'ont en eux rien qui rappelle tout à fait l'époque, le pays où l'action se passe, et vous les prendriez bien plutôt pour ce qu'ils sont au reste, de vrais reîtres allemands du temps de Goetz de Berlichingen. Maintenant examinez *les Huguenots* de M. Meyerbeer, et comparez; quelle différence, et dans les grandes lignes de la conception, et dans les moindres accessoires! Comme ici la passion est humaine, et comme vous sentez de l'introduction à la fin que nulle autre période que celle des Valois n'aurait pu servir de cadre à ces figures qui, joyeuses ou sinistres, ivres des extases de l'amour ou des fureurs du fanatisme, ne cessent de se mouvoir devant vos yeux dans la réalité vivante des portraits de Vouet! Cette faculté de parcourir l'histoire au gré de l'inspiration et de voyager à travers le monde, d'aller par exemple du Paris de Charles IX au Münster de Jean de Leyde, du camp de Frédéric de Prusse à la lande bretonne, il se peut que de grands poètes l'eussent possédée; mais jusqu'à Meyerbeer aucun musicien, que je sache, ne s'en était fait gloire. « Génie très particulier à la fois et très cosmopolite, » ce mot que M. Saint-Marc Girardin appliquait naguère si ingénieusement au citoyen anglais, conviendrait ici à merveille à rendre ma pensée.

A ce compte, il y a du Goethe, et beaucoup, chez M. Meyerbeer; lui seul serait capable de passer d'*Egmont* à *Iphigénie*, du poème de *Faust* aux *Élégies romaines*. Que vous semble du *Pardon de Ploërmel?* Qui jamais aurait cru que l'auteur du *Prophète* se laisserait ainsi tenter par une églogue? La légende bretonne dans toute sa naïveté primitive, une pauvre égarée traversant la scène avec sa chanson qu'elle effeuille au bord des ravins, un fiancé que la soif des richesses entraîne un moment sur les pas du vieux sorcier, amour, chute et rédemption, telle est la très simple histoire de cette ravissante idylle, où revivent les mœurs et le pittoresque du pays, où vous respirez comme un parfum d'encens mêlé à l'âpre senteur des genêts. Pour la couleur, Brizeux n'en reviendrait pas, et je tiens d'un aimable archéologue, fort versé lui-même dans les études celtiques, qu'on ne saurait être ni plus vrai ni plus exact. D'ordinaire, avec M. Meyerbeer, le talent des *librettistes* importe peu. Comme pour lui l'idée est tout, les gens du métier se peuvent dispenser de se mettre en frais de fabrication. Quel absurde poème! s'écrie-t-on à propos de ce *Pardon de Ploërmel*. Je conviens en effet qu'il serait difficile d'imaginer une plus chétive conception; mais au fond de ce triste chef-d'œuvre se dérobait, insaisissable à d'autres

yeux, le filon musical d'une mine que l'auteur des *Huguenots* et du *Prophète* devait explorer à son heure. Quand on lui proposa *à l'essai* ce poème en un acte, écrit, à ce qu'on raconte, pour M. Duprato, et dont l'agréable musicien des *Trovatelles* ne se souciait que très médiocrement; quand on lui proposa ce poème, M. Meyerbeer y vit tout de suite ce que les *poètes* avaient oublié d'y mettre : la Bretagne! Il avait lu les légendes d'Émile Souvestre et les vers de Brizeux, il connaissait les ballades populaires traduites du celte par M. de La Villemarqué, et de cet ensemble d'études littéraires et de traditions se dégageait pour lui une poésie qu'il voulait rendre en musique. Gluck, dans sa préface d'*Alceste*, appelle le texte d'un opéra un dessin précis et bien ordonné que la musique a pour tâche de colorier. Or, de si haut que tombe cette allégation, je n'hésite pas à la déclarer une des plus erronées qu'on puisse entendre. Non, la musique ne se contente pas de colorier, elle transforme, elle est à la fois et le dessin et la couleur, et, quel que soit le texte dont elle s'étaie, elle l'étreint d'une force nouvelle et grimpante, et le fait bientôt disparaître sous les feuillages et les fleurs de sa luxuriante végétation. Ainsi dans *le Pardon de Ploërmel* semble avoir procédé la musique de M. Meyerbeer. Quel dessin lui donnait-on là, s'il vous plaît, à colorier? Voyez-vous M. Delacroix ajustant sa palette pour enluminer quelque banale ébauche? Non pas certes : si le sujet lui sied, il commencera par gratter la toile, quitte à le reprendre ensuite tout à son aise. Et c'est ainsi qu'a fait M. Meyerbeer : tout entier à l'émotion de l'idée inspiratrice déposée là par hasard, il a remué ce sol ingrat de fond en comble, et le poème musical de la vieille Armorique existe aujourd'hui.

On n'attend point que j'entre ici dans une discussion particulière déjà épuisée; mais si j'avais à m'occuper des détails, j'appellerais l'attention sur la partie fantastique de l'ouvrage. Fantastique! j'ai prononcé là un mot fort dangereux pour cette majeure partie du public qui en musique n'a pas les idées bien nettes. Weber, chacun le sait, a excellé dans le genre fantastique; Weber a composé le *Freyschütz*, un incomparable chef-d'œuvre, et c'est assez pour que, dans l'âge où nous vivons, tout musicien, quel qu'il soit, qui se mêlera d'oser toucher au monde surnaturel soit immédiatement accusé d'imiter Weber. Ce reproche, que j'ai dernièrement entendu faire à M. Verdi à propos de son *Macbeth*, combien de fois ne l'a-t-on pas adressé à M. Meyerbeer! Or rien, en somme, n'est plus injuste qu'une pareille critique, et de ce que tel compositeur d'aventure aura malencontreusement emprunté les procédés de l'auteur du *Freyschütz*, il n'en faut pas conclure que Weber soit le seul qui ait jamais possédé le secret d'évoquer le diable. Prenez la fa-

meuse scène de la *Wolfsschlucht* dans le *Freyschütz* et la scène du Val-Maudit dans *le Pardon de Ploërmel;* non-seulement des deux côtés tout est original, et dans les motifs et dans les combinaisons harmoniques, mais la couleur, l'esprit, le caractère, restent absolument différens. Les bruits mêmes des deux orchestres ne se ressemblent pas. Weber, je l'ai déjà dit, *localise* en quelque sorte son fantastique; M. Meyerbeer imprime au sien le sceau de cette vérité historique dont son génie a le sens profond. Comment, je le demande, deux grands esprits partis de points si différens se rencontreraient-ils dans la forme? Quels rapports peut-on trouver entre les sonorités stridentes de la scène où Gaspard fond ses balles dans le *Freyschütz* et la solennelle évocation des nonnes au troisième acte de *Robert?* La même chose peut s'appliquer à la manière dont M. Meyerbeer a traité la partie fantastique de son nouvel ouvrage, manière qui se rapprocherait plutôt de la symphonie passionnée de Beethoven que du style spécialement naturaliste de Weber; ce qui n'empêchera pas la discussion d'aller son train et les chercheurs d'analogies de crier à l'imitation.

Il est une autre question qui se reproduit sans cesse à propos de l'auteur des *Huguenots* et du *Pardon de Ploërmel*, question, selon nous, non moins ridicule, et que nous voudrions voir enterrée une bonne fois. Ainsi nombre d'honnêtes gens reprochent à M. Meyerbeer d'être un musicien trop *savant*. Musique savante! que veut dire cela? Mais toute musique digne de ce nom est savante aujourd'hui, et il y a autant de science musicale proprement dite dans *les Diamans de la Couronne* et dans *Jenny Bell* qu'il peut y en avoir dans *l'Étoile du Nord* et *le Pardon de Ploërmel*. Seulement, pour le public dont je parle, le motif frivole et dansant de M. Auber a sur la phrase ordinaire de M. Meyerbeer l'incontestable avantage de pouvoir aisément être retenu aussitôt. « Quand je donne trois heures de mon temps à l'audition d'un opéra, nous disait, au sortir du *Pardon de Ploërmel*, un illustre personnage, je prétends en savoir le fond séance tenante, et ne pas être obligé d'y revenir! » Voilà certes qui est parler; mais quel chef-d'œuvre résisterait à une semblable argumentation? A coup sûr, ce ne serait ni *Guillaume Tell*, ni *Zampa*, ni *la Muette*, et je ne vois guère que *le Postillon de Longjumeau* et *la Fanchonnette* qui soient capables de satisfaire un si légitime vœu! « Tout ce qui n'est point vers est prose, et tout ce qui n'est point prose est vers, » observe fort judicieusement le maître de philosophie du *Bourgeois gentilhomme*. De même pour la musique : « tout ce que je fredonne est mélodie, et tout ce que je ne fredonne pas est science! » A ce compte, le septuor de *Don Juan* et le trio de *Guillaume Tell* sont des morceaux trop *savans*, et Beethoven, ce

puits d'idées, n'est qu'un puits de science! Mettez-vous donc en frais d'invention et de génie, dotez l'orchestre de richesses inconnues, donnez pour cadre à votre pensée musicale ces millions d'arabesques merveilleuses dont Raphaël au Vatican enguirlande sa peinture, et cette vie étrange et multiple répandue dans tous les coins de l'œuvre, cette exubérance de séve créatrice passera aux yeux d'un certain monde pour le résultat d'une érudition très méritoire sans doute, mais beaucoup trop compliquée, *et qui empêche l'oreille de bien saisir la mélodie!* Musique savante! A quels chefs-d'œuvre d'inspiration n'ai-je pas entendu appliquer cet anathème ridicule de l'ignorance et de la routine? Quand je pense que cela s'est dit et de la *Symphonie pastorale* et de l'ouverture du *Freyschütz!* Étonnons-nous ensuite de voir les mêmes préjugés se donner carrière à propos des ouvrages de M. Meyerbeer!

« Vous faites de l'orchestre, s'écrie-t-on encore de tous les côtés, parce que vous ne pouvez pas faire de la mélodie! » Il faudrait cependant tâcher de s'entendre. Voici un homme qui n'est point un mélodiste et qui, en dehors de trois grandes compositions où les idées foisonnent, a écrit la romance d'Alice : *Va, dit-elle,* la romance de Raoul : *Plus blanche que la blanche hermine,* la cantilène de Jean de Leyde : *Il existe un autre empire,* et cette incomparable phrase de Valentine au troisième acte des *Huguenots : Ah! l'ingrat, d'une atteinte cruelle!* c'est-à-dire ce que la mélodie a peut-être produit de plus pur, de plus frais, de plus large, de plus profondément senti. Le vrai mot dans cette affaire, c'est que M. Meyerbeer est un mélodiste et un très grand mélodiste; seulement l'idée dont procède son inspiration diffère absolument du système qui a cours chez la plupart des maîtres italiens et français d'aujourd'hui. Animer un caractère de la vie qui lui est propre, trouver le cri de la passion, rendre dans chacune de ses péripéties une situation puissante, voilà son génie et sa force. N'avez-vous pas présente à la mémoire cette prodigieuse scène du *Macbeth* de Shakspeare, lorsqu'après l'accomplissement du crime les deux coupables se retrouvent, et, déjà sous le coup de la justice de Dieu, ne s'adressent l'un à l'autre que des phrases entrecoupées et comme haletantes? Pour la grandeur du mouvement et la terreur de l'effet, je ne connais rien au théâtre, même chez Eschyle, de comparable à ce dialogue presque monosyllabique, où les questions et les réponses se croisent dans le vide en sifflant. Supposons maintenant qu'un tragique français de la tradition prétendue classique eût écrit cette scène si remplie d'épouvante en son laconisme, que d'alexandrins n'aurait-il pas mis dans la bouche de Macbeth! Nous aurions eu la complaisante description des angoisses du criminel, ainsi que l'apostrophe

obligée aux dieux infernaux, le tout pour en arriver à un effet de terreur assez voisin de celui que produisaient au théâtre Ventadour ces diables à perruques rouges gambadant autour de don Juan avec leurs torches de lycopodium. Or, que cette vérité nous plaise ou nous désoblige, il faut pourtant bien convenir désormais que la mélodie purement italienne, avec ses allures violentes, prolixes et déclamatoires, n'est guère autre chose que la fameuse tirade classique transportée dans le drame musical. M. Meyerbeer n'aime point les tirades, de là ce reproche qu'on adresse à sa mélodie d'être écourtée, fugitive, haletante, et de ne se montrer en quelque sorte que pour disparaître : critique qui pourrait avoir son à-propos, si elle s'appliquait à des inspirations simplement concertantes, mais dont le témoignage devient au moins fort récusable lorsqu'il s'agit d'œuvres essentiellement dramatiques. Personne au théâtre n'est plus vrai que M. Meyerbeer, ses adversaires eux-mêmes lui accordent le rare mérite de n'avoir jamais manqué une situation ; mais s'il atteint parfois à cet accent de vérité suprême, c'est à la condition de s'attacher à tous les mouvemens, à toutes les péripéties. Étonnez-vous ensuite des continuelles évolutions de sa mélodie ! Que de phrases incidemment évoquées qu'on voudrait retenir, et qui passent entraînées ainsi par le torrent de l'action qui se précipite ! La musique de Mozart est belle parce qu'elle est belle ; la musique de Beethoven est belle également parce qu'elle est belle, mais en outre parce qu'elle signifie quelque chose de beau. M. Meyerbeer évidemment relève de la même pensée, et ce sera son éternel honneur d'avoir systématisé au théâtre les grands principes de l'auteur des symphonies et des ouvertures d'*Egmont* et de *Coriolan*.

Résumons-nous : sur deux points essentiels, la vérité dramatique et la recherche d'un idéal incessamment élevé, M. Meyerbeer n'a jamais bronché. Esprit sévère et convaincu, personne plus que lui n'a horreur des concessions, et cependant M. Meyerbeer aime le succès comme les olympiens aimaient l'ambroisie. Or c'est ici que nous touchons à l'un des traits les plus remarquables de cette énergique physionomie. Ne rien concéder dans l'idée, poursuivre le but final dans la plénitude de son indépendance d'artiste, et réussir : problème difficile que l'auteur des *Huguenots* ne manque jamais de résoudre à son plus grand avantage ! Rousseau jadis s'improvisait copiste de musique, on le sait, par respect pour son génie littéraire, dont il n'eût jamais voulu faire un gagne-pain. M. Meyerbeer en use un peu de la sorte à l'endroit du succès, se l'assurant d'avance, mais, comme le philosophe de Genève, qui se procurait les nécessités de la vie pour mieux sauvegarder la fière liberté de sa pensée, s'il fait la part du feu, c'est toujours en dehors de

son œuvre. Que n'a-t-on pas dit des nonnes de *Robert le Diable*, des patineurs du *Prophète*, des naïades des *Huguenots*, des deux orchestres de *l'Étoile du Nord*, enfin de la cascade du *Pardon de Ploërmel?* Resterait peut-être à se demander comment procèdent les autres compositeurs du temps présent. Loin de se montrer fort dédaigneux au sujet de ces pompes scéniques, nous voyons qu'ils les recherchent au contraire infiniment. D'ailleurs que nous importent ces préoccupations du détail, ce soin minutieux des accessoires, si par cet appel à la curiosité du vulgaire le maître ne travaille qu'à s'acquérir un droit de plus de lui faire entendre le plus noble langage de l'art? J'estime certes à leur valeur *la Dame Blanche*, *Joconde* et *le Domino Noir;* mais quand je vois M. Meyerbeer donner à l'Opéra-Comique une œuvre qui, conçue dans les justes proportions du genre, produit sur le public l'effet religieux et grandiose d'une symphonie de Beethoven, j'avoue que je ne me sens pas le courage de disserter sur les moyens préliminaires par lesquels l'auteur a rassemblé là cette foule qu'il transporte et moralise, et que je ne saurais lui en vouloir de s'être servi de l'autorité de son nom et de son génie pour élever vers l'idée de Dieu et de la nature tant de cœurs bourgeois étonnés de battre. « Celui-là, écrit Schiller, qui a fait assez pour les bons esprits de son temps a vécu aussi pour la postérité. »

Wer den Besten seiner Zeit genug gethan,
Der hat gelebt für alle Zeiten.

Cette parole du grand poète, qui fut par momens un excellent critique, M. Meyerbeer peut se l'appliquer et jouir en pleine liberté des succès de l'heure actuelle sans craindre le jugement de l'avenir. D'ailleurs, pour certains de ses ouvrages, la postérité n'a-t-elle point déjà commencé? « Cent ans! nous disait un jour une personne d'esprit; oh! ce livre est plus vieux que ça, il a vingt ans! » La partition des *Huguenots* touche à la trentaine. Pour les chefs-d'œuvre de ce genre, c'est avoir franchi le seuil des siècles. M. Meyerbeer a compris son époque, il a fait pour elle tout ce qu'il y avait à faire, et l'autorité si légitime qu'il exerce au milieu de tant de discussions passionnées prouve que son époque à son tour le comprend. Qu'il se rassure donc : quelle que soit la place que l'avenir lui assignera, elle ne saurait être qu'au premier rang et parmi ces artistes penseurs qui, comme Beethoven, ne cessèrent de tendre vers le bien, vers le mieux, et prirent pour devise ce mot de tous les génies vraiment puissans et convaincus : *Excelsior!*

HENRI BLAZE DE BURY.

DES

FORCES ÉLECTRIQUES

ET DES

RÉCENTES APPLICATIONS DE L'ÉLECTRICITÉ.

I. Aug. de La Rive, *Traité de l'Électricité théorique et appliquée*, Paris 1854-58. — II. Th. du Moncel; *Exposé des applications de l'Électricité*, Paris 1854. — III. Ant. d'Abbadie, *Sur le Tonnerre en Éthiopie*, Paris 1858. — IV. A. Becquerel, *Application de l'Électricité à la thérapeutique*, 1857. — V. Divers mémoires sur les effets de la foudre, dans l'*American Journal of Science and Arts*.

La marche des sciences physiques est essentiellement complexe. L'observation conduit à des vues théoriques sur les phénomènes de la nature, ces vues suggèrent la construction d'appareils qui développent bientôt des phénomènes nouveaux, et les conceptions théoriques primitives se modifient en conséquence; enfin la théorie rectifiée ou agrandie donne naissance à d'autres moyens d'expérimentation qui fournissent des applications qu'on eût d'abord vainement tentées. Les idées abstraites ne sont donc jamais séparées en physique des idées pratiques, et ceux qui attaquent les premières au nom des secondes ne s'aperçoivent pas qu'ils battent en brèche un édifice avec les pierres mêmes dont il est construit.

La science de l'électricité, dans ses récens progrès, nous offre un frappant exemple de l'étroite union de la théorie et de l'application. Dans les idées qui semblaient le plus appartenir au domaine spéculatif, elle nous a révélé la source la plus abondante d'inventions utiles et de procédés industriels. Cependant les applications que l'on a tirées de l'étude de l'électricité sont encore relativement peu

nombreuses, et si l'on n'a pu encore les multiplier dans la mesure de nos besoins, cela tient surtout à la manière étroite, incomplète même, dont on avait d'abord compris les phénomènes électriques. Les nouvelles données récemment acquises sur l'électricité sont venues rectifier, élargir sur bien des points les idées qu'on en avait conçues. Il faut que l'esprit s'accoutume à cette notion agrandie et plus exacte des phénomènes électriques, qu'il s'enhardisse en quelque sorte à les considérer sous ce nouvel aspect, à en tirer des forces nouvelles et de plus en plus variées. Ce sera l'œuvre du temps. En attendant, au milieu même des efforts, des recherches qui se succèdent chaque jour, il est utile peut-être de fixer, pour le public peu familiarisé avec les dernières expériences, l'état présent de la science sur ce point, où en est la théorie, où en est la pratique de l'électricité, et ce qu'on peut en attendre encore.

I.

Aux yeux des physiciens qui en constatèrent les premiers l'action, l'électricité était un fluide subtil et impondérable, capable de pénétrer plus ou moins les corps, suivant leur faculté conductrice. Ce fluide se présentait sous deux formes opposées, dues soit à deux natures d'électricité fondamentalement distinctes, soit à un excès ou à une diminution d'électricité naturelle. La théorie des électricités positive et négative a défrayé la physique jusque dans ces derniers temps; mais à mesure que le cercle de l'observation s'est agrandi, à mesure qu'on a constaté la présence de l'action électrique dans un plus grand nombre de phénomènes, on s'est convaincu que l'électricité n'est qu'une action moléculaire commune à tous les corps, et dont les effets sont à la fois plus simples et plus multiples qu'on ne l'avait imaginé. Ces effets se sont alors présentés comme la conséquence d'un fait général : l'ébranlement dont tout corps est susceptible, et d'où résulte un dérangement dans l'équilibre de ses molécules. Suivant la conductibilité et la constitution physique des corps ébranlés, l'électricité se manifeste plus ou moins facilement. A l'état naturel, chacune des particules d'un corps est susceptible d'acquérir l'une ou l'autre forme d'électricité, et si l'on voit des corps n'exercer aucune action sur ceux qui les environnent, c'est qu'à la même distance le pouvoir attractif des uns est égal au pouvoir répulsif des autres, comme on l'a directement démontré par des expériences fort simples.

La production d'électricité tient donc à l'état nouveau dans lequel se constituent les molécules du corps dit électrisé; il s'établit entre elles une sorte d'antagonisme, ou, pour parler le langage de la

science, un état de polarité. On n'est point encore d'accord sur la nature des phénomènes intimes qui s'opèrent lorsque les molécules d'un corps obéissent aux lois de l'affinité et de la cohésion; mais on sait que l'état polaire des atomes élémentaires, point de départ des phénomènes électriques, y joue un rôle considérable. Suivant la nature même des corps et les relations qui existent entre eux, l'électricité qui se manifeste, autrement dit qui devient libre, change de forme, car les propriétés électriques des corps n'ont rien d'absolu. On ne saurait, comme on l'avait fait d'abord, les classer en deux catégories distinctes, les uns électro-positifs, les autres électro-négatifs. Un même corps joue tour à tour ces deux rôles suivant qu'il est combiné avec tel ou tel autre corps.

Il est reconnu d'ailleurs que la propagation de l'électricité est un phénomène beaucoup plus général qu'on ne le croyait d'abord. On distinguait autrefois dans l'électricité deux états, l'état statique ou de repos, l'état dynamiqne ou de mouvement; mais cet état statique, qu'on appelle encore de tension, n'existe pas en réalité : le seul fait que la tension électrique d'un corps électrisé diminue prouve que l'électricité se propage hors de ce corps, comme l'ont d'ailleurs démontré de nombreuses expériences. Ce qu'on tenait pour un courant électrique a été depuis regardé comme un état de décomposition et de recomposition continu, comme un effet de la réunion et de la neutralisation successives des deux états électriques opposés dans les molécules. Or, du moment que la propagation de l'électricité, soit lente, soit rapide, est un fait général, l'état statique et l'état dynamique ne sont plus qu'une affaire de quantité. Si la neutralisation des deux électricités contraires se produit instantanément, on obtient une décharge électrique; si cette neutralisation est continue, c'est-à-dire si la continuité en devient sensible à nos moyens d'expérimentation, on obtient un courant.

La propagation de l'électricité, ainsi que l'a montré le célèbre physicien anglais Faraday, un des modernes législateurs de la science, ne s'opère point à distance; elle a lieu par l'intermédiaire des corps. Sous l'influence d'un corps électrisé, un autre corps se polarise; chacune de ses particules présente les deux électricités séparées l'une de l'autre, de telle façon que si le corps électrisé est positif, les électricités négatives de chaque particule se tournent toutes vers lui et les positives du côté opposé : c'est là ce qui constitue l'*induction*. Une semblable conception fait tomber la distinction fondamentale des corps isolans et des corps conducteurs; au moins cette distinction cesse d'être absolue. En effet, les expériences ont démontré qu'il n'existe pas de conducteurs parfaits, que tous les corps opposent à la propagation de l'électricité une résistance plus

ou moins grande; mais cette résistance n'est pas non plus insurmontable, et les corps dits les plus isolans, tels que le blanc de baleine, la laque et le soufre, ne sauraient contrarier le passage de décharges considérables d'électricité. La faculté isolante ne consiste que dans la résistance plus ou moins grande opposée par les corps qui en sont doués à la destruction des états électriques moléculaires, et cette résistance dépend de la nature, des dimensions, des conditions physiques du corps, aussi bien que de l'intensité de l'électricité accumulée sur le corps dit isolé.

Il y a plus : on a aujourd'hui de fortes raisons pour admettre, avec M. Faraday, que l'état électrique où se trouve un objet tient uniquement à celui des corps dont il est environné, et tout récemment un des plus illustres physiciens de l'Italie, M. Matteucci, a confirmé par d'ingénieuses expériences les idées du savant anglais. Isolant ou conducteur, il existe toujours au voisinage d'un corps quelconque un autre corps dont l'état électrique détermine le sien, en sorte que l'induction paraît être un phénomène général dans la nature. Suivant M. Faraday, il se produirait alors quelque chose de fort analogue à l'action et à la réaction des corps élastiques. Un ressort d'acier nous fournit l'exemple d'un corps susceptible de développer une force, dès qu'un agent extérieur l'a suscitée. La condition nécessaire pour que l'action du ressort se fasse sentir, c'est que celle-ci s'exerce au même degré dans deux directions opposées. Comprimons, puis étendons le ressort, et aux deux extrémités nous constatons l'existence de deux forces contraires : l'une peut être regardée comme positive, l'autre comme négative. Nous reconnaissons de plus que chaque section intermédiaire de ce ressort en spirale est dans un état semblable d'action et de réaction, c'est-à-dire dans cet état polaire dont parlent les physiciens. En estimant la somme des forces développées par les spires du ressort et la mesurant dans une certaine direction, nous devons nécessairement admettre qu'elle est la même dans la direction inverse. Les choses paraissent se produire ainsi dans l'électricité : tous les phénomènes de ce que l'on a appelé l'électricité positive et l'électricité négative s'expliquent jusqu'à un certain point par l'action et la réaction d'une force capable de se manifester à des degrés divers dans différentes substances. D'ailleurs l'expérience montre que l'électricité produite par induction est contraire et parfaitement égale en intensité à l'électricité qui la développe.

Quand on s'élève à une conception aussi générale des phénomènes électriques, on ne s'étonne plus de les voir accompagner presque tous les actes de la nature, et se développer plus particulièrement sous l'influence de la chaleur. L'élévation de température suffit en

effet pour rendre électriques des corps qui ne l'étaient pas. Cette propriété, constatée pour la première fois dans la tourmaline, a été reconnue dans d'autres cristaux. Les actions mécaniques donnent également naissance à de l'électricité. Il y a longtemps qu'on a noté le développement de l'électricité par le frottement. Toute autre cause qui détermine dans un corps solide un mouvement moléculaire produit encore de l'électricité. Ainsi il suffit de couper avec un corps tranchant, de limer ou de racler de la gomme laque, du soufre, de la résine, de la cire, du suif, du chocolat, etc., pour que les fragmens, en tombant sur un électroscope, instrument destiné à révéler la présence de l'électricité, le chargent de force électrique, et déterminent même des étincelles. Que l'on fasse varier le mode de désagrégation des molécules, et la nature de l'électricité variera aussi. On coupe par exemple, avec un couteau non aiguisé, du bois de hêtre chauffé : les fragmens qui se détachent accusent de l'électricité positive; qu'on prenne le bois de hêtre froid, et les fragmens seront électrisés négativement. Variez un peu l'expérience, aiguisez le couteau : les fragmens resteront négatifs, quelle que soit la température du hêtre. Je pourrais citer encore bien d'autres exemples analogues : dans le clivage des minéraux, la solidification des corps fondus, le simple écartement des particules d'un corps élastique, etc., on verrait toujours l'électricité accompagner un changement de la position relative des particules. L'électricité prend encore naissance dans les actions chimiques, et c'est ici le point de départ d'une des branches les plus fécondes de la physique. Toute action chimique détermine une production d'électricité qui se manifeste ou à l'état statique, c'est-à-dire de tension, ou à l'état dynamique, c'est-à-dire de courant.

Il est un autre ordre de phénomènes qui, au lieu de former une branche séparée dans la physique, ne doivent plus être envisagés que comme le résultat de l'action des courans électriques : c'est le magnétisme terrestre. Grâce à la belle découverte d'un physicien danois, Œrsted, on a saisi le lien qui unit les phénomènes électriques à la propriété des aimans. On a reconnu que l'électricité agit sur un aimant, et qu'un aimant agit à son tour sur le courant électrique. Si l'on réunit par un fil de métal, dit fil conjonctif, les deux pôles d'une pile voltaïque, et qu'on suspende librement auprès de ce fil une aiguille aimantée, cette aiguille manifestera des mouvemens. Selon qu'elle sera placée au-dessus ou au-dessous du fil, disposée parallèlement ou à angle avec la direction du fil, les mouvemens de l'aiguille changeront de sens; elle se portera tantôt à l'est, tantôt à l'ouest, et la direction sera aussi modifiée suivant que l'on fera communiquer le bout sud ou nord du fil avec le pôle positif ou

le pôle négatif de la pile, c'est-à-dire avec les extrémités de cet appareil qui se chargent d'électricité dite positive ou d'électricité dite négative.

C'est à Ampère que revient l'honneur d'avoir rattaché ces phénomènes, en apparence particuliers, à des causes plus générales, dont ce savant illustre n'a pas connu toute l'étendue. Ampère constata que l'action découverte par Œrsted n'avait pas lieu seulement dans le voisinage du fil conjonctif, mais qu'elle était également exercée par toutes les parties du conducteur unissant les deux pôles d'une pile, et par la pile elle-même, lorsque ces deux pôles communiquent entre eux. Il remarqua en outre que le sens suivant lequel l'aiguille est déviée varie selon qu'elle est placée sur la pile ou sur le fil conjonctif. On étudia dès lors avec plus d'attention l'influence des courans électriques, on en rechercha l'action sur les corps magnétiques, c'est-à-dire susceptibles d'être aimantés. On parvint à aimanter l'acier à l'aide d'un courant, et à déterminer dans un barreau de fer doux un magnétisme temporaire. De là vint la construction d'électro-aimans, c'est-à-dire d'instrumens qui manifestent la propriété des aimans sous l'influence du courant électrique. Enfin en 1832 Faraday découvrit que le courant électrique pouvait, tout aussi bien que l'aimant, développer à distance dans un fil conducteur un autre courant. Un physicien français, M. Lallemand, a fait voir que ces courans instantanés, produits par l'induction, s'attirent ou se repoussent les uns les autres, comme le font les aimans et les courans électriques continus.

De la sorte, les phénomènes magnétiques ont été ramenés à des effets d'électricité dynamique. On a été plus loin : l'action sur les aimans avait été d'abord jugée particulière au fer et à certaines autres substances; on a fini par reconnaître que le magnétisme était beaucoup moins limité. Les corps sont tous influencés par l'aimant, autrement dit tous magnétiques, avec cette différence que l'aiguille aimantée attire les uns suivant son axe et repousse les autres suivant une direction perpendiculaire à cet axe. Les corps peuvent ainsi se diviser en deux classes, les *paramagnétiques* et les *diamagnétiques*. De la nature du corps dépend en outre l'énergie avec laquelle l'action de l'aimant se fait sentir.

L'électricité, dont les anciens n'avaient constaté l'action que dans l'ambre (*electron*), auquel elle doit son nom, se produit, on le voit, partout. Les sources de l'éléctricité sont aussi abondantes dans la nature que celles de la chaleur. C'est une des manifestations les plus générales de ces grandes lois qui régissent l'univers. Une fois l'étendue et l'universalité des phénomènes électriques reconnues, on a pu en démontrer non moins aisément l'unité ou

l'identité. La prodigieuse variété des effets de l'électricité avait conduit les savans à distinguer dans la production de ces phénomènes des causes essentiellement différentes. On admettait une électricité positive et une négative, deux fluides électriques et deux fluides magnétiques, une électricité statique et une électricité dynamique. En un mot, on comptait presque autant de causes qu'il y avait d'effets produits. On vient de voir qu'on prenait pour des principes différens des effets dus à une simple question de quantité ou à une variété de circonstances. Par exemple, l'électricité développée dans la pile voltaïque et celle à laquelle les machines électriques donnent naissance semblaient tout d'abord complétement dissemblables. Il n'y a pas de tension électrique dans le premier de ces appareils : les réactions magnétiques opérées par les courans de haute tension sont fort différens de ceux que fournissent les courans de nature voltaïque; mais le perfectionnement des appareils et l'étude plus attentive des faits ont rapproché des phénomènes d'une nature en apparence disparate. Un habile constructeur de machines, M. Ruhmkorff, a inventé un appareil d'induction appelé bobine, dans lequel les courans électriques acquièrent une tension aussi énergique que celle de l'électricité des machines. D'un autre côté, on a construit des piles, dites *piles sèches*, dans lesquelles l'électricité produite est d'une nature tout à fait statique, comme celle des machines. Une forte accumulation d'électricité positive et d'électricité négative s'y opère à chacun des pôles, et des étincelles électriques y apparaissent. De là est venue l'idée que l'électricité produite par les machines actuellement en usage et celle qu'on développe par les courans voltaïques ne diffèrent que par des degrés. Dernièrement un expérimentateur français, M. Gaugain, s'est convaincu que la loi d'intensité du courant électrique, reconnue pour les courans proprement dits, s'applique parfaitement au cas du mouvement lent produit quand on laisse écouler dans le sol l'électricité que fait naître une machine à frottement. Ajoutons enfin que les expériences de M. Faraday sur la vitesse de propagation de l'électricité ont mis en évidence la liaison étroite qui existe entre l'électricité statique et l'électricité dynamique. On savait déjà, grâce aux recherches de M. Colladon, que l'on peut produire un courant, accusé par nos instrumens, en soutirant, à l'aide d'une pointe, l'électricité statique accumulée sur un conducteur isolé. M. Faraday a fait l'inverse : il a réussi, en lançant le courant d'une pile voltaïque dans un long conducteur isolé, à le charger d'électricité statique. De nouvelles expériences compléteront encore ces démonstrations; mais il demeure évident qu'il ne faut point parquer dans des zones différentes du champ de l'électricité des phénomènes qu'on avait jugés à tort disparates.

II.

On comprend quelle perspective étendue un phénomène aussi général que l'électricité ouvre aux applications. Ce phénomène était à peine connu, que déjà on en tirait des inventions restées glorieuses; mais c'est surtout depuis la découverte des phénomènes électro-dynamiques que les applications se sont succédé avec rapidité, en étonnant l'esprit humain. L'histoire de tant de découvertes nous écarterait du plan de cette étude; je veux ici simplement noter le parti que, dans quelques-unes des applications de l'électricité, on a tiré des notions nouvelles, dues la plupart aux idées plus exactes qu'on s'est formées du jeu des forces électriques.

On a construit trois sortes d'appareils pour produire l'électricité: la machine électrique, la pile voltaïque, et la machine magnéto-électrique. Ces trois appareils, quoique capables de faire naître l'électricité sous toutes les formes, sont cependant plus particulièrement aptes à donner chacun une électricité particulière. La machine électrique détermine des décharges, la pile donne naissance à des courans continus, la machine magnéto-électrique développe des courans discontinus. Aussi, tandis que la machine électrique n'a été la source que d'un petit nombre d'applications, les deux autres appareils ont suggéré les inventions les plus précieuses. S'agit-il d'opérations chimiques, la pile voltaïque exécute ce qu'on avait vainement tenté avec les réactifs; veut-on obtenir certains mouvemens, les machines magnéto-électriques présentent l'immense avantage de les produire, non par l'emploi d'un moteur mécanique, mais par l'action d'une force physique qu'on développe ou qu'on anéantit à volonté. Les machines magnéto-électriques ont aussi produit d'ailleurs des effets chimiques analogues à ceux de la pile; mais comme les courans qu'elles développent sont discontinus et dirigés alternativement en sens contraire, il en résulte des effets un peu différens de ceux que détermine la pile.

La machine électrique et l'appareil de Volta sont des instrumens trop connus pour qu'il convienne d'en parler. Les machines magnéto-électriques sont d'invention plus récente, d'un emploi par conséquent moins populaire, et il est bon d'en dire quelques mots. La facilité avec laquelle le fer doux acquiert et perd son magnétisme, la rapidité du changement dans le sens de ce magnétisme suivant celui du courant qu'il développe, ont été utilisées pour donner naissance à des mouvemens de va-et-vient et de rotation. On a donc construit des machines dont le principe moteur a pour base l'aimantation que produit dans des barreaux de fer doux le pas-

sage d'un courant électrique voisin; tel est l'électro-moteur de M. Jacobi. D'autres machines, les électro-moteurs de M. Froment par exemple, sont mises en mouvement par l'attraction qu'exerce un électro-aimant sur une armature de fer doux. Toutefois, au point de vue de l'économie et de la puissance, ces machines sont fort inférieures aux machines à vapeur. Ce qui rend les appareils magnéto-électriques précieux, c'est qu'on peut développer en eux à volonté les courans électriques. De cette manière, ils créent ou anéantissent au moment voulu le courant dont on a besoin pour produire tout l'ensemble des phénomènes de l'électricité dynamique. M. Faraday et un habile opticien, M. Pixii, ont inventé à cet effet diverses machines; les plus perfectionnées sont celles de Saxton et de Clarke. Dans ces appareils, une barre de fer doux, ayant la forme d'un fer à cheval dont chaque branche est entourée d'un fil de métal que recouvre une substance isolante, la soie, est mise, par un mécanisme, en rotation devant les pôles d'un aimant recourbé. Un mouvement de roue ou de ressort suffit pour amener en présence d'un des pôles une des branches de la barre de fer doux. A chaque passage, il y a aimantation et désaimantation du barreau, par conséquent développement dans les fils qui enveloppent ses deux branches de deux courans électriques en sens contraire. On obtient des effets plus puissans encore en substituant à l'aimant naturel un électro-aimant ou aimant temporaire. Il suffit d'une seule pièce de fer doux, autour de laquelle on a enroulé deux fils de métal recouverts de soie. On fait passer à travers l'un de ces fils un courant voltaïque, en ayant soin de le rendre discontinu, et on obtient dans l'autre une suite de courans induits dirigés alternativement en sens contraire et correspondant au passage et à l'interruption du courant inducteur. Seulement l'emploi de la pile se combine alors avec celui de l'électro-aimant, et la machine participe de deux classes d'appareils.

Grâce à cette production à volonté des courans électriques, on peut les faire parvenir, à l'aide de conducteurs, à d'incroyables distances, car la rapidité avec laquelle l'électricité se propage est extrêmement grande. On n'est pas complétement d'accord sur la mesure de cette vitesse, qui paraît au reste varier suivant les circonstances. M. Gould a trouvé 25,600 kilomètres par seconde, MM. Fizeau et Gonnelle tour à tour 100,000 et 180,000, M. Wheatstone 460,800. Les nombres auxquels on est arrivé dans certains observatoires sont beaucoup moindres; ils donnent cependant encore une rapidité bien voisine de l'instantanéité. Ainsi, au moyen d'un fil conducteur mis en rapport avec un appareil convenable, il est possible de produire à distance, et l'on vient de voir à quelle

distance, les phénomènes d'attraction et de répulsion, et d'autres encore, qui s'accomplissent sous nos yeux avec nos machines. On peut par exemple déterminer la déviation, dans un sens ou dans un autre, de l'aiguille d'un galvanomètre, c'est-à-dire d'un instrument destiné à signaler la présence d'un courant électrique. Si, par une convention préalable, on s'entend sur le sens attribué à cette déviation, si l'on suppose qu'une déviation à gauche représente telle lettre de l'alphabet, deux déviations dans le même sens telle autre, etc., on aura aussitôt tout un système télégraphique, et plus les fils conducteurs seront nombreux, plus on multipliera les moyens de communication; on se formera tout un ensemble de lettres et de signes conventionnels. Voilà donc les télégraphes électriques constitués. Par des courans successivement transmis et interrompus, on fera mouvoir un aimant ou un électro-aimant agissant au besoin sur un mécanisme particulier, et l'on enverra une dépêche. En construisant des appareils *transmetteurs* et *récepteurs* convenables, on sera pourvu de tous les moyens de correspondre à distance avec la rapidité même de l'électricité dynamique.

Les télégraphes électriques ont été souvent décrits (1), et nous ne reviendrons sur ce sujet que pour signaler quelques particularités nouvelles qui s'y rattachent. Ces appareils si ingénieux ont en effet leurs causes d'erreur et leurs inconvéniens. Comme c'est un courant électrique qui opère la transmission, dès qu'une circonstance vient à troubler la circulation de ce courant, les indications cessent ou deviennent fautives. Déjà les fils conducteurs par eux-mêmes peuvent fournir à la foudre des moyens de propagation dangereux. On a vu parfois, et tout récemment encore, au milieu de violens orages, des étincelles se produire dans les bureaux de station. Aussi a-t-on proposé plusieurs parafoudres, afin de garantir les télégraphes contre les effets de l'électricité atmosphérique et d'empêcher la transmission imprévue de fortes décharges. Il y a plus, l'électricité atmosphérique fait naître dans les fils conducteurs des courans induits instantanés qui faussent les indications, et à cela on n'a pas encore remédié. La foudre n'est pas la seule cause perturbatrice qui agisse sur les télégraphes électriques; comme on y emploie les aimans, tout ce qui tend à troubler la distribution de la force magnétique apporte aussi une perturbation dans le fonctionnement de la télégraphie. On a remarqué tout dernièrement, à la suite de l'aurore boréale qui s'est manifestée dans la nuit du 28 au 29 août, que la transmission, d'abord embarrassée en certains points, a fini par être interrompue; les sonneries des fils inoccupés pendant la nuit

(1) Notamment dans la *Revue* du 15 août 1849 et du 1er juin 1853.

se sont toutes au même instant mises en action, les galvanomètres ont fortement dévié, tantôt à droite, tantôt à gauche; les aiguilles présentaient des mouvemens inaccoutumés. Plus les lignes de fils conducteurs étaient longues, plus la perturbation a été manifeste. Ces particularités ont été observées aussi bien en France qu'aux États-Unis. L'étroite liaison qui existe entre la production des aurores boréales et la distribution des forces magnétiques nous explique ces faits. Chacun sait effectivement que les apparences lumineuses qu'on désigne sous le nom d'aurores boréales, mais qui s'observent aussi dans le voisinage du pôle austral, se trouvent dans une orientation remarquable avec le méridien magnétique, autrement dit le plan qui passe par l'aiguille aimantée en repos. Le sommet du segment circulaire qu'entoure l'arc lumineux, le centre de la couronne radiée dont les rayons s'élèvent parfois jusqu'au zénith, sont placés, le premier dans le méridien magnétique, le second sur le prolongement de l'aiguille d'inclinaison. On n'a point encore découvert la cause de ce remarquable phénomène; mais le résultat des observations suffit pour démontrer qu'il est un effet du magnétisme terrestre. La terre peut être comparée à un grand aimant; elle a ses pôles magnétiques, qui exercent une action sur les pôles des aimans: elle aimante le fer doux. D'après les vues de certains physiciens, le soleil doit même aussi être envisagé comme un autre aimant, mais d'une puissance prodigieuse, agissant par influence sur le globe terrestre.

Des applications de l'électricité, les télégraphes électriques nous ont offert les plus curieuses; il en est d'autres qui ne méritent pas moins d'être signalées. On a construit des horloges électriques dans lesquelles la force motrice, au lieu d'être, comme pour les horloges ordinaires, un poids ou un ressort, est une force électro-magnétique. L'action d'aimans permanens sur une hélice ou une bobine parcourue par un courant y entretient le mouvement du pendule. C'est ce qu'on observe dans l'horloge de M. Bain, à qui l'on doit l'invention d'instrumens de physique des plus ingénieux. Un autre constructeur de grand mérite, M. Froment, à l'aide d'un mécanisme des plus heureux, est parvenu à rendre ces appareils indépendans de l'intensité facilement variable du courant électrique. Moyennant un poids qui agit sur le pendule, il lui imprime des impulsions toujours égales, et l'électricité seule est mise en jeu pour déterminer l'action de ce poids. On a aussi inventé un mécanisme propre à faire marcher d'accord des horloges ou des pendules ordinaires, en les réglant à chaque heure par le passage d'un courant électrique sur une horloge régulatrice. Plusieurs physiciens ont même réussi à construire des horloges qui télégraphient l'heure, la minute, la seconde, mar-

quées sur leur cadran, de telle façon que toutes les horloges d'un établissement, d'une ville, d'un chemin de fer, peuvent donner ensemble la même heure.

L'électricité a été, d'une manière non moins ingénieuse, mise à contribution dans les chronoscopes ou instrumens servant à apprécier la durée d'intervalles très courts, et qu'on a surtout appliqués à la mesure de la vitesse des projectiles lancés par les bouches à feu. Dans l'appareil imaginé par M. Wheatstone, un cliquet en fer doux, maintenu dans sa position par l'attraction d'un électro-aimant, arrête la marche d'un mouvement d'horlogerie. Au moment où le boulet s'échappe de la bouche à feu, le circuit à travers lequel passe le courant d'aimantation est interrompu par la rupture d'un fil tendu à la gueule du canon, et il y est rétabli à l'instant où le projectile touche la cible. Celle-ci est disposée de telle façon que le moindre mouvement qui lui est imprimé détermine un contact permanent entre un ressort et une autre pièce métallique. Le mouvement d'horlogerie et l'aiguille indicatrice qu'il conduit marchent ainsi pendant le temps qui s'écoule entre le départ du projectile et son arrivée au but; on a donc la mesure du temps, et par conséquent celle de la vitesse du boulet. M. Bréguet a inventé un autre chronoscope du même genre. On en doit un à M. Pouillet, dans lequel le temps que le courant met à circuler dans un galvanomètre est évalué par l'amplitude de la déviation de l'aiguille aimantée.

Discipliner l'électricité au point d'obtenir les mouvemens les plus complexes et les plus délicats, que la main de l'ouvrier pouvait jadis seul exécuter, tel est l'objet d'un appareil intéressant à d'autres titres. Déjà, grâce à une admirable invention, Jacquart était parvenu à faire accomplir, par la machine même, ce que faisait auparavant l'œil attentif du *tireur de lacs*. La découverte de M. Bonelli a substitué l'électricité aux combinaisons mécaniques si artistement mises en jeu dans les métiers à la Jacquart. Le dessin de l'étoffe à tisser est tracé à l'aide d'un vernis isolant sur un papier métallique. Il y a autant d'électro-aimans que d'aiguilles dans le métier à la Jacquart, et, par une disposition particulière, le fil qui entoure chaque bobine a l'une de ses extrémités toujours en contact avec le pôle d'une pile, et l'autre avec le papier. Le second pôle de la pile communique avec la surface métallique du papier, auquel est imprimé un mouvement de translation. En vertu de ce mouvement, le fil des divers électro-aimans se trouve en contact, tantôt avec une partie métallique, tantôt avec une portion non conductrice, selon la configuration du dessin. Dans le premier cas, le courant traverse l'électro-aimant; dans le second, il ne passe point. Un mécanisme met chaque électro-aimant en rapport avec une aiguille

verticale. L'électro-magnétisme, tour à tour développé ou non, suivant que le courant passe ou est interrompu, soulève l'aiguille ou la laisse en repos. Tel est en quelques mots le principe de cette machine merveilleuse, à laquelle l'inventeur, et depuis M. Froment, ont fait subir de notables perfectionnemens.

D'autres applications de l'électro-magnétisme prouvent avec non moins d'évidence l'étendue des ressources qu'on peut tirer du jeu combiné des attractions magnétiques. Citons l'appareil électro-trieur, destiné à séparer de sa gangue le fer extrait de la mine. Des barres de fer doux disposées autour d'une roue, en s'aimantant temporairement, attirent le minerai pulvérisé et le séparent ainsi des matières étrangères auxquelles il est associé. On a essayé de faire usage de l'électro-magnétisme pour obtenir une plus grande adhérence des locomotives sur les rails des chemins de fer, adhérence nécessaire quand la voie s'incline sensiblement, car autrement les roues des locomotives tourneraient sur elles-mêmes sans avancer, ou, comme disent les gens du métier, patineraient. M. Nicklès a proposé de faire usage d'électro-aimans placés le plus près possible des rails, de manière à exercer sur eux une action très puissante. On emploie aussi avec succès dans le service des chemins de fer un courant électrique pour mettre instantanément tous les freins en action, dès que le mécanicien veut arrêter le convoi.

J'ai noté plus haut le rôle que joue l'électricité dans les actions chimiques. La perturbation moléculaire qui s'opère alors est peut-être la source la plus puissante d'électricité. La force électrique neutralisée dans les corps est employée en grande partie à en maintenir les molécules, et la quantité que cette fonction nécessite est vraiment prodigieuse. D'après l'évaluation de M. Faraday, les élémens d'une simple molécule d'eau renferment 800,000 charges d'une batterie électrique de huit jarres égales ayant $0^{m},2$ de hauteur, $0^{m},06$ de tour, charges obtenues avec trente tours d'une puissante machine électrique. Donc, si la grande quantité d'électricité dissimulée au fond de ce gramme d'eau devenait libre, il se produirait une détonation capable d'ébranler tout un édifice. On comprend quelle source inépuisable d'électricité doivent être les actions chimiques, et quel parti on en peut tirer dans l'application. Que l'on fasse agir un liquide sur un solide comme dans la pile voltaïque, que l'on mette en présence deux dissolutions ou que l'on amène des gaz à exercer une action sur certains corps, il y a production d'électricité, il y a courant électrique accusé par le galvanomètre, et c'est surtout l'électricité dynamique qui se manifeste avec force en de telles opérations. La pile voltaïque n'est donc pas le seul appareil qui détermine des courans, et les plus simples expériences de chi-

mie en produisent aussi. Que l'on fasse réagir l'une sur l'autre, comme l'a montré M. Becquerel, deux dissolutions conductrices d'électricité entre lesquelles s'exerce une action chimique, même très faible, et voilà un courant qui se produit. Ainsi il n'est plus besoin de toute cette accumulation de plaques métalliques pour construire une pile : deux liquides réagissant l'un sur l'autre suffisent; un seul métal servira d'arc de communication entre ces deux liquides. De même l'hydrogène et l'oxygène, en agissant sur l'eau sous l'influence du platine, donnent naissance à un courant constant, et c'est sur ce phénomène qu'est fondée la construction des piles à gaz de M. Grove. Nous sommes armés de moyens bien variés pour décomposer les corps, pour en porter, à l'aide de conducteurs, les particules sur d'autres, pour précipiter les métaux et les réduire, pour préparer les corps simples, pour séparer les minerais des substances auxquelles ils sont associés. Il y a dans la nature une foule de corps qui ont pris naissance par l'action de véritables piles voltaïques dont la construction est due au hasard, et dès lors il devient possible de les reproduire. C'est ainsi que M. Becquerel est parvenu à former artificiellement divers produits cristallins.

L'électro-chimie fournit encore le moyen de déterminer sur la surface d'un métal un dépôt plus ou moins adhérent formé des particules d'un autre métal. C'est de la sorte que l'on étamait depuis longtemps les épingles, sans se douter qu'il y avait là une action électrique. La dorure, l'argenture, peuvent conséquemment s'obtenir, soit à l'aide de la pile, soit par des actions chimiques qui en reproduisent le phénomène. On sait que M. Elkington a réussi à dorer un métal par l'immersion dans une dissolution d'or, et que M. de Ruolz est l'inventeur d'un autre procédé de dorage à la pile. Ce dernier physicien est parvenu à platiner, à cuivrer, à plomber, à étamer, à zinguer divers métaux. La galvanoplastie nous a d'ailleurs appris, non plus seulement à obtenir des dépôts adhérens, mais de simples empreintes. Grâce aux découvertes de M. Spencer en Angleterre, de M. Jacobi en Russie, on peut déposer une enveloppe métallique sur le moule en creux ou en relief d'un objet à représenter, et obtenir ainsi l'empreinte de la surface du moule. On reproduit de la sorte des bas-reliefs, des bustes, des statues et une foule d'objets d'art; on fait la copie de cadrans de montre; on donne à des objets en plâtre l'apparence du bronze et du métal; enfin on va jusqu'à reproduire des planches destinées à la gravure ou à l'impression, soit en métal, soit en bois. Il suffit de faire déposer du cuivre, par exemple, sur des planches gravées en creux pour avoir des contre-épreuves en relief sur lesquelles on opère un second dépôt qui donne une planche semblable à l'original.

M. Grove est parvenu même à reproduire des images photographiques.

Telles sont les applications principales que l'industrie a jusqu'à présent trouvées dans l'électricité; mais la puissance des appareils dont on fait usage est encore très limitée. Le jour où l'on pourra mettre en jeu des agens plus énergiques, les résultats que l'on obtiendra seront naturellement beaucoup plus considérables, et un nouveau domaine d'expériences s'ouvrira aux efforts des savans.

III.

Il est un phénomène qui peut nous donner la mesure de ce que réaliserait l'électricité, produite sur une grande échelle : c'est la foudre. L'atmosphère est un immense réservoir où les attractions et les décompositions électriques opèrent des effets prodigieux que nos machines ne sauraient encore reproduire. Il est à noter que la quantité d'électricité dépensée par l'atmosphère est souvent infiniment supérieure à celle qui serait nécessaire pour obtenir une partie des effets qui nous étonnent le plus. L'électricité atmosphérique, agissant sur de grandes étendues, donne lieu presque à la fois aux actions les plus diverses. Si l'on parvient à distinguer les opérations dont l'ensemble de tous ces effets se compose, à évaluer la quantité de force électrique nécessaire pour chacune d'elles, on se convaincra alors qu'il n'est pas indispensable, pour en reproduire quelques-unes, d'avoir des appareils aussi puissans que les nuages. De même qu'une petite quantité de vapeur met en mouvement des masses énormes quand sa force élastique est sagement appliquée, une partie de l'électricité que la foudre emploie suffira pour donner naissance à quelques-uns des phénomènes qui nous semblent les plus extraordinaires dans les orages. En effet, parmi ces phénomènes, il en est qui n'impliquent qu'une petite dépense de l'électricité distraite de la masse produite pour être appliquée à des actions particulières. Tel résultat à nos yeux inexplicable n'est pas plus étonnant et n'entraîne pas une plus grande mise en œuvre de force électrique que des phénomènes dont nous sommes chaque jour les témoins.

Un des principaux objets de la science de l'électricité doit donc être d'étudier la foudre dans tous ses modes de manifestation et ses effets, afin d'arriver à saisir quelques-unes des lois qui président à ces grands dégagemens, à ces courans puissans d'électricité dont l'atmosphère est le théâtre. Il convient de faire, au point de vue scientifique, ce qu'avaient fait dans l'ordre de leurs idées superstitieuses les aruspices étrusques, alors qu'ils avaient classé tous les genres de foudre et cherché à en prévoir les effets. Déjà, aux

États-Unis, on a réuni un grand nombre d'observations. Un savant voyageur, M. Antoine d'Abbadie, vient de publier sur le tonnerre en Éthiopie un mémoire des plus intéressans. Antérieurement un laborieux médecin militaire, le docteur Boudin, avait écrit sur les manifestations de la foudre une suite de mémoires curieux qu'il a reproduits en partie dans sa *Géographie médicale*. Ce ne sont encore là que des essais imparfaits; ils en provoqueront d'autres, et la question s'élucidera. C'est Arago qui le premier appela l'attention sur ce sujet curieux par une notice donnée dans l'*Annuaire du Bureau des Longitudes*. Malheureusement les savans qui ont jusqu'à ce jour étudié la foudre se sont moins attachés à la détermination des causes qu'à la simple constatation des effets. Redoutant en quelque sorte la mort de Capanée, les physiciens ont craint de tenter des expériences qui pourraient mettre leur vie en danger, et là est effectivement la difficulté de ces recherches. Il n'est pas cependant impossible d'imaginer des moyens de diminuer les périls attachés à l'expérimentation. Ce que l'on a déjà pu constater, c'est que la foudre réalise les mêmes effets mécaniques et chimiques que nous obtenons avec nos appareils les plus délicats. Tandis que les masses les plus considérables se trouvent portées à des distances prodigieuses, les objets les plus petits et les plus fragiles sont tout à coup enlevés et déposés ailleurs, souvent sans subir la moindre altération. Quelques exemples feront saisir cette diversité singulière des effets de la foudre. Si l'on en croit Van Helmont, aux environs de Liége un clocher disparut soudainement à la suite d'un violent orage, et quelques années après, il fut retrouvé encore debout enfoui complétement sous le sol. A Manchester, en 1809, on vit un mur de 3m,6 de hauteur, de 0m,9 d'épaisseur, déplacé par la foudre et porté à plus d'un mètre de là; on a évalué que la masse qu'avait alors soulevée la force électrique ne pesait pas moins de 19,240 kilogrammes. En juillet 1836, le tonnerre tomba à Napoléon-Vendée sur un bâtiment affecté au service de la manutention militaire; une chambre se trouva subitement convertie en grenier : la plus grande partie du froment accumulé dans l'étage supérieur y avait été en effet réunie tout à coup en tas et apportée des combles au premier étage. Quelques années auparavant, dans une habitation de l'arrondissement de Meaux, à la suite d'un coup de tonnerre, un cabaret de porcelaine fut, sans être brisé, transporté du salon au jardin. En 1839, une lettre adressée à M. Arago lui apprenait qu'un homme frappé de la foudre sous un chêne où il avait cherché un abri fut trouvé, après l'explosion, presque mourant sous une touffe de châtaigniers, distante de 23 mètres de l'arbre.

Ces transports, où la force électrique se montre tour à tour si

terrible et si délicate, n'ont pas encore reçu une explication définitive, parce qu'on n'a pas suffisamment observé comment ils s'opèrent. Un ingénieux physicien, Peltier, les a toutefois expliqués d'une manière assez satisfaisante. On connaît les phénomènes de transport auxquels donne lieu la pile voltaïque. L'électricité se propage à travers les corps solides, liquides et gazeux, soit en se transmettant de molécule à molécule suivant le degré de conductibilité des corps, soit à distance, en raison de la tendance qu'ont à s'unir deux électricités contraires. On comprend donc que la foudre puisse transporter des particules très fines, surtout celles des métaux, qui sont, comme on sait, les meilleurs conducteurs de l'électricité. En 1817, dans une chapelle des environs de Dresde, de l'or pris à l'aiguille du cadran de l'horloge fut porté sur le plomb des vitraux, sans que ceux-ci présentassent la moindre trace de fusion. Des transports de ce genre ont été plusieurs fois signalés; la foudre a pu ainsi déterminer des effets analogues à ceux que donne la galvanoplastie. En 1689, le tonnerre étant tombé sur le clocher de l'église de Saint-Sauveur de Lagny, on trouva imprimées sur la nappe de l'autel les paroles de la consécration, qui se lisaient dans un livre voisin. Divers individus foudroyés ont présenté des images que l'on a nommées *kéraunographiques*. En 1847, à Lugano, une femme, s'étant trouvée près d'un lieu où le tonnerre était tombé, offrit sur la jambe l'image d'une fleur placée à peu de distance d'elle. Dans la rade de Zante, un matelot, endormi sur le pont d'un navire, ayant été tué par la foudre, on remarqua qu'il portait imprimé sous la mamelle gauche, d'une manière fort lisible, le n° 44, qui était précisément celui que présentait taillé en métal un agrès du bâtiment. En août 1853, aux États-Unis, on observa de même sur le corps d'un homme la figure d'un arbre qui avait été foudroyé à ses côtés.

Un si curieux phénomène, répétons-le, paraît se rattacher à l'action en vertu de laquelle l'électricité, en se propageant et probablement pour se propager, déplace, désagrége et transporte souvent les particules des corps. M. Fusinieri a constaté par un grand nombre d'expériences le transport des molécules métalliques qui a lieu d'un conducteur à l'autre, quand on fait passer entre ces deux conducteurs la décharge d'une bouteille de Leyde ou même simplement l'étincelle d'une machine électrique. Ainsi des particules d'argent sont transportées sur du cuivre et peuvent même le pénétrer, et réciproquement le cuivre est transporté sur de l'argent. Les images électriques obtenues par Karsten et d'autres physiciens sont un produit des plus curieux de ce phénomène; mais on connaît des images dues à l'action électrique qui offrent une plus grande analogie encore avec les figures kéraunographiques : ce sont celles de Moser. Il suffit de placer une

médaille ou une pièce de monnaie sur une plaque métallique bien polie et de l'y laisser quelque temps pour que cette plaque garde l'empreinte de la médaille ou de la pièce de monnaie. L'expérience, qui réussit aussi bien dans une complète obscurité que pendant le jour, donne un résultat beaucoup plus sensible quand la plaque est exposée à la vapeur de mercure ou à la vapeur d'eau. De pareilles images s'obtiennent, comme l'a démontré Karsten, en faisant arriver sur la monnaie des étincelles électriques qui se déchargent sur la plaque. La véritable explication du phénomène n'a point encore été donnée; mais ce qui paraît certain, c'est son origine électrique. L'électricité, en se transmettant, modifie l'état moléculaire des corps ou en disperse les particules. Ainsi, dans la production des images, la foudre agit encore comme nos appareils. Tout cela montre de quelles ressources sera l'électricité développée, une fois qu'on aura réussi à la faire agir avec autant d'intensité et suivant le même mode que la foudre. Que l'on parvienne à mieux appliquer le courant électrique, à le discipliner pour ainsi dire, et l'on pourra en faire usage pour accomplir des actes dont la main de l'homme est jusqu'à présent seule capable. Des personnes ont été tout à coup rasées ou épilées par la foudre; d'autres se sont vues soudainement déshabillées sans que leurs vêtemens offrissent des traces sensibles ou considérables de brûlure. L'électricité pourrait donc servir au besoin de barbier ou de valet de chambre, si la décharge électrique qui a produit de pareils effets était mesurée et connue dans son mode d'application!

Il est un autre ordre d'effets électriques qui semblent promettre de bien plus importans résultats. On savait depuis longtemps que les condensateurs électriques et les piles voltaïques agissent sur notre économie; mais on demeura bien des années sans s'expliquer à quoi tenait cette action. Depuis, on a constaté que tous les animaux, les vertébrés au moins et l'homme en particulier, sont le siége de courans électriques qui se développent dans les nerfs et dans les muscles. Galvani, le grand physicien de Bologne, s'en était d'abord aperçu, mais on avait contesté la valeur de ses expériences. Aujourd'hui le doute n'est plus possible : M. Matteucci d'une part, et un académicien de Berlin, M. Dubois-Reymond, de l'autre, ont mis en évidence un ensemble de faits d'où il résulte que le corps des animaux est le siége de nombreux courans électriques. L'électricité paraît être l'agent des communications qui s'établissent entre les centres nerveux et les muscles par l'intermédiaire des nerfs. On a étudié les effets de l'électricité sur ces trois ordres d'organes, on a même, à l'aide du microscope de M. Amici, rendu sensibles à l'œil les changemens de structure de la fibre musculaire au moment des

contractions que détermine le courant électrique. Ces modifications consistent dans un déplacement des particules des muscles et des nerfs analogue à celui qui s'opère dans les corps conducteurs d'électricité, dans l'eau par exemple, quand elle transmet un courant électrique. Ce déplacement amène dans la même direction les pôles de chacune des particules. A l'état sain, le nerf et le muscle ont leurs particules douées d'une grande mobilité, de façon à pouvoir obéir facilement aux forces qui changent leur état d'équilibre naturel. La volonté ou une cause extérieure déterminant la contraction musculaire ou la sensation, la disposition des molécules se modifie de telle sorte qu'elle devient tout à fait semblable, dans le nerf comme dans le muscle, à ce qu'elle est dans un conducteur transmettant un courant électrique. Puisque dans notre économie circulent incessamment des courans multipliés, on ne s'étonnera pas que l'électricité de l'atmosphère ou celle de nos appareils agisse puissamment sur nos organes, dont elle modifie nécessairement les conditions électriques. Cette électricité extérieure stimule ou diminue l'action des muscles et des nerfs, et conséquemment celle des centres nerveux. Suivant qu'elle agit continûment ou par intermittence, elle donne des résultats différens. Ainsi l'état électrique de l'atmosphère ne saurait être changé sans que nous éprouvions dans notre économie des changemens correspondans. Tout le monde sait l'influence notable qu'une modification dans la constitution électrique de l'air produit sur l'état des malades, rendus plus accessibles aux influences extérieures à raison même du trouble de leur santé. Ceux qui souffrent de rhumatismes ou de névralgies ressentent des ravivemens ou des rémissions dans leurs douleurs. Les effets de la foudre sont propres à nous indiquer jusqu'à quel point cette influence électrique peut devenir considérable, et nous donnent la mesure de la puissance bienfaisante ou redoutable qu'elle a parfois sur nous. D'une part, on a vu chez des individus foudroyés des rhumatismes subitement guéris et les sens tout à coup doués d'une finesse remarquable; des coups de tonnerre ont dans quelques cas rendu la vue à des aveugles et la parole à des muets (1). De l'autre, les lésions anatomiques les plus variées ont été produites; on a constaté la mutilation, l'arrachement de la langue, l'affaissement ou la dilatation des poumons, la rupture du cœur, la perfora-

(1) Une des guérisons instantanées opérées par la foudre qui ont été le mieux constatées est celle d'un Américain du Connecticut, âgé de cinquante ans; il souffrait d'un asthme depuis sa jeunesse, et après avoir été momentanément paralysé par le choc électrique, il se trouva subitement débarrassé de son mal. (Voyez *American Journal of Science and Arts*, 1re série, t. VI.) Ces cures soudaines rappellent les guérisons qui se sont opérées parfois sous l'influence d'une vive secousse de l'imagination, et elles pourraient bien se produire en vertu d'une action du même ordre.

tion du crâne, la projection en avant du globe oculaire. Si donc on réussit à faire agir convenablement l'électricité sur les différens appareils de notre économie, sur les centres nerveux comme sur l'extrémité des nerfs et certaines parties de nos muscles, on pourra obtenir des cures que ne saurait produire la simple médicamentation.

Déjà, depuis quelques années, un grand nombre d'expérimentations de ce genre ont été tentées. Un médecin français, M. Duchenne, et un médecin allemand, M. Remack, ont poursuivi avec persévérance une série d'observations qui les ont conduits sans doute à des idées différentes, mais n'en ont pas moins eu pour la médecine les plus heureuses conséquences. Ils ont observé l'action des courans électriques sous toutes les formes et pour ainsi dire dans toutes les directions; ils ont déterminé parfois des guérisons et fréquemment de notables améliorations dans l'état du malade. C'est surtout aux paralysies qu'ils se sont attaqués, et c'est dans cette classe de maladies qu'ils ont obtenu les résultats les plus décisifs. On a dressé toute une liste de maladies dont on assure que l'emploi de l'électricité a amené la guérison. Si un grand nombre de ces cures demeure fort problématique, il est cependant constant qu'on a eu des cas de guérison dans toutes les affections où l'excitation des centres nerveux joue le rôle principal. D'après les expériences d'un certain nombre de médecins et notamment d'un de nos plus habiles opérateurs, M. Jobert (de Lamballe), l'électrisation a pu rappeler la vie près de s'échapper chez des personnes trop éthérisées ou asphyxiées par l'opium. C'est principalement à l'application locale de l'électricité, comme l'opère M. Duchenne, que l'on est redevable des meilleurs résultats. L'électricité ne circule pas d'ailleurs uniformément dans toute l'économie; la transmission de l'excitation nerveuse qu'elle détermine exige plus ou moins de temps. Il paraît y avoir des différences entre les muscles quant à la susceptibilité de se contracter sous l'influence des mêmes courans électriques. Ces différences de sensibilité des muscles sont surtout appréciables quand on les fait traverser par des courans discontinus. En dépit de ces travaux persévérans et déjà nombreux, l'application de l'électricité à la médecine est encore fort peu avancée, et ce sera seulement après de longues recherches et une connaissance plus approfondie de l'électricité animale qu'il sera possible de reproduire quelques-uns des effets singuliers qui nous sont offerts par la foudre. En faisant agir soit l'électricité atmosphérique, soit celle que développent nos appareils de physique, sur des animaux placés dans différentes conditions physiologiques ou morbides, on constatera des phénomènes dont l'art de guérir tirera ensuite profit. On peut lire dans l'excellent traité de M. de La Rive l'exposé complet de l'état de la science à cet égard.

L'étude de l'électricité atmosphérique est d'autant plus importante que ce n'est pas seulement par une action directe sur nos nerfs et nos muscles qu'elle affecte notre économie; elle en exerce encore une autre par l'intermédiaire de l'air, dont elle modifie la constitution. L'électricité détermine dans l'atmosphère la formation de l'ozone, qui paraît n'être qu'une modification particulière de l'oxygène. L'ozone se reconnaît à une odeur propre, moitié sulfureuse et moitié phosphorique, qui frappe notre odorat lorsqu'on développe de l'électricité à l'aide des machines. Ce gaz a la propriété de se combiner avec des corps sur lesquels l'oxygène ordinaire n'exerce aucune action. Il agit comme le chlore, par exemple, sur les couleurs végétales, c'est-à-dire qu'il les détruit. Un savant auquel on est redevable de la plus grande partie de ce que nous savons sur l'ozone, M. Schœnbein, est parvenu à préparer ce gaz chimiquement et à fabriquer de l'ozone ayant les mêmes propriétés que celui qui est dû au développement électrique. Son ozone décompose, ainsi que l'ozone électrique, l'iodure de potassium, phénomène dont l'habile chimiste s'est servi pour constater la présence de ce principe dans l'atmosphère. Comme les moindres altérations qui s'opèrent dans l'air que nous respirons exercent une influence considérable sur notre économie, il est bien sûr que la formation de l'ozone ne peut s'effectuer sans qu'il en résulte sur le corps humain une influence importante à constater, et dont l'étude se trouve ainsi associée à celle de l'électricité atmosphérique. Déjà certains médecins ont cru avoir découvert que l'ozone a la propriété de décomposer les miasmes, en sorte que sa présence dans l'air exercerait une influence heureuse dans les épidémies. D'autre part, on prétend aussi avoir observé que l'apparition du choléra est liée à une diminution notable de la quantité d'ozone dans l'atmosphère, ce qui ferait supposer que l'apparition de la terrible maladie tient à un changement dans l'état électrique de l'air. Ces faits, en apparence assez discordans, ne sont pas du reste suffisamment établis, et la science a certainement de ce côté une longue route à parcourir.

Un autre ordre de questions que soulève l'électricité, le rôle qu'elle joue dans la constitution de l'univers, est entouré d'un voile encore plus épais. Nous ne faisons que soupçonner l'analogie qui lie les phénomènes électriques aux phénomènes lumineux et calorifiques. Produits les uns et les autres par le mouvement de particules subtiles dont nous ne percevons que les composés, ils semblent n'être que des formes diverses de l'action due à l'ébranlement des molécules, à leurs attractions et à leurs répulsions réciproques, déterminées par les milieux dans lesquels elles se meuvent. Du mouvement et de la matière, voilà donc en dernière analyse à quoi semblent se réduire les phénomènes de la nature. Les particules se

meuvent suivant certaines lois, et il en résulte les apparences les plus variées et les propriétés les plus multiples.

. . . . . Certissima corpora quædam
Sunt quæ conservant naturam semper eamdem
Quorum aditu aut abitu mutatoque ordine mutant
Naturam res et convertunt corpora sese,

comme dit Lucrèce. Et la force vitale elle-même, cette force plus mystérieuse encore que les agens impondérables, n'a-t-elle pas une certaine parenté avec la chaleur, la lumière, l'électricité? Observée dans plusieurs de ses manifestations, elle rappelle l'électricité; elle a sous sa dépendance des phénomènes de chaleur et de lumière; elle est entretenue par des courans nerveux qui agissent d'une manière assez semblable aux courans électriques, qui produisent parfois de véritables décharges. Sans doute les expériences ne permettent pas qu'on les identifie, pas plus qu'on ne peut encore identifier le calorique et la lumière; mais cette force ne nous montre cependant aussi que des déplacemens intestins entre les molécules organiques : tour à tour elle domine les actions physiques extérieures, elle réagit sur elles ou en est dominée; elle produit, sans l'intervention de la volonté, des actes en apparence raisonnés et volontaires, comme cela s'observe dans ce qu'on appelle le mouvement réflexe, où l'on voit une incitation immédiatement réfléchie sur les nerfs moteurs, sans que l'animal en ait conscience; ce qui fait qu'une grenouille décapitée nage encore, ou que les membres d'un homme endormi se retirent lorsqu'on vient à les piquer. Cette force vitale, que quelques personnes continuent à appeler un fluide, mot aussi vide de sens dans ce cas que lorsqu'on l'applique à l'électricité ou à la chaleur, cette force, dis-je, ne commencera à être comprise dans son mode d'action, qu'après qu'on aura éclairé les phénomènes de chaleur, de lumière et d'électricité, auxquels elle se lie. Tout est connexe dans l'univers. L'analyse consiste à séparer de ce vaste flux et reflux d'actions celles dont les causes se localisent, et à les étudier sans tenir compte des circonstances qui les ont produites. La vie ne saurait être conçue indépendamment des conditions dont elle a besoin, et les actes auxquels elle donne lieu sont par conséquent dans une dépendance nécessaire de l'électricité comme du reste. Étudier l'électricité, c'est donc chercher comment agit sur nous le plus grand dépôt de ces forces mystérieuses qui sont l'entretien, sinon la source de la vie.

ALFRED MAURY.

TROIS RENCONTRES

SOUVENIRS DE CHASSE ET DE VOYAGE.

Passa que 'i colli, e vieni allegramente,
Non ti curar di tanta compania;
Vieni, pensando a me segretamente
Ch' io t' accompagna per tutta la via.

I.

Parmi tous les terrains de chasse voisins de ma maison de campagne, celui que je visitais le plus souvent était la plaine boisée qui environne le village de Glinnoë, au centre de la Russie. C'est près de ce village que se trouvent les endroits les plus giboyeux de notre district. Après avoir battu tous les buissons et couru tous les champs des alentours, je m'enfonçais ordinairement dans un marais du voisinage, et de là je m'en retournais chez mon hôte bienveillant, le *starosta* (1) de Glinnoë, dans la maison duquel j'avais l'habitude de m'arrêter.

Il n'y a pas plus de deux verstes du marais à Glinnoë; le chemin traverse constamment un bas-fond, et c'est à moitié route seulement qu'on rencontre une petite colline qu'il faut franchir. Sur le haut de la colline se trouve une propriété composée d'une seule maison seigneuriale non habitée et d'un jardin. Il m'arrivait presque toujours de passer devant cette maison au moment où l'éclat du soleil couchant était le plus vif, et je me rappelle que cette habitation, avec ses volets hermétiquement fermés, me faisait chaque fois l'effet d'un vieillard aveugle venu là pour se chauffer au soleil. Le pauvre homme est assis au bord de la route : il y a longtemps

(1) Maire du village.

déjà que la lumière du soleil s'est changée pour lui en une obscurité éternelle; mais il en sent néanmoins la chaleur sur son visage flétri et sur ses joues ridées. On eût dit qu'il y avait nombre d'années que cette maison était inhabitée; une seule aile, donnant sur la cour, était la demeure d'un vieillard caduc, serf affranchi dont la haute taille était courbée par l'âge et dont la figure expressive m'avait frappé. Il était ordinairement assis sur un banc devant l'unique fenêtre de sa demeure et regardait au loin, plongé dans une méditation chagrine. Lorsqu'il m'apercevait, il se soulevait faiblement et me saluait avec cette lente gravité qui distingue les vieux serviteurs appartenant à la génération non de nos pères, mais de nos aïeux. Ce vieillard s'appelait Lucavitch (fils de Lucas). Je causais quelquefois avec lui, mais il était fort avare de ses paroles. J'appris seulement que l'habitation appartenait à la petite-fille de son ancien seigneur. Cette dame était veuve, elle avait une sœur plus jeune; toutes deux demeuraient dans une ville étrangère et ne visitaient jamais leur propriété. Quant à lui enfin, il souhaitait voir arriver le terme de sa carrière, « car, disait-il, mâcher, toujours mâcher son pain, cela devient triste et ennuyeux, surtout quand on le mâche depuis longtemps. »

Je m'étais une fois attardé dans les champs par un temps des plus favorables à la chasse. Quoiqu'il ne fît pas encore complétement sombre, la lune se montrait, et la nuit s'était depuis longtemps établie, comme on le dit, dans le ciel calme et nébuleux, lorsque je m'approchai de l'habitation. Je devais passer le long du jardin; un grand silence régnait tout alentour. Je traversai une large route, me glissai prudemment au milieu des orties poudreuses, et m'appuyai contre une palissade peu élevée. Devant moi s'étendait le petit jardin immobile, tout éclairé et comme assoupi sous les rayons argentés de la lune, tout parfumé, tout humide. Dessiné dans le goût du temps passé, il ne formait qu'un seul carré. De petits sentiers droits se rejoignaient dans le centre même, et venaient aboutir à un parterre rond tout couvert d'asters enfouis dans une herbe épaisse. De hauts tilleuls l'entouraient d'une bordure uniforme; cette bordure était interrompue en un seul endroit par une éclaircie de cinq mètres qui laissait voir la moitié d'une maison basse, et deux fenêtres où je fus fort étonné de voir de la lumière. De jeunes pommiers s'élevaient par intervalles sur le terrain uni; à travers les branches menues, on voyait paisiblement se déverser sur le ciel bleu la douce lueur de la lune. Une ombre faible et inégale s'étendait sur l'herbe blanchâtre au pied de chaque pommier. Les tilleuls verdoyaient confusément d'un seul côté du jardin, inondés d'une lumière pâle et immobile; de l'autre côté, ils étaient noirs et opaques. Un murmure

étrange et contenu s'élevait de temps à autre des feuilles touffues; on eût dit qu'elles voulaient appeler les promeneurs, les attirer sous leurs ombrages. Tout le ciel était parsemé d'étoiles, qui répandaient mystérieusement d'en haut leur doux scintillement, et semblaient regarder attentivement la terre lointaine. De petits nuages fins passaient par momens sur la lune, et transformaient pour un instant son éclat paisible en une vapeur translucide. Tout sommeillait. L'air tiède et embaumé n'était agité par aucune brise, mais frissonnait parfois comme la source troublée par la chute d'une branche. On y sentait quelque chose d'altéré, quelque chose de frémissant. Je m'étais penché sur la palissade : devant moi, un pavot rouge élevait sa tige droite dans l'herbe épaisse; une grande goutte de rosée nocturne brillait d'une sombre lueur au fond de la fleur épanouie. Tout sommeillait, tout s'assoupissait mollement autour de moi; toutes choses paraissaient aspirer vers le ciel, se dilater, s'immobiliser et attendre.

Qu'attendait donc cette nuit chaude et non endormie?

Elle attendait un son, ce calme attentif attendait une voix vivante; mais tout se taisait. Les rossignols avaient cessé de chanter depuis longtemps. Le bourdonnement subit d'un insecte qui volait dans l'espace, le léger bruissement d'un petit poisson dans le vivier derrière les tilleuls, le sifflement engourdi d'un oiseau qui s'agitait dans le sommeil, un cri faible et confus dans les champs, si éloigné que les oreilles ne pouvaient distinguer si c'était l'appel d'une voix humaine ou la plainte d'un animal, ou bien un pas précipité et saccadé qui résonnait sur le chemin,—tous ces sons grêles, tous ces frémissemens continus ne faisaient que redoubler le silence...

Mon cœur était saisi d'un sentiment indéfinissable qui ressemblait soit à l'attente, soit au souvenir du bonheur; je n'osais remuer. Je regardais machinalement les deux fenêtres doucement éclairées, lorsque tout à coup un accord retentit dans la maison et roula comme une vague, répété par un écho sonore. Je frissonnai involontairement.

A la suite de cet accord, une voix de femme se fit entendre... J'écoutai avidement. Quelle ne fut pas ma surprise!... J'avais entendu il y a deux ans en Italie, à Sorrente, ce même air, cette même voix,... oui, oui...

Vieni, pensando a me segretamente...

C'était bien cela, je reconnus cette musique.

Voici comment je l'avais une première fois entendue. Je revenais chez moi après une longue promenade au bord de la mer. Je suivais rapidement la rue. La nuit était venue, une nuit magnifique, méri-

dionale, non pas calme et tristement pensive comme les nuits de Russie, mais tout étincelante, voluptueuse et belle comme une femme heureuse dans la fleur de ses années. La lune brillait d'un éclat inusité; de grandes étoiles scintillantes ruisselaient sur un ciel bleu foncé; des ombres noires tranchaient vivement sur la lumière jaunâtre qui inondait la terre. Les murs en pierre des jardins s'élevaient de chaque côté de la rue; les orangers les dépassaient de leurs branches inclinées; tantôt on distinguait à peine les globes d'or des fruits lourds que recouvraient les feuilles agglomérées, tantôt on les voyait briller fastueusement aux rayons de la lune. Les fleurs blanchissaient mollement sur beaucoup d'arbres; l'air était tout imprégné de parfums pénétrans, un peu lourds, et pourtant d'une douceur ineffable. Je marchais, et je dois avouer que, m'étant déjà habitué à toutes ces splendeurs, je ne pensais qu'à regagner mon hôtel au plus vite, lorsque tout à coup une voix de femme retentit dans un de ces petits pavillons bâtis contre le mur d'enclos le long duquel je passais. Cette femme chantait une romance qui m'était inconnue; mais il y avait dans sa voix quelque chose de si attrayant, elle s'accordait si bien avec l'attente passionnée et joyeuse exprimée par les paroles du chant, que je m'arrêtai involontairement en relevant la tête. Le pavillon avait deux fenêtres, mais les jalousies étaient baissées, et à travers les fentes étroites s'échappait à peine une pâle lueur. Après avoir répété deux fois : *Vieni, vieni*, la voix s'évanouit; j'entendis une légère vibration de cordes, comme si une guitare était tombée sur le tapis; il y eut un frôlement de robe, le parquet cria faiblement. Les jalousies crièrent subitement sur leurs gonds et s'ouvrirent; je reculai d'un pas. Une femme de grande taille, toute vêtue de blanc, pencha sa charmante tête hors de la fenêtre; puis, étendant sa main vers moi, me dit : — *Sei tu?* — Je ne savais que dire; mais au même moment l'inconnue se rejeta en arrière en poussant un faible cri, la jalousie se referma, et la lumière disparut. Je demeurai anéanti. Le visage de la femme qui m'était apparue d'une manière si soudaine était d'une beauté incomparable. Elle passa trop vite devant mes yeux pour me laisser le temps d'examiner chaque trait en particulier; mais l'impression générale m'était restée forte et profonde.

Je sentis alors que je n'oublierais jamais ce visage. La lune donnait sur le mur du pavillon et sur la fenêtre où elle s'était montrée à moi. Ah! que ses yeux sombres brillaient magnifiquement à cette clarté! Qu'ils étaient épais, les flots de cheveux noirs à demi dénoués qui tombaient sur ses épaules arrondies!... Quelle pudique volupté il y avait dans la molle cambrure de sa taille! quelles caresses dans ce chuchotement précipité et pourtant sonore qui me

fut adressé! Je me rejetai dans l'ombre du mur opposé, et restai là, les yeux levés vers le pavillon, dans l'attente et la perplexité la plus niaise...

J'écoutais avec une attention soutenue. Tantôt il me semblait entendre une légère respiration derrière la fenêtre à demi éclairée, tantôt un certain frôlement et un rire étouffé. Des pas retentirent enfin dans le lointain; un homme à peu près de ma taille se montra au bout de la rue. Il marcha rapidement vers une petite porte située près de ce même pavillon, et que je n'avais pas remarquée, frappa deux coups sans se retourner et en chantant à demi-voix : *Ecco ridente...* La petite porte s'ouvrit, il en franchit doucement le seuil. Je tressaillis, haussai les épaules, et, mon chapeau enfoncé sur les yeux, je retournai chez moi fort mécontent.

Le lendemain, je passai pendant la grande chaleur deux heures à parcourir la rue du pavillon, mais sans aucun résultat. Le même soir, je quittais Sorrente sans avoir seulement visité la maison du Tasse. On peut donc se figurer quelle fut ma surprise d'entendre cette même voix, ce même chant au milieu des steppes, dans une des parties les plus incultes de la Russie. — A présent comme alors il fait nuit, à présent comme alors la voix s'élève tout à coup d'une petite chambre éclairée et inconnue, à présent comme alors je suis seul. Mon cœur bat vivement. N'est-ce point un songe? pensai-je. Et voici que résonne de nouveau le dernier *vieni*... La fenêtre va-t-elle s'ouvrir? Une femme apparaîtra-t-elle?... La fenêtre s'ouvre. Une femme s'y montre.

Je la reconnus à l'instant malgré la distance de trente pas qui nous séparait, malgré le léger nuage qui obscurcissait la lune. C'était elle, mon inconnue de Sorrente; mais elle ne me tendit pas comme autrefois ses bras nus. Elle les tenait doucement croisés, et s'appuyant sur le rebord de la fenêtre, silencieuse et immobile, elle regardait dans le jardin. Une large robe blanche la drapait comme autrefois. Elle me parut un peu plus forte qu'à Sorrente. Tout en elle respirait l'assurance et le calme de l'amour, le triomphe de la beauté qui se repose dans le bonheur. Elle demeura longtemps immobile, puis elle regarda en arrière dans la chambre, et, se redressant subitement, cria trois fois d'une voix vibrante et sonore : *Addio!* Ces sons charmans retentirent au loin, bien loin; ils vibrèrent longtemps et allèrent en s'affaiblissant mourir sur les tilleuls du jardin et dans les champs, auprès de moi et partout. Pendant quelques instans, tout ce qui m'entourait fut pénétré de cette voix de femme; toutes choses frémirent en réponse et semblèrent imprégnées de ses accens. Elle ferma la fenêtre, et au bout d'un instant la maison redevint obscure.

Dès que je revins à moi, ce qui, je l'avoue, demanda quelque temps, je me dirigeai promptement le long du mur du jardin, je m'approchai de la porte fermée, et me mis à regarder par-dessus l'enclos. Rien d'extraordinaire ne se faisait remarquer dans la cour; une calèche était dans un coin sous un auvent. L'avant-train était recouvert d'une boue sèche qui blanchissait aux rayons de la lune. Les volets de la maison étaient clos comme d'habitude. J'ai oublié de dire qu'il y avait plus de huit jours que je n'étais retourné à Glinnoë. Dans le doute et l'inquiétude, je me promenai pendant plus d'une demi-heure le long de l'enclos et finis par attirer l'attention d'un vieux chien de garde qui, sans aboyer, se mit à fixer sur moi, avec une ironie singulière, ses yeux à demi fermés. Je compris son avis et m'éloignai. A peine avais-je fait une demi-verste que j'entendis derrière moi le piétinement d'un cheval. Quelques instans après, un cavalier passa au grand trot : il se tourna rapidement vers moi; mais la visière de sa casquette rabattue sur ses yeux ne me permit de voir qu'une jolie moustache et un nez aquilin. Il disparut promptement dans la forêt. — Le voilà donc! pensai-je, et mon cœur se mit à palpiter d'une étrange façon. Il me semblait que je l'avais reconnu. Sa figure me rappelait réellement celle de l'homme que j'avais vu entrer par la petite porte du jardin de Sorrente. Une demi-heure après, de retour chez mon hôte de Glinnoë, je le réveillai et le questionnai aussitôt sur les nouveaux habitans de la maison voisine. Il me répondit avec effort que les propriétaires venaient d'arriver.

— Quels propriétaires? répliquai-je avec impatience.

— On sait bien lesquels... Les seigneurs, répondit-il d'une voix traînante.

— Quels seigneurs?

— On sait bien quels sont les seigneurs.

— Des Russes?

— Et qui donc? Certainement des Russes.

— Ne sont-ce pas des étrangères?

— Comment?... Plaît-il?

— Y a-t-il longtemps qu'elles sont arrivées?

— On sait bien qu'il n'y a pas longtemps.

— Doivent-elles rester?

— On ne le sait pas.

— Sont-elles riches?

— Ah! quant à cela, nous n'en savons rien. Il est possible qu'elles soient riches.

— N'est-il pas arrivé un monsieur avec elles?

— Un monsieur?

— Oui.

Le *starosta* soupira. — Ah!... ah! seigneur! dit-il en bâillant... Non, non, monsieur... Il me semble que non... Pas connu, reprit-il tout à coup.

— Quels sont les voisins qui demeurent par ici?

— Lesquels? On sait bien lesquels. Des voisins de toute sorte.

— De toute sorte? Mais comment s'appellent-ils?

— Lesquels, les propriétaires ou les voisins?

— Les propriétaires.

Le *starosta* soupira de nouveau.

— Comment elles s'appellent? murmura-t-il. Dieu sait comment elles s'appellent! L'aînée s'appelle, il me semble, Anna Fédorovna; mais l'autre... Non, je n'en sais rien.

— Quel est leur nom de famille au moins?

— Par Dieu! je n'en sais rien.

— Sont-elles jeunes?

— La plus jeune peut bien avoir plus de quarante ans.

— Tu radotes!

Le *starosta* se tut.

Sachant par expérience que lorsqu'un Russe se met à répondre d'une certaine façon, il n'y a pas moyen d'en rien tirer de raisonnable, voyant de plus que mon hôte venait seulement de se mettre au lit, et qu'il s'inclinait légèrement en avant à chaque réponse, dilatant ses paupières dans un étonnement enfantin, desserrant avec effort ses lèvres collées par le miel du premier sommeil, je fis un signe de la main, et, refusant de souper, j'allai dans la remise.

J'eus beaucoup de peine à m'endormir. — Qui est-elle? me demandais-je constamment. Est-elle Russe? Si elle est Russe, pourquoi s'exprime-t-elle en italien? Le *starosta* prétend qu'elle n'est plus jeune;... mais il radote... Et quel est cet homme?... Décidément il n'y a moyen d'y rien comprendre... Mais quelle singulière coïncidence! Est-il possible que deux fois de suite?... Il faut positivement que je sache qui elle est, et pourquoi elle est ici.

Agité par ces pensées confuses, je m'endormis tard, et mon sommeil fut troublé par des rêves étranges. Je croyais errer dans un désert par la forte chaleur de midi; tout à coup je vis courir une grande tache d'ombre sur le sable jaune et ardent qui s'étendait devant moi, et, levant la tête, je l'aperçus, elle, ma beauté, emportée dans les airs. Elle était toute vêtue de blanc; ses longues ailes étaient blanches, elle m'appelait vers elle. Je voulus la suivre, mais elle flottait au loin, légère et rapide, et moi je ne pouvais m'élever de terre... J'étendais vainement les mains. *Addio!* me dit-elle en s'envolant. Pourquoi n'as-tu pas des ailes?... *Addio!* — Et voilà que de tous côtés cet *addio* retentit; chaque grain de sable le répétait et me le criait : *addio!* Cet *i* vibrait en moi comme un trille

aigu insupportable. Je la cherchai des yeux; mais elle n'était déjà plus qu'un petit nuage, et s'éleva lentement vers le soleil, qui étendit vers elle de longs rayons dorés. Bientôt ces rayons l'enveloppèrent, et elle s'évapora, tandis que moi, je criais à pleine gorge, comme un furieux : « Ce n'est pas le soleil, ce n'est pas le soleil, c'est une araignée italienne! Qui donc lui a donné un passeport pour la Russie? Je la dénoncerai. Je l'ai vue voler des oranges dans un jardin. »

Dans un autre rêve, il me sembla que je traversais en toute hâte un sentier étroit et escarpé. Je ne sais quel bonheur inespéré m'attendait. Tout à coup un énorme rocher se dressa devant moi. Je cherchai un passage, je n'en trouvai ni à droite ni à gauche. Au même instant une voix se fit entendre derrière le rocher : *Passa que'i colli...* Cette voix m'attirait, elle renouvelait son appel. Je me débattais péniblement, je cherchais au moins la plus petite issue. Hélas! partout un mur de granit perpendiculaire! — *Passa que'i colli*, répétait mélancoliquement la voix. Désespéré, je me jetai la poitrine contre la pierre noire, et, dans mon impuissance, je l'égratignai de mes ongles. Un sombre passage s'ouvrit tout à coup; j'allais m'élancer. — Drôle! me cria quelqu'un, tu ne passeras pas! — Je regardai : Lucavitch était devant moi; il me menaçait et agitait ses bras. Je fouillai précipitamment dans mes poches,... je voulais le gagner : mes poches étaient vides. — Lucavitch, lui dis-je, laisse-moi passer, je te récompenserai plus tard. — Vous vous trompez, *señor*, me répondit Lucavitch, et son visage prit une expression singulière; je ne suis pas un domestique serf; reconnaissez en moi don Quichotte de la Manche, chevalier errant bien connu. Toute ma vie j'ai cherché ma Dulcinée, mais je ne puis la trouver, je ne souffrirai pas que vous trouviez la vôtre. — *Passa que'i colli*, — répétait de nouveau une voix qui sanglotait. — Faites place, *señor*, criai-je avec fureur et tout prêt à me jeter sur lui;... mais la longue lance du chevalier m'atteignait droit au cœur... Je tombai blessé à mort... J'étais étendu sur le dos, je ne pouvais faire aucun mouvement, lorsqu'elle entra une lampe à la main. Elle la leva gracieusement au-dessus de sa tête, regarda autour d'elle dans l'obscurité, et, s'approchant avec précaution, se pencha sur moi : — C'est donc lui, cet insensé! dit-elle avec un rire méprisant. Voilà celui qui veut savoir qui je suis! — Et l'huile brûlante de sa lampe tomba juste sur la plaie de mon cœur. — Psyché! m'écriai-je avec effort... Et je me réveillai.

Je passai toute la nuit dans ces rêves étranges. Le lendemain, j'étais levé avant l'aube. M'étant promptement habillé, je pris mon fusil et me dirigeai vers l'habitation. Mon impatience était si grande que l'aube blanchissait à peine lorsque j'y arrivai. Les alouettes

chantaient autour de moi, les corneilles criaient dans les bouleaux; mais dans la maison tout dormait encore. Le chien lui-même ronflait derrière l'enclos. Dans cette anxiété de l'attente qui va jusqu'à la colère, je me mis à arpenter le gazon couvert de rosée et à regarder sans cesse la petite maison basse qui renfermait dans ses murs cet être énigmatique. Tout à coup la petite porte cria faiblement, elle s'ouvrit, et Lucavitch apparut sur le seuil. Son visage allongé me sembla encore plus maussade que de coutume. Il parut étonné de me voir, et voulut aussitôt refermer la porte.

— Cher ami, cher ami! m'écriai-je avec empressement.

— Que voulez-vous à cette heure matinale? me répondit-il d'une voix sourde.

— Dis-moi, je t'en prie, on prétend que ta maîtresse est arrivée?

Lucavitch se tut pendant un instant : — Elle est arrivée, dit-il.

— Seule?

— Avec sa sœur.

— N'ont-elles pas reçu de visites hier?

— Non.

Et il tira la porte vers lui.

— Attends un peu... Fais-moi le plaisir...

Lucavitch toussait et grelottait de froid. — Que me voulez-vous donc? dit-il.

— Dis-moi, je t'en prie, quel âge a ta maîtresse?

Lucavitch me regarda d'un air défiant. — Quel âge a ma maîtresse? Je n'en sais rien... Elle peut avoir quarante ans passés.

— Quarante ans passés! Et sa sœur?

— A peu près quarante ans.

— Vraiment! Est-elle jolie?

— Qui? la sœur?

— Oui, la sœur.

— Lucavitch sourit. — Je ne sais ce qu'en diront les autres; à mon avis, elle est laide.

— Comment!

— Elle n'a pas une belle prestance, elle n'est pas mal maigre.

— Vraiment! Et personne d'autre n'est arrivé chez vous?

— Personne... Qui pourrait encore arriver ici?

— Mais cela ne peut pas être,... je...

— Eh! seigneur, il paraît qu'on n'en finira jamais avec vous, répondit le vieillard d'un air chagrin. Quel froid! Je vous salue.

— Attends, attends,... voilà pour toi. — Et je lui tendis une petite pièce de monnaie que j'avais préparée d'avance; mais la porte se referma violemment en heurtant ma main. La pièce d'argent tomba et roula à mes pieds.

— Vieux coquin! pensai-je; don Quichotte de la Manche! Il pa-

rait qu'on t'a ordonné de te taire;... mais tu ne me tromperas pas.

Je me promis d'éclaircir le mystère, quel qu'il fût. Pendant quelque temps, je ne sus à quoi me résoudre. Je me décidai enfin à demander dans le village à qui appartenait l'habitation, et qui y était réellement arrivé. Je voulais ensuite y retourner de nouveau et n'en pas revenir que je n'eusse approfondi ce mystère. « Mon inconnue finira par sortir de sa maison, me disais-je, et je la verrai au jour, de près, comme une femme vivante, non comme une apparition. » Le village était situé à une verste de distance, et je m'y dirigeai tout de suite d'un pas rapide. Une étrange émotion bouillonnait en moi et me donnait du courage; la fraîcheur fortifiante du matin me ravivait après les agitations de la nuit.

Dans le village, deux paysans revenant des champs m'apprirent tout ce que je pouvais savoir par eux. L'habitation, de même que le village dans lequel je venais d'entrer, portait le nom de Michaïelovskoë; ils appartenaient à la veuve d'un major, Anna-Fédorovna Chlikof; celle-ci avait une sœur non mariée, qui s'appelait Pélagie-Fédorovna Badaef; elles étaient toutes deux âgées et riches; elles n'habitaient presque jamais la maison, elles étaient toujours en voyage; elles n'avaient avec elles que deux servantes et un cuisinier. Anna-Fédorovna Chlikof était revenue la veille de Moscou avec sa sœur seulement. Cette dernière assertion me surprit infiniment. Je ne pouvais supposer que ces paysans eussent reçu l'ordre de se taire sur le compte de mon inconnue. Il m'était complétement impossible d'admettre qu'Anna-Fédorovna Chlikof, veuve de quarante-cinq ans, et cette ravissante femme qui m'était apparue hier, fussent une seule et même personne. D'après la description qu'on m'avait faite, Pélagie Badaef ne brillait point non plus par la beauté, et puis, à la seule pensée que la femme que j'avais aperçue à Sorrente pouvait s'appeler Pélagie et même Badaef, je haussai les épaules et me mis à rire méchamment. « Et pourtant je l'ai vue hier dans cette maison... Je l'ai vue, de mes yeux vue, » pensai-je. Irrité, furieux, mais plus inflexible que jamais dans ma résolution, je voulus aussitôt retourner à l'habitation.

Je regardai ma montre; il n'était pas encore six heures. Je résolus d'attendre, certain que tout le monde dormait encore, et que je ne ferais qu'exciter inutilement la méfiance en errant autour de la maison à cette heure matinale; de plus, je voyais des buissons s'étaler devant moi, et derrière ces buissons un bois de trembles... Je dois ici me rendre justice et déclarer que cette fébrile agitation n'avait point éteint en moi la noble passion de la chasse. — Il se peut, pensai-je, que je tombe sur une compagnie qui me fasse passer le temps. — J'entrai dans le taillis. La vérité me force à dire

encore que je marchais avec insouciance et sans aucun respect pour les lois de l'art de la vénerie. Je ne suivais pas constamment mon chien des yeux, je ne battais pas les buissons épais dans l'espoir qu'un coq de bruyère à crête rouge s'enlèverait avec fracas, je consultais sans cesse ma montre, ce qui décidément ne valait rien du tout. Ma montre marqua enfin neuf heures. — Il est temps, m'écriai-je à voix haute, et je revenais déjà sur mes pas pour aller vers l'habitation, lorsqu'un magnifique coq de bruyère rasa l'herbe touffue en battant des ailes tout près de moi; je tirai l'admirable oiseau et le blessai sous l'aile. Il ne tomba pas tout de suite, il se redressa au contraire, se dirigea vers le bois, et, plongeant à ras de terre, essaya de s'élever au-dessus des premiers trembles qui formaient la bordure du bois; mais bientôt il faiblit et roula dans le fourré en tournoyant sur lui-même. Négliger une pareille trouvaille eût été réellement impardonnable; je m'élançai vivement sur les traces de l'oiseau blessé, et j'entrai dans le massif. Au bout de quelques instans, j'entendis un léger cri, suivi d'un bruit d'ailes; c'était le malheureux coq de bruyère qui se débattait sous les pattes de mon chien. Je le ramassai et le mis dans ma gibecière; puis, me relevant, je regardai autour de moi... Je demeurai cloué à ma place...

Le bois où je me trouvais était très touffu. A une petite distance serpentait une route étroite, et sur cette route, à cheval et côte à côte, s'avançaient mon inconnue et l'homme qui m'avait dépassé la veille. Je le reconnus à ses moustaches. Ils allaient au pas, en silence et se tenant l'un l'autre par la main. Les longs cous des chevaux s'agitaient dans un balancement gracieux. Remis de ma première frayeur (je ne puis donner un autre nom au sentiment qui s'était subitement emparé de moi), je l'observai. Qu'elle était belle! Cette apparition radieuse venait comme par enchantement à ma rencontre au milieu d'un feuillage d'émeraude. De molles ombres, de tendres reflets glissaient sur elle, sur sa longue robe grise, sur son cou fin et légèrement incliné, sur son visage d'un pâle rosé, sur ses cheveux noirs et luisans, qui flottaient sous son petit chapeau bas; mais comment rendre l'expression de béatitude complète et passionnée jusqu'à l'extase que respiraient ses traits? Sa tête semblait pencher sous un doux fardeau, des étincelles dorées et voluptueuses scintillaient dans ses yeux sombres, à demi recouverts par ses cils. Ils ne posaient nulle part, ces yeux heureux, et sur eux s'affaissaient de fins sourcils. Un sourire incertain et enfantin, le sourire d'une joie profonde, errait sur ses lèvres. On eût dit que l'excès du bonheur la fatiguait et la rendait légèrement languissante, comme une fleur en s'épanouissant fait quelquefois ployer sa tige. Ses deux mains tombaient sans force, l'une dans la main de l'homme qui l'accompagnait, l'autre sur le cou de son cheval.

J'eus le temps de la voir, mais je le vis aussi. C'était un homme beau et bien fait, son visage n'avait rien de russe. Il la regardait avec hardiesse et gaieté, et ne l'admirait pas sans un certain orgueil. Il me semblait aussi fort content de lui-même, et pas assez touché, pas assez humble... En effet, quel homme méritait un pareil dévouement? quelle âme, même la plus belle, aurait eu le droit de donner tant de bonheur à cette femme?... Il faut l'avouer, j'étais jaloux...

Tous deux cependant arrivaient en face de moi. Mon chien se jeta tout à coup sur la route et se mit à aboyer. L'inconnue tressaillit, se retourna vivement, et, m'ayant aperçu, donna fortement de sa houssine sur le cou du cheval. Le cheval hennit, se cabra, étendit à la fois ses deux pieds de devant et partit au galop. L'homme éperonna aussitôt sa monture, et lorsque je sortis du bois quelques instans après, je les vis tous deux galoper à travers champs dans le lointain doré, et se balancer gracieusement sur leurs selles... Ils galopaient dans une autre direction que celle de Michaïelovskoë. Je les suivis des yeux. Ils disparurent bientôt derrière la colline qui se dessinait nettement sur la sombre ligne de l'horizon. J'attendis,... puis je m'en retournai lentement vers la forêt et m'assis sur la route, les yeux fermés, le front dans mes mains.

J'ai remarqué qu'après une rencontre avec des inconnus, il suffit de fermer ainsi les yeux pour que leurs traits se représentent aussitôt à notre pensée. Chacun peut vérifier l'exactitude de cette observation. Plus on connaît le visage des personnes et plus il est difficile de se le représenter, plus l'impression est vague : on se le rappelle, mais on ne le voit pas. On ne peut jamais faire apparaître ainsi son propre visage. Les plus petits détails des traits sont bien connus, mais on ne peut s'en figurer l'ensemble. Je m'assis donc en me couvrant les yeux; aussitôt je vis mon inconnue et son compagnon, et leurs chevaux, et tout... Le visage souriant du jeune homme se présentait surtout d'une façon tranchée et détaillée. Je me mis à le contempler; il s'obscurcit et finit par se perdre dans un lointain rougeâtre, et son image à elle disparut également et ne voulut plus reparaître. Je me levai. — Eh bien! me dis-je, il me reste à savoir leurs noms. — Essayer de savoir leurs noms, quelle curiosité déplacée et futile! Mais je jure que ce n'était pas la curiosité qui me consumait; il me semblait réellement impossible que je ne finisse point par découvrir au moins qui ils étaient après que le sort m'avait si étrangement et si obstinément mis en rapport avec eux. Du reste, je ne sentais plus en moi la première impatience de l'incertitude; cette incertitude s'était changée en un sentiment vague et triste dont je rougissais un peu : j'étais jaloux.

Je ne me hâtais plus de retourner à l'habitation. Je dois avouer

que j'avais honte de chercher à pénétrer les secrets d'autrui. De plus, l'apparition du couple amoureux au grand jour et à la lumière du soleil, bien que d'une manière si inattendue et si étrange, m'avait refroidi pour ainsi dire sans me calmer. Je ne trouvais plus rien de surnaturel ni de merveilleux dans cet événement, rien qui ressemblât à un rêve irréalisable...

Je recommençai à chasser avec plus d'attention qu'auparavant, mais le véritable enthousiasme n'y était pas. Je fis lever une compagnie qui me retint une heure et demie. Les jeunes coqs de bruyère me faisaient longtemps attendre avant de répondre à mon sifflet. Je ne sifflais sans doute pas d'une manière assez *objective*. Le soleil était déjà très haut sur l'horizon (la montre marquait midi), lorsque je me dirigeai vers l'habitation. Je ne marchais pas vite. La petite maison basse m'apparut enfin au sommet de la colline; mon cœur recommençait à battre... Je m'approchai... Je remarquai avec un secret plaisir que Lucavitch était, comme autrefois, immobile sur son banc devant la petite aile de l'habitation. La porte était fermée et les volets aussi.

— Bonjour, vieux, lui criai-je de loin. Tu es sorti pour te chauffer au soleil?

Lucavitch tourna vers moi son maigre visage et souleva silencieusement sa casquette.

— Bonjour, vieux, bonjour. Comment, dis-je, surpris de voir ma pièce de monnaie neuve par terre, n'as-tu pas ramassé cela?

— Je l'ai bien vue, me dit-il; mais cet argent n'est pas à moi, voilà pourquoi je ne l'ai pas ramassé.

— Quel original tu fais! répliquai-je, non sans un certain embarras. — Et, relevant la pièce de monnaie, je la lui tendis de nouveau. — Prends, prends, ce sera pour du thé.

— Je vous remercie, me répondit Lucavitch en souriant avec calme. Je n'en ai pas besoin; je puis vivre sans cela.

— Prends, et je suis prêt à t'en donner davantage avec plaisir! continuai-je un peu embarrassé.

— Et pourquoi donc? Daignez ne pas vous inquiéter. Je vous suis très reconnaissant de votre attention; mais, quant à moi, j'ai assez de pain, et encore en aurai-je peut-être de trop; c'est selon les circonstances!

Et il se leva en étendant la main vers la petite porte.

— Attends, vieux! lui dis-je presque avec désespoir. Que tu es peu causeur aujourd'hui!... Dis-moi au moins si ta maîtresse est levée ou non.

— Elle est levée.

— Et... est-elle à la maison?

— Non.

— Est-elle allée faire des visites?
— Non pas; elle est allée à Moscou.
— Comment, à Moscou! Mais ce matin elle était ici?
— Oui.
— Et elle y a couché?
— Oui.
— Et il n'y a pas longtemps qu'elle est partie?
— Il n'y a pas longtemps.
— Combien de temps y a-t-il, mon ami?
— Il y a environ une heure qu'elle a voulu retourner à Moscou.
— A Moscou!

Et je regardai Lucavitch avec stupéfaction.

J'avoue que je ne m'étais pas attendu à cela. Lucavitch me regardait aussi; un sourire du vieillard rusé resserrait ses lèvres sèches et éclairait à peine ses yeux mornes.

— Et elle est partie avec sa sœur? demandai-je à la fin.
— Avec sa sœur.
— De sorte qu'il n'y a maintenant personne à la maison?
— Personne.

Je pensai que Lucavitch me trompait. Ce n'était pas pour rien qu'il souriait avec tant de malice.

— Écoute, Lucavitch, lui dis-je, veux-tu me rendre un service?
— Que me voulez-vous donc? reprit-il lentement. Il était évident que mes questions commençaient à le fatiguer.
— Tu dis qu'il n'y a personne à la maison, peut-être pourrais-tu me la montrer? Je t'en serais fort reconnaissant.
— Je comprends,... vous voulez voir les chambres?
— Oui.

Lucavitch se tut.

— Volontiers, dit-il enfin; venez.

Il franchit le seuil de la petite porte en se courbant. Je marchai sur ses traces. Nous traversâmes une petite cour et nous montâmes les degrés chancelans d'un perron en bois. Le vieillard poussa la porte : elle n'avait pas de serrure; une corde à nœuds était passée par un trou. Nous entrâmes dans la maison. Cinq ou six chambres basses, rien de plùs, et, autant que je pus les distinguer à la faible lumière qui pénétrait à travers les fentes des volets, les meubles de ces chambres étaient très simples et très vieux. Dans l'une de ces pièces (justement celle qui donnait sur le jardin), il y avait un misérable petit piano... Je soulevai le couvercle bombé et fis résonner les touches. Un son aigre et enroué s'en échappa et s'évanouit languissamment, comme s'il se fût plaint de ma hardiesse. Rien ne dénotait que cette maison vînt d'être habitée; elle avait même une odeur de moisi et de renfermé. Par-ci par-là traînait quelque papier,

témoignant par sa blancheur qu'il n'y était pas depuis longtemps. J'en ramassai un; c'était sans doute un fragment de lettre. Une main de femme y avait tracé d'une écriture ferme ces mots : « se taire. » Je déchiffrai sur un autre papier le mot « bonheur... » Un bouquet de fleurs à demi fanées baignait dans un verre placé sur un guéridon auprès de la fenêtre; un ruban vert froissé gisait à côté. J'emportai le ruban... Lucavitch ouvrit une porte étroite formée d'une cloison tapissée. — Voilà, dit-il en étendant la main, voilà la chambre à coucher, plus loin celle de la femme de chambre, et puis c'est tout.

Nous revînmes par le corridor. — Quelle est cette pièce? lui demandai-je en indiquant une large porte soigneusement cadenassée.

— Celle-là? me répondit le vieillard d'une voix sourde, ce n'est rien.

— Cependant?

— Eh bien! c'est le garde-meuble. — Et il entra dans l'antichambre.

— Le garde-meuble? Ne peut-on le visiter?

— Quel plaisir aurez-vous donc à cela, monsieur? répondit Lucavitch d'un air mécontent. Que voulez-vous y voir? des caisses, de la vieille vaisselle!... C'est un garde-meuble, et rien de plus.

— Montre-le-moi, je t'en prie, vieux, dis-je, quoique rougissant intérieurement de mon opiniâtreté indiscrète. Vois-tu, je désirerais avoir dans mon village une maison pareille...

J'avais honte. Je ne pouvais parvenir à achever ma phrase. Lucavitch penchait sa tête grise sur sa poitrine et me regardait en dessous d'un air singulier.

— Montre-le-moi, lui répétai-je.

— Eh bien! volontiers, répondit-il enfin.

Il prit la clé et ouvrit la porte avec humeur. Je jetai un coup d'œil autour du garde-meuble. Il n'y avait rien d'extraordinaire. Les murs étaient garnis de vieux portraits aux visages sombres et presque noirs, aux yeux méchans. Par terre gisaient des décombres de toute espèce.

— Eh bien! est-ce vu? me demanda bientôt Lucavitch.

— Oui, merci, répondis-je précipitamment. Il ferma la porte. Je traversai l'antichambre et passai dans la cour.

Lucavitch me dit sèchement : — Je vous salue. — Et il me quitta.

— Mais quelle était la dame que vous aviez hier en visite? lui criai-je en le voyant s'éloigner : je l'ai rencontrée dans le bois ce matin.

J'avais espéré l'embarrasser par cette question soudaine et en tirer une réponse irréfléchie; mais le vieillard ne fit que sourire malicieusement et s'éloigna.

Je rentrai à Glinnoë. J'étais mal à l'aise comme un enfant qui

vient de subir une fâcheuse réprimande. — Non, me dis-je à la fin, je ne dois décidément pas éclaircir ce mystère. N'en parlons plus, je ne veux plus songer à tout cela.

Une semaine se passa. Je tâchai de repousser loin de moi le souvenir de l'inconnue, de son compagnon et de mes rencontres avec eux; mais ce souvenir me poursuivait constamment et me harcelait avec toute l'importune persévérance d'une mouche pendant la sieste. Lucavitch me revenait aussi continuellement à la mémoire avec ses regards mystérieux, ses discours pleins de réticence et son sourire tristement froid. La maison même, quand je me la rappelais, la maison semblait me contempler avec malice à travers ses volets à demi fermés, comme si elle se fût moquée de moi et m'eût dit : — Après tout, tu ne sauras rien...

Bref, je perdis patience, et un jour je me rendis à Glinnoë. Je dois avouer que je ressentis une agitation assez vive en m'approchant de la mystérieuse habitation. Il n'y avait rien de changé dans l'extérieur de la maison : les mêmes fenêtres fermées, le même aspect lugubre et délaissé; seulement, au lieu de Lucavitch, c'était un jeune garçon d'environ vingt ans qui était assis sur le banc au-devant de la petite aile. Il portait un long cafetan en nankin et une chemise rouge. Il sommeillait la tête inclinée sur la paume de sa main. Par momens, elle était prise d'un mouvement oscillatoire, puis il la relevait en sursaut.

— Bonjour, frère, lui dis-je à haute voix. — Il se leva vivement et dirigea sur moi de grands yeux étonnés. — Bonjour, frère, répétai-je. Et où est le vieux?

— Quel vieux? demanda lentement le gamin.

— Lucavitch.

— Lucavitch! — Il regarda de côté. — Vous avez besoin de Lucavitch?

— Oui. N'est-il donc pas à la maison?

— Non, dit le garçon en balbutiant; il... Comment vous le dire?

— Est-il malade?

— Non.

— Eh bien! quoi?

— Il n'y est plus.

— Comment?

— Il lui est arrivé un malheur.

— Est-il mort? lui demandai-je d'un air consterné.

— Il s'est pendu, dit le jeune homme à demi-voix.

— Pendu! m'écriai-je avec terreur.

Nous nous regardâmes sans nous parler.

— Y a-t-il longtemps? demandai-je enfin.

— C'est aujourd'hui le cinquième jour. On l'a enterré hier.

— Et pourquoi s'est-il pendu ?

— Dieu le sait. C'était un homme libre qui recevait des gages; il ne connaissait pas la misère; les maîtres le caressaient comme un de leurs parens. Ah! quels bons maîtres que les nôtres! que Dieu leur donne la santé! Du reste, il est impossible de s'imaginer ce qui l'y a poussé. Il paraît que le diable l'a tenté!

— Comment s'y est-il donc pris ?

— Comme cela : il a pris une corde et s'est pendu.

— Et avant cela vous n'aviez rien remarqué d'extraordinaire en lui?

— Comment vous le dire? Rien de très extraordinaire. C'était toujours un homme ennuyé et soupçonneux; il geignait sans cesse. « Je m'ennuie, » disait-il. Il est vrai aussi que ses années pouvaient lui peser. Dans les derniers temps, il était plus mélancolique encore. Il venait parfois chez nous au village, car je suis son neveu. « Eh bien ! ami Vasa, disait-il, viens passer une nuit avec moi. — Pourquoi, petit oncle? — Parce que j'ai peur; je m'ennuie tout seul. » Et j'allais avec lui. Il lui arrivait de sortir dans la cour, de regarder fixement la maison, de hocher la tête, puis de soupirer..... La veille de son malheur, il vint encore chez nous et m'appela. J'allai avec lui. Nous arrivâmes ensemble dans sa chambre; il s'assit sur son petit banc, puis se leva et sortit. J'attendis; mais, ne le voyant pas revenir, j'allai dans la cour et me mis à crier : « Mon oncle! petit oncle ! » Il ne répondait pas. « Où donc peut-il être allé? me demandai-je. Peut-être dans la maison. » Et j'entrai dans la maison. Il commençait à faire nuit. Je passai devant le garde-meuble et j'entendis quelque chose qui grattait à la porte. Je la pousse, elle s'ouvre, et que vois-je? Je le vois accroupi auprès de la fenêtre. « Que veux-tu donc faire là, mon petit oncle? » lui demandai-je. Et lui de se retourner et de crier. Ses yeux étaient hagards, ils étincelaient comme des yeux de chat. « Qu'est-ce que tu veux? Ne vois-tu donc pas que je me rase? » Et sa voix était comme enrouée. Mes cheveux se dressèrent sur ma tête, la peur me prit. Peut-être les diables l'entouraient-ils alors! « Dans cette obscurité!... » lui répondis-je. Et mes genoux commencèrent à trembler sous moi. « Eh bien! dit-il, va-t'en. » Je m'en allai. Et il quitta le garde-meuble en fermant la porte avec soin. Alors nous retournâmes dans l'aile, la peur à l'instant même m'abandonna. « Que vas-tu donc faire dans le garde-meuble, mon petit oncle? » lui dis-je. Un frisson le saisit. « Tais-toi, dit-il, tais-toi. » Et il se coucha sur le poêle. « Bon, pensai-je, il vaut mieux ne pas lui parler. Peut-être ne se porte-t-il pas tout à fait bien aujourd'hui. » Là-dessus, je me couchai aussi sur le poêle. Une lumière brûlait dans un coin. J'étais donc couché, et, voyez-vous, je commençai à sommeiller... Tout à coup j'entendis la porte qui grinçait faiblement

et qui s'ouvrait... comme cela, un peu. Mon oncle était couché et tournait le dos à la porte, et vous pouvez vous rappeler qu'il avait toujours l'oreille un peu dure; mais alors il se releva vivement : « Qui m'appelle? qui vient me chercher, me chercher? » Et il s'en alla dans la cour la tête nue... Qu'y a-t-il donc? me demandai-je, et, misérable que je suis, je me rendormis. Je me réveillai le lendemain matin... Lucavitch n'était pas là... Je sors de la chambre, je me mets à l'appeler, il n'était nulle part. « N'avez-vous pas vu sortir mon petit oncle? dis-je au garde. — Non, me répondit-il, je ne l'ai pas vu. » Nous fûmes subitement saisis de terreur : « Allons, Fedorovitch, dis-je, allons voir s'il n'est pas dans la maison. — Allons, Vassili Timofeitch, » répliqua-t-il. Et il était tout blanc comme de la terre glaise. Nous entrons dans la maison; je passe devant le garde-meuble, un cadenas ouvert pendait du piton; je pousse la porte, mais elle était fermée en dedans... Fédorovitch court aussitôt pour faire le tour et regarder par la fenêtre. « Vassili Timofeitch! me crie-t-il, les pieds pendent, les pieds... » Je vais à la fenêtre. Ces pieds étaient ceux de Lucavitch. Il s'était ainsi pendu au milieu de la chambre. On envoya chercher la justice... On le détacha de la corde : elle avait douze nœuds.

— Et qu'a fait la justice?

— Oui, qu'a-t-elle fait? Rien. On réfléchissait pour trouver quel motif il pouvait avoir : de motif, il n'en avait pas. On décida alors qu'il n'avait pas dû avoir toute sa raison. Dans les derniers temps, il souffrait souvent de la tête.

Je passais encore environ une demi-heure à causer avec le jeune garçon et m'en allai enfin, complétement troublé. J'avoue que je ne pouvais plus regarder cette maison délabrée sans une terreur superstitieuse... Je quittai la campagne un mois après, et j'oubliai peu à peu et ces rencontres et ces terreurs.

II.

Trois années s'étaient écoulées. J'avais passé une grande partie de ce temps soit à Pétersbourg, soit en France, et si j'étais allé chez moi à la campagne, je n'avais pas été une seule fois ni à Glinnoë ni à Michaïelovskoë. Je n'avais vu nulle part ni mon inconnue, ni son cavalier. Il m'arriva à la fin de la troisième année de rencontrer dans une soirée, à Moscou, Mme Chlikof et sa sœur, Pélagie Badaef, cette même Pélagie que dans mon absurdité je m'étais toujours figuré n'être qu'une personne imaginaire. Ces deux dames n'étaient plus de la première jeunesse; elles possédaient néanmoins un extérieur agréable, leur conversation était spirituelle et gaie; elles avaient beaucoup voyagé, et voyagé avec fruit, mais il n'y avait dé-

cidément rien de commun entre mon inconnue et elles. Je leur fus présenté. Je me mis à causer avec Mme Chlikof; la sœur avait engagé une discussion avec un géologue étranger. Je lui appris que j'avais le plaisir d'être un de ses voisins, du district de X...

— Ah! j'y ai un petit bien, répondit-elle, près de Glinnoë.

— Certainement, répliquai-je, je connais votre Michaïelovskoë. Y allez-vous quelquefois?

— Rarement.

— N'y étiez-vous pas il y a trois ans?

— Attendez! Il me semble que j'y étais. Oui, certainement, j'y étais.

— Avec votre sœur ou seule?

Elle me regarda.

— Avec ma sœur. Nous y avons passé une semaine. Nous y étions pour affaires. Du reste, nous n'y avons vu personne.

— Il me semble qu'il y a peu de voisins?

— Oui, il y en a peu.

— Dites-moi, c'est bien chez vous qu'il y a eu un malheur dans le temps, Lucavitch?

Les yeux de Mme Chlikof se remplirent de larmes.

— Vous l'avez connu? demanda-t-elle avec vivacité. Quel malheur! C'était un si brave, un si bon vieillard... Et sans aucune raison.

— Oui, oui, répétai-je, quel malheur!

La sœur de Mme Chlikof s'approcha de nous. Il paraît que les savantes remarques du géologue sur la formation des côtes du Volga étaient pour quelque chose dans ce mouvement de retraite.

— Pélagie, monsieur a connu Lucavitch.

— Vraiment? le pauvre vieillard!

— Dans ce temps-là, je chassais souvent autour de Michaïelovskoë. Il y a trois ans, lorsque vous y étiez...

— Moi? dit Pélagie avec quelque surprise.

— Mais oui, certainement! répliqua vivement sa sœur. Ne te rappelles-tu pas?

Et elle lui jeta un coup d'œil rapide.

— Eh! oui, oui,... certainement! répondit tout à coup Pélagie.

— Eh! eh! pensai-je, il paraît que tu n'étais point à Michaïelovskoë, petite colombe?

— Ne voulez-vous pas nous chanter quelque chose, Pélagie Fédorovna? dit soudain un grand jeune homme avec un toupet blond et des yeux ternes.

— Je ne sais vraiment rien, répondit Mlle Badaef.

— Et vous chantez? m'écriai-je avidement en quittant ma place d'un air empressé. Au nom de Dieu! ah! au nom de Dieu! chantez-nous quelque chose!

— Et que vous chanterai-je?

— Ne connaissez-vous pas, dis-je en essayant de toutes manières de prendre une contenance dégagée et indifférente, une romance italienne?... Elle commence ainsi : *Passa que'i colli.*

— Je la connais, répondit tout simplement Mlle Pélagie. Quoi! vous voulez que je vous la chante? Volontiers.

Elle s'assit au piano. Je fixai, comme Hamlet, mes regards sur Mme Chlikof. Je crus m'apercevoir qu'elle avait tressailli légèrement dès le premier son; elle resta pourtant tranquillement assise jusqu'à la fin. Mlle Badaef ne chantait pas mal. La romance achevée, on lui demanda de chanter autre chose; mais les deux sœurs se firent un signe d'intelligence et se retirèrent peu d'instans après. Lorsqu'elles sortirent de la chambre, j'entendis murmurer autour de moi le mot : importun!

— Je l'ai mérité! pensai-je. — Je ne les revis plus.

Un autre année se passa. Je m'étais établi à Pétersbourg. L'hiver arriva; les bals masqués commencèrent. Un soir, je sortais vers onze heures de la maison d'un de mes amis; je me trouvais dans une si ténébreuse disposition d'esprit, que je résolus d'aller au bal masqué de l'assemblée de la noblesse. J'errai longtemps devant les colonnes et les glaces avec une expression modestement fataliste, — expression que, selon moi, on remarque en de pareilles occasions sur le visage des plus honnêtes gens, Dieu seul sait pourquoi; — j'errai longtemps ainsi, tâchant de me débarrasser par des plaisanteries des dominos glapissans à dentelles suspectes et à gants fanés. J'abandonnai longtemps mes oreilles aux mugissemens des trompettes et aux grincemens des violons. M'étant enfin suffisamment ennuyé, et ayant gagné un grand mal de tête, j'étais sur le point de me retirer; mais je restai... J'avais vu une femme en domino noir appuyée contre une colonne... Je la vis, je m'arrêtai, puis m'approchai... C'était elle! Comment l'avais-je reconnue? Au regard distrait qu'elle me jeta à travers les ouvertures allongées du masque, à la forme merveilleuse de ses épaules et de ses mains, à la majesté féminine de tout son être. Est-ce encore une voix mystérieuse qui se fit subitement entendre en moi? Je ne puis le dire, mais enfin je la reconnus. Je passai et repassai plusieurs fois devant elle, le cœur tout frémissant. Elle restait immobile; il y avait dans sa pose une tristesse si ineffable, qu'en la regardant je me rappelai involontairement deux vers d'une romance espagnole :

Je suis un triste tableau
Appuyé contre le mur (1).

Je m'approchai de la colonne contre laquelle elle s'appuyait, et je

(1) Soy un cuadro de tristeza
Arrimado á la pared!

murmurai tout bas à son oreille : — *Passa que'i colli*... — Elle frissonna de la tête aux pieds et se retourna rapidement vers moi. Mes regards rencontrèrent de si près ses yeux, que je pus observer que la frayeur en dilatait les pupilles. Elle me regarda avec hésitation et me tendit faiblement la main. — Le 6 mai 184., à Sorrente, dix heures du soir, dans la rue della Croce, lui dis-je à voix lente sans la quitter des yeux; puis en Russie dans le gouvernement de ***, village de Michaïelovskoë, le 22 juillet 184....

J'avais dit tout cela en français. Elle recula de quelques pas, me toisa de la tête aux pieds et murmura : — Venez! — Elle sortit vivement de la salle. Je la suivis.

Nous avancions en silence. Je n'ai pas la force d'exprimer ce que je ressentis en marchant à ses côtés. Magnifique vision qui était devenue tout à coup une réalité! Statue de Galatée transformée en femme vivante et descendant de son piédestal aux yeux de Pygmalion stupéfait!... Je pouvais à peine respirer.

Elle s'arrêta enfin dans un salon écarté, et s'assit sur un petit divan auprès de la fenêtre. Je me plaçai à côté d'elle. Elle tourna lentement la tête et me regarda d'un air soupçonneux.

— Venez-vous de sa part? demanda-t-elle.

Sa voix était faible et incertaine. Sa question me troublait quelque peu.

— Non,... pas de sa part, répondis-je avec hésitation.

— Vous le connaissez?

— Je le connais, repris-je.

Elle me regarda avec incrédulité, voulut dire quelque chose et baissa les yeux.

— Vous l'attendiez à Sorrente; continuai-je, vous l'avez vu à Michaïelovskoë, vous vous êtes promenée à cheval avec lui... Vous voyez que je sais,... que je sais tout...

— Il me semble que je connais votre figure, dit-elle.

— Non, vous ne m'avez jamais vu.

— Alors que me voulez-vous?

— Vous voyez que je sais,... répétai-je. Je comprenais bien qu'il fallait profiter de cet excellent début, et bien que ma phrase : « je sais tout, vous voyez que je sais, » devînt ridicule, mon agitation était si grande, cette rencontre inattendue me troublait à tel point, j'étais si éperdu, que décidément je ne trouvais rien à dire de mieux, d'autant plus que je n'en savais pas davantage. Je sentais que je devenais stupide, et que si j'avais dû lui paraître d'abord une créature mystérieuse et instruite de tout, je me transformais rapidement en une espèce de fat imbécile... Mais il n'y avait rien à faire.

— Oui, je sais tout, répétai-je encore une fois.

Elle me regarda, se leva subitement et voulait s'éloigner; mais cela aurait été par trop cruel. Je lui saisis la main.

— Pour l'amour de Dieu, lui dis-je, asseyez-vous, écoutez-moi.

Elle réfléchit et s'assit.

— Je vous disais tout à l'heure, continuai-je avec chaleur, que je savais tout : cela n'est pas vrai. Je ne sais rien, absolument rien; je ne sais ni qui vous êtes, ni qui il est, et si j'ai pu vous surprendre par ce que je vous ai dit, il y a un instant, auprès de la colonne, ne l'attribuez qu'au seul hasard, à un hasard étrange, inexplicable, qui, pareil à une manie, me poussa deux fois et presque de la même façon vers vous, me fit le spectateur involontaire de ce que vous auriez peut-être voulu garder secret.

Alors je lui racontai tout, sans détours et sans lui cacher la moindre chose : mes rencontres avec elle à Sorrente, puis en Russie, mes questions inutiles à Michaïelovskoë, et même ma conversation à Moscou avec Mme Chlikof et sa sœur.

— Maintenant vous savez tout, ajoutai-je en terminant mon récit. Je ne veux pas vous dire quelle profonde, quelle puissante impression vous avez produite sur moi. Vous voir et ne pas être ensorcelé par vous est impossible. D'un autre côté, je n'ai pas besoin de vous décrire quelle était cette impression. Rappelez-vous dans quelle situation je vous ai vue deux fois... Croyez-le, je ne suis pas homme à m'abandonner à de vaines espérances; mais songez à l'agitation inexprimable qui s'est emparée de moi aujourd'hui, et pardonnez-moi, pardonnez la ruse maladroite à laquelle j'ai eu recours pour attirer votre attention, ne fût-ce que pour un moment.

Elle écouta cette explication confuse, sans lever la tête.

— Que voulez-vous donc de moi? dit-elle enfin.

— Moi?... je ne veux rien. Je suis assez heureux déjà... Je respecte trop les secrets d'autrui.

— Pourtant il semblerait... Du reste, continua-t-elle, je ne veux pas vous faire de reproches. Tout autre à votre place aurait agi de même. Et d'ailleurs le hasard nous a réellement rapprochés avec tant de persévérance, que cela vous donne quelques droits à ma franchise. Écoutez : je ne suis pas du nombre de ces femmes incomprises et malheureuses qui vont au bal masqué pour faire part de leurs souffrances au premier venu, et qui sont à la recherche d'un cœur sympathique. Je n'ai pas besoin de sympathie; mon propre cœur est mort, et je ne suis venue ici que pour l'enterrer définitivement.

Elle porta son mouchoir à ses lèvres.

— J'espère, ajouta-t-elle avec quelque effort, que vous ne pren-

drez pas mes paroles pour quelque vulgaire épanchement de bal masqué! Vous devez comprendre que je n'ai pas la tête à cela.

Il y avait en effet quelque chose de terrible dans sa voix malgré la douceur insinuante du timbre.

— Je suis Russe, dit-elle dans sa langue (elle s'était jusque-là exprimée en français), quoique j'aie peu vécu en Russie... Il est inutile que vous sachiez mon nom. Anna-Fédorovna est une de mes anciennes amies; je suis réellement allée à Michaïelovskoë sous le nom de sa sœur... Alors je ne pouvais le voir ouvertement... Des bruits commençaient à se répandre... Il existait encore des obstacles, il n'était pas libre. Ces obstacles ont disparu; mais celui dont le nom devait être le mien, celui avec lequel vous m'avez vue m'a repoussée.

Elle fit un mouvement de la main et se tut.

— Ne le connaissez-vous réellement pas? reprit-elle; ne l'avez-vous jamais rencontré?

— Jamais.

— Il a passé presque tout ce temps-ci à l'étranger. Du reste, il est maintenant ici... Voilà toute mon histoire, continua-t-elle; vous voyez qu'il n'y a rien de mystérieux, rien de surprenant.

— Mais Sorrente? lui demandai-je timidement.

— C'est à Sorrente que je l'ai connu, répondit-elle lentement, et elle retomba dans le silence et la rêverie.

Nous nous regardions tous deux. Une étrange agitation s'emparait de tout mon être. J'étais assis à côté d'elle, à côté de cette femme dont le souvenir s'était si souvent présenté à mon imagination et m'avait si douloureusement bouleversé et irrité. J'étais assis à côté d'elle, et je me sentais le cœur oppressé et glacé. Je savais que rien ne résulterait de cette rencontre, qu'il y avait un abîme entre elle et moi, qu'une fois séparés nous ne nous retrouverions plus jamais. La tête levée, les deux mains posées sur ses genoux, elle était assise calme et indifférente. Je connais cette indifférence d'une incurable douleur, je connais ce calme d'un malheur irréparable. Les masques passaient devant nous, la musique confuse d'une valse résonnait tantôt dans l'éloignement et tantôt se rapprochait avec des explosions soudaines. Cette joyeuse musique me remplissait de tristesse. — Il n'est pas possible, pensai-je, que cette femme soit la même que celle qui m'est autrefois apparue à la fenêtre de cette lointaine petite maison de campagne dans tout l'éclat de sa triomphante beauté... Et cependant le temps ne semblait pas l'avoir effleurée de son aile. Le bas de sa figure, que la dentelle du masque ne cachait point, était d'une fraîcheur presque enfantine; mais il émanait de toute sa personne comme le froid d'une statue... Gala-

tée était-elle remontée sur son piédestal pour n'en plus jamais descendre?

Tout à coup elle se redressa, regarda dans l'autre salle, et se leva.

— Donnez-moi la main, me dit-elle. Venez vite, vite!

Nous retournâmes dans la salle. Elle s'arrêta près d'une colonne.

— Attendons ici, murmura-t-elle.

— Vous cherchez quelqu'un? allais-je lui dire...

Mais elle ne faisait plus attention à moi. Son regard fixe semblait percer la foule. Ses grands yeux noirs lançaient sous son masque de velours de sombres regards de haine et de menace.

Je compris tout en me retournant. Dans une galerie formée par une rangée de colonnes et le mur marchait l'homme que j'avais rencontré avec elle dans le bois. Je le reconnus tout de suite, il n'avait presque pas changé. Sa moustache blonde était frisée avec la même grâce; la même joie tranquille et présomptueuse éclairait ses yeux perçans. Il s'avançait sans se hâter, et, inclinant légèrement sa taille svelte, s'entretenait avec une femme en domino qu'il avait à son bras. Parvenu sur la même ligne que nous, il leva subitement la tête, me regarda d'abord, puis jeta un coup d'œil sur ma compagne. Il la reconnut probablement à ses yeux, car il fronça faiblement le sourcil. Un sourire presque imperceptible, mais d'une ironie cruelle, courut autour de ses lèvres. Il se baissa vers la femme qui l'accompagnait, et lui glissa deux mots à l'oreille. La femme nous embrassa tous les deux dans un regard rapide; puis, souriant légèrement, elle le menaça de son petit doigt. Il haussa légèrement les épaules; elle se serra coquettement contre lui...

Je me tournai vers mon inconnue. Elle suivait des yeux le couple qui s'éloignait, et, s'arrachant subitement de mon bras, elle courut vers la porte. J'allais m'élancer sur ses pas, mais elle se retourna et me regarda de telle façon que je ne pus que la saluer profondément et rester à ma place. Je comprenais que la suivre eût été à la fois grossier et stupide.

— Dis-moi, je t'en prie, criai-je un quart d'heure après à l'un de mes amis qui connaît tout Pétersbourg, dis-moi qui est ce grand bel homme à moustaches?

— Lui?... C'est un certain étranger, être assez énigmatique qui apparaît rarement sur notre horizon. Et pourquoi cette question?

— Je ne sais.

Je revins chez moi. Depuis lors je n'ai plus rencontré mon inconnue. Comme une vision elle m'était apparue, comme une vision elle passa devant moi pour disparaître à jamais.

IVAN TOURGUENEF.

PAGES DE JEUNESSE

D'UN

RÊVEUR INCONNU

Fragmens sur l'Art et la Philosophie, suivis de notes et pensées diverses, recueillis dans les papiers de M. Alfred Tonnellé, publiés par M. G.-A. Heinrich; Tours, 1 vol., 1859.

Vous avez vu récemment ces grands combats d'Italie où la fleur d'une génération était emportée dans un ouragan de feu et de gloire. Pour quelques victimes hors ligne qui ont un nom lié désormais à ces événemens et à ces splendeurs guerrières, que de morts inconnus, tombés à rangs pressés, dont on ne saura jamais rien, qui n'ont laissé une trace distincte et aimée que dans le foyer de famille où ils ne reparaîtront plus! Et pourtant, parmi ces morts inconnus, beaucoup avaient sans doute des dons heureux, sans compter la jeunesse et la bonne volonté de vivre. Quelques-uns avaient peut-être le génie pour se dégager de la foule, et avec un peu plus de temps, mieux servis par la fortune, ils auraient pu atteindre ce point où, en périssant à leur tour, ils eussent laissé un nom. Ce n'était pas leur destin. Ils ont fait nombre; ce sont les héros sans nom, et comme les épis obscurs de la sanglante moisson de la guerre. Il en est ainsi de toutes les batailles de la vie, et surtout de ces luttes de la pensée, où souvent l'activité n'est pas moins dévorante et moins meurtrière. Le monde finit par retenir le nom de quelques-uns, de ceux qui, plus heureux ou plus forts, échappent malgré leurs blessures aux obscures épreuves. Ceux-là sont les privilégiés, les renommés; mais en même temps combien en est-il, de ces laborieux sol-

dats de l'esprit, qui s'arrêtent brusquement en chemin et passent inconnus, sans laisser une trace, sans qu'on soupçonne ce qu'ils ont été, ce qu'ils auraient pu être! Et cependant, là aussi, parmi ces inconnus, parmi ces intelligences prématurément éteintes dans l'obscurité, n'est-il pas vrai qu'il y a souvent des facultés sérieuses toutes prêtes à se déployer, l'ardeur du travail, le zèle de l'esprit, le dévouement à la science et aux lettres? La vie de la pensée a donc elle aussi, pour quelques privilégiés, ses blessés et ses morts inconnus, atteints dans la mêlée avant d'avoir rempli leur destin.

Autrefois, il y a quelque trente ans, on avait une sorte de curiosité sympathique et ardente pour ces destinées prématurément interrompues, pour ces jeunes esprits qui n'ont pas le temps de se révéler tout entiers. Peut-être même poussait-on un peu loin cette recherche du talent ignoré et disparu avant l'heure, si bien que là où il n'existait pas, on le supposait. Quelquefois on invoquait la fiction, on prenait le nom d'un jeune mort inconnu, comme pour ajouter à l'attrait de l'imagination l'intérêt émouvant d'une réalité mélancolique. On n'en est plus là aujourd'hui; les fictions ont disparu. On ne meurt plus de mélancolie, même dans les romans, et d'ailleurs le siècle, avec ses mœurs nouvelles et ses goûts du moment, ne s'intéresserait plus guère à ces spectacles importuns. Le génie ignoré et malheureux n'excite que des défiances ironiques, et dans cette vie affairée de tous les jours où tout se pèse, où tout se calcule, où rien ne vaut que ce qui est positif et saisissable, c'est à peine si la réalité elle-même, la réalité nue et triste, suffit de temps à autre pour arracher un regard distrait et surpris à un monde trop occupé, pour rappeler à ce monde qu'il y a d'autres intérêts que les intérêts matériels, qu'il peut y avoir d'autres morts et d'autres blessés que ceux de la guerre ou de l'industrie, que la pensée en un mot est une des grandes choses de la vie, et qu'elle a ses champs de bataille mystérieux où il faut quelquefois autant d'abnégation et de fermeté de cœur que dans les combats de l'épée. Lorsque disparaissait soudainement ce jeune écrivain, Hippolyte Rigault, surpris pour ainsi dire dans sa croissance et dans son épanouissement, à l'heure où il avait surmonté les difficultés premières, qu'était-ce autre chose qu'un de ces blessés de l'intelligence? Il y a si longtemps déjà que Rigault est mort, — un an peut-être, — qu'on n'en parle plus. Sa mémoire a été ensevelie dans quelques volumes où l'on a rassemblé ce qu'il a laissé, ses thèses de professeur et ses essais d'écrivain, ses pages de tous les jours, tout ce qui a usé rapidement son existence, tout ce qui montre aussi une nature de talent aimable et habile, car c'était assurément un esprit ingénieux et fin, armé d'instruction en même temps que capable de ne point

hésiter le jour où il était placé entre la dignité indépendante des lettres et les avantages paisibles d'une carrière tout ouverte. Rigault est mort à la peine : c'est comme le type le plus récent de l'écrivain arrêté dans son essor.

Je ne pouvais m'empêcher de songer à ces destinées moissonnées dans leur fleur en ouvrant ces pages nouvelles, ces *Fragmens sur l'Art et la Philosophie*, d'un jeune homme complétement inconnu quant à lui, d'un esprit qui s'est éteint dans l'obscurité, et dont les pensées apparaissent maintenant pour la première fois sous le reflet de la mort. Qui a entendu parler de M. Alfred Tonnellé, ce jeune inconnu dont un professeur de Lyon, M. Heinrich, s'est fait, en fidèle et pieux ami, le divulgateur? Qui a distingué son nom au milieu des bruits littéraires de tous les jours en ces dernières années? Il n'a fait, ce me semble, ni une tragédie, ni un livre d'esthétique, ni un système de philosophie sociale, ni un poème, ni un roman, ni même un feuilleton. Si la fortune eût été moins bonne mère pour lui, c'est-à-dire si elle ne lui eût point épargné le cruel aiguillon du besoin, peut-être, comme bien d'autres, eût-il connu les redoutables tentations; peut-être, sans y songer, eût-il été conduit à prodiguer des facultés heureuses en œuvres éphémères. Bien loin d'être entraîné dans cette voie où tout s'use et s'épuise, il se plaisait pendant ce temps au silence de la vie recueillie; il continuait à étudier, il formait son intelligence par la méditation et par l'observation; il s'exerçait à tous les arts pour les comprendre et les interpréter; il demandait à des voyages dirigés avec tact, accomplis avec fruit, des lumières nouvelles, et tous les jours il notait ce qu'il avait vu, ce qu'il avait pensé et senti. Ce sont là les fragmens que M. Heinrich a trouvés dans ses papiers le jour où il est mort, et qu'il a rassemblés en les coordonnant. Pages interrompues, ébauches incomplètes, pensées éparses, c'est tout, et c'est justement ce qui donne à ces fragmens le touchant et douloureux attrait de tout ce qui reste inachevé. On y surprend dans son jet premier, dans la vivante spontanéité de la jeunesse, une nature féconde et droite à qui il n'a manqué qu'une maturité complète. M. Alfred Tonnellé était évidemment un talent inconnu plein de promesses, et sommes-nous donc assez riches pour ne point tenir compte de ces promesses, de ces commencemens d'un esprit généreux tout prêt à devenir avec aisance un esprit supérieur?

M. Alfred Tonnellé, je me hâte de le dire, n'avait nullement à se plaindre de la vie, et il ne laisse voir dans ses *Fragmens* aucune prétention semblable, comme l'eussent fait peut-être ses frères aînés d'une autre génération. Rien qu'en le lisant, on sent que tout a changé dans l'atmosphère morale depuis un quart de siècle. Ce

jeune adolescent ne le prend pas de haut avec le monde, il ne se querelle pas avec la destinée; il n'a ni les ardeurs effrénées des gloires précoces, ni les surexcitations factices de tous ceux dont une tension perpétuelle fausse les facultés. Il est simple et naturel. C'est qu'en effet tout lui avait souri jusqu'à l'heure où la vie lui manquait. Il avait vingt-sept ans à peine quand il est mort; il était né en 1831, en pleine Touraine, dans une famille où l'étude était une tradition. Son grand-père était un médecin distingué de Tours, son père était lui-même membre correspondant de l'Académie de médecine, directeur de l'école secondaire de sa ville natale. Enfin Alfred Tonnellé trouvait en naissant la fortune assise à son foyer. Ce jeune homme reçut le double et tout-puissant bienfait de l'éducation de famille alliée à l'éducation publique, tantôt à Tours, tantôt à Paris. Je ne dirai pas que M. Alfred Tonnellé ait été un enfant prodige, je ne tirerai même aucun augure de cette circonstance que sur les bancs du collége il faisait passer un jour une phrase de *Paul et Virginie* à un de ses compagnons d'étude pour le consoler de la perte de son frère; mais il est très vrai qu'il entrait dans la vie avec une nature primitive heureusement douée et dirigée avec un art mêlé de tendresse maternelle, avec un vif instinct de tout ce qui est beau, avec un goût de l'étude stimulé et développé par l'instruction elle-même, avec la connaissance familière de la langue anglaise et de la langue allemande, deux instrumens merveilleux pour ouvrir à l'esprit des mondes nouveaux. Quelquefois il achève sa pensée en allemand ou en anglais, il emploie l'une de ces langues pour suppléer à une expression française. Dès lors ce n'est plus l'enfant, c'est le jeune homme des *Fragmens* qui se dévoile, se raconte et se peint lui-même à son insu, sans soupçonner que ces notes tout intimes deviendront un jour un testament de jeunesse dérobé à l'obscurité, car en lui il n'y a rien de l'homme de lettres se costumant pour le public, se préoccupant du lecteur, cet *ami inconnu* qui est souvent un ennemi inconnu.

Un des traits essentiels et caractéristiques d'Alfred Tonnellé dans ses premiers momens, c'est l'ardeur avec laquelle il saisit tout ce qui offre un aliment à son esprit; c'est une sorte de fraîcheur naturelle d'intelligence et d'imagination. Il sent ses facultés s'éveiller une à une; il se prend de passion pour la philosophie comme pour la peinture, pour les langues comme pour la musique ou pour la nature elle-même, et partout il porte cette virginité d'impressions qui est le charme de la jeunesse. Il est réellement ému du beau sous toutes les formes, et il se sent pour ainsi dire grandi à chaque émotion nouvelle. Rien ne révèle mieux une riche organisation. « Avant-hier, écrit-il à sa mère en 1851 après une visite au Louvre,

avant-hier j'ai ressenti devant les tableaux s'éveiller soudainement et vivement en moi le sentiment du beau de la peinture, qui jusque-là ne m'avait rien fait éprouver que de superficiel. J'ai vu et compris, comme par une révélation subite, la beauté dans ce qui était resté pour moi une lettre close. J'avais toujours mis la musique bien au-dessus de la peinture, parce qu'elle exprimait bien plus pour moi. Pour la première fois, j'ai eu à la vue d'un tableau la même impression, le même plaisir qu'à une belle symphonie... C'est surtout celui de tous les peintres que j'avais le moins compris, qui m'avait le moins parlé, en qui je n'avais rien trouvé de beau, c'est Poussin qui m'a fait le mieux sentir de prime-abord cette impression de beauté. Son *Assomption,* entre autres, est une des plus magnifiques choses que j'ai vues; je l'ai admirée plus que je ne saurais dire. » Ce que M. Alfred Tonnellé ressentait passionnément à la vue d'un tableau de Raphaël ou de Poussin, comme à l'étude d'un morceau de Mozart, de Beethoven ou de Bach, il l'éprouvait avec la même vivacité ingénue en présence d'un spectacle de la nature. Un jour, parcourant les Pyrénées catalanes, il apercevait tout à coup pour la première fois du haut d'un petit col la ligne azurée et brillante de la Méditerranée, et il s'arrêtait saisi devant ce prodigieux ensemble qui s'offrait à ses yeux : belle soirée et azur délicat, pics escarpés, montagnes s'évidant avec une grâce infinie, comme les bords d'une belle coupe, puis au fond l'horizon s'élargissant, se reculant et s'éclairant. « Halte, dit-il, et salut à la mer, à la Méditerranée! Pour la première fois, je la vois d'ici et sans m'y attendre... Je ne me suis pas lassé de contempler cette bande bleue noyée dans l'horizon vermeil du soir. Ce sont les premiers flots de la mer qui baigne les plus beaux rivages de la terre, qui a vu naître, se développer, passer, se croiser, s'échanger sur ses rives toutes les civilisations grandes, délicates, précieuses de l'humanité, cette mer qui est vraiment le cœur et le charme du monde! Sur cet horizon bleuâtre, l'imagination enchantée vole vers l'Italie et la Grèce, vers l'Égypte, la Judée et l'antique Orient, vers Jérusalem, vers les pyramides, vers le Parthénon, vers Homère, Raphaël, tous les doux noms, tous les grands souvenirs. Je suis heureux d'avoir aperçu ce soir pour la première fois cette belle mer, ces ondes charmées, dans une heure calme et recueillie, par-dessus l'ombre et la fraîcheur de ces belles montagnes, plutôt que de l'avoir vue d'abord au-delà des cloaques et des fabriques de Marseille, comme c'est le cas de presque tous les Français. »

Et ne croyez pas que ce jeune esprit ne fût qu'imagination, qu'il fût tout entier aux spectacles extérieurs, à ce qui charme et ravit. Il étudiait, il étudiait profondément; il se rendait maître de Hegel

et de la philosophie allemande en les interprétant, en les rectifiant, en s'assimilant ce qu'il y avait de juste et de neuf. Il recherchait le génie des peuples dans l'histoire des langues. Il avait eu un jour l'idée de se faire recevoir docteur de l'université, et il devait traiter dans ses thèses de la philosophie du langage en Allemagne et des personnages de la comédie antique qui ont passé dans notre théâtre. En quittant un livre sur la peinture ou une vie de Mozart, Alfred Tonnellé faisait des ouvrages de Guillaume de Humboldt sa forte nourriture. « Ces mémoires ou essais détachés sont très beaux, écrit-il un jour en venant de lire les opuscules philologiques de Humboldt. Ce sont des modèles de composition, d'enchaînement serré, mais toujours clair, net et satisfaisant dans les idées. L'esprit est conduit avec une sûreté et une suite parfaites à travers ces déductions si fines et si justes. La forme, le style a beaucoup de simplicité et d'ampleur. Je trouve que cela rappelle la fermeté et la justesse avec le contexte serré et nourri de nos auteurs du XVIIe siècle, par exemple de la *Logique* de Port-Royal, mais avec quelque chose de plus abstrait et de moins accessible qui tient au génie allemand et avec une forme bien plus large, bien plus synthétique qui tient à la langue. » Je ne parle pas de l'étude de l'italien, qui n'avait été évidemment qu'une distraction pour un tel esprit. Ces goûts si divers s'allient intimement et ont une marche simultanée chez Alfred Tonnellé; ils se règlent l'un l'autre, ils se fécondent, se fortifient ou se tempèrent, et dans leur ensemble ils forment une nature à la fois vigoureuse et délicate dont le caractère dominant est le goût de l'universalité, l'instinct généralisateur. Chose rare et précieuse dans un temps où de peur de passer pour idéologue on finit quelquefois par ne pas penser, et où tout semble se combiner pour former une multitude d'esprits médiocres qui ont la suprême consolation de se considérer comme des esprits spéciaux!

Ce n'est point un philosophe suivant l'acception rigoureuse du mot qui apparaît dans les *Fragmens*, bien qu'il y ait des pages toutes philosophiques et que M. Alfred Tonnellé se laisse aller volontiers à la passion de la philosophie. C'est plutôt ce que de nos jours on appelle un penseur, un esprit ouvert et sympathique, alliant la séve de l'enthousiasme à une pénétration réfléchie, comprenant tout et cherchant à tout éclairer d'une lumière supérieure. Un tel esprit, quand il ne cède pas à l'enivrement du paradoxe ou au caprice d'une imagination bizarre, est merveilleusement propre à saisir la poésie et la philosophie des choses: il fait tout revivre, il colore même l'abstraction, même la philologie. C'est ainsi que le jeune auteur des *Fragmens* hasardait sur l'histoire, sur l'origine et les évolutions des langues, des aperçus qui n'ont point reçu leur dernière forme et

qui ne sont pas moins ingénieux, délicats, quelquefois profonds. Ce jeune homme, dans le mouvement de sa pensée et de son imagination, gardait évidemment les instincts d'un enfant du midi, et il le laissait bien voir lorsque dans un voyage en Angleterre il disait: « C'est triste, un pays habituellement privé des nuits étoilées, où le regard, en s'élevant le soir, ne trouve pas d'infini où se plonger... » Par un certain goût de la clarté et de la netteté, M. Alfred Tonnellé était tout Français; mais c'était un esprit français éveillé, excité au contact du génie allemand. C'est principalement sur l'art, sur ses conditions, son essence et son but, que le jeune penseur s'était fait des idées où l'on sent le fier élan d'une âme émue de l'idéal. Faire œuvre d'artiste pour lui, ce n'est pas traduire servilement, minutieusement, par la parole, par le pinceau ou par les sons, un fait, un caractère, une situation ou un paysage, et l'erreur de ce qu'on a nommé le réalisme est dans cette prédominance de la partie matérielle de l'art. La poésie, la peinture, la musique, sont pour ainsi dire les dialectes différens d'une même langue, des signes visibles destinés à exprimer une idée, le sens moral des choses, en ramenant l'esprit au type suprême et toujours insaisissable de la beauté.

L'essence de l'art n'est point l'imitation; sous des formes diverses, c'est une vivante et permanente interprétation. « Pour le vulgaire, dit-il, *idéaliser*, c'est embellir. Ainsi un portrait idéalisé veut dire un portrait flatté, embelli, un portrait menteur, et voilà pourquoi on ne peut se figurer que l'idéal soit compatible avec la ressemblance; mais il en est tout autrement. Idéaliser, c'est tout simplement mettre une idée dans la forme, faire de l'objet matière de l'art un signe d'idées... Idéaliser l'objet, ce n'est donc pas l'embellir, mais le transformer : auparavant il ne représentait que lui-même, à présent il représente une idée que vous le chargez d'exprimer, et à ce compte il n'est pas de portrait véritable, s'il n'est idéalisé, car jamais on ne regarde un visage sans l'animer, sans l'interpréter. Un portrait doit donner l'idée du personnage, une vue l'idée du paysage... La ressemblance véritable, c'est-à-dire l'identité, l'artiste ne l'obtiendra jamais, puisqu'il lui faudrait des moyens dont il ne disposera jamais : le soleil, l'air, la lumière, de la chair et du sang véritables. Ce à quoi il arrivera dans ce sens ne sera jamais qu'illusion d'invention, et même, s'il pouvait y arriver, à quoi bon une seconde édition, une copie identique de la nature? Le but de l'art est donc tout autre. » Ce n'est pas que le jeune théoricien méconnaisse la valeur des procédés matériels dans les arts, le rôle de la couleur dans la peinture; mais la couleur, aussi bien que les sons dans la musique, doit être un signe visible servant à l'expres-

sion d'une idée. D'où vient le charme suprême de *la Belle Jardinière* de Raphaël? C'est que « tout est esprit, tout concourt à l'idée de pureté, de naïveté : le sein, la forme du front, jusqu'au moindre brin de cheveu... » Où est le secret de la beauté de la *Diane chasseresse?* Il est dans le mouvement fier et majestueux, dans ce *vera incessu patuit dea,* de même que dans la *Polymnie* « tout est harmonieux et concourt à exprimer l'idée de méditation calme, intérieure, un peu rêveuse. » Rien n'est indifférent. Si Rubens, dans sa *Kermesse,* veut représenter une fête populaire, il ne se bornera pas à exprimer le mouvement par les poses; il le mettra partout, dans les vêtemens, dans l'exubérance de la couleur et de la lumière. « Si l'artiste veut nous montrer un visage ou une scène qui inspire la pitié, la terreur, il se gardera de nous placer dans un milieu qui conserve pour ainsi dire son air indifférent, calme... Le vêtement, les plis, les ustensiles, la couleur, la lumière même, tout sera en harmonie et exprimera à sa manière la même idée. » Il faut donc que la pensée se laisse voir à travers tout, *transluceat,* selon le mot de l'auteur. C'est ainsi que l'art sous ses formes diverses, qu'il s'appelle la peinture, la poésie ou la musique, procède de la même source, tend au même but, et devient une création incessante, dont l'élément générateur est l'idée morale de la personnalité humaine, observée dans tous ses mobiles, ses passions, ses sentimens et ses aspirations.

Je ne veux pas dire que ces idées soient d'une nouveauté absolue; elles résument le spiritualisme dans l'art; elles voyagent dans le monde depuis Platon; elles se lient à la splendeur des grands siècles; elles sont les conseillères secrètes des artistes de génie, qui s'en inspirent et les confirment souvent à leur insu. Qu'on songe cependant que bientôt il faudra quelque force d'esprit pour reconstituer en soi-même ces pures et supérieures notions. M. Alfred Tonnellé en avait en lui-même l'instinct naturel, et il les fécondait par l'étude. Il ressentait vivement toutes les choses de l'art, au point de s'en faire une exquise et délicate souffrance. « Je ne connais qu'un bien ici-bas, dit-il, c'est le beau, et encore n'est-ce un bien que parce qu'il excite et avive nos désirs, non parce qu'il les comble et les satisfait. Ce n'est pas une pure distraction, une récréation facile que je cherche dans les arts et dans la nature. Dans tout ce qui me touche, je sens que l'amour que j'ai pour le beau est un amour sérieux, car c'est un amour qui fait souffrir. Où chacun trouve des jouissances ou du moins les adoucissemens et les consolations de la vie, je sens comme une nouvelle et délicieuse source de tourmens. La splendeur d'une soirée, le calme d'un paysage, un souffle de vent tiède de printemps qui me passe sur le visage, la

divine pureté d'un front de madone, une tête grecque, un vers, un chant, que tout cela m'emplit de souffrance! Plus la beauté entrevue est grande, plus elle laisse l'âme inassouvie et pleine d'une image insaisissable. » C'est avec cet esprit, c'est à la lumière de ces idées du spiritualisme dans l'art que le jeune penseur étudie Rembrandt et Titien, Van-Dyck et Giorgione, Albert Dürer et Rubens, Bach et Mozart, Racine et Shakspeare, et il fait souvent de ces idées de neuves et ingénieuses applications. Pour lui, tout vit, tout a un caractère moral, un sens intime qui se dégage et apparaît comme la lumière à travers un vase d'albâtre. Ses *Fragmens* ne procèdent pas d'une critique didactique; ce sont des médaillons vivans et parlans, pleins de sentiment et de couleur, tracés en courant le soir au retour d'une visite à la Pinacothèque de Munich ou à l'exposition de peinture de Manchester, à la *National Gallery* de Londres ou au château de Belvoir-Castle, qui garde *les Sept Sacremens* de Poussin, au musée de Dusseldorf ou au Louvre. Et voyez quelques traits de ce philosophe, de ce poète de la critique!

« Van-Dyck. — *Wallenstein.* — Au musée Lichtenstein, à Vienne. — Le portrait de Wallenstein efface tout. Rien en fait de portrait n'est aussi vivant, aussi présent et parlant, en même temps aussi idéal. C'est un homme et c'est une idée. Rien n'est plus la représentation matérielle d'un caractère, d'une âme, d'un type moral, et rien n'est plus parfait comme exécution et comme effet. Tout est réuni... Si ceci n'est pas vraiment le portrait de Wallenstein, c'est bien le type idéal qu'on aimerait à s'en créer. La pose a quelque chose d'inquiet et d'agissant. Une main tombe négligemment sur la garde de l'épée, une main splendide, tout en lumière; l'autre, les doigts à demi ouverts, comme quelqu'un qui calcule, à demi dans l'ombre. La tête a quelque chose d'étrange et d'un peu égaré. Dans cet œil bleu si vif semblent se refléter de bizarres et hardies imaginations; le teint est jaune, mat, sans couleur; les narines gonflées, les moustaches blondes, relevées très haut en crochet; le front admirablement éclairé d'en haut. Toute la poésie de l'aventure est dans cette tête-là. C'est un homme hardi, pas précisément chevaleresque; il manque d'élévation morale, d'enthousiasme, de grandeur et de calme, mais il a de l'imagination, et au besoin de la témérité. Air d'officier de fortune très accusé, type autrichien, tête qui fascine. On comprend l'enthousiasme des soldats pour un pareil homme. Pas de noblesse, mais on sent dans cette âme des côtés mystérieux, singuliers, poétiques. Tête à visions. La passion peut l'agiter, mais non une passion tendre. Il est là comme regardant d'un air brillant et vif ses propres pensées; on respecte sa méditation, on craint de le troubler dans ses calculs. »

« ALBERT DURER. — *Les Deux Chevaliers armés.* — Pinacothèque de Munich. — Ils se tiennent tous deux debout devant leur cheval: ils ont l'air de bourgeois sous l'armure de chevaliers. Rien de hardi, de chevaleresque et d'aventureux dans ces deux hommes; ils semblent soucieux et tristes; leurs têtes pensives ne sont déjà plus du moyen âge. On dirait qu'ils sont une image de ce XVe siècle où ils vivent, siècle troublé, souffrant, où commence un monde nouveau et où finit douloureusement l'ancien état de choses. Dans beaucoup de tableaux d'Albert Dürer, on sent comme la fin du moyen âge et la transition à une époque moderne. Expression de malaise. Ces têtes magnifiques sont pleines de la poésie sérieuse, triste, qu'Albert Dürer sait tirer de la nature, de la réalité prise telle qu'elle est, et fortement exprimée... Ces deux chevaliers sont déjà sur le déclin de l'âge viril; ils sont comme la dernière expression de la chevalerie détrônée et dépouillée de la fierté et de l'ardeur de sa brillante jeunesse, soucieuse sous le casque; quelque chose de populaire. »

« RUBENS. — *L'Arc-en-ciel.* — Exposition de Manchester, 1857. — Immense tableau. C'est la vie de la nature tout entière embrassée dans une toile. En avant, des troupeaux, des granges, les travaux de la campagne; une lisière de bois, des prairies, des arbres; des collines au loin, où tous les effets de la mouvante lumière se jouent dans le ciel et dans l'air. C'est le sein de la fertile nature, avec tous ses plis et ses dons, étalé largement devant nous. Ici comme partout c'est le mouvement, c'est l'aspect vivant et multiple des choses que le peintre a en vue et rend avec une richesse merveilleuse. Les effets changeans, fugitifs des nuages, des coups de soleil après la pluie, caractérisés par la présence de l'arc-en-ciel, sont saisis et fixés avec puissance et sans rien perdre de leur mobilité. L'arc-en-ciel n'est que le signe d'un moment particulier de la vie de la nature, de cette fraîcheur, de cet éclat de lumière et de cette légèreté d'ombre qui se répandent entre le soleil clair et les vives ondées. Les groupes de paysans sur le devant sont des chefs-d'œuvre de mouvement et de caractère dignes de la *Kermesse*. Un champ de blé et des charrettes qu'on charge. Rubens ne se perd pas dans les détails, ils disparaissent dans le tableau, comme ils le feraient dans la nature. Quel espace! quelle vérité vivante dans ce grand bois sombre avec ses ombres allongées sur le gazon humide, dans cette lumière légère et dorée de la plaine!... Ce n'est pas la mélancolie, ce n'est pas le sourire connu, le loisir aimable de la nature que peint Rubens, ni sa tranquille majesté; c'est tout le mouvement qui s'y fait sans cesse, les nuées qui passent, les mobiles lumières et les ombres qui courent, changeantes, sur le dos des plaines. »

« POUSSIN. — *Les Sept Sacremens. — L'Extrême-Onction.* — Il y a peu de tableaux qui réunissent à autant de noblesse une aussi profonde émotion. Clarté des groupes de Poussin... Le mourant, pâle, la poitrine découverte, étendu droit sur son lit, d'une langueur et en même temps d'une sérénité, d'une douceur ineffables; les lèvres pâles, les yeux à demi fermés sous le pouce du prêtre. Le prêtre penché, d'une grandeur, d'une indulgence et d'une bonté extrêmes : vraiment la personnification de la toute-puissante et toute compatissante miséricorde. A la tête, trois femmes, dont l'une porte un enfant; une autre se penche, *watching anxiously the dying man's face,* dans l'ombre, superbe. Intensité d'expression et de sentiment. L'assistant de profil, tenant le cierge, pénétré de la solennité et de la tristesse de l'instant; en avant, un enfant en blanc, agenouillé. Derrière le pied du lit, deux femmes, et un homme entre elles, se penchent en avant, pénétrés de douleur, mais priant : une douleur qui se tourne en prière. L'une d'elles, joignant les mains et levant les yeux, admirable de pose et de ferveur dans l'imploration. Au pied du lit, une femme accoudée, et cachant son visage dans sa main; un jeune garçon près d'une table, tendant un vase, le visage imprégné de chagrin et d'émotion contenue, tête merveilleuse, et une jeune fille, une servante ouvrant la porte, d'une grâce, d'une légèreté incomparables dans le mouvement et le visage. La chambre, grise et terne, va admirablement au sujet. Pour le sentiment profond, simple, touchant et saint, cela n'est pas surpassé. Raphaël aurait mis dans les formes plus de beauté et d'inspiration, pas plus de pathétique religieux, vrai, noble. Tous les sentimens qui peuvent se presser autour du lit d'un mourant sont rendus ici, et avec quelle justesse, avec quelle grandeur! Caractère du XVIIe siècle : la grandeur et le sentiment dans la raison, la mesure et la justesse. »

« RUYSDAEL. — *Le Bois* (musée du Belvédère à Vienne). — Cette mélancolie silencieuse, cette solitude profonde dans la nature, cette nature sans lumière et sans montagnes, où Ruysdaël est-il allé les prendre pour les faire ainsi pénétrer dans l'âme? Il représente toujours des temps couverts, tout au plus des coups de soleil pâles, des ciels gris, bas, de gros nuages d'une teinte uniforme qui laissent passer une lumière blafarde. — Un ruisseau noir traverse le premier plan; à gauche, un taillis; au-delà, un chemin entre sous un bouquet de grands hêtres épais. De quel effet est ce chemin qui se perd peu à peu dans l'ombre! Et au fond, à travers les troncs, sous le sombre feuillage, on voit luire le jour gris et triste de la plaine. Comme ces arbres se détachent, et quel fond immense derrière eux! A gauche, un hêtre étend sur le ciel ses grands rameaux

jaunis par l'automne. Deux petits personnages marchent dans l'ombre la plus épaisse du chemin. A droite, les troncs serrés des hêtres à l'opposé du jour. Tout cela est enveloppé d'une teinte triste et douce, et en même temps quel sentiment de grandeur! »

« TITIEN. — *Les Trois Ages*. — Londres, Bridgewater-Gallery. — Un chef-d'œuvre de poésie et de grâce. A droite, un groupe de trois petits enfans, deux endormis l'un sur l'autre, le troisième montant sur eux et s'accrochant à un tronc dépouillé. Charmante tranquillité de leur sommeil et de leurs jeux, exprimant admirablement l'insouciance et le caractère de rêve de l'enfance! Plus loin, un jeune homme assis sur l'herbe, au corps robuste, jeune et bruni, le visage et le front ombragés d'une épaisse chevelure, et entourant de son bras une jeune fille à genoux devant lui. Celle-ci, au visage jeune, gracieux, heureux, pleine de vie, mais délicate, ses beaux cheveux blonds ceints de verdure et de fleurs, regarde dans les yeux de son amant, accoudée sur son genou, et tient un pipeau qu'elle porte à sa bouche. Délicieux nonchaloir de la jeunesse dans ce groupe! On sent comme ils laissent doucement couler le temps. Le jeune homme a quelque chose de cette profonde et calme expression de Giorgione et de sa vigueur. Il considère la jeune fille d'un regard tendre, où se peint en même temps un sentiment de mélancolie, comme un instinct de la fuite du temps que la jeune fille ignore : nuance très délicate, indiquant que l'homme sait plus que sa jeune compagne et exerce sur elle une certaine protection. Quant à la couleur, elle est d'un grand éclat. Ce groupe a un relief puissant sur le fond sombre du paysage, il est entouré d'un air et d'un espace surprenans, et pourtant il n'y a rien de tranché. Le milieu du tableau laisse voir l'azur du ciel, et au second plan un vieillard assis qui tient deux crânes, peut-être ceux de deux amans qui jadis ont joué les mêmes jeux et laissé couler les heures dans le même passe-temps. — Grande impression de mélancolie et de philosophie dans l'ensemble de la composition. Le groupe est sous une touffe de sombre feuillage. Au-delà est une pente herbée et boisée, la campagne d'un vert profond, puis l'azur immense du ciel. C'est la richesse, la splendeur du midi transportée sur la toile, et ce fond si chaud, si vigoureux de ton, ajoute à la poésie de la scène qui se passe au premier plan. »

Ainsi va ce jeune esprit, et il commente avec le même mélange d'imagination vivifiante et de sagacité réfléchie la musique et l'art littéraire, la *Symphonie Pastorale* et *Don Juan*, *la Tempête* et *Othello*. En analysant, il peint, il recompose, il ajoute peut-être; il donne l'exemple tout à la fois de la critique et de l'art, ou plutôt sa critique est elle-même un art, une libre et vive interprétation.

Cette sévère et charmante étude, M. Alfred Tonnellé la poursuivait tantôt dans les voyages, tantôt au milieu de sa famille, en Touraine, loin du monde et du tourbillon de Paris. Assurément, dans sa position, dans sa fortune, dans sa vie, tout concourait à exprimer l'idée de la sécurité et de la confiance, si ce n'est du bonheur. Et pourtant il avait, lui aussi, sa tristesse, non cette tristesse maladive et vulgaire qui se nourrit de vanité, qui se consume dans la plainte stérile et qui fut autrefois une contagion, mais cette mélancolie plus saine qui est le tourment des âmes délicates, et dont le fond est, comme il le dit lui-même, « la fuite du temps, le regret du passé, les aspirations vers un avenir meilleur, l'amour, la jeunesse. » Ce jeune homme, aimé des siens, entouré de tous les biens, convié à l'avenir, a parfois, comme dans un éclair, les visions de la mort. On dirait qu'il se sent pour peu de temps en ce monde. « On passe toute la vie à se préparer à vivre, dit-il; on veut se faire un établissement parfait, on s'arrange une demeure : encore ceci, et il n'y manquera plus rien. Il semble que chaque jour les apprêts en vont être terminés, que c'est demain qu'on y entrera, et la mort arrive avant qu'on se soit installé dans la vie. » Un jour, répondant à un de ses amis qui vient de lui annoncer la naissance d'un premier enfant, il lui écrit : « Hier encore nous voyions tout au-dessus de nous, et déjà voici poindre une génération nouvelle qui va nous regarder à notre tour comme nous regardions autrui... Singulier moment! ne trouves-tu pas? Peut-être moins que moi qui ne suis presque que spectateur; mais je t'assure que cela me surprend de penser que c'est bien à toi que je parle de ton fils, que nous commençons à prendre la place où nous avions coutume de regarder et de rencontrer nos pères, et que d'autres viennent se placer à ce premier rang où il semblait que nous dussions rester toujours. Sérieux moment aussi, et qui nous fait voir les bornes de cette vie si près de nous des deux côtés! Ces petits seront bien vite ce que nous sommes à présent, et nous, que serons-nous alors? Vraiment c'est bien peu de chose que ce passage... » Les pensées de M. Alfred Tonnellé sur la nature ont de même je ne sais quelle grâce mélancolique et mystérieuse. « O tranquillité! dit-il dans un fragment; ô douceur insinuante et triste, ô calme de la lumière, du ciel, de l'atmosphère d'automne! A chaque instant, sans vent, sans bruit, des feuilles se détachent et tombent légères sur le flot qui les emporte. Le soleil descend et baigne les touffes d'arbres d'une lumière de plus en plus dorée et riche. Pas un mouvement dans l'eau ni un bruit sur la terre! L'homme est le seul être animé, bruyant, dans la nature mourante; quand il se tait, tout se tait recueilli autour de lui. Il n'y a pas de saison, il n'y a pas de printemps tout gonflé de séve et d'espérances nouvelles, tout

tiède, tout fleuri et tout embaumé, qui ait pour moi un charme comparable à celui de l'automne. »

Ce sentiment de la nature, qui ressemble à l'effusion méditative d'une âme dans la solitude, prend une forme plus animée dans quelques fragmens où M. Alfred Tonnellé fixe ses impressions de voyage. Lorsqu'il visite l'Allemagne ou l'Angleterre, lorsque, dans la dernière année de sa vie, il va voir les Pyrénées et nouer avec elles une intime connaissance, il se raconte à lui-même ce qu'il ressent; il peint en voyageur ces spectacles divers qui passent sous ses yeux : Belvoir-Castle et la cathédrale de Peterborough, les cimes pyrénéennes de la Maladetta et de la Forcanade, les villages espagnols d'Urgel et de Rosas.

« Belvoir-Castle, octobre 1857.

« Au-delà d'une vaste pelouse, se dresse de loin, sur une éminence sortant d'un bois épais qui enveloppe son pied, la masse imposante du château, avec ses tourelles, ses donjons, ses créneaux, se détachant sur le ciel. C'est de l'effet le plus grandiose. Cette construction féodale commande au loin une verte et riche campagne qui tout entière forme son domaine. Il faut voir la fierté de ce château-fort, l'étendue des plaines qui l'entourent, la position sûre, bien assise, de ces masses puissantes, pour se faire une idée de la hauteur où est placée l'aristocratie anglaise et de la puissance territoriale qu'elle conserve. Ces grands *estates*, ces parcs immenses étendus au loin sous la protection de ces manoirs, auxquels ils tiennent, donnent une grande idée du rang que tient encore cette noblesse. La nation libre voit s'élever au-dessus d'elle et reconnaît des existences aussi riches, aussi dominatrices, qui dépassent autant le niveau commun que ce château s'élève au-dessus de cette grande campagne, et les maîtres de ces châteaux laissent s'agiter autour d'eux, respectent et entretiennent la liberté de la foule, à laquelle leur position et leurs richesses les rendent si supérieurs. Ce château devient à mes yeux comme le symbole de la puissance de cette grande aristocratie anglaise. Il faut voir cela pour comprendre ce pays. Nulle part l'intégrité de ces grandes existences seigneuriales n'a été conservée, du moyen âge jusqu'à nos jours, comme dans ce pays, qui marche en avant de tous dans les voies modernes. C'est qu'avec le temps ces puissances ont dû changer la nature et les moyens de leur influence, et sont toujours restées à la tête du mouvement de leur siècle. Aussi les signes de leur influence sont-ils toujours restés debout, sont-ils vivans et vrais encore aujourd'hui, et non un symbole vide et un souvenir; aussi nous surprennent-ils par leur imposante majesté. »

« Peterborough, octobre 1857.

« Rien de plus charmant que l'entourage de la cathédrale de Peterborough. Ces cathédrales anglaises sont entourées d'un pittoresque mélange de verdure, de ruines, de petites maisons. C'est ici qu'on en trouve l'ensemble le plus complet. A droite de l'église, quelques débris de cloître, de beaux arceaux d'ogive primitive; plus loin, dans tout l'espace gazonné et ombragé qui entoure l'église et qu'occupaient les anciennes dépendances, circulent des *lanes* irréguliers parmi des pans de murs, des jardins, de charmans petits cottages. Des arbres colorés des teintes de l'automne étendent leurs grands rameaux; le lierre, d'un vert vif, d'une feuille vigoureuse, tapisse les murs, grimpe dans les ruines et les voile à demi. Les oiseaux chantent sous ces bosquets comme si c'était le printemps. De charmantes petites maisons, reluisantes de l'éclat de leurs vitres, de leurs portes peintes, de leurs stores, à moitié cachées dans ces débris, sont rangées le long des *lanes*. Quelques-unes sont tapissées de houx, des buissons croissent devant la porte; parfois quelques fleurs coquettes décorent le seuil...

« Le portique de la cathédrale est magnifique; la hauteur de la voûte, la beauté et la hardiesse de ces faisceaux de colonnettes qui y montent, frappent et satisfont. Un élan et un repos de l'esprit tout à la fois : un élan dans la poursuite de ces légères colonnes, un repos dans leur beauté; exactement ce qu'est l'idée ou l'amour de Dieu, un élan vers lui et un repos en lui! C'est ce que traduisent ces pierres. Voilà ce qu'elles disent dans leur langage. C'est la même impression éveillée dans l'âme. Les oiseaux nichent et chantent sous les voûtes de ces cathédrales comme s'ils y trouvaient aussi l'image des grands bois. Ils volent dans l'ombre religieuse et effleurent de l'aile les feuillages de pierre comme sous une autre forêt sacrée et symbolique. A l'entrée du chœur, d'un côté, on voit la tombe de Catherine d'Aragon; de l'autre, une plaque de marbre noir à l'endroit où le corps et la tête de Marie Stuart furent inhumés venant de Fotheringay. On montre encore, accroché au mur, le portrait du vieux *sexton*. En effet les traits de celui qui avait eu dans la vie le soin de deux si tragiques funérailles méritaient d'être conservés. Il tient son trousseau de clés; il a de longs cheveux et une longue barbe blanche, l'air triste et saturé d'expérience, branlant sa vieille tête aux choses de ce monde comme un homme du destin, et comme si son lugubre office avait laissé une empreinte sur son visage. »

Et à côté qu'on place ces descriptions de contrées toutes méridionales!

« Urgel, août 1858.

« Maisons hautes et étroites avec balcons et toits très saillans. Des ruelles où des toiles tendues de chaque côté se rejoignent et forment une espèce de voûte irrégulière au-dessus de la rue. Murs blancs, peu d'ouvertures; sous les maisons, grandes galeries d'arcades profondes et sombres. Là dans l'obscurité, sans apparence, se cachent les boutiques ou échoppes, qui semblent vouloir fuir les regards plutôt que les attirer. Les hommes coiffés de leurs grands bonnets rouges, les femmes en jupes bleues, tabliers éclatans rayés, corsages de velours, la tête couverte d'un mouchoir blanc noué sous le menton et enveloppant tout le cou, presque des béguines. — Un beau grand jeune gars sautant avec une jeune fille devant l'église. Expression de sérieux presque sévère, réserve et air contenu, d'autant plus frappant qu'en dessous on sent la force et l'ardeur. Les prêtres en grand nombre; coiffés de leur grand chapeau, enveloppés dans leur manteau noir, ils ont quelque chose de très sévère. La cathédrale, vaste bâtiment sombre et massif, roman, du XI[e] siècle, retouché, rapiécé, altéré et mutilé de mille manières. L'intérieur est un vaisseau très élevé et imposant... Dans ce sombre intérieur ne glissent que quelques rayons de jour égarés, étranges, perçans, d'une lueur et d'une couleur singulières. C'est du Rembrandt méridional. Cela me rappelle la synagogue de Prague, un culte jaloux et sombre. Sur les pupitres d'énormes missels, devant le sanctuaire de grandes lampes en cuivre, quelque chose de gigantesque, de sombre et de terrible qui a un cachet particulier et fait une profonde impression. Tout cela porte bien le caractère de la dévotion espagnole, sombre, ardente, exaltée, sans charme. Ils ont saisi et conçu puissamment la *réalité* des doctrines religieuses et du culte, mais jusqu'à un rude matérialisme. Alliance étrange d'imagination exaltée et de caractère décidé avec l'absence d'idéal! Je ne m'attendais à rien de si frappant... Un peu derrière la cathédrale, sur une place, palais épiscopal. Petit jardin où poussent quelques tiges de maïs, quelques arbres à peine agités par un souffle sous le soleil brûlant. Il y a un sentiment de mélancolie profonde dans ce silence, ce calme recueilli et cette solitude au sein de cette vive et chaude lumière. Un cadran grossier sur le mur. *Sicut umbra transit homo.* Monté le grand escalier désert et entré jusque dans la galerie qui s'ouvre d'un côté dans les appartemens, de l'autre donne sur le petit jardin. On a d'une fenêtre la vue de cette belle vallée de la Segre inondée de lumière entre les pentes douces des montagnes. Délicieux horizon et charmant ensemble que ce pauvre palais

épiscopal! On aimerait à y vivre mélancolique, isolé, détaché. C'est la première fois que je comprends la mélancolie dans le midi. »

« Rosas, août 1858.

« Rosas. — Une pauvre petite ville insignifiante de six cents maisons basses, éclatantes de blancheur, couvertes de toits rouges, rangées en file le long de la mer, au fond du golfe. Un fort en ruines à l'entrée, et sur le rocher du cap quelques pans de mur du fort de la *Trinidad*, détruit par les Français. Déjeuné dans un petit pavillon, sur le bord de la mer, le plus près possible de cet éblouissant tableau... Ciel parfaitement clair, mer très légèrement *asperata* par la brise. Autour de cette admirable mer, la belle baie de Rosas décrivant sa vaste et gracieuse courbe; à gauche, le cap que forme la pointe extrême de l'Albere dans la mer; tout l'autre côté bordé de montagnes lointaines qui apparaissent à l'horizon; ces montagnes, et surtout la chaîne des Pyrénées, d'un ton vaporeux, délicat, lumineux, exquis, se rapprochant de la teinte du ciel... Monté sur une petite jetée en bois et avancé au-dessus de l'eau bleue; assis, contemplé, aspiré par tous les pores la lumière, l'air, la mer, la beauté, la caresse de toute la nature. C'est comme l'apparition du midi qui se lève devant moi, le sens de cette nature qui s'éveille, l'entraînement invincible qui opère... Quelle différence avec la nature allemande, avec les fraîcheurs touffues et mystérieuses, les brouillards, le *Waldleben*, la profonde vallée de la Forêt-Noire, les retraites, la vague rêverie, l'impression plus intérieure! Ici tout est ouvert, tout est lumineux, tout enivre et pénètre l'homme d'une caresse si douce, qu'elle lui fait oublier toute autre chose que de la sentir. La terre n'est rien ici; elle peut être sèche, aride; il y a la lumière, l'eau, le ciel et la forme; une fleur de beauté sur toutes choses. Volupté physique et esthétique de ces climats. Demeuré là une heure couché. Cela semble si naturel aux gens du pays et aux matelots catalans qui vont et viennent, ils comprennent si bien le repos, qu'ils passent sans me déranger et me disent : *No se mueva*. Deux vaisseaux en rade chargés de blé et qu'on décharge; va-et-vient de barques des navires à la terre. Tout devient beau dans cette lumière et sur ces ondes foncées. Forme charmante des barques avec les sacs de blé entassés au milieu. Le soleil frappe leurs bords; c'est un plaisir de les voir voguer moitié dans cette eau, moitié dans cette lumière limpide. Les hommes qui déchargent les sacs, coiffés de grands bonnets rouges, les pantalons relevés jusqu'au haut des cuisses, entrent dans l'eau jusqu'au-dessus du genou. Beaux jarrets tendus, brunis. — Encore un commentaire

des tableaux de Claude! Comme il avait admirablement senti la beauté de ces scènes, de ce mouvement des ports du midi, au milieu de cette atmosphère pure, l'éclat, la poésie ineffable répandue sur toute cette activité, le charme de ce mouvement qui met en jeu et fait valoir encore l'eau et la lumière, et comme il a fixé tout cela! »

Je n'ajouterai plus qu'une note de ce dernier voyage dans les Pyrénées françaises et espagnoles.

« Je m'attarde, écrit-il un jour, et m'assieds seul un quart d'heure au bas du sommet, au-dessus du val d'Aran, que couronnent encore les monts de Catalogne. Lumière chaude et vaporeuse du midi! Il faut un peu de solitude et de recueillement pour se pénétrer du sentiment d'élévation et de paix sublime qu'inspirent ces hauteurs. On ne voit plus que des sommets purs nageant dans l'éther et tendant en haut pour s'y perdre dans la sérénité et la tranquillité; les bas lieux de la terre ont disparu et sont oubliés. Puissent toutes les basses pensées, tous les soins vulgaires, tout ce qui rattache et rabat notre vol vers l'*udam humum* disparaître avec eux! Mais combien, et des meilleurs, les font monter avec eux jusqu'à ces hautes régions! Combien de souillures, de vils désirs ou de mesquines préoccupations d'âmes émoussées ont été promenées sans respect sur ces temples sereins! Ils n'en gardent pas la trace. Les souillures des hommes s'y fondent et s'y effacent plus vite que leur neige au soleil, et ils demeurent éternellement purs et frais, source éternelle de fraîcheur et de pureté à l'âme qui sait s'y isoler et s'y asseoir. »

Lorsque le jeune voyageur s'enivrait ainsi de la sérénité des hautes montagnes et de la lumière du midi, lorsqu'il gravissait les cimes neigeuses de la Maladetta et de la Forcanade, il n'avait plus que peu de temps à vivre; ses jours étaient comptés. Dans cette excursion même, M. Alfred Tonnellé se sentit pris du premier accès de la fièvre qui allait l'emporter. Pressé de voir encore, il résistait, il prolongeait son voyage dans le midi de la France. Plein de jeunesse, confiant dans sa force, il voulut vaincre le mal, il fut lui-même vaincu. La maladie lui laissa à peine le temps de rentrer dans sa famille, à Tours, et au premier moment de repos elle éclata dans sa foudroyante intensité. Le 14 septembre 1858, M. Alfred Tonnellé était encore à Vaucluse, évoquant la mémoire de Pétrarque, et le 14 octobre il était mort; ce qui reste de lui, c'est ce volume inachevé comme sa carrière, plein de choses diverses comme son esprit. Ce n'est pas un livre, ce n'est pas un ouvrage, c'est un ensemble de pages éclairées de cette lumière triste que laisse une âme en s'envolant. Si je ne me trompe, ces pages révèlent un penseur sévère et doux, entraîné vers toutes les choses élevées, doué d'un instinct

religieux de la beauté, unissant une intelligence exquise de l'art à un sentiment réfléchi de la nature. C'est évidemment une pensée qui n'est point arrivée encore à la précision, à la pleine possession d'elle-même; souvent elle est à peine formulée. Une philosophie, encore une fois, je ne la chercherai pas dans ces fragmens; elle n'y est pas, ou elle n'y est qu'à l'état d'ébauche, de sentiment, de lueur; elle se manifeste par intervalles, par élans, dans une page sur le *devenir* selon le langage de Hegel, sur le mouvement permanent et mystérieux des choses, dans un hymne final à la résurrection, inspiré du *Faust* de Goethe, lorsque les chants de l'*Alleluia* pénètrent dans le laboratoire du docteur. Dans ces pages néanmoins, dans ces descriptions de la nature et de l'art, il y a, ce me semble, un esprit, une imagination, une âme, et pour tout dire ce qui attache dans ces *Fragmens*, c'est peut-être moins ce que l'auteur a fait que ce qu'il aurait pu faire.

Encore un mot. Depuis quelques années, on parle souvent de la jeunesse avec sévérité, presque avec dédain; on la représente quelquefois comme livrée tout entière aux distractions vulgaires, à la poursuite des jouissances matérielles, et trop facilement oublieuse de ces cultes plus élevés qui sont le charme, la noblesse et la force de la jeunesse de tous les temps. Il se peut en effet qu'il y ait dans les lettres comme dans la vie une jeunesse hardie, peu scrupuleuse, prête à tout tenter pour le bruit, cédant trop aisément à l'ardeur de jouir et de parvenir, et redoutant trop peu le métier et les labeurs faciles. Une vie comme celle de M. Alfred Tonnellé ne prouve-t-elle pas cependant qu'il peut y avoir aussi quelque part des natures sérieuses, des intelligences choisies, qui se hâtent moins, qui font moins de bruit, et qui, dans le silence, gardent intactes ces chères et précieuses forces morales qui finissent toujours par reprendre leur ascendant en ce monde? M. Alfred Tonnellé est comme un exemplaire de cette autre jeunesse pour qui le culte de l'art et de la beauté n'est pas un mot, et dont l'apparition serait le signe rassurant d'une ère nouvelle. Il est tombé sur le champ de bataille de la pensée et de la vie; mais en même temps peut-être serait-il simplement juste de croire qu'il n'est pas seul, que d'autres, sans se connaître, sous des formes différentes et dans des conditions diverses, ont les mêmes goûts, les mêmes instincts, le même amour des choses délicates ou élevées de l'art et de la pensée. Et ce serait une suffisante espérance à recueillir dans la mort de ce jeune homme inconnu.

CHARLES DE MAZADE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

30 septembre 1859.

Depuis plus d'un an, nous discutons la question de l'amélioration du régime de la presse avec une persévérance que la sympathique attention de nos lecteurs nous a rendue facile. Cette question a fait de sérieux progrès dans l'esprit public. Après la guerre surtout, elle a pris une grande place dans l'opinion. La préoccupation, en se généralisant, n'a pas tardé à se transformer en espérance, et l'espérance s'est crue encouragée par des faits significatifs. Si la discussion politique semblait se réveiller, il est juste de reconnaître que le gouvernement paraissait disposé à n'user qu'avec une extrême modération de l'arme légale que lui fournissait le décret de 1852. En effaçant par une amnistie les avertissemens précédemment infligés, le gouvernement encore donnait à croire qu'il était peu enclin à faire de nouveau emploi de cette pénalité discrétionnaire. Des personnages que le public croyait très informés des vues du gouvernement, M. de Morny et M. de La Guéronnière, avaient prononcé devant leurs conseils-généraux des paroles où résonnait un certain accent libéral. L'on avait remarqué que M. de Morny avait parlé « des libertés que l'on conquiert, » et qu'il avait présenté l'amnistie comme « le prélude du système où nous allions entrer. » Un généreux optimisme s'était hâté de lire dans ces favorables indices la promesse d'une réforme prochaine. Le bruit allait donc s'accréditant qu'un décret devait modifier avant peu la législation de 1852 sur la presse, lorsque le gouvernement a coupé court à ces espérances prématurées par deux notes insérées au *Moniteur* et par la publication d'une circulaire de M. le ministre de l'intérieur. Dirons-nous que cet incident nous a satisfaits? L'on ne voudrait pas nous croire; mais nous oserons dire qu'il ne nous a pas surpris, et nous ajouterons qu'il ne nous décourage point. La question des libertés de la presse a été vivement posée, et puisque de toutes façons elle demeure ouverte, nous considérons simplement comme une importante étape parcourue cette première phase du débat que sont venues terminer les récentes notifications officielles.

Il y a un mois en effet, au moment où la crédulité de beaucoup de gens voulait que la législation de 1852 fût au premier jour réformée par un décret, nous faisions remarquer que cette réforme ne pouvait s'accomplir ni dans les conditions que l'on supposait, ni par conséquent à cette époque de l'année. Le décret de 1852, disions-nous, a le caractère d'une loi, et ne peut être modifié que par une mesure législative. En admettant que le gouvernement voulût prendre lui-même l'initiative d'une réforme de la législation sur la presse, encore serait-il obligé d'attendre la prochaine session et la réunion du corps législatif et du sénat. Nous allions plus loin : nous reconnaissions que le gouvernement avait, devant cette question, le choix entre deux systèmes : il pouvait prendre l'initiative de la réforme en présentant au corps législatif le projet d'une nouvelle loi organique de la presse, ou bien, « ce qui est toujours permis, ajoutions-nous aussi, à un gouvernement, ce qui souvent n'est même de sa part qu'un acte de sagesse, » il pouvait, dans la crainte de devancer les vœux et les besoins publics, laisser aux citoyens la tâche de tirer des institutions existantes les progrès qu'elles comportent, et attendre que la presse fît elle-même la conquête des libertés qu'elle considère comme ses garanties. Pleins de déférence pour l'initiative gouvernementale, scrupuleusement attentifs à ne la compromettre par aucune conjecture indiscrète sur sa direction future, nous nous renfermions dans le cercle légal où il est permis aux citoyens d'étudier leurs intérêts moraux, intellectuels et matériels, et de faire entendre leurs vœux aux pouvoirs publics. Nous indiquions la voie constitutionnelle par laquelle la grande cause des libertés de la presse peut se plaider et se gagner. Disposés sans doute à recevoir avec joie toute réforme, de quelque façon qu'elle s'accomplisse, nous ne cachions pas qu'à nos yeux la vraie liberté est un bien laborieusement gagné, et non une munificence paresseusement attendue, et que nous préférons la liberté qui se conquiert à celle qui s'octroie. L'on voit donc que les publications du *Moniteur* ne devaient pas plus nous décourager que nous surprendre.

Puisque d'avance nous nous étions ainsi mis en règle, si l'on veut bien nous passer l'humilité du mot, sur les points qui ont motivé les notes du *Moniteur* et la circulaire ministérielle, nous pourrions, pour ce qui nous concerne, nous abstenir de commenter ces documens. A nos yeux, ils constatent surtout ces deux choses : d'abord l'intérêt que la question de la réforme de la presse excitait depuis quelque temps, car l'on conviendra que le gouvernement ne se croit obligé de parler que lorsque la chose en vaut la peine, et ensuite, dans le gouvernement, la résolution de maintenir encore la législation de 1852. Le gouvernement persistant dans cette résolution, ce qui ne nous étonne pas, nous ne sommes pas étonnés davantage des raisons alléguées dans la circulaire de M. le ministre de l'intérieur. Ce n'est point avec M. le ministre de l'intérieur que nous avons à débattre les argumens que l'on invoque en faveur du régime actuel de la presse, c'est avec les rares journaux qui se font les apologistes de ce régime. Nous aimons mieux rechercher dans la circulaire ministérielle des indications sur l'esprit qui devra présider à l'application du décret de 1852. Ces indications, si l'on se place au point de vue relatif d'un état de liberté tolérée, devront paraître rassurantes.

La première note du *Moniteur* nous avait appris que « la presse, en France, est libre de discuter tous les actes du gouvernement et d'éclairer ainsi l'opinion publique. » La circulaire confirme et précise cette déclaration. « Le gouvernement de l'empereur, dit-elle, ne redoute pas la discussion loyale de ses actes, il est assez fort pour ne craindre aucune attaque. » Elle ajoute : « Le droit d'exposer et de publier ses opinions, qui appartient à tous les Français, est une conquête de 1789, qui ne saurait être ravie à un peuple aussi éclairé que la France. » La circulaire fait une restriction au sujet des journaux périodiques; mais, si elle puise dans cette restriction la justification du décret de 1852, il faut prendre acte en passant qu'elle admet implicitement ici la liberté entière pour les publications qui ne sont point périodiques, par exemple pour les livres et les brochures. Nous passons sur les motifs de l'exception dont les journaux sont l'objet. Le gouvernement « se réserve de réprimer directement leurs *excès* par la voie administrative; » mais quels sont ces excès qui doivent être punis par des avertissemens? Un passage important de la circulaire nous semble les définir : c'est celui où il est dit que le gouvernement « peut n'apporter à la liberté de discussion que les restrictions commandées par le respect de la constitution, par la légitimité de la dynastie impériale, par l'intérêt de l'ordre, de la morale publique et de la religion. » Si les avertissemens ne sont destinés, comme la circulaire de M. le ministre de l'intérieur nous autorise à le croire, qu'à réprimer « les excès, les excitations, la licence, les passions hostiles, » qui s'attaqueraient aux intérêts ou aux principes qu'elle énumère dans le passage que nous venons de citer, l'on avouera qu'un vaste champ sera laissé encore aux discussions des journaux, et que c'est le devoir de la presse d'occuper ce champ tout entier jusqu'aux limites que sa raison et sa conscience, ainsi que les lois, interprétées par les tribunaux ordinaires, lui traceraient d'ailleurs suffisamment, à défaut du système des avertissemens administratifs. Nous sommes, quant à nous, résolus à user entièrement de cette liberté, car nous n'en voudrions pas dépasser les bornes, lors même que nous aurions réussi à la consolider en obtenant pour elle des garanties supérieures encore aux bonnes intentions du pouvoir administratif, parce qu'elles sont fixes, uniformes, constantes et connues de tous, les garanties complètes du droit commun.

La législation actuelle de la presse demeure-t-elle comprise dans ce champ où la juridiction administrative consent à laisser s'exercer la discussion? Une dernière note du *Moniteur* a fourni à quelques personnes le prétexte d'élever un doute sur ce point. Nous croyons ce doute mal fondé, et nous pensons qu'il serait aussi impolitique qu'injuste d'y chercher une nouvelle excuse pour le découragement et l'inaction. Le gouvernement dénonce dans cette note « des attaques contre le décret du 17 février 1852 qui auraient dépassé les limites les plus extrêmes du droit de discussion. » Il prévient les journaux qu'il « ne tolérera pas des *excès* de polémique qui ne peuvent être considérés que comme des manœuvres de parti. » Il rappelle surtout, avec grande raison, suivant nous, que « le respect de la loi est inséparable de l'exercice de la liberté légale. » Il n'y a donc de menacé par la note du *Moniteur* que les excès qui dépassent les limites du droit de discussion; mais évidemment toute controverse sur le régime actuel de la presse qui saura

se concilier avec le respect de la loi demeure permise. Et comment pourrait-il en être autrement? La première de nos lois, la constitution, est susceptible de réforme; c'est le préambule dont elle est précédée qui le déclare, et elle contient d'ailleurs des dispositions précises qui prévoient dans quelle forme des amendemens pourraient être introduits dans la loi fondamentale. Si la constitution elle-même, pour nous servir des paroles de l'empereur, « a laissé aux changemens une large voie, » si « elle n'a pas enfermé dans un cercle infranchissable les destinées d'un grand peuple, » à plus forte raison les autres lois sont-elles ouvertes aux changemens et aux améliorations. Or, si l'étude de l'esprit d'une législation, si l'analyse critique du mécanisme et la discussion contradictoire des conséquences pratiques d'une loi étaient interdites, aucun progrès législatif ne serait possible, et la législation serait condamnée à l'immobilité. Pour qu'une loi puisse être réformée, il faut avant tout que les intérêts qui s'en croient blessés aient le droit d'exprimer leurs plaintes et de faire valoir leurs griefs : c'est à l'opinion d'apprécier ensuite si ces réclamations sont fondées, et enfin au législateur de prononcer, lorsque le débat contradictoire a éclairé son jugement. La réforme des lois est si bien garantie par nos institutions, et le droit de demander cette réforme fait si bien partie de nos libertés, que la constitution a consacré le droit de pétition, et que ce droit s'exerce auprès de celui des grands corps de l'état qui seul possède l'initiative en matière de législation, le sénat. La critique des lois peut donc se concilier avec ce respect de la loi que *le Moniteur* affirme si justement être inséparable de l'exercice de la liberté légale.

L'expérience nous le prouve en effet à tout moment : nous pourrions en montrer de nombreux exemples, nous n'en citerons qu'un. Que se passe-t-il chaque jour à propos de notre législation douanière? Un grand nombre d'esprits éclairés, tous les hommes instruits en économie politique pensent et disent que le système protecteur exagéré est une absurdité, et que le système prohibitif est une absurdité monstrueuse. Qui songe pourtant à les accuser de manquer au respect dû à la loi, lorsqu'ils s'efforcent de démontrer, à l'aide de la philosophie et de l'expérience, l'injustice des entraves imposées à la liberté du travail par l'économie erronée et les intérêts mal entendus qui ont inspiré et qui soutiennent notre législation prohibitive et protectrice? Certes notre illustre collaborateur M. Michel Chevalier, dans la rude guerre qu'il fait à notre système de douanes, ne court point le danger d'être confondu avec les violateurs de la loi douanière et d'être poursuivi comme un contrebandier. La même distinction entre la critique et le mépris ou la violation d'une loi est applicable à propos de toutes les lois. L'étude et la discussion de la législation de la presse peuvent revendiquer avec sécurité le bénéfice de cette distinction, fondée sur le bon sens autant que sur la justice. Comment a-t-on pu craindre que le gouvernement fût exposé à la méconnaître dans les discussions auxquelles donne lieu la législation de la presse? La circulaire de M. le ministre de l'intérieur ne dit-elle pas que « sans doute, comme toutes les lois politiques, celle-ci est susceptible des améliorations dont l'expérience aurait démontré l'utilité? » Or l'expérience peut-elle démontrer quelque chose, si les résultats qu'elle apporte ne sont point analysés, fécondés, éprouvés par la discussion? Les

journaux qui défendent la législation actuelle, et qui ont continué le débat malgré la note du *Moniteur,* ont donc mieux compris la vraie portée de cet avis officiel que ceux qui y ont cherché un prétexte nouveau d'abstention. Pourquoi cette timidité empressée à rétrécir les franchises qui nous sont laissées en fait, lorsque de si grands intérêts moraux, matériels, patriotiques, nous commandent au contraire de réunir tous nos efforts pour obtenir par des voies légitimes la consécration légale de ces franchises?

Nous ne songeons point en ce moment à embrasser l'ensemble de la controverse que vient de soulever la question de la presse. Notre ambition est plus simple. Cette controverse est nouvelle, et, comme il arrive au commencement de toutes les polémiques, il y règne une certaine confusion d'idées qui engendre de regrettables méprises. Le service qu'il y aurait à rendre aujourd'hui serait de débrouiller cette confusion d'idées et de redresser au moins quelques-unes de ces méprises. Parmi les partisans de la législation actuelle, on semble croire que c'est la question de la liberté absolue de la presse qui s'agite en ce moment; l'on prête à ceux qui demandent des améliorations la pensée que le décret de 1852 ne constituerait point un régime légal et durable; l'on établit entre ce décret et le suffrage universel une étroite corrélation qui n'est point démontrée. D'autres apologistes vont jusqu'à chercher, non-seulement dans notre histoire, mais dans celle d'un peuple voisin, des précédens et des exemples entièrement inapplicables à la situation présente de la presse en France. Nous allons passer rapidement en revue ces confusions et ces erreurs. Avant tout, l'on se tromperait si l'on croyait que c'est la question proprement dite de la liberté de la presse qui s'est posée récemment. La question de la liberté de la presse est bien plus large que celle qui est aujourd'hui l'objet des réclamations des journaux. La question de la liberté de la presse entraînerait la discussion de toute la législation organique, préventive et pénale, qui régit les écrits périodiques et non périodiques : il y aurait certes beaucoup à dire sur l'ensemble et les détails de cette législation, et il y aurait beaucoup à faire pour la ramener aux conditions qui, suivant l'école libérale, constituent les libertés véritables de la presse. La question actuelle est bien plus restreinte : elle ne touche qu'au décret du 17 février 1852, et encore qu'à une partie de ce décret, à celle qui confère au ministre de l'intérieur la faculté d'autoriser ou d'interdire la création d'un écrit périodique et à celle qui donne à l'administration une juridiction sur la presse, juridiction qui est exceptionnelle en ce sens qu'elle laisse l'administration maîtresse de déterminer elle-même la nature des délits et d'appliquer à ces délits des pénalités très graves. Ce que l'on demande, ce n'est donc point la liberté absolue des journaux, c'est que la presse périodique soit replacée sous le régime du droit commun. En droit commun, tous les Français, étant égaux, peuvent également, en se conformant aux conditions prescrites par les lois, non-seulement exposer et publier leurs opinions, mais faire toutes les applications qu'il leur plaît de leur travail : en droit commun par conséquent, tout Français remplissant les conditions prescrites par la loi de son pays pourrait fonder une feuille périodique, et la création et l'exploitation d'un journal, ramenées au principe fondamental de l'égalité, ne seraient plus un privilége. D'après le droit commun également, aucun citoyen ne peut être puni que pour des actes

préalablement prévus et définis par la loi, et conformément aux pénalités édictées, et il n'est permis à personne d'ignorer la loi. La presse ne demande, dans cet ordre d'idées, que le droit de ne point ignorer les infractions qu'elle est exposée à commettre, et le droit de faire valoir sa bonne foi ou son innocence devant les tribunaux ordinaires, qui, en vertu du sage et tutélaire principe de la division des pouvoirs, sont chargés par la constitution de l'interprétation et de l'application des lois. Il importe de ne point confondre le simple et modeste vœu exprimé en faveur du retour de la presse au droit commun avec les fières prétentions de la liberté absolue de la presse. L'on a appelé, pour abréger, ce changement demandé à la législation de 1852 la substitution du régime légal au régime administratif. L'impropriété des mots a donné lieu, nous le reconnaissons, à une confusion d'idées contre laquelle M. le ministre de l'intérieur a protesté à bon droit. L'on semblait en effet, par cette opposition déplacée de termes, contester au décret le caractère d'une loi durable et l'assimiler à une mesure de circonstance. Il n'en est point ainsi : le décret de 1852 a le caractère d'une loi, et tant qu'il demeurera en vigueur, il constituera l'état légal de la presse. Peut-être, pour préciser par une distinction irréprochable la nature de l'amendement que l'on réclame, eût-on mieux fait d'emprunter les expressions dont se sont servis les législateurs qui ont voté en 1858 la loi de sûreté générale. Une partie de cette loi confère aussi à l'administration le droit d'appliquer elle-même à certaines catégories de citoyens des mesures de sûreté. La loi de 1852 sur la presse et la loi de 1858 sur la sûreté générale sont les seules lois françaises qui confèrent exceptionnellement à l'administration une portion du pouvoir judiciaire. Or le rapporteur de la loi de 1858 au corps législatif appelait judiciaire la portion de la loi dont l'application était confiée aux tribunaux, et administrative celle dont l'exécution était attribuée au ministre de l'intérieur. « Votre commission, disait l'honorable rapporteur, a jugé que la loi, dans ses dispositions, avait deux caractères : l'un judiciaire, devant rester permanent; l'autre administratif, ne devant être que temporaire. » Peut-être les partisans de la réforme de la législation de la presse eussent-ils bien fait de se servir des expressions que nous venons de reproduire pour marquer la distinction qu'ils établissent entre les deux parties du décret de 1852; peut-être même, si l'on songe à l'analogie qui existe entre ces deux lois, et si l'on considère que le législateur de 1858 a cru devoir limiter à une période de sept années l'exception de la juridiction administrative en matière de sûreté générale, trouvera-t-on qu'ils avaient au moins l'autorité d'un précédent remarquable, pour espérer que les dispositions du décret de 1852 qui ont le même caractère ne seraient pas éternelles.

Mais la confusion la plus grave à nos yeux qui ait été commise dans ce débat est celle qui, d'après les apologistes les plus exagérés de la loi de 1852, tend à opposer le suffrage universel à la liberté de la presse. Il est assurément impossible de découvrir une telle incompatibilité entre le suffrage universel et la liberté de la presse, à quelque point de vue que l'on se place : le sens même des mots la réfute. Si le suffrage implique le discernement de ceux qui exercent la fonction électorale, toute extension du suffrage appelle et suppose une plus grande diffusion de lumières, et par conséquent ce sont

les institutions où le suffrage est universalisé qui devraient ouvrir aux discussions les libertés les plus vastes. Pour mieux apprécier encore cet antagonisme supposé du suffrage universel et de la liberté de la pensée et de la parole, il faut s'élever au-dessus des intérêts de la politique courante; il faut remonter aux considérations qui s'imposent à la philosophie politique et sociale de notre époque. Tous les penseurs politiques de ce siècle ont reconnu que le développement démocratique des sociétés est un fait nécessaire et inévitable; les plus énergiques et les plus hardis s'en sont applaudis comme d'un progrès de la justice sociale, comme d'un agrandissement progressif de la dignité humaine; mais, même parmi ceux-ci, les plus honnêtes et les plus clairvoyans ont deviné le véritable péril qui accompagnerait le triomphe de la démocratie absolue. Ce péril, c'est l'omnipotence des majorités dégénérant en despotisme au détriment des minorités. Il faut le dire à l'honneur des grands esprits dont ce phénomène social est le souci, ce n'est point après coup et à la remorque des faits contemporains qu'ils ont découvert le péril et signalé l'unique remède. M. de Tocqueville en France, le grand philosophe et le grand économiste John Stuart Mill en Angleterre, ont démontré depuis longtemps que si chaque progrès de la démocratie n'était point accompagné d'un accroissement correspondant des garanties de la liberté, le triomphe de la démocratie aboutirait à des oppressions iniques d'abord, et bientôt à une décadence de civilisation. Ce qui donne au témoignage de ces éminens penseurs une autorité plus saisissante, c'est qu'ils ne sont point des adversaires de la démocratie, qu'ils ont été au contraire les défenseurs les plus éclairés de sa cause et les prophètes les plus sympathiques de ses succès. M. Mill surtout, radical inflexible, observateur constant et sûr des phénomènes positifs de la vie des sociétés, philosophe, économiste, administrateur, reconnu supérieur dans toutes les branches du savoir ou des affaires auxquelles s'est appliquée son activité, n'a point attendu l'avénement des masses pour se porter à la défense de la liberté dans un pays qui semble pourtant, si on le compare à d'autres, armé à profusion de garanties libérales. Dès 1838, en commentant les idées de son maître Bentham, le théoricien absolu du radicalisme, il écrivait : « Il faut sans doute qu'il y ait un pouvoir prépondérant dans la société, et que la majorité numérique soit ce pouvoir. C'est légitime, non parce que cela est absolument juste, mais parce que la majorité est la base la moins injuste qui puisse être donnée au pouvoir. Mais il est nécessaire que, sous une forme ou sous une autre, comme contre-poids aux vues partiales de la majorité, et comme un abri assuré à la liberté de penser et à l'individualité des caractères, les institutions sociales pourvoient à entretenir une opposition perpétuelle à la volonté de la majorité. Tous les peuples qui ont fourni une longue carrière de progrès, ou qui ont possédé une durable grandeur, en ont été redevables à l'existence d'une opposition organisée contre le pouvoir dominant, de quelque nature qu'il fût, — plébéiens contre patriciens, clergé contre roi, libres penseurs contre clergé, rois contre barons, commune contre roi et aristocratie. Les plus grands hommes qui aient jamais vécu ont presque tous fait partie d'une telle opposition. Partout où la lutte a cessé, partout où elle a été terminée par la victoire complète de l'une des parties sans qu'une lutte nouvelle succédât à l'ancienne, la société s'est pétrifiée dans une immobilité chinoise, ou

est tombée en dissolution. Un centre de résistance autour duquel tous les élémens moraux et sociaux que le pouvoir voit avec défaveur se puissent grouper, et d'où ils puissent résister aux efforts que ce pouvoir ferait pour les détruire, est aussi nécessaire lorsque la majorité numérique est souveraine que lorsque le pouvoir dominant est une hiérarchie ou une aristocratie. Là où un tel point d'appui vient à manquer, inévitablement la race humaine dégénère. La question de savoir si les États-Unis finiront par devenir une autre Chine (nation très industrieuse, elle aussi, et fort commerçante) se réduit, pour nous, à la question de savoir si un tel centre de résistance pourra ou non s'y former. » Or, suivant M. Mill, la presse et surtout les journaux sont justement un de ces instrumens providentiels de ralliement et de résistance qui sont nécessaires en face de la domination du suffrage universel. Au lieu de demander aux polémiques inspirées par l'esprit de parti la solution du problème que soulève la coexistence du suffrage universel et d'une presse libre, nous aimons mieux, nous l'avouons, la demander au témoignage désintéressé d'un étranger, d'un penseur estimé de toute l'Europe, et dont les paroles sont l'écho des grandes intelligences de notre époque. Pour conclure donc, nous ne cesserons pas de croire, avec Royer-Collard, que « la liberté de la presse, devenue un droit public, fonde toutes les libertés et rend la société à elle-même, » et par les voies constitutionnelles et légales nous continuerons la revendication modeste et utile qui a été ouverte pour obtenir les améliorations dont le décret de 1852 nous paraît susceptible.

Les intérêts de la presse deviennent le premier des intérêts publics dans un temps où la presse est le seul mode de relation qui existe entre les citoyens qui, placés en dehors du pouvoir, conservent le souci des affaires publiques, et n'ont point abdiqué la noble ambition d'écouter les inspirations de l'opinion et d'agir avec elle et sur elle. L'importance que nous assignons aux intérêts de la presse ne paraîtra pas du moins exagérée, si l'on réfléchit aux circonstances que le monde traverse. Nous ne cherchons point à grossir les choses par de complaisantes illusions; mais plus nous considérons l'état actuel de l'Europe, plus nous sommes convaincus que le concours de la pensée publique va de jour en jour devenir plus nécessaire à la décision des questions que les événemens imposent aux gouvernemens et aux peuples. Il y a longtemps que l'Europe n'avait été en proie à un travail pareil à celui qui s'accomplit dans son sein. Les événemens d'Italie ont été sans doute les plus éclatans et, dans leurs résultats, les plus imprévus de l'histoire de cette année; mais ils ne sont point aussi isolés qu'ils le paraissent : ils retentissent bien au-delà de la péninsule, et la solution des affaires d'Italie, qui dépend de beaucoup d'intérêts étrangers à la péninsule, exercera même à son tour sur ces intérêts une influence qu'il n'est pas possible encore de prévoir. Cette solution demeure suspendue, et les choses sont à peu près au point où nous les laissions il y a quinze jours. Seulement le roi de Sardaigne a reçu la députation des Romagnes et a fait au vœu d'annexion une réponse identique à celles qu'il avait précédemment adressées aux députations des duchés. La situation morale de l'Italie centrale est aussi franchement dessinée que pouvaient la faire les aspirations spontanées des populations livrées à elles-mêmes. Ces populations, représentées par l'unanimité des classes su-

périeures et éclairées; proclament un principe nouveau assurément dans l'histoire moderne, mais inattaquable au point de vue de la justice politique : elles veulent que l'Italie appartienne exclusivement aux Italiens, et rejettent par conséquent leurs anciennes familles souveraines, attachées à l'Autriche par un long vasselage, et les princes qui, comme on l'a si bien dit, se sont eux-mêmes dénationalisés en prenant parti dans la dernière guerre pour l'Autriche contre l'Italie. Elles rompent donc avec les vieilles dynasties; mais, sentant que le triomphe de la cause nationale n'est pas encore inébranlablement assuré, voulant fortifier par leur concours la défense commune si la lutte devait se renouveler, comprenant d'ailleurs qu'il est plus facile à des peuples émancipés de se placer dans les cadres d'un gouvernement déjà fortement organisé que de se gouverner eux-mêmes, elles se rallient avec un élan aussi intelligent que généreux autour du souverain et du gouvernement qui seuls n'ont pas craint de relever le drapeau de la cause italienne, autour du roi de Sardaigne, Victor-Emmanuel II. L'attitude du roi de Sardaigne devant ces manifestations de l'Italie centrale ne pouvait être aussi nette que celle des populations qui viennent se donner à lui : ces populations n'ont pour le moment à compter qu'avec elles-mêmes, elles sont maîtresses de leurs paroles et de leurs actes; le roi de Piémont est obligé de compter avec la France, son alliée, avec l'Autriche, son ennemie d'hier, armée des engagemens de Villafranca, avec l'Europe enfin, travaillée de préoccupations diverses, sans le consentement de laquelle il ne saurait penser à improviser au nord de l'Italie un grand royaume de douze millions d'hommes. Le roi de Sardaigne est donc tenu à une certaine réserve; mais, la part des ménagemens diplomatiques une fois faite, sa position devient naturelle. Entre l'Italie centrale et lui, il laisse voir la France et l'Europe, non comme un obstacle, mais comme une autorité dont il faut attendre la décision avec une confiante déférence; puis, allant au-devant de ceux qui viennent à lui, il prend en quelque sorte moralement possession des droits que lui confèrent les vœux de l'Italie centrale, et fort en effet, sinon du pouvoir actuel, du moins des influences éventuelles qu'il acquiert pour l'avenir, il promet, avec une sincérité qui ne peut être soupçonnée, de travailler au succès de ces vœux. La position de la France est plus délicate et plus embarrassée : les Italiens ne peuvent certes pas douter des sympathies que leur portent un gouvernement et une nation qui viennent de combattre et de vaincre pour eux. La France ne permettra pas qu'il soit fait violence aux aspirations nationales de l'Italie par une intervention étrangère; mais la France est gênée d'abord par les stipulations de Villafranca, ensuite par les traditions de sa politique, lesquelles sont contraires à la formation d'un état puissant et redoutable sur l'une de ses frontières les plus ouvertes. Les vœux de l'Italie centrale, dont elle estime le patriotique mobile, lui créent donc des difficultés. Il semble que ce soit une conséquence de la situation de la France qu'un arrangement nouveau se produise, lequel ne serait ni précisément la solution de Villafranca, ni non plus l'annexion pure et simple des duchés et des légations au Piémont. Quel pourrait être cet arrangement? Nous ne nous chargeons pas de le dire. Bien des chimères ont été répandues à ce sujet dans le public depuis quelques jours. Les voyages de l'ambassadeur d'Autriche entre Vienne et Biarritz, la présence surtout du roi des Belges à Biarritz,

ont fait travailler les imaginations et mis en route les nouvellistes et les nouvelles. L'on s'imaginait que de l'entrevue de l'empereur des Français et d'un politique aussi consommé que le roi Léopold devait inévitablement sortir cette chose si difficile et si désirée que l'on nomme une solution. Certes le roi Léopold est un souverain qui prend au sérieux son métier de roi et qui ne s'épargne pas la peine. Ses alliances le mettent au cœur de toutes les grandes affaires d'Europe, et sa vieille expérience l'a mis au courant de bien des ressorts. Oncle de la reine d'Angleterre et du prince Albert, la bonne entente de la France et de l'Angleterre ne lui est point d'un intérêt médiocre. Beau-père de l'archiduc Maximilien, les difficultés des affaires italiennes ne lui sont pas indifférentes. Il appartient à cette branche de Saxe-Cobourg-Gotha, dont le chef s'est mis à la tête du mouvement allemand qui poursuit la réforme du pacte fédéral, et vient de s'attirer les sévères remontrances de M. de Rechberg. Peut-être dans les suppositions auxquelles a donné lieu la présence du roi Léopold à Biarritz n'oubliait-on qu'une seule chose, c'est qu'il est roi des Belges, et que les affaires de Belgique ont dû figurer parmi les motifs de son voyage. Pour nous, quand nous songeons au projet récemment voté des fortifications d'Anvers et aux émotions qui ont agité cette année la Belgique, nous ne sommes point surpris que le roi Léopold ait eu à entretenir l'empereur. Quant à la probabilité d'une prompte solution des affaires de l'Italie, pour y avoir confiance, nous consulterions la nature des choses plutôt que de nous en remettre à l'habileté magique des personnages que fait agir l'oisive imagination des ignorans. Or la nature des choses ne nous paraît pas comporter une solution souveraine et prompte des affaires d'Italie. Comme nous l'annoncions il y a quinze jours, la conférence de Zurich a terminé à peu près sa tâche restreinte, et le traité de paix ne tardera pas à être signé sur la cession de la Lombardie. La question de l'Italie centrale sera renvoyée à des négociations ultérieures : c'est celle qui paraissait devoir être l'objet d'un congrès; mais la réunion d'un congrès n'est guère imminente, si l'on en juge par la déclaration que lord John Russell vient de faire en Écosse devant un autre congrès, un congrès scientifique, que le prince Albert, son président, avait ouvert par un discours élevé, philosophique et de tous points remarquable. Lord John Russell, confirmant ses précédens engagemens, a dit encore que l'Angleterre n'adhérerait à un congrès que sous la condition expresse que les Italiens demeureraient maîtres de régler leurs destinées. Quoi qu'il en soit, si une apparence de solution se montre à l'horizon, l'on en connaîtra probablement quelque chose par la réponse que l'empereur, après son retour à Paris, fera aux députations de Toscane et des légations. La députation de Toscane est réunie à Paris et se compose du marquis de Lajatico, de l'illustre physicien M. Matteucci, et de M. Peruzzi, ancien gonfalonier de Florence, qui est à la tête de l'industrie des chemins de fer en Toscane, et qui s'est distingué dans la dernière révolution de Florence par la fermeté et la résolution de sa conduite.

En attendant, les choses poursuivent leur cours dans l'Italie centrale: Victor-Emmanuel n'y est point encore le roi définitif, mais il y est le « roi élu, » et c'est sous ce titre qu'il va figurer dans les monnaies frappées à son effigie. La ligue militaire continue à s'organiser sous l'active direction du

général Fanti. La fusion douanière se prépare avec le concours d'un haut fonctionnaire de Sardaigne. Les arrêts des tribunaux rendus dans chacun des états annexionistes sont exécutoires chez les autres. L'unité se réalise ainsi dans les faits et dans les intérêts, et quoi qu'il arrive, lors même que la fusion politique serait frappée d'avortement, l'œuvre qui s'accomplit aujourd'hui laissera d'indestructibles semences. Les libéraux européens ne peuvent qu'accompagner de leurs sympathies des efforts de régénération nationale poursuivis avec tant d'ordre et une constance de desseins si digne d'admiration. C'est en vain qu'au nom des intérêts du gouvernement temporel du pape, quelques journaux et quelques évêques cherchent à exciter parmi nous l'opinion contre l'émancipation politique de l'Italie centrale. Ce n'est point avec les vieilles images de la rhétorique ecclésiastique, en parlant des larmes du souverain pontife, que l'on donnera le change aux catholiques éclairés sur la délivrance des Romagnes. Pie IX est un pontife respectable assurément; mais le gouvernement temporel des papes est depuis cinquante ans essentiellement impuissant, et l'expérience a montré qu'il ne peut ni ne veut se réformer. Que l'on n'essaie pas de dénaturer la question et de défendre le temporel avec les armes du spirituel. La souveraineté temporelle du pape ne peut se recommander que sous la forme d'un intérêt, et non s'imposer comme un dogme. A ce titre, l'on en peut montrer l'origine, et elle n'a rien dont l'église doive être fière. Ces Romagnes, contre lesquelles on fulmine lorsqu'elles aspirent à l'indépendance, c'est César Borgia qui les a conquises avec l'argent et les forces de son père Alexandre VI; c'est un autre pape, aussi peu larmoyeur, Jules II, qui les a reprises à César Borgia, et qui, Bologne en sait quelque chose, acheva sa conquête à coups de canon. La souveraineté temporelle est, dit-on, une garantie d'indépendance pour le pontife. N'est-ce pas plutôt (et l'histoire de la papauté en ce siècle n'en est-elle pas la démonstration?) la dignité et l'autorité du chef de l'église qui sont sacrifiées à la conservation de ce pouvoir temporel, dont les abus sont un scandale européen, et dont l'incapacité obstinée et les incorrigibles faiblesses n'ont d'analogue que dans le gouvernement du Grand-Turc?

L'agitation allemande commence, elle aussi, à produire ses incidens, que nous ne tarderons pas à voir se multiplier et grandir. Le sénat conservateur de Francfort a refusé à l'association réformiste la faculté qu'elle demandait d'établir le centre de ses travaux dans la ville même où siége la diète. D'autres asiles ne lui manqueront pas. Le cabinet de Vienne a, dans une note amère, reproché au duc de Gotha la promesse de concours et les encouragemens qu'il a publiquement donnés au nouveau mouvement. Le ministre autrichien, comme tous les organes des autorités despotiques lorsqu'ils veulent combattre des tendances réformistes, a commis l'erreur de confondre la poursuite d'une réforme par les moyens légaux avec une attaque réelle contre la légalité positive. Le mouvement allemand actuel veut bien arriver au changement du pacte fédéral, mais il veut y arriver légalement. L'Autriche peut le combattre sans doute, mais elle n'a pas le droit d'invoquer l'autorité de la loi fédérale contre un prince souverain qui veut que la loi soit observée jusqu'à ce qu'elle soit légalement réformée. La réponse du duc de Gotha est attendue avec curiosité. Le prince aura beau jeu pour réfuter l'argumentation de M. de Rechberg. Cependant les principaux états

secondaires, on devait s'y attendre, s'émeuvent à leur tour et s'agitent mystérieusement. La Saxe, la Bavière et le Wurtemberg viennent de concerter une conduite commune sous l'inspiration du ministre saxon, M. de Beust. Les trois royaumes, quoique redoutant une réforme populaire dans le sens unitaire, veulent aussi changer à leur façon le mécanisme de la confédération. M. de Beust poursuit depuis 1850, d'accord avec la Bavière, une politique qui tendrait à réunir en faisceau les états secondaires et à leur donner dans la diète une représentation compacte et une autorité telles qu'ils y formeraient à côté de la Prusse et de l'Autriche une troisième puissance égale à chacune des deux autres. Pendant la guerre d'Orient, et cette année même pendant la crise italienne, M. de Beust avait dirigé ses efforts vers ce but, et n'avait pas pu l'atteindre. Sera-t-il plus heureux cette fois? Obtiendra-t-il, à la faveur des embarras de l'Autriche, que cette puissance se résigne au grand rôle rêvé par les états secondaires? Et unis à l'Autriche, les états secondaires espèrent-ils vaincre les aspirations nationales de leurs propres sujets et résister aux tentations ambitieuses de la Prusse? Nous verrons. En tout cas, les luttes d'intérêts vont se rallumer avec chaleur au sein de la confédération, et l'année parlementaire et politique qui va s'ouvrir sera féconde en controverses diplomatiques et en discussions. N'omettons point, en attendant la réunion des parlemens allemands, de mentionner l'ouverture de la session qui vient d'avoir lieu dans la calme Hollande. L'un des travaux les plus intéressans qui aient été annoncés au début de cette session présente ce caractère d'utilité pratique et de tranquille audace qui distingue les entreprises néerlandaises : nous voulons parler du percement des dunes, œuvre grandiose qui doit fournir à Amsterdam une voie maritime plus courte et plus facile, et lui conserver son rang parmi les premiers ports de commerce.

Au milieu d'une paix politique qui se prolonge heureusement, et qui tient peut-être encore plus à la lassitude qu'à la force des situations, l'Espagne se préoccupe de deux affaires qui mettent en jeu ses intérêts les plus divers et les plus élevés, et qui peuvent n'être point sans conséquences. L'Espagne, on le sait, a sur la côte du Maroc quelques possessions, derniers restes de sa puissance d'autrefois, de ses conquêtes dans le nord de l'Afrique, et qui sont au-delà du détroit une faible compensation de la perte de Gibraltar; elle a une petite garnison à Ceuta. Depuis bien des années, ces possessions sont incessamment exposées aux insultes des Maures. Ces agressions se sont renouvelées récemment, et ont pris même un caractère plus grave. Il y a eu d'assez vifs combats entre la garnison de Ceuta et les bandes indisciplinées qui l'ont assaillie. De là pour le cabinet de Madrid l'obligation de songer à sauvegarder la sécurité des possessions de l'Espagne, l'honneur de ses armes, et le ministère s'est disposé à envoyer des troupes, il a préparé une véritable expédition. Ce n'est pas la France, maîtresse de l'Algérie et exposée elle-même en ce moment sur sa frontière de l'ouest à de semblables insultes des populations marocaines, qui peut voir d'un œil jaloux l'Espagne infliger un châtiment à la barbarie africaine, fût-ce au détriment du Maroc. L'Europe et l'intérêt général de la civilisation ne pourraient que gagner à une répression efficace de cette piraterie organisée. C'est le malheur de l'Angleterre d'être un peu moins intéressée à voir s'établir fortement, s'é-

tendre peut-être une puissance européenne de l'autre côté du détroit, en face de Gibraltar; aussi ses journaux se sont-ils hâtés d'accuser l'ambition du gouvernement espagnol, de lui attribuer le projet de conquérir le Maroc. L'Espagne n'a point sans doute les vues ambitieuses qu'on lui prête, et l'expédition qu'elle prépare n'a d'autre but que la défense de ses possessions. On ne peut se dissimuler cependant que c'est là le commencement d'une guerre. La question se complique aujourd'hui par la mort du dernier empereur du Maroc. Le nouvel empereur, déjà menacé par la guerre civile, sera-t-il assez fort pour désarmer l'Espagne en lui offrant les garanties, les satisfactions qui lui sont dues? Et ces satisfactions, ces garanties, fussent-elles offertes comme un moyen de paix, seront-elles efficaces et sûres pour l'avenir? Un fait est certain, c'est que la susceptibilité espagnole s'est vivement irritée de ces insultes de la barbarie marocaine, et l'expédition méditée par le gouvernement n'est que l'expression de ce mouvement d'irritation, qui à son tour va se heurter contre les méfiances jalouses de l'Angleterre. Et voilà comment un incident inattendu ravive la lutte de tous les intérêts.

Il y a aujourd'hui en Espagne une autre question, d'un ordre supérieur, qui vient de se dénouer d'une façon aussi heureuse qu'inattendue : c'est la question du désamortissement. Le principe de la vente définitive et complète des biens de l'église est désormais admis d'intelligence entre le saint-siége et le gouvernement espagnol. C'est M. Rios-Rosas, aujourd'hui ambassadeur à Rome, qui est arrivé à résoudre cet épineux problème et à déblayer le terrain de la politique espagnole d'une question toujours renaissante. M. Rios-Rosas arrivait à Rome il y a quelques mois, envoyé par le cabinet O'Donnell, pour traiter encore une fois au sujet du désamortissement. Personnellement sans doute il avait toute sorte de titres pour ne point trop effaroucher la cour romaine : il avait surtout celui de s'être montré en 1855 l'éloquent défenseur des droits de l'église et l'adversaire vigoureux de la loi de désamortissement, œuvre de la dernière révolution; mais en même temps les difficultés étaient grandes, d'autant plus grandes qu'on se trouvait en présence d'un arrangement nouveau qui venait à peine d'être conclu. C'est sous le dernier ministère du général Narvaez, il y a moins de deux ans, que cet arrangement avait été négocié : il consacrait la vente des biens ecclésiastiques, opérée jusqu'à ce moment en vertu de la loi de 1855; mais d'un autre côté il faisait passer aux mains du clergé séculier les biens des communautés religieuses qui devaient être vendus d'après le dernier concordat. C'est dans ces conditions que le cabinet O'Donnell arrivait au pouvoir avec la pensée avouée d'en finir avec cette question, en demandant le concours du saint-siége; de là cette négociation que M. Rios-Rosas a conduite avec une patience et une habileté heureuses. Une convention nouvelle vient d'être signée entre la cour de Rome et l'Espagne, et bien que le cabinet de Madrid veuille encore la tenir secrète, il n'est peut-être pas impossible de dire ce qu'elle contient. Le fond, c'est la vente définitive et complète de tous les biens du clergé séculier et régulier, qui reçoit en échange des inscriptions de rente, lesquelles ne pourront être transférées; la forme, c'est une cession consentie par le saint-siége à l'état. De cette façon, le pape cède sans livrer ostensiblement le principe du droit de propriété pour l'église, et l'Espagne obtient ce qu'on demandait pour elle, c'est-à-dire la vente totale des

propriétés immobilières de l'église. Le cabinet de Madrid se propose de présenter aux cortès, qui vont s'ouvrir bientôt, une loi destinée à assurer l'exécution de cette convention. La somme affectée au clergé dans le budget sera portée de 170 millions de réaux à 200 millions. D'un autre côté, on calcule que le produit de la vente des propriétés religieuses pourra s'élever, au profit de l'état, à 4 milliards de réaux. Le mérite essentiel de cette solution est d'en finir avec des difficultés et des luttes incessantes entre le pouvoir religieux et l'état. La convention qui vient d'être signée, outre ses résultats économiques, peut avoir aussi de sérieuses conséquences politiques. Jusqu'ici en effet, le désamortissement était un des embarras, une des causes de division du parti modéré espagnol. Le parti modéré ne pouvait sans doute méconnaître l'opportunité, l'efficacité de cette mesure dans la situation de l'Espagne, et il adhérait au principe; mais dans la pratique il hésitait, ne voulant point avec raison recourir aux procédés révolutionnaires, et se rejetant dans l'inaction faute d'une entente avec Rome. De là des divisions au sein du parti conservateur. La cause a disparu maintenant, le saint-siége a cédé, et le parti modéré espagnol ne peut être plus papiste que le pape, bien que le fait ne fût pas cependant nouveau. Les papistes peuvent exister en Espagne comme partout; le parti modéré espagnol n'est pas moins délivré d'une difficulté sérieuse, et il y a aujourd'hui des rapprochemens possibles qui l'étaient moins il y a quelque temps. M. Rios-Rosas a une grande part dans cette situation nouvelle, et il est évidemment destiné à prendre une place importante dans les combinaisons politiques qui peuvent en découler: on le sent, si nous ne nous trompons, à Madrid, et les partis se préparent activement aux travaux et aux luttes de la session prochaine des chambres.

Une étrange et vaste conspiration, découverte à Constantinople, vient de nous rappeler que les complications européennes peuvent à tout moment s'aggraver de complications orientales. Cette conspiration, où étaient entrés tant de chefs militaires et religieux, n'était que la préparation d'une réaction formidable du musulmanisme en Turquie contre les réformes imposées par l'Occident. L'explosion a été prévenue cette fois, mais il faut reconnaître que l'éternel malade de Stamboul vient de ressentir une crise qui n'est point celle du salut, et qui ne doit pas rendre la sécurité à ses jaloux médecins occidentaux.

E. FORCADE.

ESSAIS ET NOTICES.

LA VIE ET LES FEMMES EN TOSCANE.

Life in Tuscany, by Mabel Sharman Crawford; London, 1859.

Il n'est rien de si rare qu'un livre sur l'Italie où l'on se préoccupe un peu plus des hommes que des monumens et des paysages. Quand on rencontre un de ces récits de voyage où l'auteur se dégage de la vieille tradition, c'est

assez, ce semble, pour qu'on accueille ses observations et ses souvenirs avec une attention reconnaissante. Miss ou mistress Mabel Sharman Crawford, car ce livre est évidemment d'une femme, aime les Italiens de cet amour qui châtie : si elle leur souhaite à tous de vivre sous le régime des lois et des institutions libres, elle ne les en croit pas très dignes. Toutefois, avant qu'il fût question d'un réveil de l'Italie, elle prévoyait que la Toscane n'y resterait pas insensible; elle condamnait avec raison la politique maladroite de ce grand-duc qui rendait l'un des plus doux gouvernemens de l'Italie odieux à son peuple par ses vues étroites, par sa facilité à promettre et son obstination à ne point tenir. Elle a le tort seulement en ces matières de ne pas se montrer toujours assez défiante. Sur quel fondement par exemple affirme-t-elle qu'un grand nombre des chefs du parti libéral ont renié leurs opinions en 1849, quand il est avéré au contraire que, depuis lors, les uns ont vécu dans la retraite et les autres dans l'exil, et que le seul personnage qui ne puisse entièrement repousser cette accusation se voit aujourd'hui si oublié que, même en ces derniers jours d'espérances populaires, on n'a pas une seule fois prononcé son nom? Cette injustice devait être relevée, et si l'on cherchait dans cet ouvrage autre chose que des détails intéressans sur les Italiens, peut-être faudrait-il faire appel sur plus d'un point aux sévérités de la critique. Ainsi Mme Crawford ignore l'art de composer un livre, elle parle dans le plus grand désordre des choses qui touchent à son sujet et de celles qui s'en écartent; mais oublions ces graves imperfections pour suivre l'auteur dans la partie vivante de ses souvenirs : on trouverait d'autant plus de profit à cette étude que les remarques de Mme Crawford sur les Toscans peuvent le plus souvent s'appliquer avec une entière justesse aux autres Italiens. Or le moment semble venu de dire aux Italiens avec franchise ce que pensent d'eux, de leurs institutions et de leurs mœurs, les étrangers qui les ont vus de près. S'ils ont des défauts qui tiennent à leur naturel, et qu'ils ne sauraient corriger, il est bon de les faire connaître à ceux qui ne les soupçonnent pas, de les rappeler à ceux qui en ont conscience, afin qu'ils rachètent d'un côté ce qu'ils perdent de l'autre. Dans tous les cas, il y a certains défauts plus accidentels, qui tiennent surtout à leurs institutions politiques, sociales et religieuses, et ceux-là peuvent et doivent disparaître.

Le peuple anglais étant un peuple de citoyens, ce sont des citoyens que Mme Crawford cherche d'abord en Italie, et elle exprime vivement le regret de n'en pas trouver. La raison en est, dit-elle, que leur vie se partage entre l'amour, la musique et la poésie, c'est-à-dire qu'elle est la vie frivole par excellence. Les jeunes gens ne savent pas se rendre indépendans par le travail. Ont-ils un père riche, ils s'accommodent facilement d'une servitude dorée; ils attendent avec impatience le trimestre d'une pension qui peut leur être refusée, et ils ne se demandent pas même à quel saint ils se voueraient si ce malheur venait un jour à les frapper. C'est pour eux comme un point d'honneur, comme la marque d'une grande naissance ou d'un rang élevé, que de s'endormir dans une constante oisiveté. « Gagner sa vie, » cette nécessité si morale qu'exprime un mot si cruel, est pour les Italiens qui s'y voient réduits un signe d'infériorité sociale. Dans les hautes et les moyennes classes, les oisifs se comptent par dizaines, les travailleurs par unités. De là

cet abaissement de quiconque ne peut, comme on dit chez nous, vivre de ses rentes; de là ce manque absolu de dignité dans le commerce, qui se réduit pour Mme Crawford à l'absence du *fixed price* si cher aux Anglais, mais dont il y a bien d'autres symptômes. Si l'habitude de marchander, encore trop répandue en France, a pour premier résultat de faire de l'acheteur pour le marchand une dupe et du marchand pour l'acheteur un fripon, cet usage devient, par l'exagération, bien plus avilissant et plus funeste en Italie, puisqu'après avoir demandé trois, quatre, dix fois la valeur d'un objet, on finit presque toujours par se rendre au prix de l'acheteur avec un ignominieux *quanto vuol dar mi?* (combien voulez-vous donner?) pour transition.

Une autre marque de la frivolité italienne suivant Mme Crawford, c'est qu'on ne sait point, dans ce pays, mettre le prix aux choses. Ici il ne s'agit plus de commerce sans doute, mais encore d'appréciation. L'objet est différent, l'effet est le même. Ainsi les Italiens, en général, n'ont pas moins d'enthousiasme pour un danseur célèbre que pour un grand politique : l'un et l'autre font la gloire de leur pays. Si extraordinaire que ce travers puisse paraître, l'accusation n'est pas sans fondement. Il n'y a pas bien longtemps qu'un Italien illustre, dans une conversation sur l'Italie, nous faisait remarquer le grand rôle qu'elle joue dans le monde. C'était l'époque où M. de Cavour posait avec tant d'éclat la question italienne dans le congrès de Paris, tandis que Mmes Ristori et Mme Alboni, Mme Rosati et Mme Ferraris, faisaient grand bruit à la salle Ventadour et à l'Opéra. « Voyez, nous disait le grand exilé, l'Italie partout, l'Italie toujours! » Il s'oubliait, hélas! lui-même, et ne songeait pas que ses nombreux amis, ceux qui ne l'avaient jamais vu comme ceux à qui il donnait sa main loyale, se demandaient chaque jour avec anxiété si la science était parvenue à arrêter la maladie qui devait si tôt l'enlever!

Ainsi le mal est réel. Quelle en peut être la cause? Mme Crawford fait sagement de ne point la voir dans le climat. Le climat d'abord était à peu près le même aux temps de l'ancienne Rome et des républiques italiennes; ensuite, méritât-il de devenir le bouc émissaire, ce serait juste tout au plus pour les Napolitains et les Siciliens. On oublie trop en vérité que Milan et Venise, situées au pied des Alpes, mais à une assez grande distance pour n'en être pas protégées contre les vents qui dévastent les hautes cimes, sont à la même latitude que Grenoble, dont la réputation, par rapport au climat, n'est pas des meilleures, et que l'aimable Florence elle-même est plus au nord que notre Montpellier, où l'on gèle aussi bien qu'à Paris, quoique plus sèchement. La Toscane n'a même pas cet avantage d'un froid sec et par conséquent sain; le ciel s'y couvre plus souvent qu'on ne le voudrait, les nuages y crèvent avec une prodigalité quelquefois inutile : peu s'en faut que Mme Crawford ne proclame qu'il n'y a ni plus de pluie ni plus de brouillards sur les bords de la Tamise. On peut savoir aujourd'hui ce que nos soldats pensent à ce sujet de la Lombardie et de Rome. Admettons, pour échapper à toute exagération, qu'une différence existe en faveur de l'Italie : n'est-elle pas plus que compensée par l'inhabileté des habitans à se préserver du froid? Mme Crawford raconte assez plaisamment qu'ayant demandé un jour au propriétaire d'une maison meublée si les cheminées fumaient dans les appartemens qu'il offrait de louer, cet homme naïf lui ré-

pondit d'un air ébahi : « Certainement elles fument! » du ton dont il aurait dit : « Certainement le feu brûle, certainement l'eau mouille! » Il est, après tout, fort heureux que le climat entre pour une faible part dans la mollesse et la frivolité des Italiens, puisqu'une pareille cause ne laisserait aucun espoir de transformation morale. De toute autre difficulté, quelle qu'elle soit, on aura moins de peine à triompher. La seule que signale M[me] Crawford, c'est, — qu'on ne s'étonne pas trop, — le bas prix des choses les plus nécessaires à la vie. Quand il y faut si peu d'argent, quand les objets ailleurs les plus chers s'y vendent pour des sommes qui font rire un Anglais, qu'y a-t-il de surprenant que des hommes qui ne sentent ni l'aiguillon de la faim, ni les entraînemens d'une lutte nécessaire, ne travaillent qu'à leur corps défendant? Où manque la souffrance physique, il semble que l'ambition devrait suffire; malheureusement elle n'est pas à la portée de toutes les intelligences, et elle est à peu près interdite aux Italiens. Sous des gouvernemens peu populaires et généralement économes, les uns se tiennent à l'écart par dignité et par respect d'eux-mêmes, les autres parce qu'on n'a pas besoin d'eux. La tentation est donc grande de vivre légèrement et de ne s'occuper que d'objets frivoles, et si la faute en est, pour une part, à ceux qui y cèdent, M[me] Crawford peut dire sans injustice que les vrais coupables sont les gouvernemens. Quand, pour une cause quelconque, les peuples s'abaissent, il est fort difficile qu'ils se relèvent, si on ne leur tend une main secourable. Et cette main, qui peut la leur tendre, sinon les hommes qu'ils ont chargés ou qu'on a chargés de les conduire? Si les Italiens doutent trop d'eux-mêmes, il n'en serait que plus nécessaire de leur rendre le courage, de ne pas accueillir avec trop de complaisance les aveux de leur découragement. Une personne attachée aux idées libérales, remarque M[me] Crawford, lui disait un jour : « *Siamo troppo cattivi per le libere istituzioni* (nous sommes trop corrompus pour les institutions libres). » Ainsi ces institutions, qui ont pour effet principal de rendre l'homme meilleur en lui donnant le sentiment de sa dignité et de ses droits, ne seraient possibles qu'avec un peuple parfait! M[me] Crawford peut le croire, ce n'était pas un vrai libéral qui tenait ce propos, mais un de ces égoïstes qui s'accommodent trop bien du *statu quo* pour écouter la voix de la raison, et dont parle le poète :

... Video meliora proboque,
Deteriora sequor...

Au reste, s'il y a des erreurs dans l'analyse des causes, on trouverait sans peine de l'exagération dans l'exposé des effets. Pour ne parler que de la Toscane, il semble qu'on n'y devrait trouver que des frivolités de tout âge; mais quiconque a vécu dans ce beau pays peut-il oublier ces réunions multipliées d'hommes sérieux que fréquente avec empressement la jeunesse, où les lettres, les sciences, la politique, sont sans cesse à l'ordre du jour, où le goût de l'étude se propage avec tant de succès et de rapidité, qu'une vente de livres devient un événement (1)? Faute d'observer d'assez près ce

(1) Quel étranger, par exemple, n'a vu s'ouvrir devant lui la maison de M. Vieusseux, de ce respectable vieillard qui, sans être Italien, et dans sa modeste condition de libraire, a su, depuis tant d'années, grouper autour de lui toutes les forces vives du

côté si remarquable de la vie toscane, Mme Crawford a pu émettre sur les Toscans des opinions que les événemens devaient bientôt démentir, en prouvant que cette noble population saurait agir quand un heureux concours de circonstances l'aurait débarrassée de ce cauchemar de l'impuissance italienne. Dans toute l'Italie la force est latente, et pour soulever ce grand corps il suffit d'un levier. Est-ce donc une preuve de frivolité que ces haines vigoureuses et durables qui vont sur quelques points, — ce n'est pas dans la douce Toscane, — jusqu'à l'emploi du couteau? L'on eût bien étonné Molière en lui disant que des hommes capables de passions violentes qui durent déjà depuis près d'un demi-siècle sont des êtres plus frivoles que le reste des humains. Qu'eût-il dit, ce grand observateur, de ces *jeunes freluquets* qui, au premier bruit d'une guerre probable, abandonnaient leurs palais, renonçaient à une vie de luxe et de jouissances faciles, pour revêtir des habits grossiers et faire au camp ou à la caserne, en attendant l'heure de la bataille, les plus rebutantes corvées du soldat? Qu'eût-il dit surtout en voyant qu'ils sacrifiaient tout, jusqu'à leur vie, pour affranchir des frères d'une servitude qui ne pesait qu'indirectement sur eux-mêmes? Non, la frivolité n'est pas un mal plus sérieux en Italie qu'ailleurs, et, en supposant que des circonstances extérieures l'y aient rendue plus sensible, les Italiens ont, pour s'en guérir, des moyens qui nous manquent, ou que nous n'avons pas au même degré qu'eux. Tout est à faire dans leur organisation politique et sociale. Quel magnifique champ ouvert à leur activité!

Il ne faut, par malheur, demander rien de complet à Mme Crawford; on ne peut que recueillir çà et là des observations judicieuses et intéressantes. L'auteur donne ainsi sur l'église romaine quelques détails qu'il est bon de noter. La religion est à ses yeux une des causes qui empêchent les Italiens d'acquérir les vertus civiques, et le nombre considérable de tricornes et de béguins qu'elle rencontre dans les rues lui donne visiblement de l'humeur. Elle va même jusqu'à s'étonner qu'il y ait des niches à tous les carrefours, et des madones ou des saints dans toutes ces niches. C'est mal connaître les Italiens. Le culte en plein vent n'est pas une des moindres curiosités de l'Italie. Quelle n'eût pas été la surprise de Mme Crawford, si elle avait vu au fond d'un cul-de-sac, dans la rue Porta-Rossa par exemple, une madone entourée de plusieurs centaines de cierges allumés et de braves gens agenouillés, qui chantaient à tue-tête des litanies en son honneur!

La religion règne donc en Italie, mais surtout par les formes et pour la politique : elle y est devenue en quelque sorte une institution d'état. Il existe à Florence une admirable association qui a pour but d'exercer en grand ce qu'on appelle ailleurs, et dans un sens plus restreint, l'assistance publique. Pour faire tout le bien que se proposaient ses fondateurs, il a fallu que cette association prît les dehors d'un ordre religieux, qu'elle se composât de pénitens et qu'elle s'appelât la *confrérie de la Miséricorde*. Les braves gens et les hommes distingués qui en font partie en sont quittes, je le sais bien, pour s'affubler d'une robe blanche et d'un capuchon de même couleur qui retombe sur la figure, ne laissant que deux trous à la place des yeux,

pays, les jeunes gens qui en sont l'avenir et les hommes d'élite qui en sont déjà l'honneur?

afin que le pénitent puisse se conduire. Ce travestissement ne déplaît point aux Italiens les plus graves. Dans le midi de la France, où il y a aussi des pénitens blancs, bleus et gris, on ne trouve guère pour s'enrôler dans ces confréries que des hommes du peuple ou des fanatiques; mais il faut reconnaître que les confréries françaises ne sont en quelque sorte que des compagnies de secours mutuels religieusement organisées, pour qui tout homme non pénitent est un étranger, et tout pénitent ayant la ceinture d'une autre couleur un rival. A Florence au contraire, les services rendus s'étendent à toute la ville, et la *confrérie de la Miséricorde* ne mériterait que des éloges, si elle sacrifiait un peu moins au goût public pour les pompes extérieures. Après tout, peut-être a-t-on tort de souhaiter que les Florentins renoncent à un goût qui est si fort dans le génie méridional. M[me] Crawford, quoique hérétique, a été saisie de la splendeur incomparable de quelques grandes funérailles auxquelles il lui a été donné d'assister, et je m'étonne qu'elle n'ait rien dit d'un spectacle plus remarquable encore à mon avis, je veux dire l'enterrement du commun des martyrs. J'en parlerais ici volontiers, s'il n'en avait été récemment question dans la *Revue* (1). Ces pénitens qui emportent leur proie au pas de course en psalmodiant au plus vite les prières des morts, ces torches qui jettent une lumière agitée, sombre, vigoureuse, presque fantastique, et qui les font ressembler à des fantômes, ces pauvres cadavres qui s'en vont en terre sans amis, sans parens, à la nuit noire, dans ces rues dont les grands palais sombres augmentent l'obscurité, tout cela laisse dans l'âme un souvenir qui ne s'efface point. Il semble que la riante Florence veuille cacher à ses hôtes qu'on n'est pas immortel au sein de tant de délices. Plus de lenteur et de gravité conviendrait mieux peut-être, et donnerait à ces tristes cérémonies leur véritable caractère. Cependant personne n'en souffre, et l'on n'en saurait dire autant de toutes celles où les vivans sont intéressés. M[me] Crawford en rapporte plusieurs exemples qui lui ont laissé une désagréable impression.

C'est l'usage en Toscane de bénir les maisons à l'intérieur durant la semaine sainte, ce qui est, suivant les esprits mal faits, un excellent moyen, sinon de voir ce qui s'y passe, du moins de juger l'esprit, le caractère, les idées des habitans, par leur mobilier, par les images qu'ils accrochent aux murailles, par l'absence ou la présence des crucifix, des madones, des bénitiers, etc. Tout est soumis à cette inspection, même les appartemens des étrangers dont la religion est inconnue. Un jour, M[me] Crawford était paisiblement chez elle, soudain elle entend sa porte s'ouvrir avec fracas; personne pourtant n'avait frappé : premier motif de mécontentement. Une procession entre, composée d'un prêtre « jeune et de haute taille, » en surplis, et de deux ou trois enfans tout de blanc habillés. L'officiant, conduit par un domestique et suivi de ses acolytes, parcourt avec gravité tout l'appartement en marmottant des prières. M[me] Crawford, choquée de ce sans-gêne et « comprenant que cette visite n'était pas pour elle, » s'abstint de se lever, elle se borna à suivre des yeux ce singulier spectacle; mais, ô colère! ô *shocking!* on ne s'arrête pas même au seuil de sa chambre à coucher, on y entre, on en

(1) Voyez, dans la *Revue* du 15 mai 1859, les souvenirs de Toscane réunis sous le titre de *Pichichia*.

surprend la nudité tout anglaise, on la bénit comme tout le reste, tandis qu'un des enfans « avec un petit vase qui contenait de l'eau arrosait les dalles. » Cette eau, comme l'appelle simplement l'hérétique, c'est l'eau bénite, de même que la semaine sainte prend le nom de semaine de la Passion. Il faut cependant rendre justice à Mme Crawford : si cette visite imprévue lui causa une grande irritation nerveuse, il n'y parut que dans ses yeux, et quand elle a écrit son livre, elle avait repris assez de calme pour en parler froidement et sans phrases. Toute sa vengeance est de rapporter quelques autres cérémonies religieuses du même temps. Avant ou après la bénédiction dont on vient de parler, le prêtre écrit le nom de tous les habitans de la maison qui sont en âge de se présenter au confessionnal, afin de savoir tous ceux qui dans la ville feront ou ne feront pas leurs pâques. Quelques jours après cette fête, il fait encore sa tournée dans les maisons, son registre à la main, pour recueillir les billets de confession. Sans doute il n'y a point de pénalité immédiate pour les délinquans, mais ils sont déclarés dès ce moment incapables de la moindre charge publique, et s'il y a du bruit dans le quartier, des suspects à jeter en prison par mesure préventive, ils sont assurés de la préférence. Cet usage en a produit un autre, qui en est la conséquence naturelle, et qui pourrait prendre sa place au chapitre des petites industries de la Toscane. Comme il y a force gens que les fourches caudines du confessionnal épouvantent, et qui pourtant n'ont pas assez de stoïcisme pour renoncer aux avantages qu'elles procurent, il se trouve des âmes complaisantes qui courent les confessionnaux pour y confier aux prêtres les fautes de leurs cliens. C'est là une excellente branche de commerce, et ce petit service rapporte de gros bénéfices.

On voit par là que si le catholicisme règne toujours en Italie, Mme Crawford n'a pas tort d'affirmer qu'il a singulièrement perdu de son empire sur les classes élevées. Par convenance, par timidité, elles suivent encore les pratiques; mais l'esprit de la religion s'est retiré de leur cœur. Quant au gros de la nation, il y est resté plus fidèle. On trouve bien dans le peuple des catholiques qui conservent tout leur respect pour la religion, au point de n'en avoir plus pour ses ministres; mais ce sont là les esprits forts parmi les croyans, et par conséquent les moins nombreux : les autres, incapables d'une distinction si subtile et si périlleuse pour la foi, ne se font remarquer que par leur superstition et leur crédulité à toute épreuve.

La meilleure partie du livre de Mme Crawford est consacrée aux femmes. Si l'Angleterre est pour elle l'ombilic du monde, si les coutumes anglaises sont la mesure d'après laquelle il faut juger celles des autres peuples, la femme anglaise est à ses yeux la pierre angulaire de l'édifice social. Ici l'orgueil national est doublé de l'orgueil du sexe, et, quelques réserves qu'on puisse faire, il faut avouer qu'il y a de fortes raisons en faveur de ce dernier. En Italie, dit Mme Crawford, les femmes ne sont pas voilées comme dans les rues d'Orient, ni claquemurées comme dans les harems, mais elles n'y sont guère plus considérées; c'est à peine si on les tient pour des animaux raisonnables. Or une race qui subit un mépris, même immérité, finit toujours par en devenir digne. « Si une femme anglaise est supérieure à une femme italienne, la faute n'en est pas à la nature, mais à cette habitude de déprimer la femme. » Quelle est par exemple la condition de la veuve, qui

a des droits si évidens à la liberté? Elle a l'expérience que les mœurs françaises jugent incompatible avec l'état de jeune fille, et elle a rempli son devoir envers la société. C'est pourquoi en Angleterre elle est libre de voyager, de vivre seule à la ville ou à la campagne, sans que personne y trouve à redire. Nous ne sommes ni si généreux ni si justes en France. Qu'une veuve conduise elle-même ses affaires, nous y voulons bien consentir; mais pour peu qu'elle ait la bouche garnie de dents blanches et la tête parée de cheveux noirs, souffririons-nous qu'elle vécût sans chaperon? Et si la mort lui a enlevé ses protecteurs naturels, il faut qu'elle s'en procure sur place et à prix d'or : ainsi le veut la morale. Nous faisons la veuve esclave, parce qu'un renom de chasteté nous paraît pour elle le premier des biens; les Anglais la font libre, parce qu'ils n'en connaissent pas de plus grand que la liberté. Chez nous, la veuve est malheureuse, mais entourée d'une auréole de poésie; chez eux, elle est heureuse, mais elle a des chances de devenir une virago. On pourra juger de ce qu'elle est en Italie par la conversation que rapporte Mme Crawford.

— Ma vie est un tourment, lui disait une jeune Florentine.

— Pourquoi donc?

— Oh! *il signor* Carlo est si méchant! Il me persécute par tous les moyens.

— Quel est donc ce *signor* Carlo, et quels droits a-t-il sur vous?

— *Il signor* Carlo! C'est un prêtre que mon mari, en mourant, a placé près de moi pour surveiller ma conduite et diriger mes affaires. C'est vraiment insupportable. Il ne se passe pas de soir qu'il ne me demande un compte exact de l'emploi de ma journée et de mes dépenses; s'il trouve qu'elles excèdent d'un ou deux *pauls* celles des jours précédens, il fronce le sourcil et me signifie de n'y pas revenir. S'il voit du feu dans la cheminée, il me reproche mon extravagance : « *Signora* Teresa, il ne faut pas faire ainsi! » Ai-je besoin d'un bonnet ou d'une robe, combien de semaines ne dois-je pas supplier avant d'obtenir l'argent nécessaire pour acheter ces objets! Il me traite comme une enfant, quoique j'aie dépassé la trentaine. Ah! que je voudrais être Anglaise!

— Mais pourquoi permettez-vous au *signor* Carlo de tenir tout votre argent dans ses mains et de vous fatiguer de sa présence et de ses services?

— *Cara mia*, comment pourrais-je faire autrement, puisque mon mari a voulu que tous mes revenus fussent entre les mains du *signor* Carlo? Et ce n'est pas ce qu'il y a de plus pénible dans ma situation : croiriez-vous qu'*il signor* Carlo m'épie sans cesse et surveille la moindre de mes actions?

— Pourquoi le lui permettez-vous? pourquoi ne lui dites-vous pas, une fois pour toutes, que vous voulez agir comme il vous plaît?

— Je voudrais le pouvoir, mais il me tient complétement sous sa dépendance, car mon mari a voulu que mon douaire passât à un membre de sa famille, si je n'avais pas la réputation d'une *buona vedova*, et si je n'apportais la plus grande discrétion dans ma conduite.

— Voulez-vous dire qu'*il signor* Carlo est aussi chargé de vous juger sur ce chapitre?

— Hélas! oui. Il est toujours à chercher si j'ai un amant. Il se croit bien rusé, j'en suis sûre; mais, tout clairvoyant qu'il est, il ne s'est jamais aperçu que Beppo vient ici.

— Et qui est Beppo?

— Un jeune officier d'une famille noble de Pise, avec qui je suis engagée. Par malheur, il est trop pauvre pour se marier à présent, et il faut que nous attendions qu'il soit monté en grade pour avoir un peu plus d'aisance.

— Vous perdrez votre douaire, j'imagine, si vous vous remariez?

— Sans doute, et même si l'on savait que je suis engagée. C'est très drôle de voir comme Beppo se sauve quand *il signor* Carlo arrive à l'improviste.

— Vous devez ardemment désirer de voir la fin de ce supplice?

— Je ne vivrais plus sans cette espérance, ou du moins je ne vivrais pas comme maintenant. Si ce n'était par amour pour Beppo, je ferais certainement un coup de tête.

Il faut dire, à l'honneur des maris italiens, qu'ils ne ressemblent pas tous au tyran posthume de cette infortunée, et qu'ils laissent expirer leur domination avec leur vie; mais ils ont généralement du bon sens de leurs femmes une si petite idée, qu'en mourant ils chargent un tiers, et trop souvent un prêtre, de surveiller et de gérer les affaires de leur veuve. De quoi peut s'occuper une femme qu'on tient ainsi en chartre privée, si ce n'est de futilités et de toilette? La *signora* Teresa n'était point à cet égard plus sage que ses belles compatriotes. « Je suis une extravagante, disait-elle; j'ai un nombre impossible de robes, de bonnets et de chapeaux, et presque tout l'argent qu'*il signor* Carlo me laisse dans ma poche, je l'emploie à acheter des parures nouvelles ou à prendre des billets à la loterie. »

En parlant des femmes mariées, Mme Crawford use de plus de réserve et regrette moins la liberté. La raison s'en conçoit aisément. En Angleterre, la liberté règne pour les femmes avant et après le mariage; mais tant qu'elles sont, comme dit le code, en puissance de mari, toute revendication de liberté semblerait un symptôme de révolte. Il y a cependant une limite à toutes choses, et c'est cette limite, sagement observée en Angleterre, qu'on franchit en Italie. Mme Crawford connaissait une jeune femme dont le mari était dans le commerce. Certaines affaires appelaient ce négociant à Gênes, d'autres plus importantes le retenaient à Florence, et il ne pouvait remettre ni celles-ci ni celles-là. Comment faire? Il finit par décider que sa femme se rendrait à Gênes en son lieu et place, et que, pour n'avoir pas l'air d'une aventurière, elle emmènerait son petit garçon; mais cet enfant ne suffit point pour rendre sa mère respectable. Durant tout le voyage, sur le chemin de fer de Florence à Livourne, sur le bateau à vapeur de Livourne à Gênes, tout le monde la regardait avec dédain, presque avec mépris; elle eut à repousser des offres de service qui étaient autant d'insultes. Au seul souvenir des humiliations qu'elle avait souffertes, la pauvre femme versait d'abondantes larmes. Telles sont à ce sujet les exigences de l'opinion en Italie, qu'une vieille servante dont l'hyménée se perdait dans la nuit des temps regardait comme une chose très inconvenante d'être vue seule dans une ville où elle n'était point connue, et disait à Mme Crawford qu'elle ne pourrait jamais s'y résigner.

Ces mœurs n'auraient rien d'extraordinaire, si les classes moyennes en Italie, surtout les classes inférieures, avaient pour la femme ce culte et ce respect dont la chevalerie donna le premier modèle; mais ce qui les rend inexplicables, c'est que dans le peuple la femme n'est guère que la servante

de son mari. Un aimable et sérieux écrivain, qui connaît parfaitement ces matières, Mme la princesse de Belgiojoso, montrait dernièrement ici même (1), et avec beaucoup de bonheur, cette condition subalterne de la femme en Lombardie. Mme Crawford reproduit les mêmes observations pour la Toscane. Quand le travail est fini et que le mari sort, la ménagère doit rester au logis. « Il ferait beau voir, disait l'une de ces créatures dévouées, mon mari m'emmener à la promenade! Comme cela ferait rire les voisins! comme ils nous montreraient au doigt en nous voyant sortir ensemble, bras dessus, bras dessous, comme deux amoureux, ou côte à côte, en voiture, nous prodiguant les mots tendres, mon cœur, mon âme, et mille autres fadaises! Non, non, les femmes doivent rester à la maison pour la nettoyer, épousseter les meubles et faire la cuisine! Si nous voulons que la vie soit supportable et que la paix règne dans le ménage, il faut que nous sachions endurer avec douceur et patience un regard sévère, une parole dure... » Mme Crawford n'a vu dans ce langage que le signe de l'asservissement, de l'avilissement de la femme, et il ne paraît point qu'elle en ait été attendrie. Cependant, si les femmes qui raisonnent de la sorte sont nombreuses en Italie, le bonheur domestique n'y doit pas être si rare, car on chercherait vainement un meilleur moyen de l'assurer. Certes on ne peut dire que les vertus de leur état font défaut à ces épouses fidèles, à ces bonnes mères de famille : elles manquent peut-être d'élévation, d'idéal, de poésie; mais on ne saurait sans injustice les accuser de tyrannie, d'insubordination ni de frivolité. Enfin comment concilier la sévérité des mœurs en Italie par rapport à la vie extérieure des femmes avec la tolérance qu'on y professe par rapport à l'amour? Il semble que chacun soit César et qu'aucune femme ne doive être soupçonnée, et cependant on admet ces cavaliers servans dont il est bien surprenant que Mme Crawford n'ait pas dit un mot, et il n'y a qu'indulgence pour toute beauté qui n'a qu'un amant à la fois, pourvu qu'elle soit séparée de son mari. Ce qui ne se pardonne pas, c'est de se vendre; mais se rendre et se donner, c'est obéir à la voix du cœur, qui est le maître de la vie humaine, et l'on a tout dit contre une accusation d'intrigue ou de liaison amoureuse quand on répond : « Elle l'aimait! » Comme les Français, les Italiens ne veulent pas de scandale; seulement nous en voyons où ils n'en voient pas, et réciproquement.

Après la veuve et la femme mariée, c'est le tour de la jeune fille. Mme Crawford insiste toujours sur la privation absolue de liberté; mais ici elle exagère visiblement. Elle avait des billets pour la cérémonie du lavement des pieds au palais Pitti, cérémonie présidée par le grand-duc lui-même, et elle voulait y conduire la fille de son hôtesse. Il y avait à peine dix minutes de chemin; cependant la mère prudente refusa son consentement, sous prétexte qu'elle n'avait sous la main aucun membre de sa famille pour conduire la jeune personne. De là Mme Crawford se hâte de conclure, par une généralisation hardie, que les jeunes Florentines ne peuvent sortir qu'accompagnées d'un très proche parent. Ici l'erreur est manifeste, et il faut croire, ou que Mme Crawford était encore peu connue, ou que la mère craignait que sa fille ne saisît l'occasion pour échanger quelques signes avec son amant, ou

(1) Voyez, dans la *Revue* du 15 mai et du 1er juin, *Rachel, histoire lombarde*.

admettre mille autres raisons que nous ne saurions deviner. Sans généraliser un pareil exemple, on peut remarquer que l'habitude de vivre trop constamment sous la protection d'autrui a pour les jeunes filles des conséquences très diverses, mais également déplorables. D'abord, si le hasard fait qu'elles soient un seul instant livrées à elles-mêmes, elles sont incapables de vaincre la moindre difficulté. Ensuite elles n'ont le droit ni de choisir un mari, ni même de refuser celui qu'acceptent leurs parens; n'osant résister en face, elles font mille manœuvres souterraines qui leur apprennent l'hypocrisie et les préparent au vice. Dans les rues, elles répondent par des œillades assassines aux regards audacieux des passans qui leur plaisent: où une Anglaise verrait un outrage, elles ne voient qu'un hommage rendu à leur beauté. C'est surtout à l'église qu'elles font leurs conquêtes : elles s'y présentent toujours sous les armes. Un jeune homme qui n'est remarquable, en apparence du moins, que par ses favoris ou ses moustaches se place debout devant celle qu'il a choisie, et, la couvant des yeux, il boit, comme dit le poète, un profond amour. En sortant de l'église, il offre de l'eau bénite, suit la belle dans la rue, apprend ainsi où elle demeure : huit jours après, il est son amant ou il demande sa main.

C'est ainsi que vont les choses en Italie, à la vapeur. Il n'est pas jusqu'aux mariages de raison qu'on ne mène assez brusquement, témoin celui que raconte Mme Crawford. Durant l'été de 1856, une veuve de Pérouse s'était rendue avec sa fille aux bains de Livourne. Tous les regards étaient pour la *bella Perugiana,* comme on l'appelait, car elle avait la taille et le teint d'une Anglaise avec les cheveux et les yeux d'une Italienne, assemblage, ajoute Mme Crawford, aussi rare que séduisant. On passait et repassait devant sa porte, si bien que les fonctions de sa mère, qui s'était érigée en duègne, n'étaient pas une sinécure. Pour lui rendre justice, la mère était à la hauteur de sa tâche. Elle avait congédié tous ses domestiques, de peur qu'ils ne fussent des intermédiaires pour les messages d'amour. Elle et sa fille faisaient toute la besogne de leur intérieur, avec cette différence que la *bella Perugiana* s'en acquittait au plus mal. Un jour, en secouant par la fenêtre le linge dont elle essuyait les meubles, elle le laissa tomber par négligence dans la cour d'un café qui se trouvait au-dessous. Comme l'appartement n'était qu'au premier étage, le mal fut aisément réparé; il se trouva, à point nommé, un bon jeune homme, plein de complaisance, pour renvoyer l'objet aux belles mains qui l'avaient laissé tomber. Les semaines s'écoulèrent. La mère vigilante avait toutes les raisons du monde d'être contente de sa fille, si ce n'est qu'elle était d'une maladresse extrême, et que presque chaque jour elle laissait tomber quelque chose par la fenêtre... Les conseils, les leçons, les reproches, n'y pouvaient rien. Enfin le paquet si complaisamment renvoyé se trompa un jour d'adresse; la mère y trouva une lettre, du papier, de l'encre, des plumes, toute une provision qu'il était sans doute urgent de renouveler. Grande fut la colère; bientôt la lutte recommença, mais la surveillance finit par rester victorieuse. La belle « se brisa les ailes contre les barreaux de sa cage, » et quand elle partit de Livourne, elle était fiancée à un riche seigneur qui n'était pas son officieux du café. Elle avait un titre, « et, ajoute amèrement Mme Crawford, de la fortune : que pouvait-elle désirer de plus? »

Mme Crawford s'emporte contre la tyrannique surveillance qui arrive à conclure de pareilles unions. Je ne sais si la surveillance est aussi inutile en Angleterre qu'elle y paraît odieuse; mais on ne saurait en nier l'utilité dans un pays où le tempérament et l'imagination sont embrasés par le soleil brûlant du midi. Cette attention que les Italiens portent au mariage de leurs enfans a d'ailleurs donné naissance à une institution qui a déjà ses titres de noblesse, et dont le principe est excellent, je veux dire le *Mont-des-Filles,* comme on l'appelait autrefois, et la *Société de Saint-Jean-Baptiste,* comme on l'appelle aujourd'hui. On donne aux pauvres filles, quand elles se marient, une dot de 50 écus, environ 275 francs de notre monnaie. Si modique que soit cette somme, elle n'est pas sans importance en Italie pour des gens de cette condition. A quel prix cependant ne faut-il pas acheter cette faveur! Les filles nubiles qui y prétendent doivent avoir rempli jusque-là leurs devoirs religieux avec une exactitude scrupuleuse; chaque fois qu'elles manquent d'assister à l'office, elles sont tenues de présenter une excuse : à la troisième absence, elles perdent tous leurs droits, fussent-elles les plus vertueuses du monde. A trente-cinq ans, si elles n'ont pas trouvé un mari, elles sont mises à la réforme et ne peuvent plus rien obtenir. Quoi de plus propre à encourager l'hypocrisie et la chasse aux maris? C'est ainsi qu'il est toujours facile de dénaturer les meilleures institutions.

Rien ne contribue plus à l'abaissement des femmes que l'éducation qu'elles reçoivent, ou plutôt l'ignorance d'où leurs familles ne jugent pas à propos de les tirer. Il n'y a pas de pays en Europe où l'on ne puisse faire, sur ce point, le procès aux institutions; mais ce que Mme Crawford rapporte de la Toscane dépasse toute croyance. Comme il n'est pas facile aux hommes d'observer les jeunes filles, et que l'accès des établissemens où s'écoulent stérilement leurs plus précieuses années est à peu près interdit, il faut, sinon croire Mme Crawford sur parole, du moins l'écouter avec la curiosité qu'un sujet si peu connu mérite, et avec l'attention que commande sa sincérité.

C'est un fait admis que l'instruction est surtout répandue dans les pays protestans; parmi ceux qui n'ont pas secoué les lois de l'église, on peut suivre du nord au midi les fâcheux résultats de l'ignorance. Que dire pourtant de l'Italie sous ce rapport? Non-seulement l'ignorance règne dans le peuple italien, mais la petite bourgeoisie elle-même n'a pas encore su s'en affranchir. Mme Crawford cite à ce propos l'exemple d'une personne qu'elle vit aux bains de Monte-Catini, et qui était la femme d'un fonctionnaire d'un rang honorable. Eh bien! cette excellente mère de famille, dont l'extérieur et la tenue commandaient le respect, ne savait ni lire ni écrire. Le piquant de l'affaire, c'est qu'elle était fille d'un maître d'école. Comme Mme Crawford lui marquait sa surprise : « Mon père, répondit la pauvre femme, pensait que de semblables connaissances sont inutiles à notre sexe, et que l'avantage que j'en retirerais ne valait pas le dérangement et le mal que nous nous donnerions tous deux, lui pour enseigner, moi pour apprendre. » Veut-on se rabattre sur ce qu'on appelle dans la péninsule les *éducations brillantes?* Deux jeunes filles qu'on présenta un jour à Mme Crawford passaient pour des modèles; elles excitaient la jalousie de toutes les mères. Ces petites merveilles savaient jouer passablement du piano, balbutier quelques mots de français, dire en anglais *good morning* et *good night*. Du reste,

elles ne pouvaient écrire qu'en caractères gros et mal formés, comme les enfans, et sur des feuilles rayées; elles ignoraient si complétement l'histoire et la géographie, qu'elles ne se doutaient même pas qu'il existât de par le monde un lac de Côme. Une autre, une jolie Florentine, demandait à Mme Crawford si Londres était plus loin que l'Amérique. Sur la réponse qui lui fut faite que c'était le contraire, la pauvre enfant garda un instant le silence, et Mme Crawford crut naïvement que c'était par honte de son erreur. Quel ne fut donc pas son étonnement quand elle entendit sa jeune interlocutrice reprendre la parole pour émettre la réflexion suivante : « Mon Dieu! quelle grande ville doit être l'Amérique! » Un assez long séjour en Toscane ne nous a laissé le souvenir de rien d'aussi excentrique en ce genre. Toutefois nous n'oserions penser que Mme Crawford ait mal entendu et se soit trompée. C'est dans son penchant à généraliser que consiste, je le crois, sa principale erreur. Ce qui me paraît le plus significatif, c'est une visite qu'elle fit dans une des premières institutions de Florence un jour d'examens publics, où par conséquent tout était préparé d'avance pour jeter, comme on dit, de la poudre aux yeux de l'auditoire. Ces examens de parade, où l'on demande gravement à des élèves de dix à seize ans combien il y a de voyelles dans la langue italienne, et autres niaiseries de même force, font tristement sourire Mme Crawford, et en se retirant elle a peine à dire ce qui l'étonne le plus, l'incapacité des maîtres ou l'ignorance des disciples.

La conclusion que Mme Crawford tire de ces observations minutieuses, c'est qu'avant, pendant et après le mariage, le foyer domestique, en Italie, est constitué contrairement à tous les principes que suggère le bon sens, et qu'une organisation sociale qui supprime ou rend si difficiles les vertus domestiques est également contraire aux vertus publiques. Heureusement cette conclusion ne saurait être admise dans toute sa rigueur. Le dévouement à la cause nationale, l'enthousiasme patriotique paraît-il moindre chez les femmes que chez les hommes? N'ont-elles pas su, pendant de longues années, s'imposer les plus durs sacrifices, se priver des plaisirs qu'elles recherchent d'ordinaire, plutôt que de les partager avec l'étranger ou de les prendre sous ses yeux et à son profit? Ces femmes héroïques, dignes des anciens temps, qui, après avoir perdu sur les champs de bataille, en 1848, les premiers-nés de leurs enfans, n'ont point hésité, onze ans après, à sacrifier les autres, à qui persuadera-t-on qu'elles sont peu capables des nobles sentimens qui élèvent l'âme, ou plutôt qui en révèlent l'élévation native? L'Italie a toujours été féconde en femmes supérieures : chez les anciens par leur ferme courage, au moyen âge par leur science, à l'aurore des temps modernes par leur fidélité inébranlable aux opinions religieuses qu'elles avaient adoptées. Aujourd'hui les femmes italiennes manquent peut-être de savoir et ne songent point à lutter avec leurs maris dans l'arène de la science; mais, comme ces matrones romaines dont elles semblent descendues, elles ont l'intelligence ouverte, le cœur sensible et ferme, le corps et l'âme prêts à tous les dévouemens. Que sera-ce quand l'esprit moderne, triomphant des mauvais gouvernemens, leur permettra de prendre leur essor!

On vient de voir comment Mme Crawford parle des villes, ou plutôt de ceux qui les habitent; on pourra juger tout d'abord de ce qu'elle pense des campagnes par cela seul qu'elle dit nettement que l'Italie est tout entière dans

les villes. Il y a du vrai dans cette observation, d'ailleurs si absolue, car si l'on trouve dans les campagnes des hommes doués de toutes les vertus privées, on ne saurait malheureusement nier que les villes seules contiennent des citoyens. Mme Crawford reproche leur ignorance aux paysans de la Toscane; la diffusion des lumières au sein des campagnes serait un fait trop nouveau dans les pays catholiques pour qu'on pût s'étonner de ne l'y pouvoir signaler. La superstition n'est point non plus un trait caractéristique, quoique celle des Toscans soit parfois singulière. Ainsi ils sont persuadés que si le vin, qui est leur principale récolte, fait défaut depuis plusieurs années, on doit s'en prendre à la fumée que vomissent les locomotives des chemins de fer, ou même à la suppression du carnaval, qui avait été aboli à la suite des troubles de 1848, et qui a été rétabli récemment! Certes voilà les marques d'une civilisation peu avancée, et cependant les paysans de la Toscane sont remarquables par un atticisme qu'on chercherait vainement ailleurs. Pour langue, ils n'ont point, comme leurs voisins de l'Italie du nord, un dur et affreux patois, mais l'admirable idiome du XVIe siècle que parlaient Machiavel, l'Arioste et Guicciardin. Aujourd'hui même, quand les maîtres en beau langage craignent de se laisser égarer par le goût dominant, ils se réfugient quelques mois dans ces poétiques montagnes, et s'y retrempent pour nous donner ensuite des modèles comme les écrits de M. Tommaseo.

Il faut être de mœurs naturellement délicates et exquises pour conserver ainsi sans altération grave les traditions d'une glorieuse époque; aussi les paysans de la Toscane sont-ils d'une politesse qui charme les étrangers. On sait si les Anglais sont peu sensibles à cette qualité précieuse, qui n'est pour eux qu'affectation ridicule. Cependant Mme Crawford l'admire chez ces campagnards, parce qu'elle vient visiblement du cœur et non de ces règles artificielles qu'on suit dans les villes d'un air compassé. Rien n'est plaisant et mélodieux comme leur *felice giorno*, leur *felice notte;* leur hospitalité est cordiale et naturelle; ils s'excusent d'avoir si peu à offrir, mais ils offrent toujours quelque chose, un fruit, des fleurs, ou, à défaut de ces objets poétiques, des fèves, des petits pois; ils invitent gracieusement leurs hôtes à rester plus longtemps chez eux ou du moins à revenir. Quel intérêt peuvent-ils avoir à être polis? se demande l'écrivain anglais. Avec l'esprit positif de son île, l'auteur de *Life in Tuscany* trouve deux raisons pour expliquer leur accueil aimable, l'une particulière, l'autre générale : la première, c'est que les paysans italiens professent une admiration profonde pour John Bull; la seconde, c'est que l'isolement où ils vivent leur fait une loi de la politesse, qui peut seule le faire cesser.

Il est certain que, l'Anglais en voyage, — et ils ne voient que celui-là, — étant un Crésus pour ces pauvres gens, ils se font de la Grande-Bretagne une idée extraordinaire. S'ils savaient assez de géographie pour avoir ouï parler du Pactole, ils croiraient certainement que le Pactole traverse Londres. Ils racontaient volontiers au sujet de Rosa Madiaï, condamnée, comme on sait, à la prison pour avoir lu la Bible, que le ministre anglais avait écrit au grand-duc que, si dans six semaines il n'avait pas remis Rosa et son mari en liberté, l'Augleterre enverrait une armée pour les délivrer et raser Flo-

rence. Néanmoins l'orgueil national de Mme Crawford fait ici fausse route. La politesse des paysans de Toscane est proverbiale parmi les voyageurs et même parmi ceux qui n'ont pas l'honneur d'être Anglais. Faut-il croire maintenant que l'isolement invite à la politesse? Le contraire semble plus vraisemblable, et j'admire les raisons que présente Mme Crawford à l'appui de son opinion. « Si les paysans anglais ne sont pas polis, dit-elle, c'est que les lords vivent au milieu d'eux la moitié de l'année avec tout leur monde, et leur font comme une société qui rompt leur isolement. » Il faut avouer qu'on ne saurait être moins aimable pour la vieille aristocratie des comtés. Au reste, Mme Crawford ne flatte personne. Si la vérité lui arrache un éloge, elle trouve, comme on l'a vu, dans l'égoïsme et l'intérêt l'explication de toutes choses, et elle s'empresse de revenir aux défauts, qui frappent surtout son esprit critique. En Toscane, les paysans habitent des maisons beaucoup trop grandes, et par suite horriblement nues; ils ne connaissent pas le comfortable, ils dînent d'une manière désastreuse, outrageante pour l'humanité, je veux dire d'une soupe sans goût, faite avec un morceau de bœuf microscopique, délayé dans des flots d'eau et flanqué de pâte de macaroni. Le soir, ils se contentent de café ou de pain dur. C'est là, je l'avoue, un grave défaut, et qui prouve que ces braves gens sont aussi sobres que pauvres! Le seul dont il me paraisse impossible de les défendre après leur incapacité civique, inévitable fruit de leur ignorance, c'est la malpropreté de leurs demeures, qui fait un si étonnant contraste avec la splendeur de leurs champs.

Mme Crawford fait une exception pour les Lucquois, réunis, comme l'on sait, à la Toscane depuis la mort de l'ex-impératrice Marie-Louise, qui appela leur duc Charles-Louis à régner sur l'état de Parme. Elle leur trouve un esprit d'entreprise qui manque aux Toscans, et qu'elle approuve, parce qu'il a quelque chose d'anglais. Les Lucquois en effet quittent facilement leur pays pour gagner quelque argent; mais, à la différence des Anglais, c'est toujours pour y revenir. Il y en a qui s'aventurent jusqu'en Amérique; mais tous ceux que la mort ne surprend pas dans ces lointains pays veulent finir leurs jours au foyer paternel. Ils ont encore un autre titre à la sympathie de Mme Crawford : ils détestaient cordialement leur nouveau gouvernement et regrettaient l'ancien. Or Mme Crawford paraît nourrir, j'ignore pour quelles causes, les mêmes sentimens envers le grand-duc Léopold et toute sa famille. Elle ne laisse passer aucune occasion de décrier non-seulement la manière de gouverner des archiducs, ce qui est fort explicable, mais encore leur personne, à son avis dépourvue de l'air noble et majestueux qui conviendrait à leur rang. Quant aux Lucquois, leurs griefs sont de peu de portée : ils se plaignent d'une légère augmentation d'impôts et de ce que leur maître est placé hors de leur vue. Ils aimaient à voir au milieu d'eux un principicule dont la familiarité bizarre et triviale leur plaisait. Mme Crawford rapporte à ce sujet une anecdote caractéristique.

Un jour, le duc Charles-Louis se promenait dans la campagne, déguisé en paysan. Il s'était avancé un peu loin, et craignait pour ses jambes la fatigue du retour. Ayant aperçu un *baroccio*, sorte de charrette du pays, il attendit donc qu'elle fût à portée, et pria le *baroccino* de le conduire jusqu'à Lucques. Le bonhomme ne se fit pas prier, le duc monta, s'assit auprès de lui,

et, tout en cheminant, une conversation à bâtons rompus s'engagea entre eux. Le paysan étant venu à prononcer le nom de Charles-Louis : — Eh bien! que dit-on de lui? dit le prince. Que pensez-vous de son gouvernement?

— Oh! son gouvernement n'est pas mauvais, pour nous du moins, gens de la campagne : les impôts ne sont pas trop lourds; sur lui-même, je n'ai pas beaucoup à dire, si ce n'est que les femmes le mènent par le bout du nez.

— Le pauvre homme! dit le duc en souriant. Ce n'est pas un grand crime, car il y a de par le monde bien des gens honnêtes et sages qui n'ont pas à cet égard plus de fermeté que lui.

La conversation continua sans être troublée par cet incident. Arrivé aux portes de Lucques, Charles-Louis descendit, remercia son *baroccino*, et reprit le chemin du palais. Il avait été reconnu par un des préposés de l'octroi, et cet homme, suivant l'habitude, avait respecté son incognito; mais en examinant le *baroccio*, comme son devoir l'y obligeait, il apprit au paysan quel voyageur il avait conduit à la ville.

— Le duc! s'écria le *baroccino* en émoi. *Santissima Vergine!* qu'ai-je fait! Si vous saviez ce que je lui ai dit! Je suis un homme perdu! je suis un homme mort!

Et, appelant tous les saints du calendrier à son aide, il courut à toutes jambes après le duc, qu'il eut bientôt rejoint. Il se jeta tout tremblant à genoux, et demanda pardon à l'excellence, comme il disait, de ce qui lui était échappé sur lui et sur les *dames*.

— Oh! s'il n'y a que cela, le pardon est accordé, dit Charles-Louis. Il n'y a pas un homme sur dix qui échappe à la tyrannie du cotillon; pourquoi serais-je fâché de subir le même sort que les autres? Rassurez-vous, et retournez à vos affaires.

Et en s'éloignant le duc glissa deux écus dans la main du *baroccino*.

Voilà, je l'accorde, un assez bon prince et même un assez bon homme. Toutefois je l'aimerais mieux sous d'autres habits que ceux d'un paysan, qu'il ne pouvait revêtir que par un certain goût pour l'espionnage ou la trivialité. S'il voulait passer incognito, un modeste habit bourgeois lui eût mieux convenu. J'aimerais surtout qu'il n'eût pas attendu, pour donner ses deux écus, les excuses du *baroccino*. Au reste, s'il obtint la faveur de ses sujets à Lucques, il n'en fut pas de même à Parme, où il est mort exécré.

Bien que les Lucquois aient l'esprit d'entreprise à un plus haut degré que les Toscans, la civilisation est chez eux moins développée, et il n'en est pas de marque plus éclatante que l'ignorance où ils semblent être des droits et de la dignité de l'homme. J'allais quitter la Toscane et rentrer en France en passant par Bastia. Le bateau à vapeur de Livourne devait partir le soir même. Des environs du port, où je me promenais, je le vis entouré trois ou quatre heures à l'avance d'un grand nombre de barques remplies de Lucquois. Ils allaient en Corse pour faire la vendange, et attendaient paisiblement qu'il leur fût permis de monter à bord. Quand je m'y rendis moi-même avec d'autres passagers, leurs barques s'écartèrent pour faire place à la nôtre, et ce ne fut que lorsqu'on eut tout arrangé sur le navire, au moment même du départ, qu'il leur fut permis d'y monter. Ils étaient si nombreux, qu'ils encombraient le pont, et qu'on avait toutes les peines du monde à circuler.

Quand vint la nuit, ce fut bien pis encore. Ces pauvres gens se couchèrent ou plutôt s'accroupirent à la place qu'ils occupaient, les uns sur les autres, et si serrés qu'on aurait vainement cherché un peu d'espace libre pour poser le pied. J'étais à l'avant et me trouvais fort embarrassé pour retourner à l'arrière, je me croyais même condamné à une réclusion forcée de ce côté, et j'en prenais mon parti, car le temps était magnifique, et la traversée devait s'accomplir en quelques heures; mais je me demandais avec curiosité comment s'y prendraient les matelots pour faire leur service. La réponse ne fut pas longtemps à venir : ils avaient trouvé un moyen que je n'aurais jamais imaginé; ils couraient sur les pauvres Lucquois avec leurs souliers ferrés, comme ils eussent fait sur le tillac même. Je m'attendais à entendre les opprimés se plaindre, se lever en protestant, ou tout au moins témoigner, en se remuant et par un grognement sourd, que la chose leur était désagréable : pas un ne bougea; ils dormaient profondément, ronflaient en conscience, et ne s'éveillèrent que dans le port de Bastia. Ceux qui n'avaient pu fermer les yeux trouvaient fort naturel qu'on les traitât ainsi. Que de temps ne faudra-t-il pas encore pour faire de ces pauvres gens des citoyens!

On a pu remarquer que Mme Crawford étudie mieux les villes que les campagnes. La raison en est évidente. Pour bien connaître les paysans, il n'aurait pas fallu passer moins de temps avec eux qu'avec les habitans des villes; or c'est à quoi s'opposait l'amour du comfortable. Comme il fallait y renoncer dans les demeures des montagnards, un voyageur anglais ne pouvait les voir qu'en passant et les juger que sur l'apparence. C'est pour ce qu'elle dit des villes que l'auteur de *la Vie en Toscane* mérite pleine confiance. Si elle n'a pas tout vu, elle a bien vu du moins ce qu'elle a observé, et ses études sur les femmes pourraient devenir, si elles étaient connues en Italie, un salutaire avertissement. Toutefois on ne saurait s'associer aux désolantes conclusions de cet ouvrage. « Malgré de bonnes qualités, dit Mme Crawford, les Italiens sont un triste peuple; il leur manque, parmi tant d'autres choses, l'unité de pensées, de sentimens, d'aspirations. Or un triste peuple n'a jamais qu'un mauvais gouvernement. » Comme il n'est pas moins vrai que les mauvais gouvernemens font les mauvais peuples, on avouera qu'il est à la fois cruel et injuste d'enfermer les Italiens dans ce cercle vicieux. Ils peuvent se corriger d'eux-mêmes et devenir meilleurs au contact de la liberté : le voisinage, l'exemple du Piémont a déjà fait des merveilles. On leur reprochait de ne pas savoir s'entendre, ils se sont concertés pour la guerre de l'indépendance; on leur reprochait les prétentions municipales, la Toscane, Parme, Modène, la Lombardie, les Romagnes, la malheureuse Vénétie elle-même, se sont mises d'accord pour se soumettre au Piémont et former un grand état constitutionnel et libre de toutes les provinces du nord et du centre de l'Italie. Ainsi les uns ont foulé aux pieds leurs rivalités de clocher, les autres leurs idées républicaines; est-ce leur faute si l'heureux résultat n'a pu encore être atteint, et vit-on jamais dans l'histoire un plus touchant effort pour effacer les traces des discordes du passé?

P. Brisset.

V. de Mars.

rent
res,
po-
rner
ce
rsée
osité
e ne
s ja-
liers
ndre
moi-
était
t en
xient
e de
vens!
cam-
n'au-
illes;
enon-
it les
le dit
i elle
tudes
un sa-
s con-
d, les
hoses,
amais
mau-
n fois
uvent
é : le
epro-
e l'in-
cane,
é elle-
her un
et du
é clo-
ux ré-
n plus